Mgr GROUARD, O.M.I.
Vicaire apostolique de l'Athabaska

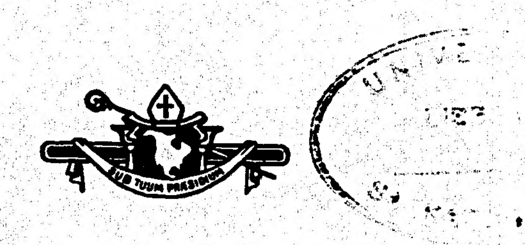
SOUVENIRS

DE MES

Soixante ans d'Apostolat

DANS

l'Athabaska-Mackenzie



ŒUVRE APOSTOLIQUE DE M. I.
39, Quai Gailleton
LYON (France)

" LA LIBERTÉ "
619, Avenue Mac-Dermot
WINNIPEG (Canada)

SOUVENIRS

DE MES

Soixante ans d'Apostolat

dans l'Athabaska-Mackenzie

Cet Ouvrage se trouve en dépôt :

WEST CANADA PUBLISHING C°, 619, Mac Dermot av. Winnipeg, Man.
EGLISE SAINT-PIERRE, 213, rue Visitation, Montréal, Canada.
JUNIORAT DU SACRÉ-CŒUR, 600, rue Cumberland, Ottawa.
UNIVERSITÉ, Ottawa, Ont.
NOVICIAT DES SAINTS-ANGES, Lachine P. Q.
RÉSIDENCE DES OBLATS, Hull, P. Q.
SCHOLASTICAT DE MARIE-IMMACULÉE, 9948-110me rue Edmonton, Alta.
HOLY ROSARY CHURCH, Vancouver, B. C.
EGLISE SAINT-SAUVEUR, Québec.
RÉSIDENCE DES OBLATS, Montjoli, P. Q.
PRESBYTÈRE SAINT-JOSEPH, Lowell, Mass. U. S. A.

Edité et illustré par les soins de l'Œuvre Apostolique de Marie Immaculée, 39, quai Gailleton, Lyon (France).



S. G. Mgr GROUARD

Evêque d'Ibora

VICAIRE APOSTOLIQUE DE L'ATHABASKA

Mgr GROUARD, O.M.I.
Vicaire apostolique de l'Athabaska

SOUVENIRS

DE MES

Soixante ans d'Apostolat

DANS

l'Athabaska-Mackenzie





ŒUVRE APOSTOLIQUE DE M. I.
39, Quai Gailleton
LYON (France)

" LA LIBERTÉ "
619, Avenue Mac-Dermot
WINNIPEG (Canada)

A Son Eminence le Cardinal BÉGIN

Archevêque de Québec

EMINENTISSIME SEIGNEUR,

Pardonnez la liberté que je prends de vous offrir ces humbles souvenirs de 60 ans de missions. Deux raisons me poussent à vous les présenter.

D'abord, je me crois obligé de rendre hommage, en votre personne, à l'Eglise de Québec, Mère de tant d'Eglises de l'Amérique du Nord, et particulièrement du Nord-Ouest Canadien. C'est de Québec, en effet, que Mgr Provencher et ses compagnons, envoyés par votre illustre prédécesseur, Mgr Plessis, il y a déjà plus d'un siècle, sont venus prêcher l'Evangile à la Rivière-Rouge et fonder l'Eglise de Saint-Boniface. A eux l'honneur et la gloire d'avoir planté l'arbre de la foi catholique, dont les rameaux s'étendent aujourd'hui sur nos provinces de l'Ouest.

Le territoire confié à l'évêque de Saint-Boniface, s'étendait du Lac Supérieur et de la Baie d'Hudson à l'Est, jusqu'à l'Océan Pacifique à l'Ouest, et de la frontière des Etats-Unis au Sud, jusqu'à la Mer Glaciale au Nord. Mgr Provencher trouva bientôt le champ trop vaste, les ouvriers trop peu nombreux; il fit appel aux Oblats de Marie Immaculée. Des Fils de Mgr de Mazenod il fit les héritiers de son œuvre, et son

héritage tomba en bonnes mains. Il suffit de nommer Mgr Taché et Mgr Langevin; Mgr Grandin, premier évêque de Saint-Albert; Mgr Faraud, premier vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie; Mgr Pascal, premier évêque de Prince-Albert: Nosseigneurs d'Herbomez, Durieu et Dontenwill, de la Colombie britannique; enfin, parmi les nombreux Oblats qui ont consacré leurs forces et leur vie à l'œuvre des missions: le Père Lacombe. De par leurs commencements, ces immenses progrès de la religion catholique dans notre Nord-Ouest Canadien remontent à Mgr Provencher, par conséquent à l'Eglise de Québec; c'est pourquoi je prétends rendre hommage à cette Eglise en dédiant ce livre à Votre Eminence.

L'autre raison, c'est la reconnaissance que je dois au Grand Séminaire de Québec. J'y reçus de 1860 à 1862, la plus cordiale hospitalité et les leçons de maîtres vénérés: Mgr Caseau, Mgr Taschereau, votre illustre prédécesseur, le premier cardinal canadien, MM. Hamel, Légaré, Beaudat, etc... Hélas! Eminence, nous sommes les seuls survivants de cette époque, dont le souvenir nous est cher. C'est pourquoi, incapable de payer ma dette au Grand Séminaire de Québec, je désire du moins lui présenter, en votre personne, un tribut de gratitude et d'affection.

Daignez agréer, Eminentissime Seigneur, l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

De Votre Eminence,
le très humble serviteur,

† E. GROUARD,
Oblat de Marie Immaculée,
*Evêque d'*IBORA,
Vicaire Apostolique d'Athabaska.

AVANT-PROPOS

A la demande de la direction catholique d'un journal canadien-français « La Liberté », Mgr Grouard consentit à publier ses mémoires dans cette honorable feuille publique.

Il y vit un moyen de subvenir aux immenses besoins de ses missions lointaines.

Des personnages éminents ont insisté auprès de lui afin de laisser paraître en volume les intéressants récits du journal. On pensait que ce serait un monument digne de l'Eglise, et capable de faire du bien à l'œuvre des Missions.

Le vénérable Vicaire apostolique de l'Athabaska, avec son humilité ordinaire, fit de nouveau abstraction de sa personne, et acquiesça aux vœux qu'on lui exprimait.

Les éditeurs ne se sont pas donné d'autre tâche, en réunissant ses articles, que de les adapter à la forme du livre, d'y joindre des gravures et des sommaires, un épilogue, divers appendices, sans rien ajouter de par ailleurs aux pages qu'on va lire.

Ils présentent cette œuvre au public avec une confiance justifiée par la personnalité de l'auteur, par le charme, parfois émouvant, d'une œuvre conduite au fil de la conversation, dans la simplicité familière, dans une bonne humeur constante et alerte, en dépit des difficultés et des mécomptes, des maladies ou de l'âge, — et avec une si haute inspiration de zèle, pour Dieu et pour les âmes !

LES EDITEURS.



UN COIN DU PAYS DE BRULON

CHAPITRE PREMIER

DE MA NAISSANCE A MON ORDINATION

(1840-1862)

Mon pays et mes parents. — « Sainte Mère de Dieu, je ne sais plus que faire de cet enfant ! » — Le Séminaire. — Mon cousin : Mgr Grandin. — Le départ pour l'Amérique. — Un vétéran de Crimée. — Le grand Séminaire de Québec. — La visite du Prince de Galles. — Le jeune Louis Riel. — L'ordination à Boucherville (3 mai 1862).

On m'a demandé d'écrire mes souvenirs. Ce travail effraie ma vieillesse paresseuse, mais on fait valoir des raisons si intéressantes que je me décide. Les lecteurs me permettront de me présenter moi-même. N'ont-ils pas le droit de savoir d'abord qui je suis et d'où je viens ?



Je déclare donc simplement que je m'appelle Emile-Jean-Baptiste-Marie Grouard, né le 2 février 1840, à Brûlon, diocèse du Mans, département de la Sarthe, ancienne province du Maine. Mon père était gendarme. Il avait fait les campagnes d'Algérie. Il était fier d'avoir combattu sous Lamoricière à la prise de Constantine.

Ma mère s'appelait Anne Ménard, aussi bonne et sainte qu'on peut le souhaiter. Sa sœur était religieuse Carmélite au Mans, et ses prières ont sans doute attiré bien des bénédictions du Ciel sur notre famille et sur moi en particulier. Nous étions six enfants, trois garçons et trois filles. Mes deux frères se consacrèrent au service de Dieu dans l'état ecclésiastique. On me dirigea aussi de ce côté ; je le confesse humblement, je ne répondais guère aux pieux désirs de ma tante Carmélite et de mes parents. Je me laissais entraîner par les gamins de mon âge à courir par monts et par vaux, au lieu d'aller à l'école.

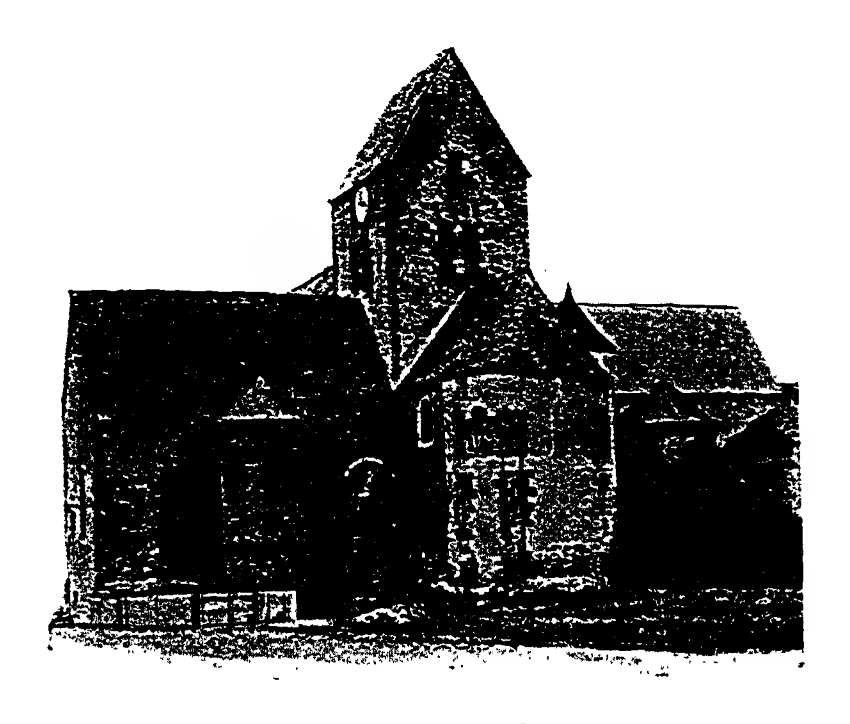
Mon père ne négligeait ni les réprimandes ni la verge, mais après quelques jours de vie régulière je retournais au vagabondage.

Un jour qu'il fut averti d'une nouvelle escapade, il se mit en chemin pour me chercher, comme le bon pasteur court après la brebis égarée. Il finit par me trouver : « Arrête ! » me dit-il d'une voix terrible. Je restai comme cloué sur place. Il me prit par la main sans rien dire, et me ramena au village, mais avant de rentrer à la maison, il me conduisit à l'église, devant l'autel de la Sainte Vierge, et fit cette prière : « Oh ! Sainte Mère de Dieu, je ne sais plus que faire de cet enfant, je ne puis en venir à bout, je vous le donne ! »

Mon cher père avait la foi du centenier et sa prière m'a sauvé. Grâce à Dieu donc, et à la protection de la Sainte Vierge, je me remis à l'étude du latin et du grec. Le vicaire de la paroisse me donnait des leçons. Il me fit entrer en quatrième au Petit Séminaire de Précigné. Mes parents étaient trop pauvres pour payer ma pension. L'église et ses bienfaiteurs y pourvurent, et j'arrivai ainsi au grand Séminaire du Mans.

J'y faisais ma troisième année quand Mgr Grandin y parut. Il venait d'être sacré Evêque, le 30 novembre 1859, à Marseille, par Mgr de Mazenod, le fondateur des Oblats de Marie Immaculée.

Ancien élève du grand Séminaire, il fut reçu avec une joie,



ÉGLISE DE BRULON OÙ FUT BAPTISÉ MGR GROUARD

une admiration, un enthousiasme indescriptibles. Il nous fit une conférence sur ses missions du lac Athabaska et de l'Ile à la Crosse, sans rien cacher des privations, des sacrifices, des rigueurs excessives du climat.

Je connaissais depuis longtemps Mgr Grandin. Nous étions cousins, et je suis fier de cet honneur. Plus d'une fois, quand

il se rendait de Siblé-le-Guillaume au petit Séminaire de Précigné, il s'arrêta chez nous, à Brûlon, juste à mi-chemin entre ces deux localités. Je l'avais vu au grand Séminaire avant son départ pour les missions étrangères. L'idée m'était venue que je pourrais bien le suivre un jour. Ce moment était-il arrivé ? Je priai, je consultai, je lui parlai à lui-même. Je craignais l'opposition de mes parents. Mon frère aîné était mort au grand Séminaire l'année précédente, et la douleur causée par cette perte durait encore. Mais Dieu leur donna sa grâce ; ils consentirent à mon départ.

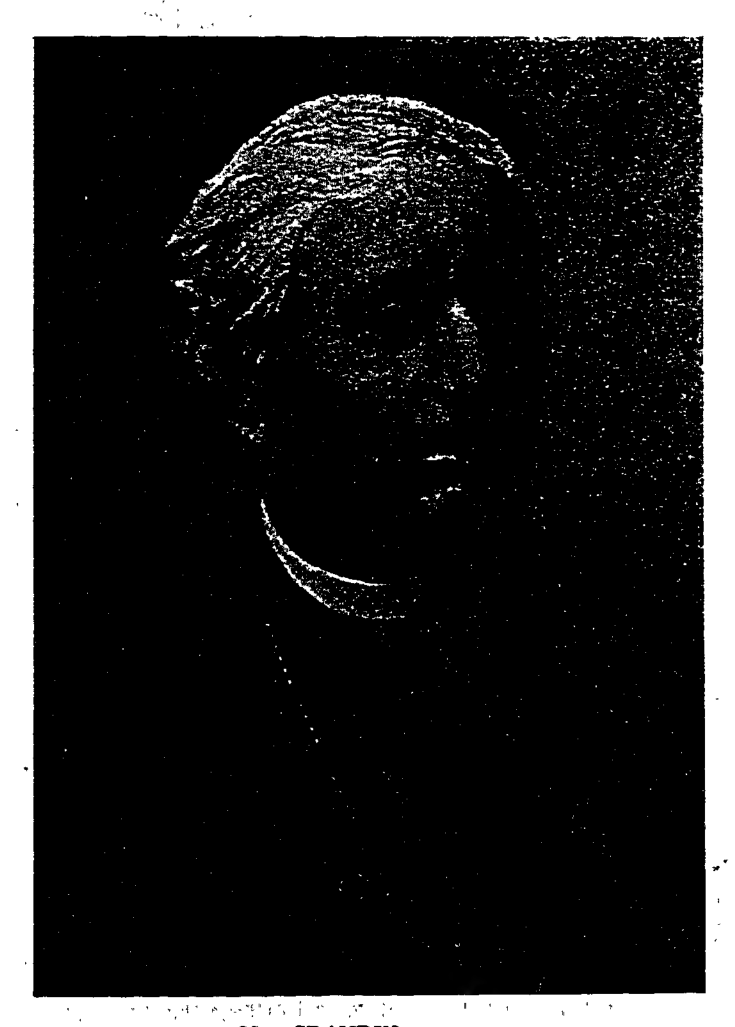
C'est ainsi que je quittai la France, en avril 1860, avec Mgr Grandin.

* * *

Sa Grandeur avait réuni d'autres compagnons de voyage : les Pères Seguin et Caër, Oblats; le frère Boisramé, Oblat aussi; M. l'abbé Casté, qui devait faire son noviciat à la Rivière-Rouge ; Henri Godard, ex-soldat qui voulait être frère convers, et moi simple séminariste minoré.

Nous suivîmes la route ordinaire, Calais, Douvres, Londres et Liverpool. Un navire se tenait prêt à partir. Il ne ressemblait pas aux grands transatlantiques actuels, mais n'était pas non plus le voilier d'autrefois. Il se servait tantôt du vent, tantôt de la vapeur, quelquefois des deux ensemble. La traversée n'offrit rien de très intéressant. Je noterai pourtant l'effet produit par Mgr Grandin au milieu des passagers, presque tous protestants. On le respectait comme un véritable apôtre. Notre Henri Godard n'imposait pas autant de respect. Ancien soldat de Crimée, il avait combattu à côté des Anglais. On prenait plaisir à causer avec lui, car un bon nombre de personnes parlaient français. Il paraissait assez naïf et on essayait de l'embarrasser. Une fois, on lui demanda :

— Pourquoi les prêtres catholiques ne se marient-ils pas ?



Mgr GRANDIN, O. M. I.

PREMIER ÉVÊQUE DE SAINT-ALBERT

Mgr Vital-Justin Grandin naquit à Saint-Pierre-la-Court, diocèse de Laval, le 8 février 1829; — entra chez les Oblats en 1851; — fut ordonné prêtre, le 23 avril 1854, par Mgr de Mazenod et la même année, envoyé, sur son désir, dans les missions sauvages du Lac Athabaska et de l'Ile à la Crosse. En 1857, il fut nommé coadjuteur de Mgr Taché; — sacré le 30 novembre 1859.

Lorsque, le 22 septembre 1871, la hiérarchie fut établie au Nord-Ouest, Mgr Grandin devint le premier évêque du nouveau diocèse de Saint-Albert. Il mourut le 3 juin 1902.

La réputation de ses vertus et les faveurs spéciales attribuées à sa puissance ont porté son successeur, Mgr Legal, à préparer le procès de sa béatification.

Henri Godard répondit gravement :

— Saint Paul dit : « Mariez-vous si vous voulez, vous faites bien ; mais si vous ne vous mariez pas, vous ferez mieux ! » et les prêtres catholiques veulent faire mieux.

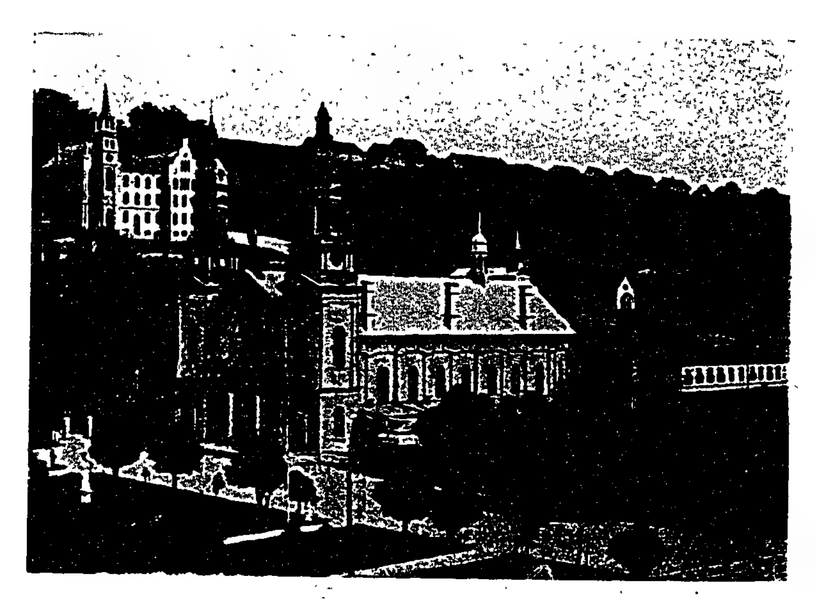
Dix jours après avoir quitté Liverpool, nous entrions dans le golfe Saint-Laurent. Le mal de mer avait disparu et tout le monde était sur le pont. On admirait la majesté du fleuve, la beauté des villages échelonnés sur ses bords. Le 10 mai nous arrivâmes à Québec. Nous étions émerveillés à l'aspect grandiose et pittoresque du fort, du cap Diamant, avec la ville et la forteresse construites sur les hauteurs.

Mgr Grandin me laissa au grand Séminaire de Québec, pour y achever mes études, et continua sa route vers la Rivière-Rouge. Je fus surpris au possible de n'entendre parler que le français. Les professeurs, les élèves, tout le monde se montrait bienveillant, sympathique, aimable, si bien qu'au bout de fort peu de temps je me trouvai complètement naturalisé. J'eusse pu me croire en France. Aussi ai-je gardé une affectueuse reconnaissance pour les directeurs du grand et du petit Séminaire : M. Cazeau, le premier recteur de l'Université Laval ; M. Tâchereau, qui lui succéda et devint ensuite Archevêque de Québec et le premier Cardinal canadien ; M. Hamel, depuis honoré de la prélature romaine ; MM. Légaré, Beaudet, Metot, etc... Mes condisciples devinrent tous d'excellents amis et je passai là des années bienheureuses.

Grâce à M. Louis Pâquet et à M. Mac Donald de l'Ile du Prince-Edouard, je pus acquérir une certaine connaissance de l'anglais.

Les vacances arrivèrent bien vite. Messieurs les Directeurs me conduisirent à Saint Joachin, au Petit Cap, maison de campagne du Séminaire. Quelles belles promenades, à la bonne Sainte-Anne de Beaupré d'abord, puis dans les bois, sur les rochers, au bord des rivières ou des lacs pittoresques. Nous partions à la suite des Directeurs en chantant de gais refrains,

ce qui facilitait la marche et augmentait la bonne humeur. Les bonnes crêpes que l'on faisait ensuite ! les belles cueillettes de framboises et de bluets ! Le soir, au retour, quelles joyeuses récréations ! Plusieurs avaient un réel talent musical et connaissaient une foule de chansons, sentimentales ou comi-



SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ

Cette magnifique Basilique, enrichie pendant trois siècles par la piété des pèlerins, a été détruite complètement, le 29 mars 1922, par un incendie. Seule la statue de la « Bonne Anne » est restée debout, et on a retrouvé intacte la châsse contenant une relique insigne de la Sainte.

ques ; moi-même, fraichement arrivé de France, je fournissais mon petit contingent.

Le temps passait joyeusement, quand une grande nouvelle arriva. Le Prince de Galles, le futur Edouard VII, venait visiter le Canada et devait bientôt débarquer à Québec. M. Laverdière eut la bonté de m'inviter à me rendre avec lui

à la magnifique réception que l'on préparait. Son pêcheur canadien nous prit dans sa chaloupe. Un vent très fort, permettant de courir de longues bordées d'une rive du fleuve à l'autre, nous conduisit à bon port, juste à temps pour ces très belles fêtes. La ville était richement pavoisée, et je remarquai, avec une joie immense, le drapeau français flottant partout à côté du drapeau anglais. Le soir, une illumination splendide éclairait les édifices publics et les maisons particulières. Un jour avait été fixé pour la visite du Prince à l'Université Laval. Les évêques, le corps professoral, une foule de personnages distingués se réunirent dans la grande Salle pour le recevoir, lui présenter leurs hommages, l'assurer de leur fidélité à la couronne britannique. L'enthousiasme était universel et sincère. Je fis là-dessus quelques réflexions, cherchant à m'expliquer comment l'amour de la France, dont j'étais l'heureux témoin chaque jour, s'accordait chez les Canadiens avec une loyauté si manifeste envers l'Angleterre.

La liberté religieuse, généralement respectée aujourd'hui dans l'Empire britannique, en est, je crois, une des principales raisons.

Les vacances s'achevèrent rapidement. Directeurs et élèves remontèrent à Québec pour reprendre la vie calme et studieuse du Séminaire. En 1861, j'eus l'honneur d'y voir Mgr Taché. Un incendie avait réduit en cendres sa cathédrale et son palais ; il cherchait et trouvait, dans la charité de ses concitoyens, des ressources pour réparer les ruines. Il allait aussi en Europe et m'avertissait de me tenir prêt à le suivre, à son retour, au printemps 1862.

* * *

J'avais été ordonné sous-diacre en 1861, et diacre peu après par Mgr Baillargeon. Mgr Taché revint d'Europe au mois

d'avril 1862 et m'appela à Montréal. Il me fallut quitter le grand Séminaire, les Directeurs et mes condisciples. Je le fis assez bravement, mais il me fut impossible d'exprimer les sentiments de respect, de reconnaissance, d'affection que je ressentais envers ces bons messieurs. Je leur promis de ne jamais oublier la grande bienveillance dont j'avais été l'objet et j'ai tenu ma promesse. Hélas ! tous ont disparu aujourd'hui. Il n'y a que le Cardinal Bégin et moi qui restons. Je me souviens de tous, et je demeure Québecquois dans l'âme.

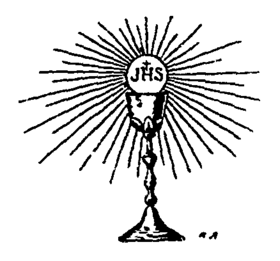
A Montréal, Mgr Taché me dit : « Nous partirons sous peu de jours pour Saint-Boniface. C'est là que je vous ordonnerai prêtre. En attendant, visitez la ville. Un de mes enfants de la Rivière-Rouge vous servira de guide. » Ce guide était Louis Riel qui devait jouer un si grand rôle dans le Nord-Ouest canadien. Mgr Taché lui faisait donner une bonne éducation au collège de Montréal. Les Sœurs Grises lui fournissaient vivres et logement dans une de leurs maisons de charité.

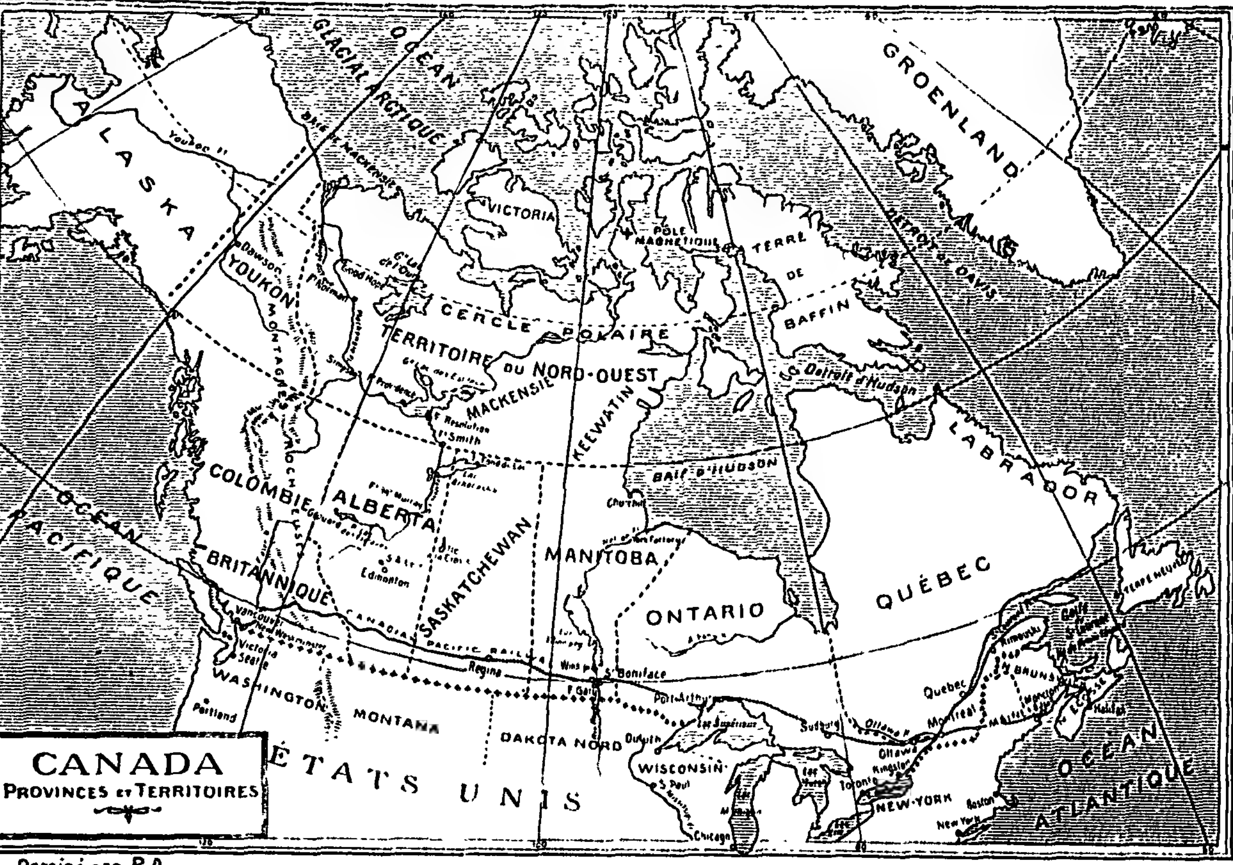
Nous aurions continué nos promenades avec plaisir quand, un vendredi matin de la fin d'avril, Mgr Taché me dit : « Je vous ordonnerai prêtre dimanche prochain à Boucherville. Mettez-vous en retraite tout de suite. » Surpris et ému, je ne sus que répondre. Je commençai ma retraite sous la conduite du Père Aubert, Supérieur des Oblats à l'église Saint-Pierre. Le samedi, un grand bateau à vapeur, chargé de voyageurs qui venaient assister à la cérémonie de l'ordination, nous conduisit à Boucherville.

Monseigneur m'installa chez sa mère, Madame Taché, qui habitait une jolie maison, agréablement située sur les bords du Saint-Laurent.

Que dirai-je de mon ordination ? J'étais uniquement absorbé par la pensée de la sainteté de l'état auquel j'allais être élevé. Monseigneur voulut prêcher lui-même. Avec une délicatesse exquise, il toucha la corde sensible de mon cœur en évoquant le souvenir de mon père et de ma famille qu'il avait honorés

de sa visite, dans son récent voyage en France. Depuis ce jour l'église de Boucherville est devenue pour moi un lieu saint, presque l'égal de Bethléem et du Calvaire. Chaque fois que l'occasion s'en est présentée, je me suis fait un devoir et un bonheur de la visiter.





CANADA
PROVINCES ET TERRITOIRES

Dessiné par R.A.



En canot sur la rivière Athabaska

CHAPITRE II

DÉPART POUR LA RIVIÈRE-ROUGE ET L'ATHABASKA (Mai-Août 1862)

Le Mississipi. — Les plaines du Dakota. — Les Sioux. — L'évêque et le cocher. — Saint-Boniface. — Un protestant devenu prêtre. — Prise d'habit. — Le voyage dans les barges. — Rivières et lacs ; cascades et portages. — Paysages et... cuisine. — Au lac Athabaska.

Le lendemain, 4 mai 1862, le jour même de ma première messe, le train nous emportait, avec le Père Petitot arrivant de Marseille, et deux frères venant de Dublin. Nous passâmes par Toronto, Sarnia, Chicago, Milwaukee et arrivâmes sans trop de fatigue à La Crosse, où le chemin de fer s'arrêtait. Nous étions sur les bords du Mississipi, le fleuve célébré par

Chateaubriand. Je ne pouvais assez ouvrir les yeux pour en contempler la grandeur et la beauté. Nouvelle joie quand Monseigneur nous dit que nous allions naviguer sur ce fleuve et remonter jusqu'à Saint-Paul.

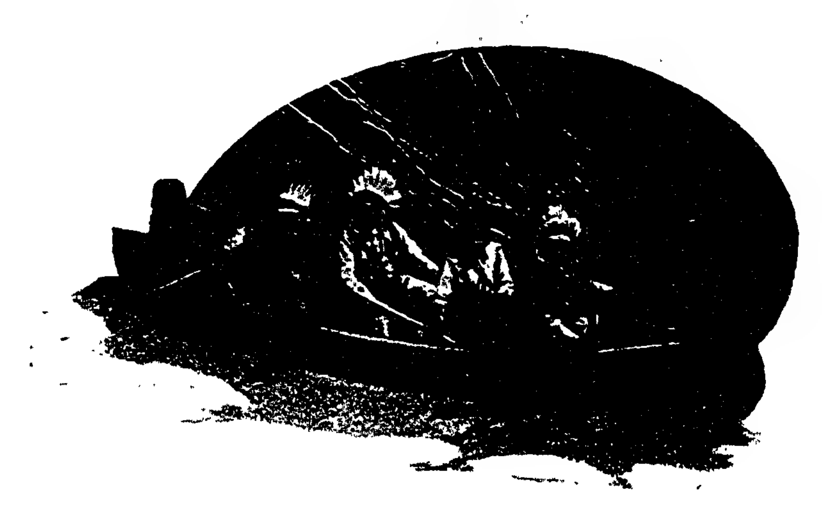
Le Père Petitot, qui lui aussi avait lu Chateaubriand, ne pouvait non plus se rassasier du spectacle. Cela dura deux jours entiers. A Saint-Paul, nous fûmes reçus cordialement par Mgr Grace, Dominicain, évêque de cette ville dans laquelle on voyait encore des rues tracées en pleine forêt. Un jeune prêtre venait d'y arriver, après avoir fait une grande partie de ses études en France, où Mgr Crétin, le premier évêque de Saint-Paul, l'avait envoyé. Ce jeune prêtre est devenu célèbre depuis. On devine que je parle de Mgr Ireland, mort il y a peu d'années, Archevêque de Saint-Paul.

Dans ce temps-là, on n'allait pas tous les jours à la Rivière-Rouge. Force nous fut d'attendre le départ du courrier qui transportait la malle et les voyageurs des bords du Mississipi à ceux de la rivière Rouge (1), en traversant les plaines du Dakota, le pays des Sioux. « Nous allons donc enfin voir des Sauvages ! » nous dîmes-nous, le Père Petitot et moi, en montant en voiture. Aussi loin que la vue portait, nous sondions le terrain, espérant voir surgir tout à coup quelques cavaliers Sioux chassant les buffalos. A notre grand regret pas un ne se montra. Nous ne vîmes que des colons américains disséminés dans les plaines. Nous trouvâmes chez eux des abris pour la nuit et des repas aux heures réglementaires ; le tout sur un pied très modeste.

J'appris un peu plus tard que nous devions remercier la divine Providence de nous avoir protégés à travers ces prairies du Dakota. Une ou deux semaines après notre passage, les Sioux sortaient de leur retraite, s'élançaient comme des bêtes

(1) Cette rivière est ainsi nommée, non à cause de la couleur de ses eaux qui sont plutôt d'un blanc jaunâtre, mais parce qu'elles furent souvent rougies, à la suite des combats sanglants entre les Sauteux et les Sioux.

féroces, massacraient les colons, brûlaient leurs maisons, et promenaient les massacres et les incendies jusqu'aux portes de Saint-Paul ! Ce fut la cause d'une longue guerre où les Américains n'eurent pas toujours à chanter victoire. Ainsi, quand nous passions sur leurs terres, ces terribles Sioux tenaient conseil et se préparaient en silence à revendiquer les droits que des étrangers violaient sans vergogne. Le gouver-



TYPES INDIENS

nement du Canada devait agir avec plus de sagesse et d'équité envers les Indiens du Nord-Ouest, comme nous le verrons.

Je reviens à notre voyage à travers ces plaines immenses. Ne croyez pas que nous allions toujours au galop, sur une route partout carrossable. Maintes fois, il nous fallut mettre pied à terre pour permettre aux chevaux de se tirer des bourbiers. Je vois encore Mgr Taché quitter son habit, retrousser manches de chemise et pantalon, puis s'entendre avec le cocher, avancer dans la boue, mettre les mains aux rayons de la roue. Un bon coup de fouet émoustillait les chevaux et notre évêque, arqué sur les jarrets, employait toute la force de ses bras.

Ainsi après des efforts multipliés de part et d'autre, la voiture sortait de ces terrains fangeux. Voyageurs novices, nous restions ébahis de la désinvolture avec laquelle notre évêque se dévouait au salut commun. Au lieu de penser à l'aider, nous nous écartions autant que possible afin d'éviter les éclaboussures ! Cependant, la leçon ne fut pas inutile et les occasions de la mettre en pratique ne manquèrent pas.

Après cinq jours de marche, un grand bateau nous prenait à Georgetown et nous conduisait à Saint-Boniface sains et saufs. Les métis vinrent en grand nombre saluer Monseigneur et manifestèrent leur joie par force coups de fusils. Tous se jetaient à genoux pour recevoir sa bénédiction. Leur piété paraissait si franche et si sincère que je me sentis rempli d'estime et d'affection pour ces bons chrétiens.

Mais quel aspect présentait le village ! De la cathédrale, naguère l'ornement et la gloire de la Rivière-Rouge, il ne restait que des pans de murs calcinés. Le palais épiscopal détruit par l'incendie était remplacé par une chétive maison en bois, où le luxe et le confortable n'avaient aucune place. Monseigneur nous y conduisit, escorté des Pères Lestang et Le Floch et de M. Oram, accourus au-devant de lui. Les Sœurs Grises vinrent à leur tour. Toute la population était en fête.

Je ne devais pas faire un long séjour à Saint-Boniface. Un coup d'œil jeté aux alentours me montra d'un côté le couvent des Sœurs Grises, bien loin alors de ressembler aux édifices grandioses qu'elles habitent aujourd'hui avec leurs orphelins et les pauvres vieux et vieilles dont elles ont soin ; de l'autre côté, un modeste collège, remplacé lui aussi par de magnifiques établissements. Au delà de la Rivière-Rouge, on ne voyait que le fort Garry, où la Compagnie de la Baie d'Hudson avait ses quartiers généraux. De la ville de *Winnipeg*, il n'était pas question encore ; l'herbe de la prairie poussait sur son emplacement, et celui qui aurait annoncé là une cité de plus de 200.000 habitants, eût certainement passé pour un faux prophète.

J'ai nommé tout à l'heure M. Oram, prêtre et professeur du collège. Originaire de New-York, sa famille appartenait à une secte protestante des plus hostiles au catholicisme, et il avait reçu en conséquence une éducation où les préjugés les plus absurdes tenaient une grande place. Il avait tout accepté de bonne foi. Avec l'âge, la réflexion lui vint. Un jour donc, lisant un livre protestant, il y voit que les Papistes non seulement sont capables des plus grands crimes, mais encore qu'ils n'ont qu'à se présenter au prêtre et à se confesser pour obtenir le pardon; non pas gratuitement toutefois, mais en payant la somme fixée par un tarif approuvé à Rome. L'auteur donnait une longue liste avec les prix et ajoutait dans une sainte indignation : « Le Pape qui approuve des choses si abominables, n'est il pas vraiment l'antéchrist ? »


TYPES SIOUX

Le jeune Oram hésite à croire de telles assertions. Il se dit : « Je connais des catholiques qui sont d'aussi honnêtes gens que nous. Peuvent-ils être aveugles à ce point ? Il faut que je voie si c'est vrai... Après avoir réfléchi quelques instants, je me décidai, racontait-il lui-même, à prendre un moyen qui me semblait le meilleur. Je regardai dans mon livre les péchés que je pourrais accuser, et je pris la somme d'argent fixée par le tarif. J'entrai dans une église catholique

et me rendis droit au confessionnal. Dès qu'une place fut vide je m'y glissai, je débitai ma liste et j'allais donner l'argent. Le confesseur me fit des remontrances si charitables et me donna de si sages conseils, sans me demander un sou, que je me retirai vite. J'avais reçu plus que je ne m'y attendais. »

Il se mit à étudier la doctrine catholique, se convertit, et devint prêtre et missionnaire de la Rivière-Rouge.

Je n'ai point à faire l'histoire de l'église de Saint-Boniface. Des Pères Jésuites y vinrent au temps de la domination française, et l'un d'eux y mourut de la main des sauvages. Quand l'Angleterre se fut emparée du Canada, des marchands écossais et canadiens formèrent la Compagnie du Nord-Ouest pour le commerce des fourrures, et suivirent la voie ouverte par M. de la Vérandrye. Ils établirent de nombreux postes de traite dans toute la contrée, jusqu'au Grand Lac des Esclaves. Ils engagèrent pour ces expéditions lointaines un bon nombre de Canadiens français dont beaucoup prirent pour femmes des Indiennes, et furent ainsi les pères de la nation des Métis. L'œuvre de l'évangélisation, interrompue pendant plus de soixante ans, recommença en 1818. Mgr Plessis, évêque de Québec, envoya les premiers prêtres. A leur tête se trouvait M. Provencher, plus tard le premier évêque de Saint-Boniface. Manquant de prêtres séculiers, il fit appel aux Missionnaires Oblats de Marie Immaculée. Ceux-ci arrivèrent à Saint-Boniface en 1845 et, depuis, ne cessèrent d'affluer dans le pays, surtout quand l'un d'eux, le Père Taché, devint évêque après la mort de Mgr Provencher. Ils poursuivirent l'œuvre si bien commencée par les prêtres de Québec.

Durant mon court séjour à Saint-Boniface, j'eus l'honneur de rencontrer M. Thibault, un des premiers compagnons de Mgr Provencher. Ce zélé missionnaire avait pénétré loin dans le Nord, fondé la mission du lac Sainte-Anne, visité le lac la Biche, l'Ile à la Crosse, le Portage la Loche, etc. Il ouvrit ainsi la porte de l'Athabaska aux Missionnaires Oblats. J'eus

Mgr TACHÉ, O. M. I.

ARCHEVÊQUE DE SAINT-BONIFACE

Mgr Alexandre Taché naquit à la Rivière-du-Loup, diocèse de Québec (Canada), le 23 juillet 1823. Encore simple novice et diacre, il partit avec le premier Missionnaire Oblat, en 1845, dans les immenses plaines du Nord-Ouest américain. Cette même année, il fut ordonné prêtre et fit sa profession religieuse. Nommé coadjuteur de Mgr Provencher, évêque de Saint-Boniface, il fut sacré le 23 novembre 1851, dans la cathédrale de Viviers, par Mgr de Mazenod. Mgr Taché succéda à Mgr Provencher en 1853, devint archevêque en 1871 et mourut en 1894.

On peut dire que pendant ses quarante-huit années d'apostolat et ses quarante-trois années d'épiscopat, Mgr Taché a été l'âme de tout ce qui s'est fait de bien et de grand dans ce Nord-Ouest, aujourd'hui si transformé.



aussi la joie de faire la connaissance du Père Lacombe. Il arrivait à cheval des immenses prairies du Nord-Ouest. Le visage bruni par le soleil, l'œil perçant, la tournure toute militaire, son air robuste et alerte, malgré la fatigue d'un long voyage, faisait plaisir à voir.

Mgr Taché avait pris des arrangements avec la Compagnie de la Baie d'Hudson pour nous faire partir, le Père Petitot et moi, sur les barges qui devaient monter au Portage la Loche, le jour même de la Pentecôte, dans l'après-midi. Au matin de cette grande fête, Monseigneur nous donna l'habit religieux, et je commençai mon noviciat que je devais faire au lac Athabaska, sous la direction du Père Clut. Provisoirement, le Père Petitot me servirait de maître. On interprétait largement la règle alors.

*
* *

Dans l'après-midi de la Pentecôte, une flotille de huit barges démarra du fort Garry, et l'une d'elles vint donc nous prendre, le Père Petitot et moi. Nous avions chacun notre malle, et Mgr Taché nous avait approvisionnés pour le voyage : des couvertures de laine épaisse enveloppées dans un prélart, une toile de tente, une poêle, une chaudière à thé, assiettes et pots de fer, couteaux et fourchettes, un ballot de viande sèche, un gros sac de *pimikan*, un baril de biscuits, du jambon, du thé, du sucre. Nous devions vivre là-dessus pendant deux mois. Monseigneur avait chargé un Métis de nous faire la cuisine, de nous aider à dresser notre tente chaque soir et à la replier chaque matin. Il nous avait recommandé d'être prompts à obéir au signal du guide criant : « Lève ! lève ! » le matin, et d'éviter avec soin le moindre retard à notre barge. Il nous conduisit au bord de la rivière, nous donna sa bénédiction, nous embrassa avec une tendresse de Père, et nous prîmes place dans notre embarcation. Nous partions, le Père Petitot pour se mettre à la disposition de Mgr Grandin, coadjuteur de Saint-Boniface, occupé alors à la visite des Missions du

Mackenzie, et moi, pour le lac Athabaska, où je devais demeurer, avec le Père Clut, comme novice et élève en langue montagnaise.

Je ne raconterai pas en détail les péripéties de notre voyage, mais quelques explications me semblent nécessaires. La barge était un grand bateau de 40 à 45 pieds de long sur 10 de large au centre, relevée en pointe aux deux extrémités. Elle pouvait contenir une centaine de ballots et de caisses du poids de 100 livres. L'équipage se composait de dix hommes, pilote compris. De longues et lourdes rames la faisaient mouvoir. En cas de vent favorable, on gardait un mât attaché aux flancs de la barge, une grande voile carrée et les cordages indispensables. La plus grande partie des équipages se composait de Métis français, gens robustes, intrépides, infatigables, admirablement propres au travail extraordinaire qu'on leur demandait. Il s'agissait, en effet, non seulement de ramer sur des rivières et des lacs, mais de franchir des obstacles dont on ne peut se faire une idée, si on ne les a vus. Combien de rapides dangereux, où souvent deux équipages attelés à un câble solide avaient peine à remonter une seule barge vide ! Combien de portages, où, après avoir charrié sur leur dos toute la cargaison, ils devaient encore tirer la barge hors de l'eau, et la traîner sur terre au-dessus des chutes ou des rapides infranchissables ! On a dit que la Compagnie de la Baie d'Hudson s'obstinait à suivre ce chemin du Portage la Loche, afin d'empêcher la concurrence des traiteurs libres dans l'Extrême-Nord. De fait, une organisation puissante et riche à millions aurait pu, seule, essayer de pénétrer par cette voie dans la contrée de l'Athabaska-Mackenzie.

Pour de jeunes missionnaires comme le Père Petitot et moi, ce long voyage fut plein d'intérêt et de charme. Descendre la rivière Rouge, traverser le lac Winnipeg, remonter le grand rapide de la Saskatchewan, passer de lacs en rivières et de rivières en lacs, séparés par une foule de cascades et de portages, aborder un moment au Pas, où rien ne semblait

promettre qu'un évêque catholique y ferait sa résidence, traverser le lac Cumberland et je ne sais combien d'autres, arriver à la rivière Churchill, à l'Ile à la Crosse, et enfin au Portage la Loche, c'était à chaque jour, presque à chaque heure, un spectacle nouveau. Ici, l'eau limpide comme un cristal et un miroir reflétait la côte voisine, couverte de forêts



RIVIÈRE ATHABASKA, PORTAGE DE LA CASCADE

verdoyantes, puis elle bondissait de cascade en cascade et se couronnait d'écume comme les flots d'une mer en furie; ailleurs, une île s'élevait gracieuse au milieu d'un lac, avec une ceinture de saules, au-dessus desquels apparaissaient les trembles au feuillage vert tendre, les bouleaux aux branches flexibles, les grandes épinettes à la sombre verdure. Plus loin, d'autres îles n'offraient à la vue qu'un amas de rochers stériles et dénudés. Parfois l'horizon s'élargissait en immenses pay-

sages, bordés par des collines ou des montagnes étagées dans une perspective lointaine. Le Père Petitot, artiste dans l'âme, admirait sans rien dire, traçait un croquis, prenait des notes, traduisait ensuite ses impressions dans des pages justement admirées. Cependant, ces jolis tableaux avaient leurs ombres. Le ciel ne fut pas toujours serein. Nous eûmes plus d'un orage à essuyer. Et comment oublier les nuées de maringouins dont les bourdonnements et les piqûres mêlaient trop souvent une peine cuisante à nos plaisirs du jour et troublaient le repos de la nuit !

La cuisine, non plus, ne satisfaisait guère le goût. Prenez une semelle de soulier entre les dents, essayez de la triturer : vous aurez une idée assez exacte de l'agrément que nous eûmes d'abord à manger la viande sèche. Nos mâchoires se fatiguaient en vain à la mastiquer : pourtant, à la longue, petit à petit, nous réussîmes à nous en nourrir. Quant au *pimikan*, c'était autre chose, ce mets n'est pas coriace comme l'autre viande sèche. Le pimikan, réduit en miettes et mélangé avec la graisse de buffalo, se laisse broyer assez facilement, mais quelle odeur de suif ! Quelle répugnance pour en avaler une simple bouchée ! Après maints efforts et la réflexion que nous ne pourrions être de vrais missionnaires sans nous faire à cette nourriture, en réalité saine et substantielle, nous vînmes à bout de l'ingurgiter sans que le cœur se soulevât. Notre cuisinier nous y aida, car le pimikan ne se mange pas seulement tel quel, il se laisse traiter de deux autres façons appelées le *réchaud* et le *rababou*. Le réchaud se comprend de suite. Mettez le pimikan dans une poêle, posez-la sur le feu, et quand la graisse fondra, remuez en y versant un peu de farine et de sel, et servez chaud ; voilà la recette. Pour le *rababou*, je ne sais d'où vient ce nom baroque, mais les Métis étaient friands de la chose. Ils faisaient bouillir dans une chaudière du pimikan avec de l'eau. Quand l'ébullition commençait, ils jetaient petit à petit de la farine, en brassant jusqu'à ce que le mélange fût cuit à point.

Nous eûmes le plaisir de nous rassasier de ces fricots et nous nous en trouvâmes fort bien. Il va sans dire que le jambon et les biscuits servirent d'entremets jusqu'à épuisement complet, non sans exciter la convoitise de notre équipage. Dans ce temps-là, les Métis de la Rivière-Rouge vivaient à la mode indienne, c'est-à-dire de la chasse et de la pêche,



FAMILLE DE SIOUX DEVANT LEUR TENTE

et ne mangeaient presque jamais de pain. On ne cultivait guère que les patates et d'autres légumes.

Nous avions un autel portatif. Quoique la marche dût continuer le dimanche, le guide en chef de la flottille, un excellent Métis, appelé Lespérance, s'arrêtait dans la matinée à quelque endroit favorable. Nous nous hâtions de tout préparer pour le saint sacrifice, et, au son de la clochette, nos catholiques venaient se grouper autour de nous. Un ministre

anglican, le Rév. Mac Donald, se trouvait dans la caravane, se rendant, lui aussi, au Mackenzie. Tandis que nous disions la Messe, il faisait son service pour les protestants, quelques Ecossais et Métis anglais. Le soir, nous réunissions nos gens pour chanter un cantique et réciter le chapelet. On aurait pu souhaiter que le dimanche fût mieux observé, surtout si l'on considère que des hommes, soumis à des corvées si fatigantes, devaient avoir besoin de repos. On nous fit observer que dans le cours d'un si long voyage, il y avait des jours d'arrêt forcé quand un gros vent contraire soufflait ou que des pluies prolongées obligeaient de suspendre la marche. Nos rameurs se jetaient alors entre les bras de Morphée ; si, sur un lac ou une rivière au cours paisible, ils sentaient une bonne brise, ils se hâtaient, avec entrain, de dresser le mât, de hisser la voile, puis abandonnant la barque aux soins du pilote et d'un de leurs compagnons, ils s'enveloppaient dans une couverture et s'envolaient au pays des rêves.

A la rivière Churchill, nous rencontrâmes le Père Végreville, venu du lac Caribou. Il monta dans notre barge et nous arrivâmes quelques jours plus tard à l'Ile à la Crosse. Là, nous eûmes le bonheur de saluer le Père Faraud, le Père Moulin, le Frère Dubé et les Sœurs Grises que Mgr Grandin avait amenées. Notre visite ne dura que peu de temps, et nous repartîmes pour le Portage la Loche, où nous arrivâmes le 25 juillet. Ce portage a 12 milles de long. Pensez quelle corvée nos hommes eurent à faire. Ils durent, en effet, transporter sur leurs épaules les marchandises dont les barges étaient chargées.

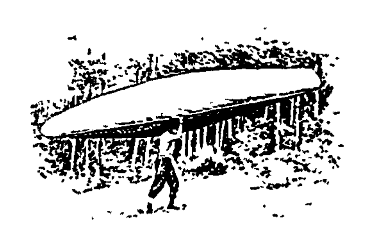
De l'autre côté du portage, les gens du Mackenzie étaient arrivés avec les ballots de pelleteries ramassées pendant l'hiver. L'échange prit plusieurs jours, nos Métis repartirent avec la riche cargaison des fourrures du Nord, et allèrent les déposer à York-Factory, sur les bords de la baie d'Hudson, d'où un navire à voile de la Compagnie devait les transporter en Angleterre. Les gens du Mackenzie chargèrent leurs mar-

chandises ; descendant avec eux la rivière Eau-Claire, nous arrivâmes dans la belle rivière Athabaska et le 2 août, de bon matin, au fort Chipewyan, terme de mon voyage.

Les barges devaient s'arrêter quelques heures. Le Père Petitot s'en vint avec moi à la Mission de la Nativité, à un mille environ du fort. Nous entrâmes d'abord à l'église pour y faire une prière et nous préparer à dire la messe, avant d'aller saluer le Père Clut. Quelle fut notre surprise en voyant Mgr Grandin à l'autel ! Le Père Clut nous fit signe d'avancer, nous donna un surplis, nous plaça aux côtés de Monseigneur. Ce saint Evêque, si attentif et recueilli, subit là une fameuse distraction, je vous assure. Une vive émotion s'empara de lui, des larmes jaillirent de ses yeux et il eut à faire un violent effort pour se contenir. La messe achevée, nous l'accompagnâmes à la sacristie, reçûmes sa bénédiction et ses embrassements paternels, mais il fallut couper court à ces épanchements. Monseigneur devait s'en retourner avec les barges qui nous avaient amenés au lac Athabaska. Après nos messes, nous prîmes ensemble un modeste déjeuner de poisson et de pommes de terre, car le Père Clut n'avait pas de pain à nous offrir, et nous escortâmes Monseigneur et le Père Petitot. Les rameurs poussèrent au large, et le Père Clut me ramena à la Mission.

Avant d'y rentrer, jetons un coup d'œil rapide sur le lac Athabaska. Belle nappe d'eau de l'Est à l'Ouest, sur une longueur d'environ 200 milles, sa largeur est beaucoup moindre, 15 à 20 milles en moyenne, près de 50 en certains endroits. Le côté Nord est une chaîne ininterrompue de rochers couronnés de maigres sapins. Au Sud, au contraire, des terres plus ou moins marécageuses et des dunes de sable où croissent de nombreux cyprès. Aux deux extrémités, le lac est parsemé d'une foule d'îles aux aspects variés, gracieux, pittoresques. On y trouve une grande abondance de poissons : la carpe, le doré, le brochet, la truite et surtout le poisson blanc. Au delà des rochers qui le bordent au Nord s'étendent les

steppes immenses couverts de mousse : c'est la patrie des rennes et des bœufs musqués. Dans les terres et les sables du Sud demeurent des castors, des orignaux, des ours et autres animaux. Les lièvres foisonnent, ainsi que les rats musqués, à certaines époques. On y trouve aussi des renards blancs, noirs, rouges ou croisés, des martes, des lynx, etc., etc...





VUE GÉNÉRALE DU FORT CHIPEWYAN, SUR LES BORDS DU LAC ATHABASKA

CHAPITRE III

NOVICIAT DE MISSIONNAIRES
LES MONTAGNAIS
(1862-1863)

Mission de la Nativité. — Mgr Faraud, charpentier-bâtisseur. — Le P. Clut. — La scie et la pioche. — Les Montagnais : leur langue, leurs mœurs. — On veut tuer le P. Clut. — Les bluets et l'ours. — Nourriture et boisson. — L'existence de Dieu. — « Les rennes sont arrivés ».

Mgr Taché, alors simple missionnaire à l'Ile à la Crosse, visita le premier le lac Athabaska, en 1847. Il trouva les Montagnais bien disposés, baptisa bon nombre d'enfants et s'en retourna plein d'espoir. Il revint en 1848, vers la fin de septembre, et resta jusqu'au commencement de

l'année suivante. Le « bourgeois » du fort, le chef du poste de traite, lui avait donné l'hospitalité. Les Indiens se maintenaient dans leurs bonnes dispositions et Mgr Provencher approuva le projet d'un établissement.

Le Père Faraud fut chargé de l'exécuter. Arrivé en septembre 1849, il reçut également l'hospitalité au fort, ou poste de la Compagnie, en attendant. Ayant examiné le terrain, il choisit l'emplacement actuel de la mission. Doué d'une force musculaire peu commune et d'une grande habileté à manier la hache et le rabot, il se construisit avec les arbres d'une forêt voisine une habitation modeste, couverte d'écorces d'épinettes, et s'y installa joyeusement. Il voulut bâtir une église, ce qui lui prit plus de temps, car il voulait la faire belle. Il avait besoin de beaucoup de planches qu'il fallait scier à la main, et de beaucoup de clous, lesquels passant par le chemin du Portage la Loche, n'arrivaient que lentement et à petite quantité. Pour l'aider dans ce travail, il avait engagé un bon Métis ; et, par une faveur admirable de la divine Providence, un bon frère Oblat, le frère Alexis Reynard, était venu à son secours. Il en avait grand besoin.

A la construction de l'église matérielle, se joignait celle de l'église spirituelle, c'est-à-dire l'instruction des Montagnais et des Cris du lac Athabaska. Ce n'était pas chose facile. Il fallait apprendre la langue, apparemment la plus barbare qu'on puisse imaginer ; et cela sans livres, ni grammaire, ni dictionnaire. Il avait copié les notes que le Père Taché et M. Laflèche avaient ramassées à l'Ile à la Crosse. Matériaux informes dont il tira le meilleur parti. Avec l'aide d'un Métis interprète du fort, il réussit à se donner une idée juste des conjugaisons et des règles du discours, mystères jusqu'alors impénétrables.

Le P. Faraud ne se bornait pas aux études et aux travaux du lac Athabaska. Animé d'un zèle ardent, il entreprenait de longues courses apostoliques au Grand Lac des Esclaves et dans la rivière la Paix. Ces fatigues et des infirmités ébran-

lèrent sa forte constitution ; Mgr Taché l'avait rappelé à l'Ile à la Crosse où nous l'avions salué en passant. Il eut successivement pour compagnons le Père Grollier, le Père Grandin, le Père Clut.

Lorsque j'arrivais à la Mission de la Nativité, je trouvai le Père Clut qui la dirigeait. Il avait avec lui l'excellent frère Alexis Reynard. Une vieille Montagnaise, fervente néophyte, autorisée par le Père Faraud à demeurer près de l'église, à la charge de la mission, rendait en retour quelques services, lavant le linge, raccommodant les mocassins et les raquettes, préparant le poisson, et autres menues besognes. Un Métis et un Indien, engagés comme pêcheurs, procuraient aux missionnaires la nourriture quotidienne, ainsi qu'aux chiens dont on ne peut se passer dans le Nord. A l'occasion, ces engagés allaient assez loin dans la forêt chercher quelques morceaux de viande d'orignal ou de caribou que des chasseurs vendaient au Père.

La maison construite par le Père Faraud, 30 pieds de long sur 20 de large, n'avait que le rez-de-chaussée. La plus grande partie servait de salle publique, sur laquelle s'ouvraient deux petites chambres de 10 pieds carrés : l'une était occupée par le Père Clut, l'autre devint ma cellule. On passait par là pour aller au réfectoire (10 pieds carrés) communiquant avec une cuisine d'égale dimension qui servait de résidence au frère. A l'autre bout de la grande salle, une porte donnait entrée dans une petite sacristie unissant la maison à l'église.

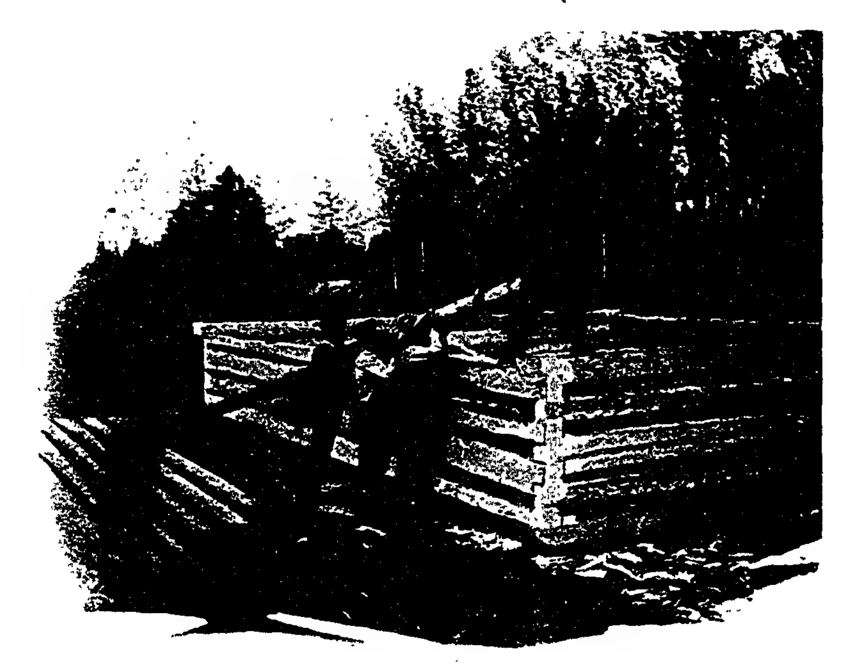
Cette dernière, vraiment grande et belle comme le Père Faraud l'avait voulue, faisait l'admiration de tous, Blancs, Métis et Indiens. Plusieurs fenêtres ogivales de chaque côté de la nef, une voûte arrondie, une magnifique balustrade d'élégantes colonnettes découpées au tour, un chœur de forme hexagonale avec deux fenêtres ogivales, un grand maître autel au fond, deux petits autels latéraux surmontés des statues de la Sainte Vierge et de saint Joseph ; tout plaisait aux yeux et à l'esprit. Le toit élancé était couvert de bardeaux

faits à la main : au-dessus de la grande porte s'élevait un joli clocher dans lequel se balançait une cloche pesant plus de 100 livres. Le Père Faraud se plaisait à raconter comment les Indiens avaient fui d'épouvante, la première fois qu'il avait sonné à toute volée. Ils s'y accoutumèrent bientôt. Au lieu de fuir, ils se hâtent d'accourir à l'église.

J'étais heureux de me trouver dans une mission si bien organisée. Bâtie au bord du lac, sur une base de granit aux ondulations un peu irrégulières, elle était entourée à l'arrière, à quelques centaines de mètres, par de hautes collines rocheuses, au pied desquelles se trouvaient un marais aux eaux stagnantes et de belles épinettes. Le Père Faraud pensait que ces beaux arbres lui serviraient à bâtir sa maison : ensuite qu'en creusant un canal vers une petite baie assez rapprochée, on pourrait dessécher le marais, et obtenir ainsi une étendue considérable de terrain propre à la culture. Il bâtit la maison, creusa le canal, et eut la joie de posséder un beau jardin où pommes de terre et autres légumes croissent à merveille ; la gelée y cause parfois de grands dégâts. Tel quel, ce jardin est une vraie bénédiction pour la Nativité, et il n'y en a pas de semblable sur le bord du lac Athabaska.

Le fort Chipewyan est situé sur un promontoire de granit, à un mille environ à l'Est de la Mission de la Nativité. Il se compose de grandes maisons en bois servant d'entrepôts de marchandises et de pelleteries, de magasins et de salles de vente. Un peu en arrière, sur un point culminant, s'élève la demeure du « bourgeois » ou chef de poste. Sans prétention à l'élégance, elle est vaste et confortable. A côté, une maisonnette où les commis ont leurs bureaux. Le tout est entouré d'une palissade carrée, faite en pieux et flanquée de bastions aux quatre coins. Il fut un temps où la prudence suggérait de se mettre à l'abri d'un coup de main. Aujourd'hui toute crainte a disparu : les portes du fort sont ouvertes à tout venant. En dehors de l'enceinte, sur un terrain en pente,

s'échelonnent les maisons des engagés, assez nombreux. La plupart sont des Métis français, et cela me réjouit d'entendre le doux parler de France dans un pays si éloigné. Il en est de même jusqu'au fond du Mackenzie. C'est que les Canadiens français furent les premiers explorateurs de ces contrées. Ils ne sont pas reconnus officiellement comme tels, mais, sans



MAISON EN CONSTRUCTION

eux, ni Mackenzie, ni Fraser, ni beaucoup d'autres, dont les noms ont une certaine célébrité, n'auraient fait leurs expéditions et leurs découvertes.

Les Indiens qui habitent l'Athabaska appartiennent à deux races distinctes : les Cris et les Montagnais. Les Cris sont des membres de la grande famille Algonquine répandue dans tout l'Est du Canada et une bonne partie du Nord des Etats-Unis. Les Montagnais appartiennent à la famille Déné,

laquelle, divisée en plusieurs tribus, occupe toute la partie septentrionale de l'Amérique, du 55e degré de latitude aux rivages de la mer Glaciale exclusivement. Ces rivages, depuis la mer de Behring en passant par le détroit de ce nom, jusqu'au cap Bathurst et à la baie d'Hudson servent de patrie aux Esquimaux. Je ne m'occupai pas de l'origine des *Dénés ;* les connaissances que j'ai pu acquérir depuis, me font admettre, comme une vérité incontestable, qu'ils sont venus du Nord de l'Asie, et que, très probablement, ils sont des rejetons de la race Tartare Mongole.

Me voilà donc, le 2 août 1862, installé dans ma petite chambre à la Mission de la Nativité, sous la direction du Père Clut, mon maître de noviciat et de langue montagnaise. Il me traça le règlement que je devais suivre, semblable à celui des maisons religieuses, sauf certains articles nécessités par les circonstances : un temps beaucoup plus long consacré à l'étude, et la pratique des travaux manuels dont on ne peut s'exempter dans ce pays.

Le jour même de mon arrivée, après le dîner qui consista, comme le déjeuner, en poisson et en pommes de terre, le Père Clut me dit :

— On ne prend pas de récréation comme dans les collèges ou les séminaires. Venez avec moi, je vais vous donner une hache et vous apprendre à vous en servir.

Il me mène dans une forêt d'épinettes, abat un gros arbre et me recommande de faire attention à la manière dont il s'y prend pour entailler le bois et préparer la chute dans la direction voulue.

— A vous, maintenant, me dit-il, attaquez cet arbre. Nous retournerons à la maison quand vous l'aurez jeté par terre.

Petit à petit j'appris le métier de bûcheron.

Un autre jour, il me faisait prendre une pioche et préparer dans le jardin un morceau de terre pour le printemps. L'hiver

consistait à débiter le bois de chauffage, à faire une promenade à la raquette, et, chose plus intéressante, à tendre des collets à lièvres. La récréation terminée on se mettait à l'étude de la langue.

Le Père Clut avait appris le montagnais du Père Faraud. Il le parlait fort bien. Il me fit copier prières, catéchisme,



LES MISSIONNAIRES SE FONT BÛCHERONS

cantiques, sermons, grammaire ; bref, tout ce qu'il possédait d'écrit, et m'en donna la traduction. De cette façon l'étude me devenait plus facile, et je puis me rendre témoignage que je m'y appliquai de toutes mes forces. Je saisis assez vite la théorie de cette langue surprenante, la variété presque infinie des terminaisons différentes, selon le nombre, le lieu, la forme, le mouvement, la nature des objets intellectuels ou matériels,

vivants ou morts, les conjugaisons plus compliquées que celles des verbes grecs.

La difficulté n'était pas là. C'était la prononciation de ces mots barbares. Combien de fois essayai-je en vain de l'attraper. Le Père me donnait conseil et exemples, je faisais mille efforts pour l'imiter, je ne réussissais pas à répéter les mots avec la rudesse requise. Mgr Laflèche disait qu'il finirait par « *cracher la luette* » en apprenant cette langue, tant un grand nombre de sons ne pouvaient être reproduits sans déchirer le gosier ! Chose étonnante, s'il y a des paroles et des phrases dont la prononciation ressemble presque à des éclats de tonnerre, il y en a une foule d'autres d'une délicatesse, d'une douceur, d'un velouté même, si je puis parler ainsi, tels qu'on a encore plus de peine à saisir ces nuances. Il est très important cependant d'y arriver. Bien des mots dont le sens est tout à fait contraire ne se distinguent que par ces nuances légères ; si l'on n'y prend garde, on s'expose à des quiproquos ridicules, parfois même très inconvenants. Avec la grâce de Dieu et le secours de la Sainte Vierge que je priai fort à cette intention, je persévérai dans mes efforts et, l'une après l'autre, je vins à bout des difficultés.



Je n'ai pas la prétention d'être un linguiste habile ; mais je ne crois pas qu'il y ait un autre peuple dont le langage mette à contribution tous les organes de la voix, gosier, langue, dents, lèvres, joues et nez, aspirations et expirations, à un degré comparable à ce qu'exige le montagnais. Le cris, au contraire, me paraissait aussi agréable que la langue italienne, et j'aurais eu plus de plaisir à l'étudier si telle eût été ma consigne. Il fallait apprendre aussi les caractères syllabiques des livres mis entre les mains des Indiens ; peu de temps suffit pour cela.

*
* *

Deux mois après mon arrivée, le Père Clut me chargea de faire réciter les prières aux enfants, et même aux grandes

personnes. Les Montagnais affluaient alors à la Mission. Chaque automne, avant de se disperser dans le bois pour l'hiver, ils venaient prendre au fort les objets dont ils avaient besoin et que la Compagnie leur fournissait à crédit. Vu l'absence de tout concurrent, le « bourgeois » ou chef de poste était sûr qu'aucune peau d'animal ne lui échappait. Les articles de commerce consistaient en couteaux, haches, limes, pièges à ressorts, fusils, poudre, balles et plomb, filets, etc... En fait d'étoffes, du drap solide, blanc, rouge, bleu, des couvertures de laine épaisses, de l'indienne, des mouchoirs, des vêtements, chemises, pantalons, capots, etc... Ces vêtements étaient rares alors et les Indiens savaient s'en passer. Leur costume primitif était des plus simples. Une longue blouse en peau d'orignal ou de caribou, une lanière de cuir à l'entour des reins, et sur laquelle s'enroulait un pagne entrecroisé ; des mittasses, espèce de fourreau où s'introduisaient les jambes et qu'un fil de babiche rattachait à la ceinture ; des mocassins aux pieds, et un bonnet de poil sur la tête. En hiver, ils doublaient ces vêtements, sauf à l'arrière. Mgr Grandin disait un jour à un Indien :



MONTAGNAISE PORTANT SON ENFANT ET DU BOIS

— Pourquoi ne te couvres-tu pas mieux que cela ? Tu dois souffrir du froid.

— Et toi, répond le Montagnais, pourquoi ne te couvres-tu pas le nez ?

Les femmes avaient de grandes robes de peau ou d'indienne en été. Elles se couvraient la tête soit avec un châle, soit avec un capuchon d'étoffe quelconque. Les mères portaient leurs bébés partout avec elles, même à l'église. Quand une centaine de marmots braillaient à tue-tête, je vous

assure que les chantres avaient de la peine à se faire entendre. Parfois la musique commençait durant le sermon, et le Père s'épuisait en efforts surhumains pour la dominer. Il aurait fallu faire sortir ces femmes avec leurs enfants, mais cela eût pu avoir des conséquences sérieuses : on ne chassait de l'église que les gens reconnus scandaleux.

A ce propos, un fait se passa quelques semaines avant mon arrivée : les Montagnais étaient presque tous baptisés, mais parfois la mauvaise nature se réveillait et un scandale éclatait. Des mesures sages et sévères étaient prises: on excluait les pécheurs scandaleux et opiniâtres de l'assemblée des fidèles: leur nom était affiché à la porte de l'église, avec interdiction pour eux d'y entrer.

Or, un mauvais sujet, qui se disait prophète, joignait à ses prétendues révélations une immoralité révoltante. Les reproches n'ayant servi à rien, on lui appliqua la sanction.

Passant outre, le faux prophète voulut assister à la grand'-messe. Au cours de l'aspersion, du pied de l'autel au fond de l'église, le Père aperçut le mécréant, et lui intima l'ordre de sortir. Sur son refus, le Père le saisit au collet et le traîna dehors.

L'Indien, furieux, voulut se venger. Il attendit la fin de la messe. Quand il vit la foule se disperser et le Père rentrer à la maison, il le suivit de près et se jeta sur lui. Il l'aurait tué ou blessé, si le Père n'avait été de force à se défendre. Après une lutte corps à corps le scélérat fut terrassé.

J'étais arrivé en automne. Il faisait déjà froid, nous avions dans notre salle un grand poêle en fonte et un gros tisonnier en fer. Enfermé dans ma chambre pour étudier, j'entendis du monde entrer, puis une conversation assez animée avec le Père.

Au bout d'un quart d'heure, ce dernier m'appela d'un ton bref :

— Venez ici !

Je vis alors un méchant indien avec sa femme et un autre gaillard à l'air rébarbatif, accroupis auprès du poêle, et discutant avec le Père.

— Prenez le tisonnier, me dit celui-ci.

Cet indien était celui-là même qui avait voulu le tuer. Durant la conversation, la femme, sans avoir l'air d'y toucher, avait tiré petit à petit le tisonnier. Il aurait pu devenir une arme terrible dans les mains de ces gens mal intentionnés, si le Père, s'apercevant de la manœuvre, ne m'eût appelé. Ils le croyaient seul ; ma présence, paraît-il, leur inspira une crainte salutaire. Quand ils me virent armé du tisonnier, ils ne demeurèrent plus longtemps et s'esquivèrent.

Revenons aux coutumes des Montagnais. La chasse et la pêche étaient leurs seules ressources. Ceux qui résidaient près du lac Athabaska, y trouvaient assez facilement leur nourriture, mais ils devaient souvent s'éloigner. Un bon nombre se dispersaient dans les forêts, et ne devaient compter que sur la chasse. Ils étaient exposés à de grandes fatigues, et quelquefois à de longues privations. J'en ai vu plus d'un qui avait été réduit à manger des débris de peaux, et même était demeuré six ou sept jours sans manger. La farine et le pain leur étaient absolument inconnus, ainsi que les légumes de toutes sortes.

En été, cependant, des baies sauvages croissent dans les savanes, les bosquets de trembles ou de cyprès, et les forêts d'épinettes. Je croyais en venant dans ces parages, après avoir entendu Mgr Grandin parler uniquement de neiges et de glaces, je croyais, dis-je, que l'hiver y régnait sans désemparer et que la nature y était toujours morte. Je fus agréablement surpris d'y trouver une végétation relativement considérable, d'y voir des fleurs, des fraises, des groseilles, des framboises, des bluets surtout, nommés myrtils ailleurs, et autres menus fruits de ce genre.

Les Indiens étaient friands de ces baies. Les missionnaires,



soumis à un régime à peu près semblable (excepté les patates et les légumes de leur jardin), en étaient aussi friands que les Indiens, et se permettaient le luxe d'en acheter à l'occasion. D'argent, nous n'en avions pas, ni la Compagnie non plus. Le commerce se faisait en échanges; la Mission recevait chaque année, pour cela, un petit assortiment de marchandises.

Trois ou quatre semaines après mon arrivée, nous vîmes un canot aborder. Un Montagnais en descendit, prit un plat



UNE DES PREMIÈRES DEMEURES DU MISSIONNAIRE

d'écorce de bouleau dans les mains, et vint le présenter au Père Clut.

— Ah ! des bluets, fit celui-ci, tu me fais plaisir ! Où as-tu trouvé cela ?

— Tu sais, dit l'Indien, les îles près de la Pointe au Sable, les bluets y poussent très bien, et j'ai voulu en cueillir. En même temps, comme les ours aiment ces graines autant que nous, je pensai que je pourrais avoir la chance d'en tuer un, et je pris mon fusil avec moi. Débarqué, je m'avance avec précaution, vent devant, pour que l'ours ne me sentît

pas. Je n'allai pas bien loin. J'en vis un gros qui, avec ses pattes, raflait les bluets et les engouffrait dans sa gueule. Je me couchai aussitôt par terre et me glissai sans bruit à la portée de mon fusil. L'ours, trop occupé à avaler les bluets, ne m'aperçut pas. Je riais sous cape : « Avale, mon vieux, c'est pour moi que tu travailles ! ». J'ajuste de mon mieux ; le coup part, l'ours est frappé ; je cours sur lui, l'achève, lui ouvre le ventre, prends les graines qu'il venait d'avaler, et je te les apporte.

Ainsi parla cet Indien dont le Père m'interpréta le récit. Je fis une moue tant soit peut dédaigneuse, mais le Père, accoutumé déjà aux fantaisies gastronomiques de ces gens, me dit :

— Ne craignez rien, ces bluets sont excellents, l'ours les a bien avalés, mais il n'a pas eu le temps de les digérer, et nous suppléerons à ce détail !

Il me donna l'exemple. En bon novice, je surmontai ma répugnance, et finis par trouver ces bluets délicieux. On se prépare ainsi aux imprévus de l'avenir.

*
* *

Les apprêts culinaires étaient de la plus grande simplicité. Une chaudière en cuivre ou en fer-blanc formait toute la batterie de cuisine. Point de fourchettes, ni de couteaux de table, ni d'assiettes. Le poisson se mangeait bouilli ou rôti. Si la pêche était abondante en été, les femmes faisaient sécher et boucaner le poisson. Il se conservait longtemps et se mangeait tel quel. Nous en avions toujours une provision. Ceux qui vivaient de la chasse faisaient aussi bouillir ou rôtir la viande. Leur manière de manger différait notablement. Tandis que les uns tiraient délicatement avec leurs doigts la chair du poisson sur les arêtes, les autres, prenant à poignée un morceau de viande, l'introduisaient à force entre leurs mâchoires largement ouvertes, puis, les refermant, passaient



rapidement leur couteau si près du nez et des lèvres, que c'était merveille de ne pas les voir entamés.

Tout le monde alors ne buvait que de l'eau. Les Blancs et les Métis seuls faisaient usage du thé. Dans la suite, les Indiens ont fini par y goûter. Ils ne peuvent plus s'en passer aujourd'hui. Quand la Compagnie du Nord-Ouest et celle de la Baie d'Hudson se faisaient une concurrence acharnée, les boissons enivrantes, le rhum surtout, servaient à gagner les pauvres Indiens. Ils vendaient à l'aveugle leurs pelleteries à qui leur offrait le plus de ces liqueurs, et ils se battaient entre eux comme des bêtes féroces. Depuis que les deux Compagnies se sont amalgamées, ce honteux commerce a disparu.

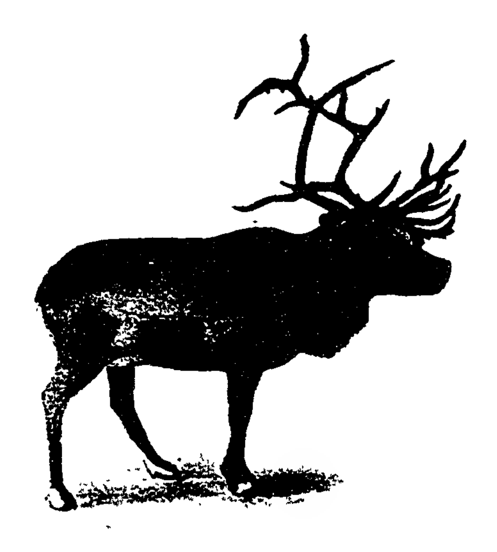
Autrefois les tribus se faisaient presque toujours la guerre. Les rixes entre indigènes sont rares maintenant. Dans les ménages, cependant, la paix ne règne pas autant qu'on le voudrait. Les femmes reçoivent trop souvent de leurs maris plus de coups que de bonnes manières. Sous l'influence de la religion, les mœurs s'adoucissent : le sort de la femme n'en est pas moins très dur. A elle de dresser la loge, de bûcher le bois, de faire la cuisine, de préparer les peaux, les rendre souples, en faire des vêtements et des mocassins, sans parler du soin des enfants. L'homme, de son côté, procure la nourriture à la famille. Il ne se ménage pas non plus ; si bien que, tout considéré, je ne sais lequel des deux a le fardeau le plus lourd.

Avant d'être chrétiens, les Montagnais, comme les autres Indiens, pratiquaient la polygamie et le divorce, mais en général observaient la loi naturelle, et se préservaient de la grossière immoralité trop commune chez les Indiens des prairies. Les sorciers, ou hommes de médecine, exerçaient une grande influence. On redoutait surtout les jongleurs Cris, auxquels on attribuait le pouvoir mystérieux de lancer des maladies ou des maléfices à grande distance.

En somme, nos Montagnais auraient passé pour d'honnêtes gens. Leurs bonnes dispositions natives ont contribué beau-

coup à leur conversion. Ils sont obligés de mener toujours une vie normale, car ils ne pourraient trouver autrement le moyen de se procurer les choses les plus nécessaires. C'est la lutte continuelle pour l'existence.

Sous le rapport matériel, nos Indiens n'ont donc pas une



RENNE OU CARIBOU.

large part au bien-être et aux jouissances de ce monde ; je crois même qu'ils sont les plus pauvres et les plus abandonnés de la terre. Sous le rapport intellectuel, ils ne le cèdent à personne. Je ne dis pas en spéculations philosophiques, dont ils n'ont même pas l'idée, mais en simple bon sens et en esprit pratique.

Un Indien du Mackenzie me dit un jour :

— Père, avant de t'avoir vu, je savais que Dieu existe.

— Comment savais-tu cela ? Je croyais être le premier à te parler de Dieu.



— C'est vrai, reprit-il, avant toi, personne ne m'en avait parlé, et cependant, je savais qu'il y a un Dieu.

— Mais, comment savais-tu cela ?

— Un jour, j'avais 14 ou 15 ans, j'allais à la chasse avec mon arc et mes flèches, je connaissais les bois, les rivières, les lacs où j'avais souvent passé, cherchant à tuer quelque gibier. Ce jour-là, en été, j'arrive sur le bord d'un lac entouré de beaux arbres. Des canards s'ébattaient sur l'eau, le soleil brillait dans le ciel sans nuages ; au loin des montagnes s'élevaient par degrés. M'arrêtant, je contemplais tout cela avec un immense plaisir. Tout d'un coup l'idée me vint : Qui a fait tout cela ? Ce n'est pas nous : ce ne sont pas les Anglais, non plus, car ils sont des hommes semblables à nous. Il faut qu'il y ait quelqu'un plus fort que tous les hommes qui a fait tout cela. Tu vois, ajoutait cet Indien, je savais que ces forêts, ces lacs, ce soleil, ne s'étaient pas faits tout seuls. Je ne pouvais pas m'expliquer plus correctement, mais quand tu nous as appris : « Je crois en Dieu, le Père tout-Puissant, Créateur du Ciel et de la terre », j'ai compris tout de suite et je me suis dit : le voilà ! je savais bien qu'il existait !

Je remerciai Dieu d'avoir mis, au fond du cœur de ses créatures les plus ignorantes, le sentiment si naturel de son existence. Ce qu'on appelle le *sens commun* ou *le bon sens* n'est pas l'apanage d'une nation civilisée. Il se retrouve dans l'âme humaine, sous n'importe quelle latitude, à n'importe quel degré inférieur de culture ou de science. L'esprit de l'homme a comme une intuition instinctive de l'existence de Dieu. Seuls, de prétendus savants, gonflés d'orgueil, ne veulent pas se rendre à l'évidence. Peut-être à cause de cette raison de la Sainte Ecriture : ils ne veulent pas comprendre, de peur d'être obligés de se bien conduire, *Noluit intelligere ut bene ageret.*

Je continuai mes études avec ardeur. Le Père Clut me faisait prêcher le dimanche, en français, aux Métis assez nom-

breux, et à quelques Canadiens engagés au fort Chipewyan. Chaque soir, après souper, la récréation se passait à chanter des cantiques avec des gens qui venaient veiller chez nous. On se mettait à l'entour d'une table ; une petite lampe en fer blanc, remplie d'huile de poisson, jetait une faible clarté et envoyait une fumée épaisse au plafond, noir comme une cheminée.

Nous n'avions pas d'autre moyen de nous éclairer. Nous fabriquions bien quelques chandelles avec de la graisse d'orignal ou de caribou, mais elles ne servaient qu'aux offices de l'église.

Un jour notre engagé indien arrive au galop et crie au Père :

— Les rennes sont arrivés tout près du fort, donne-moi vite un fusil, de la poudre et des balles, et laisse-moi faire un tour de chasse.

C'était vrai ; des bandes nombreuses de rennes (*Red Deer,* en anglais ; *petits caribous,* en métis) s'étaient aventurés dans le voisinage du fort ; ce qui n'arrive peut-être pas une fois tous les cent ans ! Quelle belle occasion fournie par la Providence ! Le Père équipe notre homme qui part à la hâte. Le lendemain il revient nous annoncer qu'il a tué plusieurs caribous, et nous l'accompagnons avec des traînes. Joyeuse expédition. Notre régime se trouva très heureusement amélioré ; nous pouvions nous permettre un plat de viande assez souvent. Je m'étais cependant fort bien accoutumé au poisson, mais comme dit Boileau, — l'ennui naquit un jour de l'uniformité. — L'axiome littéraire ne s'applique pas moins aux menus journaliers. Cependant nous avions eu la chance de rompre cette uniformité, au mois d'octobre. Des canards, des oies sauvages, des outardes ont coutume de passer, à cette époque, au lac Athabaska. Ils s'en retournent alors au pays du soleil et de la chaleur. J'aurais volontiers pris part au

plaisir de cette chasse, mais la règle du noviciat ne me le permettait pas, et... je n'avais pas de fusil.

Vint la belle fête de Noël. Nos Métis et nos Indiens se préparèrent de leur mieux à la Messe de Minuit, et je fus édifié de leur piété. Ils firent un peu plus de bruit le Jour de l'An pour souhaiter la bonne année au « bourgeois », lequel se montra généreux et donna une petite galette, avec une tasse de thé sucré, à chacun. Il eut l'amabilité de nous inviter à dîner quelques jours après, et je fis connaissance avec lui et ses commis. Je les trouvai tout à fait gentils envers nous. Le « bourgeois » s'appelait Robert Campbell. Il avait, le premier, atteint le Youkon, en remontant la rivière des Liards, en traversant les Montagnes Rocheuses, et en passant par le lac Francess et la rivière Pelly Banks. Un des commis avait étudié à Oxford avec l'intention de se faire ministre, et s'était ensuite engagé au service de la Baie d'Hudson. Il s'appelait Ross. Si je ne me trompe, il eut le bonheur de se convertir au catholicisme.





MISSION DE LA NATIVITÉ (FORT CHIPEWYAN)

CHAPITRE IV

DÉBUTS D'APOSTOLAT

(1863)

Le premier courrier. — Mon premier sermon. — « Tu es bête comme un enfant ». — Départ. — Nos bons frères Convers. — Le fort Simpson. — Missionnaires et employés. — La rivière des Liards. — Le ménage Hoole. — Bouts de nez de femmes. — « Les hommes ne sont pas raisonnables ». — « Ce n'est rien, va ! ». — Les Jongleurs. — L'arithmétique des Indiens.

Nous voilà donc arrivés à l'année 1863. Je ne dis rien du froid, de la neige, des tempêtes auxquelles je m'accoutumai durant l'hiver. J'acquis une expérience que je communique volontiers à tous. Avec une bonne hache à la main et du bois à bûcher, on peut tenir tête à 45 ou 50 degrés au-dessous de



zéro. Cela vous met le sang en mouvement et vous permet de vous chauffer à l'intérieur de la maison.

A la fin de février, le courrier nous arriva. La Compagnie l'envoyait une fois en hiver à ses officiers du Nord, et consentait à ce que les lettres des missionnaires vinssent par la même occasion. Je n'avais reçu aucune nouvelle de personne depuis que j'étais à la Nativité. Parents, amis, patrie, j'y pensais souvent, et parfois le cœur se troublait : que sont devenus ceux que j'aime et que j'ai quittés ? Car le missionnaire a beau dire adieu à sa famille et à son pays, il les emporte avec lui, au fond de son âme, et ses prières quotidiennes ne font qu'entretenir, en les purifiant encore, ces affections si douces et si légitimes. On comprend donc avec quelle avidité mêlée de crainte je lus les lettres qui m'arrivaient. Elles ne contenaient que de bonnes nouvelles pour moi. Mgr Taché me racontait, d'autre part, les affreux massacres commis par les Sioux, peu après notre passage dans les prairies du Dakota :

— Vous regrettiez de ne pas rencontrer les Sioux, me disait-il, félicitez-vous plutôt de ce que nous avons traversé leur pays sans qu'ils nous aient vus ; vous ne seriez peut-être pas aujourd'hui à la Mission de la Nativité.

Sur ces entrefaites, le Père Clut m'avertit qu'il me laisserait bientôt seul. Il devait aller au Fond du Lac donner la Mission, et ne revenir qu'au commencement de juillet. On croira sans peine que la solitude dans ces circonstances ne me souriait pas du tout. Je ne faisais encore que balbutier quelques phrases dans cette langue si difficile ; la pensée que j'aurais à exercer le saint ministère me remplissait d'effroi. Il fallait bien se résigner pourtant. Aux premiers jours de mars, le Père obtint la permission de placer ses couvertures et ses provisions, c'est-à-dire quelques morceaux de viande sèche, sur le traîneau d'un commis, puis il chaussa ses raquettes et se mit en marche. Il fit ainsi près de 200 milles à pied.

Un jour, sur la glace vive, les chiens trottent dru, le Père court après eux. Un moment, il se sent épuisé. A bout de souffle, il demande au commis de lui laisser prendre cinq minutes de repos sur la traîne. Ce Monsieur n'avait pas fait un seul pas et se prélassait en sybarite sur son léger véhicule, sans songer le moins du monde à la peine que le Père avait à le suivre; s'il y songeait, peut-être prenait-il plaisir à voir l'*émissaire de Rome* geindre et pâtir à côté de lui. Toujours est-il que d'un ton sec il refusa ; le pauvre Père essuya cette humiliation en plus des souffrances physiques.



MISSIONNAIRE CHAUSSÉ DE SES RAQUETTES

Durant sa longue absence, je gardai la Mission de la Nativité avec le cher frère Alexis, qui, heureusement, s'occupait du matériel. Je m'appliquai de mon mieux à l'étude du montagnais. Je profitai de toutes les occasions pour me familiariser, non seulement la langue, mais l'oreille, avec ces mots étranges. Comme le temps de Pâques approchait, l'idée me vint d'apprendre par cœur un sermon de Mgr Grandin sur la Passion de Notre-Seigneur, et de le débiter au jour du Vendredi-Saint. J'avais la mémoire assez facile, et j'y employais tout le temps dont je pouvais disposer ; mais je ne réussissais pas à mon gré. Souvent je fus tenté d'abandonner la besogne. D'un autre côté, piqué d'un certain amour-propre, je m'obstinais et reprenais l'étude. Si bien que, le jour venu, je prêchai pour la première fois en montagnais, à la surprise de tout le monde.



Ces bons Indiens vinrent m'exprimer leur satisfaction, chacun à sa manière. J'aurais été sans doute exposé à une forte tentation d'orgueil ou de vaine complaisance, si je les avais compris. Ils se servaient de paroles et de phrases si nouvelles pour moi que je n'y vis que du bleu, et ne sus que répondre. Ils essayaient de lier conversation comme avec un des leurs, et restaient démontés devant mon embarras et mon silence. Alors, changeant de ton :

— Quelle espèce de prêtre es-tu donc ? disaient-ils ; quand tu prêches à l'église tu parles comme un vrai Montagnais, et quand on vient causer avec toi, tu es bête comme un enfant !

Leur simplicité n'use guère de formules académiques.

Je continuai l'étude et la pratique du montagnais sans relâche. Papier et crayon à la main, à chaque mot ou phrase que je ne comprenais pas, j'arrêtais mon interlocuteur. Mon ignorance encore trop grande fit que je n'osai pas encore me hasarder à entendre les confessions. Je préférai attendre le temps de la Mission, au mois de juin, lorsque, les glaces étant brisées, tous viennent avec leurs familles.

C'est l'époque choisie dans le Nord pour instruire, baptiser, marier, confesser et préparer à la sainte communion. Alors, au son de la cloche, matin et soir, ces bons chrétiens remplissent l'église, récitent les prières, écoutent les instructions. Je n'osais pas trop me lancer et, autant que je le pouvais, je me servais de l'interprète du fort, nommé Saint-Cyr. Il se prêtait volontiers à ce service, surtout le dimanche où il était libre. Quand je n'étais pas occupé à l'église, une foule m'attendait à la maison pour apprendre les cantiques. Mgr Grandin en avait composé un bon nombre sur les airs les plus connus en France et les avait fait imprimer à Montréal. Nos Montagnais aiment à chanter; c'est un vrai plaisir de les entendre. Comme le commun des mortels, la nouveauté les attire. Pas une minute n'était perdue. Leur assiduité me consolait de ne pouvoir leur parler aussi librement que je l'eusse désiré. Chaque cantique renfermait un résumé substantiel de quelque grande

vérité, avec de pieuses invocations à Dieu et à la Sainte Vierge ; les âmes en tiraient, je crois, un plus grand profit spirituel, qu'à entendre de longs discours. Naturellement j'avais là une bonne occasion de me perfectionner dans la connaissance et la pratique de la langue.

Faut-il mentionner les petites misères inévitables dans la compagnie de nos Indiens ? Ces pauvres gens ont des défauts ou des imperfections comme tout le monde, et d'autres que



NOS BONS MONTAGNAIS D'AUJOURD'HUI

l'on peut regarder comme leur spécialité. Sans vêtements de rechange, ils ne lavent pas ceux qu'ils portent. A la longue (ou plutôt sans tarder beaucoup), des insectes parasites s'y introduisent, s'y multiplient d'une manière effroyable et en émigrent vers des pays nouveaux. Le missionnaire ne s'en rend pas compte tout d'abord. On sent bien certaines démangeaisons, l'on n'en soupçonne pas la cause, mais elles deviennent bientôt insupportables et vous avertissent clairement. Je connais plus d'un Père qui, à bout de patience, s'enferme chez lui et passe en revue les plis et replis de ses vêtements, peut-être avec autant de soin qu'il en met à examiner sa conscience. On finirait par croire à la génération spontanée, si les expé-



riences de Pasteur n'avaient prouvé le contraire. Nos Indiens ne se troublent pas pour si peu. Loin d'éprouver l'horreur et le dégoût instinctifs qu'en ont les gens civilisés, ils s'en font un régal.

Pardon de cette digression et de ce détail, mais puisqu'on m'a demandé mes souvenirs, pouvais-je oublier celui-là, sans contredit l'un des plus « piquants » de ma vie de missionnaire ?

Le Père Clut revint au commencement de juillet. Nous fûmes heureux de nous revoir, de mettre notre conscience en ordre et de reprendre nos exercices réguliers. Mais ce bonheur devait finir bientôt !

*
* *

Les barges du Mackenzie, en route pour le Portage la Loche, nous apportèrent des lettres de Mgr Grandin. Il me donnait l'ordre de me rendre à la Mission de la Providence au retour de ces barges. Le frère Alexis devait m'y accompagner, et le Père Clut allait rester seul jusqu'à l'arrivée d'un nouveau missionnaire. Cet isolement lui souriait peu. Nous avions vécu ensemble en bons amis ; il m'avait servi de maître de langue montagnaise, il m'avait initié à la vie de missionnaire, je n'avais que de l'estime et de l'affection pour lui : la séparation nous fut pénible à tous deux. Le départ du frère Alexis lui causa une peine plus sensible. Ce cher Frère, pieux, robuste, dévoué, était un trésor inestimable pour la Mission. On ne saurait dire, en effet, les précieux services que les bons Frères Convers ont rendus et rendent encore dans nos Missions du Nord. A eux, en grande partie, revient le mérite des [illegible]rissantes de l'Athabaska et du Mackenzie.

Au [illegible]s barges du Portage la Loche, nous quittons le lac [illegible]ka pour entrer dans la rivière du Rocher, laquelle [illegible]nt à la rivière la Paix et forme la rivière des Esclaves, dont le cours est brisé par les rapides du fort Smith.

Ces rapides franchis, en quatre portages, nous entrons dans la rivière au Sel. Là demeure le vieux patriarche Beaulieu, auquel la Compagnie a confié un petit poste de traite. J'ai le plaisir de visiter ce bon vieillard et sa famille.

Nous continuons notre route. Arrivés au fort Résolution, au Sud du Grand Lac des Esclaves, nous nous arrêtons assez pour me rendre à la Mission Saint-Joseph, sur l'île d'Orignal. J'ai la joie d'y retrouver le Père Petitot, mon compagnon de voyage de l'année dernière. Il avait passé l'hiver à la Providence avec Mgr Grandin, qui lui avait donné des leçons de langue montagnaise. Il en avait admirablement profité, et dirigeait la Mission Saint-Joseph en l'absence du Père Eynard, parti pour le fort Raë. Nous n'eûmes pas le loisir de nous entretenir longtemps, et je retournai m'embarquer.

Nous nous lançâmes sur ce Grand Lac des Esclaves, vraie mer intérieure. Tantôt à la rame, tantôt à la voile, nous voguions sans gagner tout à fait le large, toujours en vue de terre, le long de la rive Sud. Dieu merci, nous n'éprouvâmes ni tempête, ni vent contraire; ce à quoi l'on est souvent exposé. La traversée dura cependant six jours. Nous abordâmes au fort de la Grosse Ile, à l'entrée du Mackenzie. La vue de ce grand fleuve me rappela le Saint-Laurent et le Mississipi. D'une largeur considérable d'abord, il va se rétrécissant peu à peu jusqu'aux premières îles, qui semblent vouloir lui barrer le chemin.

Il cesse alors de couler avec sa lenteur majestueuse. Il se précipite avec une force irrésistible qui lui mérite le nom de Grand Rapide. Au bas, se trouve la Mission de la Providence, 40 milles au-dessous du fort de la Grosse Ile. Nous voyons une modeste croix de bois s'élever sur la côte Nord, et, quelques pas plus loin, de pauvres cabanes couvertes d'écorces d'épinettes. Mgr Grandin est là qui nous attend. Nous courons nous jeter à ses pieds et recevoir sa bénédiction; il nous embrasse comme un bon Père.

Je croyais être arrivé au terme de mon voyage, mais Monseigneur me dit: « Laissez vos couvertures dans la barge, je

vais aller au fort Simpson et vous m'accompagnerez. » Le frère Alexis restait avec le frère Boisramé que j'avais revu avec plaisir. Nous descendîmes le courant, durant quatre jours, au bout desquels notre flotille aborda.

Le fort Simpson est le chef-lieu du district Mackenzie, au confluent de la rivière des Liards avec ce grand fleuve du Nord. Plusieurs grands magasins et hangars, une assez belle résidence pour le « bourgeois » et sa famille, une dizaine d'autres maisons plus petites où logent les engagés, ni clôture, ni palissade : tel m'apparut le fort Simpson. Quelques centaines de mètres en aval, un temple protestant et la demeure du Ministre. Nous n'avons rien ici pour nous loger, mais le « bourgeois » indique à Monseigneur une maison d'engagés, qu'il nous cède pour le moment, et nous allons nous y installer.

Les missionnaires catholiques, à leur première apparition dans le Mackensie, furent en butte à une violente opposition de la part des « bourgeois » et commis. Ces messieurs avaient juré de nous fermer l'entrée de ce district. Le Père Faraud avait le premier affronté ces dispositions hostiles, quand il était venu au Grand Lac des Esclaves. Heureusement, Mgr Taché avait gagné l'estime et le respect des gouverneurs. Il obtint d'eux des règlements plus favorables, accordant aux missionnaires catholiques la permission d'embarquer dans les barges et l'hospitalité dans les forts. M. Hardisty, alors le chef du district, nous reçut en conformité avec les ordres de ses supérieurs. Plusieurs commis cependant ne se gênèrent pas. L'un d'eux, nommé Lockard, prétentieux mal élevé, plus encore que presbytérien fanatique, offensa gravement Mgr Grandin. Peu s'en fallut qu'il ne fût rappelé à l'ordre par de bons métis français. Si le saint évêque ne les eût calmés, ils auraient appris à ce commis, par des arguments frappants, à se montrer plus honnête. Depuis, les relations entre missionnaires et officiers de la Compagnie ont été cordiales. Pour ma part, je n'ai eu qu'à me louer de leur bienveillance et je ne saurais les remercier assez des services rendus.

A notre arrivée, le fort Simpson présentait un spectacle très intéressant. Des Indiens de toutes les tribus de ce vaste district y étaient rassemblés avec tous les commis de la Compagnie, pour les approvisionnements de l'année. Outre les Esclaves, qui sont là dans leur pays, on y voyait des *Plats-Côtés-de-Chiens*, des Couteaux-Jaunes, des Montagnais, des Nabianés,



SAUT D'UNE CASCADE

des Peaux-de-Lièvres, des Loucheux et même des Esquimaux. A part ces derniers, tous les autres comprenaient assez le montagnais (malgré les différences des dialectes, la langue des Dénés est au fond la même).

Nous nous mîmes à les instruire et à les confesser ; notre maison ne désemplissait pas. Le dimanche, afin que tout le monde pût y assister, Monseigneur voulut célébrer la messe en plein air ; le temps nous fut favorable et nous eûmes la joie de voir presque tous les Indiens se réunir autour de nous. Un

très petit nombre suivit les commis et les engagés écossais au temple.

Monseigneur me donna l'ordre d'aller au fort des Liards et de revenir, avant les glaces, à la Providence, où il retournait lui-même. Un commis nouvellement arrivé, M. Mac Lean, chargé du fort des Liards, me prit dans sa barge et se montra très aimable.

La rivière des Liards ne se remonte pas facilement. Les hommes doivent haler presque tout le temps. Après deux jours de marche, nous arrivons au bas d'un grand rapide ; ne pouvant le franchir avec la barge pleine, on fait ce qu'on appelle demi-charge : la moitié du bagage est laissée à terre et on revient la prendre.

A cet endroit, la rivière est bordée de hautes falaises à pic, entre lesquelles l'eau se précipite comme un torrent, ne laissant de chaque côté aucune grève où l'on puisse marcher. Il faut attendre qu'elle baisse assez pour découvrir un étroit sentier, encombré de pierres coupantes, où les pieds mal protégés par de légers mocassins ne se posent pas sans peine. Au mois de septembre, on trouve ainsi le moyen de passer. Au-dessus du rapide, la rivière coule plus lentement et l'on peut se servir des rames, surtout dans la Grande Rue, où pendant plusieurs milles elle ne dévie pas de la ligne droite. De là nous commençons à voir au loin les derniers contreforts des Montagnes Rocheuses, puis nous arrivons à la rivière des Wahanés, à l'embouchure de laquelle se dresse un immense bloc de pierre, complètement dénudé et rond comme un globe.

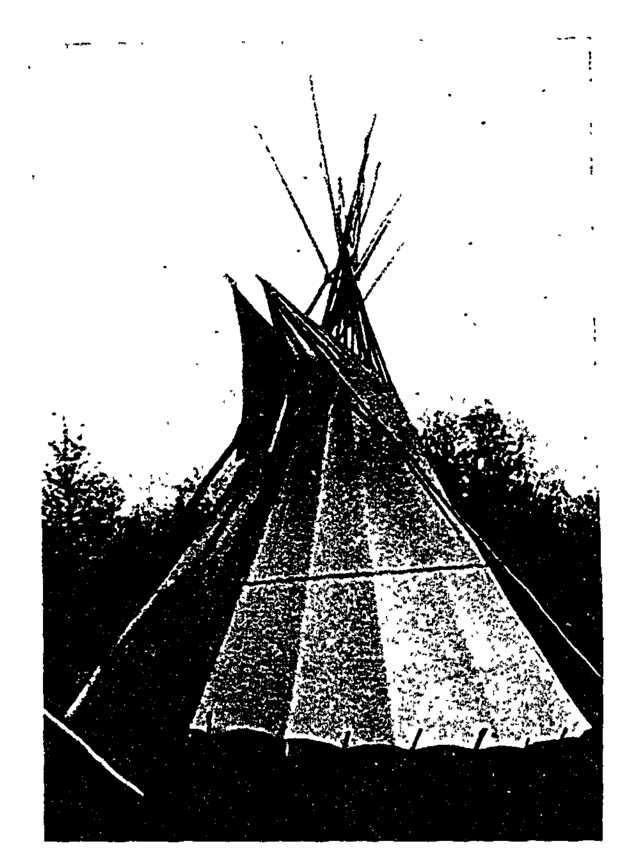
On me dit que près de là vivent des troupeaux de chèvres sauvages, et qu'un habile chasseur pourrait en peu de temps en tuer assez pour remplir une barge ; mais nous passons. Le courant devient plus fort. Des îles boisées se succèdent sans interruption ; j'admire les magnifiques forêts qui les couvrent, aussi bien que les bords de la rivière. On y voit des épinettes gigantesques et des liards énormes. Cet arbre est le peuplier *balsam* que j'ai entendu appeler *cotton wood* par des Anglais.

Après deux jours de marche nous arrivons au fort, où les Indiens nous attendaient avec impatience. Je m'empressai de saluer cette foule en donnant la main à chacun, hommes et femmes, petits et grands, sans exception. L'interprète du fort, un vieux métis français, nommé François Hoole, et sa femme m'accueillent avec joie et me mènent chez eux, déclarant que le Père ne pouvait pas loger ailleurs. Le Père Gascon et Mgr Grandin avaient demeuré dans leur maison et y avaient dit la messe ; je devais suivre l'exemple de mes devanciers. J'acceptai de bon cœur leur invitation. Le commis eut la bonté de me nourrir à sa table.

Des Indiens du Fort des Liards, le plus grand nombre appartient à la tribu des Esclaves, viennent ensuite les *Sékenés*, puis les *Nahamés*, et les *Gens de la Montagne*. Ces tribus ont des dialectes différents. De prime abord, je me trouvai embarrassé pour le ministère que j'avais à remplir. Eux me comprenaient presque tous quand je parlais montagnais, mais une foule de mots qui leur sont propres et les altérations phonétiques et grammaticales de leur langage m'en rendaient l'intelligence difficile. Leur instruction religieuse était presque nulle, et cela se conçoit. Le Père Gascon, venu deux ans avant moi, n'avait fait que passer quelques jours et avait seulement baptisé un petit nombre d'enfants. Mgr Grandin avait aussi visité ce poste l'année précédente, mais n'avait pas non plus fait un long séjour.

Je disposais de deux semaines. Je me mis de suite à visiter les loges, en quête d'enfants à baptiser, et pour faire connaissance avec tout le monde. Heureusement la vieille Hoole, femme de l'interprète, se mit à mon service avec un zèle admirable. Je me fais un devoir et un bonheur de déclarer qu'après Dieu nous lui devons la conversion de ces diverses tribus. Les Indiens ne songeaient guère à s'instruire des vérités religieuses. Leur grande préoccupation était de se procurer les objets dont ils avaient besoin pour l'hiver.

Je dressai une tente dans une petite prairie voisine du fort, et là, au son d'une clochette que j'allais agiter au milieu des loges, je réunissais un certain nombre de personnes, leur



UNE LOGE D'INDIENS

apprenant à faire le signe de la croix et à réciter les prières.

Tout le monde passé en revue, j'avais remarqué que plusieurs femmes avaient perdu le bout du nez. Je demandai à la vieille Hoole ce que cela voulait dire.

— Ça, me répondit-elle, ça vient de ce que les hommes ne

sont pas raisonnables : quand il y a querelle dans le ménage, ils se fâchent et quelquefois ils prennent leur couteau et coupent le nez de leurs femmes pour les faire taire.

Quelles mœurs barbares ! Comme il n'y avait ni police, ni gouvernement, on s'en permettait de belles !

Un jour j'étais à la porte de ma tente essayant d'instruire ces pauvres gens. Tout à coup, j'entends des cris perçants qui me donnent le frisson.

— Qu'y a-t-il donc ? m'écriai-je ; un malheur sans doute !

Les Indiens qui m'entourent, assis sur l'herbe, haussent les épaules en riant :

— Oh ! ce n'est rien, va ! Probablement qu'une femme a reçu sa leçon !

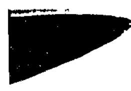
Les cris ne s'arrêtaient pas et se rapprochaient. Je vois passer à travers les branches une malheureuse femme qui se précipite de mon côté : le visage ensanglanté, le nez et la lèvre supérieure lui pendaient sur le menton ! Et personne ne se croyait le droit de faire le moindre reproche à ce bourreau de mari ! Il fallait que le missionnaire vînt prêcher l'Evangile à ces peuples barbares pour faire cesser des coutumes si abominables, et il ne réussit pas tout de suite.

Oh ! que les pauvres femmes sont malheureuses là où le nom de la Vierge Marie n'est pas connu et honoré ! Elles portent encore tout le poids de la malédiction que notre première mère s'attira par sa désobéissance. Le sort de ces infortunées ne s'améliore que sous l'influence de la religion catholique, avec la connaissance du mystère de l'Incarnation : la très Sainte Vierge élevée à la dignité de Mère de Dieu et, en nous donnant le fruit de la vie, réparant les dommages causés par Eve, qui présenta le fruit de mort au premier homme.

Il y avait d'autres désordres à corriger dans ce pays. Les « jongleurs », ou hommes de médecine, étaient puissants et redoutés. Instinctivement ils comprenaient que le missionnaire empêcherait autant que possible les gens d'avoir

confiance en leurs supercheries et de pratiquer leurs rites superstitieux. Ils devinrent des ennemis irréductibles du prêtre et employèrent tous les moyens pour entraver son œuvre. Je vis bien que nous aurions à livrer de durs combats, avant de christianiser ces pauvres Indiens. En plus de leurs superstitions, ils se livraient à une foule d'actes vicieux et immoraux.

Sous un autre aspect, le fort des Liards était un des postes les plus avantageux du district Mackenzie. Les orignaux se promenaient en grand nombre dans les forêts ; les chasseurs se procuraient des vivres en abondance. Les animaux à fourrures, et surtout les castors, y pullulaient. J'ai vu plusieurs Indiens apporter chacun plus de 300 peaux de castors, résultat de leur chasse d'hiver. Une barge ne suffisait pas pour tous les ballots de pelleteries entassés dans les magasins du fort : la Compagnie faisait là des profits énormes.



Voici la manière curieuse dont les Indiens établissent leur compte en vendant leurs pelleteries. Ils se servent d'abord des doigts de la main, ce qui fait toujours dix ; ce nombre dépassé, ils savent qu'ils ont dix orteils, et ils abaissent leurs mains près de leurs pieds. Cela veut dire vingt. Si pieds et mains ne suffisent pas, vous les voyez s'adjoindre les pieds et les mains de leurs compagnons pour achever le calcul. Ils sont alors aussi fiers que s'ils avaient inventé les logarithmes. Quant aux mots de leur langue pour exprimer les nombres, ils en ont un pour chaque unité de la première dizaine, ensuite ils comptent comme presque tous les autres peuples, dix plus un, plus deux, plus trois, etc. ; vingt se dit deux dix ; trente, trois dix ; et ainsi de suite jusqu'à cent, qui se traduit par dix dix ; deux cents par deux dix dix ; ils n'ont point de terme pour mille, encore moins pour un million.

Ma première visite au fort des Liards ne dura donc que deux semaines. Je partis en canot d'écorce de bouleau, avec

un jeune Ecossais et un Indien pour guide. Nous ne perdîmes pas de temps, un peu seulement pour donner la chasse à un orignal qui voulait traverser la rivière. Nous le laissâmes s'y avancer, quand il fut au milieu, nous fonçâmes sur lui à force de rames et en poussant de grands cris. L'animal effrayé redoubla d'efforts pour gagner l'autre rive, nous arrivâmes assez tôt pour lui barrer le chemin, et il ne put nous échapper.

Au fort Simpson, je trouvai une barge prête à partir pour la Grosse Ile et j'abordai à la Providence le 14 octobre, transi de froid. Les glaces flottantes encombraient déjà le fleuve et la barge fut obligée de s'en retourner sans rien emporter. Cela causa une grande gêne au fort Simpson, car on comptait sur une charge de poissons pour nourrir les chiens et même, en cas de besoin, les engagés.







EN ROUTE A TRAVERS LES NEIGES

CHAPITRE V

MISSION DE LA PROVIDENCE (1863-1864)

L'évêque maternel. — Palais épiscopal et cathédrale. — L'horloge de la ferveur. — Joyeuses soirées. — MON OBLATION. — Construction d'un couvent des sœurs. — Le renard et la souris. — Une cache. — Le Carcajou. — Traditions Montagnaises. — L'esprit des Dénés. — Mgr Grandin perdu dans une poudrerie de neige. — Charroi épiscopal. — Débâcle des glaces. — Un ancien élève de polytechnique missionnaire. — Une surprise.

Ai-je besoin de dire si j'étais heureux de me retrouver avec Mgr Grandin et les chers frères Alexis et Boisramé. Ce dernier avait appris le métier de pêcheur. Grâce à lui une provision suffisante de poissons nous mettait hors du danger de



mourir de faim, nous et nos chiens. Il avait essayé de cultiver un peu de terre, y avait semé des patates, mais n'en avait récolté qu'une très petite quantité. Encore n'étaient-elles guère plus grosses que le pouce, une mauvaise gelée en ayant empêché la croissance. Le frère Alexis était chargé de la cuisine et du bois de chauffage. Mgr Grandin avait amené avec lui du lac Athabaska un jeune Métis, Baptiste Pépin, qui l'accompagnait ordinairement dans ses voyages. Il avait en outre recueilli un petit orphelin, Johny Sanderson, auquel il servait de père et de mère. Le saint évêque prodiguait à ce pauvre enfant des soins tout maternels.

La maison que nous habitions ne laissait rien à désirer, sous le rapport de la pauvreté. D'une forêt voisine dévastée par le feu, Monseigneur et le frère Boisramé avaient transporté sur leurs épaules des arbres de moyenne grosseur. Superposés sans être équarris, une boue épaisse et grisâtre en guise de mortier, sans déguiser la noirceur du bois brûlé, ils constituaient la bâtisse. Des soliveaux, placés à des hauteurs inégales, prouvaient assez quels architectes improvisés avaient construit l'édifice. Monseigneur s'y cognait souvent la tête. Point de chaises, point de bancs; nos malles ou des billots servaient de sièges. Une petite table, juste assez grande pour y mettre quatre assiettes, formait tout l'ameublement. Pas de poêle non plus. Le frère avait construit en torchis un grand fourneau à deux étages, séparés par de larges feuilles de tôle, entre lesquelles il faisait cuire le poisson. Sur les soliveaux on avait posé des planches, non bouvetées, non varlopées, non clouées, faute de clous. C'est là que nous montions chaque soir par une mauvaise échelle, pour aller dormir. Point de lit. Une grande peau d'orignal étendu sur le plancher en tenait lieu et nous nous y couchions côte à côte, chacun enveloppé dans ses couvertures. Sur le dortoir, des perches, posées de chaque bord au faîte, formaient le toit; on y avait mis assez d'écorces d'épinettes pour nous préserver de la pluie ou de la neige.



Adossée au pignon de notre maison, une petite chapelle de



Mgr Charles-Joseph-Eugène de MAZENOD
Evêque de Marseille
Fondateur des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée
1782 - 1861

dix pieds carrés était construite de la même manière. Quand on ouvrait les portes, donnant sur notre demeure, laquelle était déjà cuisine, réfectoire, salle de réception, d'étude et de récréation, elle devenait Cathédrale. Un énorme tuyau de tôle, sortant du fourneau dont j'ai parlé plus haut, passait dans un coin de cette chapelle. Nous nous serrions tous à l'entour, au moment de l'oraison, pour y réchauffer notre ferveur. Le bon Dieu n'était pas mieux logé que nous. Nous aurions eu mauvaise grâce à nous plaindre de notre dénûment. Nous n'avions ni montres, ni horloge. Mgr Grandin donnait le signal du réveil et des autres exercices, « d'après l'horloge de sa ferveur » disait-il plaisamment. On peut croire qu'avec un tel excitateur le règlement laissait peu à désirer.

Malgré ce manque de confortable, nous menions dans ce réduit la vie la plus heureuse du monde. Il aurait fallu nous voir, après souper, prendre notre récréation avec un entrain et une gaîté qu'on ne peut s'imaginer. Monseigneur chantait fort bien et entonnait non seulement des cantiques, mais des chansons plaisantes ou comiques, dont il avait un large répertoire. Je fournissais ma quote-part, et nous passions les plus joyeuses soirées.

S'il y avait un temps pour rire et s'amuser, il y en avait un aussi pour le travail et les occupations sérieuses. J'étais encore novice, Monseigneur se donna la tâche de me préparer à faire mon oblation. Ses avis, ses exemples surtout, auraient dû faire de moi un excellent religieux, si le diable et ma mauvaise nature n'y avaient mis obstacle. J'avouerai même que je fus plus d'une fois tenté de secouer le joug de la règle. Si j'ai l'honneur et le bonheur d'être Oblat depuis 60 ans, je le dois à la sage direction de Mgr Grandin. Le nom d'Oblat de Marie Immaculée m'avait tout d'abord séduit. J'y voyais un gage assuré de la protection de la Mère de Dieu, ce qu'il est en effet; mais le diable avait essayé de jeter le trouble dans mon esprit, afin sans doute de me priver des avantages si précieux dont nos saintes règles sont la source. Encore une fois, je le dis avec reconnais-



sance. Mgr Grandin m'aida à dissiper ces troubles et à demeurer fidèle. Je fis mon oblation le 21 novembre, fête de la Présentation de la Sainte Vierge.

Nous avions à la Providence deux excellents Métis, habiles charpentiers, que Monseigneur avait demandés au chef du district. L'un s'appelait Bouvier et l'autre Forcier. Ils avaient chacun une famille nombreuse et logeaient près de nous dans des maisonnettes semblables à la nôtre. Il s'agissait de construire un couvent où les Sœurs Grises viendraient recueillir les orphelins, et faire l'école aux enfants du pays. Cela me semblait une entreprise bien hasardeuse. Je ne pus m'empêcher de manifester ma surprise, et même un certain effroi; mais je n'avais rien à dire. Monseigneur me cachait alors un secret qui ne devait pas tarder beaucoup à se dévoiler, comme on le verra dans la suite. En tout cas on avait décidé que des Sœurs Grises viendraient s'établir dans le Mackenzie, comme elles l'avaient déjà fait à l'Ile à la Crosse et au Lac la Biche. Il fallait donc leur bâtir une grande maison.



Il y avait justement au milieu du fleuve, en face de la maison, une île couverte d'une belle forêt, capable de fournir les arbres nécessaires. Dès que la glace fut solide, Bouvier et Forcier s'y rendirent chaque jour, coupant et préparant le bois. Ils avaient fait une provision de poissons pour leurs familles, et de plus avaient engagé un Indien comme chasseur afin de se procurer de la viande. Mgr Grandin, de son côté, avait engagé un grand gaillard de la tribu des Esclaves, qui avait promis de tuer des orignaux pour la mission. Nous attendions avec une certaine anxiété des nouvelles favorables de ces chasseurs, car l'unique plat mis à chaque repas sur notre table ne contenait invariablement que du poisson. Les dimanches et jours de fête, nous pouvions y ajouter une crêpe. Néanmoins le plus petit gibier formait une agréable diversion.

Un jour, le frère Alexis, qui avait tendu un piège, y prit un renard. C'était l'avant-veille de la Toussaint. Nous décidâmes de nous régaler pour cette fête. Après la Grand'Messe chantée

par Monseigneur, nous prenons place à table, nous y allons de bon cœur, quand tout à coup le cher frère pousse un pouah! de dégoût. Il avait pris, pour sa part, le cou de l'animal, et le gosier, dont la forme rondelette semblait promettre quelque chose de plus délicat. Il y met le couteau et que trouve-t-il? Une souris tout entière, cuite dans son jus! Cela lui coupa l'appétit. Pour nous, nous continuâmes notre festin, car il n'y avait pas d'autre plat sur la table. Nous prîmes seulement la résolution de profiter de cette expérience à l'avenir.



UN RENARD ARGENTÉ

Aux premiers jours de décembre, nos chasseurs avaient tué des orignaux, et nous attelâmes nos chiens pour aller les chercher. Je partis avec Baptiste Pépin. Raquettes aux pieds et fouet dans la main, nous suivons les chiens qui paraissent joyeux et se lancent à la course. Le soir nous arrivons à la cache. Brisé de fatigue, car c'était mon premier exercice violent de cet hiver, j'eus peine à donner un coup de main à Baptiste pour dresser le campement, allumer du feu et préparer le souper. Il fallait démolir la cache afin de tirer la viande. Nous avions devant nous un gros monticule de neige sous laquelle se trouvaient de petits arbres superposés et entre-croisés comme dans nos maisons, mais de dimensions minuscules. C'est là dedans que le chasseur, après avoir dépecé l'orignal, en dépose



les membres, afin de les mettre à l'abri du *Carcajou*. Il amoncelle dessus autant de neige qu'il peut. Cela s'appelle une *cache*.

J'ai nommé le *Carcajou*. C'est un animal un peu moins grand que nos chiens, armé de fortes mâchoires et de dents redoutables, doué surtout d'une finesse et d'une malice quasi diaboliques. Toujours en quête d'une proie, il trouve parfois la *cache*. Il devine ce qu'il y a, fait un grand trou dans le tas de neige, atteint les perches entre-croisées, et réussit à s'ouvrir une entrée. Il se gorge tant qu'il peut, tire ensuite les morceaux qu'il va cacher de côté et d'autre, où il saura bien les retrouver. Quant aux morceaux trop volumineux qu'il se voit obligé de laisser là (qui croirait que la perversité de cette bête allât jusqu'à ce point ?) il s'applique à les souiller par ses ordures. Faut-il s'étonner si les Indiens nous demandent qui, de Dieu ou du diable, a créé ce mauvais *carcajou* ?



Notre cache était intacte. Nous eûmes la chance de charger chacun plus de 300 livres de viande sur nos traînes, et nous prîmes le lendemain le chemin de la mission. Les chiens ne trottaient plus. Maintes fois, il nous fallut crier, fouetter, haler avec eux, ou pousser la traîne. Elle s'enfonçait dans la neige insuffisamment foulée par notre rapide passage de la veille. Il est vrai que je n'étais pas accoutumé au métier, et les chiens, à l'occasion fins et malicieux, profitaient de mon inexpérience.

Le voyage de retour dura deux jours et il nous fallut camper. Des Indiens demeuraient sur le bord du fleuve, nous passâmes la nuit chez eux. Une grande loge de peaux, de forme conique, large à la base, étroite au sommet, leur servait d'abri. Le feu occupe le centre, la fumée sort comme elle peut par l'étroite ouverture d'en haut, le sol est tapissé de branches de sapin. Chacun s'y couche, les pieds vers le centre, la tête à la circonférence, comme les rayons d'une roue. Je m'enveloppai dans mes couvertures à côté d'un jeune garçon revêtu d'habits de peaux de lièvres et enveloppé d'un seule couverture. On ne saurait s'imaginer quelle chaleur intense se dégageait de sa personne. Un poêle ronflant n'aurait pas mieux réussi.

J'ai dit que Bouvier et Forcier avaient des familles nombreuses. Monseigneur m'avait chargé de faire le catéchisme et l'école à leurs enfants et je m'acquittais de ce devoir avec plaisir. Les Indiens, dispersés dans les forêts, ne nous faisaient que de rares visites. Les hommes, aidés des frères, abattaient et équarrissaient les arbres dans l'île. La femme de Bouvier était une fille du vieux Beaulieu, de la rivière au Sel. Elle parlait



LE REDOUTABLE CARCAJOU

très bien le montagnais ; aux moments libres je continuai avec elle l'étude de cette langue. Je recueillis une foule d'expressions nouvelles et des récits, traditions ou contes, de ces peuples sauvages. L'on y retrouve la trace des événements primitifs consignés dans la Bible.

En voici un exemple, il est impossible de ne pas y reconnaître qu'ils avaient conservé le souvenir du déluge. Seulement comme ils n'ont ni littérature, ni livres, ni aucun écrit, depuis tant de siècles écoulés, leur imagination se donnait libre carrière et avait brodé autour du fait une foule de détails originaux, que les circonstances du lieu, du climat et des habitudes suggéraient. Je ne donne que le résumé de ce récit.



Dans ce temps-là, les hommes et les animaux vivaient en société. Or, il arriva que le froid dura si longtemps et que la neige s'accumula tellement, que la vie devenait impossible. On délibéra donc sur les moyens à prendre pour le salut public.

La chaleur avait disparu, voilà la cause de tout le mal. Il fallait donc la chercher. On se mit à rêver, car les songes révèlent les mystères. On découvrit ainsi que l'ours avait mis la chaleur dans un sac et la gardait chez lui. Quatre animaux s'offrent pour aller la chercher. L'ours demeurait au ciel, qui était soutenu par un poteau reposant sur la terre. Nos animaux grimpent par ce poteau, au sommet duquel un trou donne passage dans le ciel. Ils arrivent à la loge de l'ours, alors en tournée de chasse, mais son fils était là. Il reçoit les visiteurs et leur montre les richesses de son père, enfermée dans des sacs suspendus à l'entour de la loge:

— Voici, dit-il, le sac où mon père garde le vent, dans celui-là le brouillard, dans cet autre la pluie, dans cet autre la chaleur.

A peine a-t-il prononcé ce mot, que les animaux décrochent le sac et se sauvent. Le petit ourson crie de toutes ses forces:

— Mon père, on a volé la chaleur!

L'ours entend, accourt, se met à la poursuite des voleurs. Ceux-ci se dépêchent de gagner le trou par lequel ils sont entrés. Ils s'y précipitent avec tant de hâte qu'ils déchirent le sac, et la chaleur en sort, la neige fond sans discontinuer, l'eau monte à son tour et couvre la terre. Par chance, un homme avait son canot prêt. Il y entre avec un canard plongeur, un castor et un rat musqué. Mais l'eau montait toujours et l'homme ne savait que devenir. Il dit alors au canard:

— Mon ami, tu plonges fort bien, va donc voir si tu trouveras la terre.

Le canard plonge et revient bientôt, tout essoufflé. Il n'avait rien trouvé. L'homme le remet dans le canot et s'adresse au castor:

— Tu plonges encore mieux que le canard, va donc voir si tu trouveras la terre.

Le castor obéit, reste plus longtemps sous l'eau et revient, épuisé lui aussi, sans avoir rien trouvé. Le pauvre homme dit alors au rat musqué:

— Mon petit frère, tu es ma dernière espérance, mais j'ai confiance en toi: plonge donc et tâche de trouver la terre.

Et le rat de plonger. Il resta fort longtemps sous l'eau, mais il finit par reparaître, plus mort que vif, couché sur le dos, à bout de souffle, incapable de dire un mot. L'homme le prend, le met dans le canot, et quelle joie! il lui trouve les pattes pleines de boue! L'homme la ramasse avec soin, l'aplatit bien mince entre ses mains et la pose sur l'eau, puis il se met à souffler dessus. Alors, ce peu de terre, mince comme une feuille, commence à s'étendre. A chaque souffle elle se développe. L'homme continua de souffler jusqu'à ce qu'il vit une grande île assez solide pour le porter. Il y débarqua, et depuis ce temps-là la terre existe et les hommes y demeurent avec les animaux.

Voilà ce récit où, j'en suis persuadé, le lecteur trouvera comme moi une preuve, que nos Indiens avaient conservé la notion du déluge. Si je racontais leurs autres histoires, on admettrait aussi que les Dénés ne manquaient pas d'imagination. Ils ont l'œil si perçant, si attentif, que rien dans la nature ne leur échappe. Ils décrivent la vie et les habitudes des animaux, avec une perfection que plus d'un romancier pourrait leur envier. Avec cela, ils ont l'esprit éveillé et tant soit peu narquois, qui les pousse à des réflexions assez originales.

Un jour, à la Providence, je prêchais sur la tentation de Notre-Seigneur. J'expliquais comment le démon l'avait transporté sur le pinacle du temple, et ensuite sur le sommet d'une haute montagne. Alors une pauvre femme m'interpella :

— Mais, dis donc, si le diable a pu traiter ainsi le Fils de Dieu, comment veux-tu que nous lui résistions ?

Mon sermon donnait la réponse à cette question, et je crois que tous me comprirent.



* * *

Vers la fin de l'automne, Mgr Grandin nous annonça qu'il voulait aller passer la fête de Noël à la Mission Saint-Joseph, du Grand Lac des Esclaves. Il se proposait de suivre le courrier, que le bourgeois du fort Simpson envoie chaque hiver au Gouverneur de la Compagnie à la Rivière-Rouge, et qui nous rapporte les lettres à la fin du mois de mars. Ce courrier passe vers le milieu de décembre avec deux traînes à chiens. Monseigneur partit à sa suite avec sa propre traîne et ses chiens conduits par Baptiste Pépin.

Nous attendions Monseigneur pour le jour de l'an, mais il n'arriva que le jour de l'Epiphanie, exténué de fatigue. Nous ne savions pas qu'il avait couru le risque de périr sur le Grand Lac des Esclaves. Nous l'apprîmes bientôt de sa bouche. Son voyage s'était fait dans de bonnes conditions; il n'avait plus qu'une journée de marche avant d'arriver à la mission Saint-Joseph. Les gens de la Compagnie avaient hâte d'arriver au fort Résolution. Ils partirent de bon matin et forcèrent le pas; leurs chiens n'étaient pas bien chargés, ayant épuisé leurs provisions assez lourdes de poissons. Monseigneur les suivit d'aussi près qu'il put, mais ils gagnaient toujours de l'avance. Leur chemin paraissait d'ailleurs très visiblement sur la neige du lac, et personne n'avait la moindre inquiétude.

Voilà que tout à coup une tempête se déchaîne; la neige tombe épaisse et empêche de voir devant soi; les gens de la Compagnie disparaissent complètement. Sous la violence du vent, les traces de leur chemin disparaissent aussi. Aveuglé par la poudrerie, Monseigneur continue de marcher avec son Baptiste, espérant atteindre la terre quelque part. Il marche toute la journée sans boire ni manger. La nuit le surprend, il ne sait où il se trouve. Il marche toujours. A la fin, ses forces s'affaiblissent, ainsi que celles de son compagnon. Ayant besoin de se reposer un peu, il enlève ses couvertures afin de s'en envelopper avec son jeune homme. La tempête fait rage. Pourra-t-il

échapper au danger de mourir gelé sur le lac ? Il prie Dieu, la Sainte Vierge, et remet son sort entre leurs mains. Le pauvre Baptiste croit sa dernière heure venue et se confesse, blotti contre Monseigneur sous les mêmes couvertures. Ainsi étroitement enveloppés, ils se résignent à leur triste sort. Bientôt, la chaleur de leur haleine fait fondre les flocons de neige dont



LA DÉBACLE DES GLACES EST UN SPECTACLE TERRIFIANT

leurs vêtements étaient chargés, ainsi que leurs couvertures; cette humidité les effraie et comme ils ont pris un peu de repos, ils veulent se remettre en route. Les voilà qui repartent, décidés à marcher jusqu'à ce qu'ils tombent d'épuisement. La nuit entière se passe dans ces affreuses conditions. Vers le matin, la tempête diminue de violence; une faible lumière se répand sur le lac, une île se laisse voir dans le lointain. Ils s'y dirigent, l'abordent, ramassent quelques branches sèches et font du feu. Où sont-ils? ils n'en savent rien, mais ils remercient Dieu de les avoir amenés là. Quelques instants après, deux hommes envoyés par les Pères de la mission à leur recherche, virent

briller leur feu et vinrent les trouver. Monseigneur apprit alors qu'il était sur l'île d'Orignal, à une petite distance de la mission Saint-Joseph. Il y arrive bientôt, les Pères disaient la messe pour lui, ne sachant s'ils devaient prier pour un mort ou pour un vivant.

Dans son voyage de retour, il courut encore un grand danger, dont Dieu le délivra également.

Après quelques jours de repos à la Providence, Monseigneur entreprit de charrier, avec ses chiens, les arbres préparés pour la construction du couvent. Chaque jour, et en plusieurs voyages, il se rendait dans l'île pour cette corvée, chargeant le bois et l'amenant à l'endroit où l'on devait bâtir. Obligé de nous quitter au mois de juin, il tenait, avant de partir, à voir debout la maison des Sœurs. Nous réussîmes à la dresser avec le concours de tous les Indiens réunis à la mission.

Monseigneur nous fit ensuite ses adieux et s'embarqua avec le frère Boisramé et Baptiste Pépin. Il me promit de ne pas me laisser seul, et quand les barges revinrent, elles amenèrent le cher Père Eynard. Son arrivée me permit de visiter le fort Simpson et le fort des Liards. Dans cette course je fus témoin, pour la première fois, de la débâcle des glaces. C'est un spectacle terrifiant : d'énormes glaçons entraînés par le rapide se précipitent, se culbutent, s'entassent jusqu'au-dessus des côtes, avec un vacarme et des secousses qui font trembler la terre.

A mon retour je pus jouir de la compagnie de mon nouveau confrère, le plus aimable des hommes. Modeste, un peu timide, il cachait sous ces humbles dehors une intelligence supérieure. Nous devînmes bientôt amis intimes. Je réussis à obtenir de lui des renseignements intéressants sur sa jeunesse et sa vocation à la vie de missionnaire Oblat. Elève de l'Ecole polytechnique de Paris, milieu alors hostile à la religion, il avait perdu la foi. A sa sortie de l'Ecole, entré dans l'administration des forêts, les beautés de la nature parlèrent à son esprit et à son cœur. Il se mit à lire les *Etudes philosophiques* de Nicolas, et

Dieu se servit de cet ouvrage pour le ramener à Lui. La conversion fut si complète, qu'il dit adieu au monde et aux avantages que sa science et ses talents pouvaient lui procurer, et il se fit religieux dans la Société des Oblats de Marie Immaculée.

Mgr Grandin m'avait dit en partant: « Vous irez à Noël au Grand-Lac des Esclaves pour donner au Père Gascon la facilité de se confesser. » Je me mis donc en route avec le courrier, comme Monseigneur avait fait l'hiver précédent. J'eus plus de chance que lui. J'arrivai sans accident, quoique fatigué de la marche à la raquette, car je n'avais ni chiens ni traîne à mon service. Le Père Gascon me reçut avec joie et nous célébrâmes de notre mieux la belle fête de Noël. Un grand nombre d'Indiens vinrent y assister. Le vieux Beaulieu y vint aussi de la rivière au Sel, avec son fils Joseph, jeune homme de mon âge, et déjà fameux chasseur. Il demeura avec nous jusqu'au jour de l'an. Sur le point de repartir, il fit cette réflexion.



LE VIEUX PIERRE BEAULIEU (1)

— Le Père Clut est depuis longtemps seul à la Nativité, et il a peut-être aussi besoin de se confesser. Le petit Père, (c'est de moi qu'il parlait) ferait bien d'aller le voir. En passant il s'arrêterait chez moi, confesserait toute ma famille et les Indiens, et leur donnerait la communion.

Le Père Gascon semblait approuver cette idée, qui me souriait assez, mais il y avait une difficulté à son exécution. Je pouvais bien voyager en compagnie du vieux Beaulieu jusque chez lui, ses chiens auraient charrié mon petit bagage sur sa

(1) Voir *Glaces Polaires*, la conversion de son père, le patriarche Beaulieu.



traîne; seulement, il demeurait à moitié chemin du lac Athabaska ; quel moyen aurais-je de me rendre jusque-là ?

— Qu'à cela ne tienne, répondit le vieux, je prêterai ma traîne et mes chiens, et mon fils Joseph pour les conduire.

Alors le Père Gascon me conseilla d'accepter la proposition du vieux, et je partis avec lui. Son monde se confessa et communia à la Rivière au Sel; après quoi son fils Joseph attela ses chiens, et je partis en avant pour leur tracer le chemin. La troisième journée, nous campons chez un autre vieux Montagnais qui avait aussi une nombreuse famille.

— Tu ferais bien, me dit Joseph, de lui demander qu'il te prête un de ses garçons pour t'aider à marcher devant les chiens ; nous serions plus sûrs d'arriver ainsi demain soir à la Nativité.

Je suivis son conseil et, le lendemain matin, le vieux nous prêta un de ses jeunes gens. Chemin faisant, je pensai à la surprise du Père Clut en me voyant, et l'idée me vint de lui jouer un petit tour. Je fis part de mon projet à Joseph.

— Le Père ne m'attend pas, dis-je, je vais me cacher le visage dans mon capuchon de peau de caribou; en entrant chez lui, nous ferons comme les sauvages, nous mettant à genoux et faisant un grand signe de croix pour recevoir sa bénédiction. Il me demandera qui je suis ? Je lui répondrai que je m'appelle Pierre, que tu es mon frère et que le jeune garçon est mon fils.

Joseph sourit à cette idée et promit de jouer son rôle dans la petite scène que je préparais.

Le Père avait déjà soupé quand nous arrivons chez lui. Assis au fond de la salle, près de la table où brûlait la lampe à huile de poissons, il avait autour de lui plusieurs personnes auxquelles il apprenait des cantiques. Nous nous jetons à genoux près de la porte, je fais un signe de croix en montagnais, le Père vient nous bénir, nous donne une poignée de main sans nous reconnaître. Questions et réponses suivent comme je l'avais prévu, si bien que Joseph commençait à perdre son

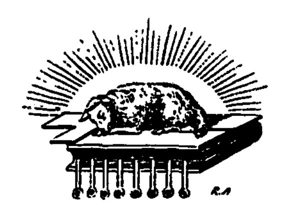
sérieux et avait peine à ne pas éclater de rire. Alors, je me lève, rejette mon capuchon en arrière et m'écrie :

— C'est moi, mon cher Père ! je me jette dans ses bras.

Quelle joyeuse surprise pour lui. Il m'embrasse, appelle le frère Salasse, qui avait remplacé le frère Alexis, et nous goûtons un bonheur sans mélange.

Joseph s'en retourna, mais je prolongeai ma visite jusqu'à l'arrivée du courrier avec lequel je repris le chemin de la Providence. J'y retrouvai le Père Eynard et le frère Alexis, inquiets de ma longue absence, qu'ils me pardonnèrent quand ils en apprirent les raisons.

Nos lettres nous annonçaient la grande nouvelle de la création du vicariat apostolique d'Athabaska-Mackenzie, et l'élection du Rév. Père Faraud comme chef de ce vicariat. Il était allé en France et devait revenir l'année suivante.







MISSIONNAIRE DANS SA TRAINE A CHIENS

CHAPITRE VI

CRÉATION DU VICARIAT D'ATHABASKA-MACKENZIE (1864-1866)

Mgr Faraud. — Un malade abandonné. — Construction d'un évêché. — Un gala de chien. — Evêque anglican reçu à la mission. — La Bible et le Grec. — La foi et les œuvres. — Un ménage d'évêque protestant. — Mgr Clut évêque-auxiliaire. — Une mère criminelle. — Un Indien mange son enfant. — « J'ai bu à ce bouillon-là ! ». — Les Indiens à l'escalier. — Patates et gelées.

L'évêque de Saint-Boniface, dont la juridiction s'étendait depuis le lac Supérieur jusqu'au Pôle Nord, désirait une division de son immense diocèse et faisait à Rome les démarches nécessaires. Son coadjuteur, Mgr Grandin, avait au préalable.

examiné le terrain, pris les mesures utiles et choisi entre autres la résidence du chef futur des missions du Nord. On avait décidé que des Sœurs viendraient s'établir dans le nouveau Vicariat, de là le projet de bâtir un couvent. C'était le secret que la prudence n'avait pas permis de divulguer pour le moment. Le voile était enfin levé. Le Souverain Pontife avait détaché les districts d'Athabaska et de Mackenzie pour en former un Vicariat apostolique. Il comprenait tout le territoire entre le 55ᵉ degré de latitude au Sud, le sommet des Montagnes Rocheuses à l'Ouest, la Baie d'Hudson à l'Est et le Pôle au Nord. Le Père Henri Faraud était nommé évêque d'Anemour et premier Vicaire apostolique de ce pays. Il fut sacré à Tours, sur le tombeau de Saint Martin, par Mgr Guibert, Oblat de Marie devenu plus tard Cardinal-Archevêque de Paris.

Quand nous apprîmes ces importantes nouvelles, nous demeurions encore dans les pauvres cabanes construites par Mgr Grandin. Le couvent commencé par lui restait inachevé. Il y avait beaucoup de travail à faire pour le rendre habitable. Nous y consacrâmes tout notre effort. Cela m'empêcha pas toutefois d'aller donner la mission au fort Simpson et au fort des Liards. Je revins passer l'hiver avec le Père Eynard et le frère Alexis. Nous avions une assez bonne récolte de patates; avec le poisson toujours abondant et la viande d'orignal, que notre chasseur fournissait de temps à autre, nous pouvions vivre sans inquiétudes et poursuivre nos travaux.

L'année 1865 est mémorable dans les fastes du Nord. Au mois d'août, Mgr Faraud vint prendre possession de son Vicariat. Il nous arriva par les barges de la Compagnie et nous le reçûmes avec joie, mais sans la pompe et l'éclat des cérémonies ordinaires, que notre pauvreté ne nous permettait pas. D'ailleurs Mgr Faraud s'arrêta fort peu à la Providence, il voulait continuer son voyage avec les barges qui l'avaient amené, et visiter le fort Simpson et Good-Hope. Deux Pères l'avaient accompagné: le Père Tissier, qu'il avait laissé à la Nativité avec

le Père Clut, et le Père Genin, qui s'arrêta à la Providence. Le cher frère Boisramé nous revenait aussi après avoir fait un apprentissage de charpentier et de menuisier à la Rivière-Rouge, sous la conduite d'ouvriers habiles qui rebâtissaient la cathédrale de Saint-Boniface.

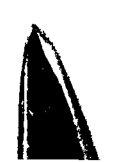
Je m'embarquai avec Mgr Faraud. Nous donnâmes la mission au fort Simpson ; après quoi, il partit pour Good-Hope, et moi pour le fort des Liards.

Une épidémie fit alors de grands ravages. La fièvre scarlatine se déclara, aussitôt que les marchandises venues d'Angleterre furent déballées. Chacun se dépêcha de quitter le fort Simpson et de regagner son poste, mais on ne put empêcher le fléau de se propager. Les Indiens se dispersèrent dans les forêts, où le mal les suivit, faisant beaucoup de victimes.

En revenant du fort des Liards en canot, je rencontrai un Indien atteint de la maladie. Il était campé sur le bord de la rivière et avait ses deux neveux avec lui. Comme ils avaient un canot, je leur conseillai de descendre avec nous au fort Simpson, où l'on pourrait soigner le malade. Dès que nous fûmes arrivés, je courus m'informer si Mgr Faraud était revenu de Good-Hope. Non, il n'était pas encore de retour. J'avais laissé quelques bagages sur la grève et je vais les chercher. Qu'est-ce que je vois ? Le pauvre Indien couché par terre, seul, abandonné là par ses neveux ! Il y avait des loges sur la côte ; je prends le malade sur mes épaules et l'y porte. On lui donne place, car il était connu et estimé de tout le monde. Je vais souper au fort et reviens ensuite m'informer de son état, lui parler de Dieu, de la vie éternelle afin de le disposer à se faire baptiser. Je le quittai en lui promettant de revenir le lendemain matin.

— Si tu veux me baptiser, me dit-il, n'attends pas plus longtemps, je ne sais si je vivrai encore demain.

Je vais aussitôt prendre les objets nécessaires pour administrer le sacrement, je prépare de mon mieux le malade à recevoir le baptême et je le baptise à sa grande satisfaction.

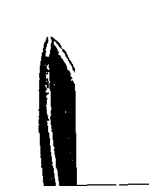


Le lendemain, je viens à la loge prendre de ses nouvelles. Il était mort durant la nuit. Quelle grâce pour lui et quelle consolation pour moi! Aussi je remerciai Dieu de son infinie miséricorde. J'avertis le « bourgeois » de cette mort. Il envoya un de ses engagés creuser une fosse et je l'enterrai sans cercueil. Il n'y avait plus de planches au fort pour lui en faire un.

Mais Mgr Faraud n'arrivait toujours pas, et cela m'inquié-

LE HALAGE D'UN BATEAU

tait, car la barge dans laquelle nous devions remonter à la Providence allait repartir. Je priai M. Hardisty de me prêter un Métis et un canot. Après avoir pagayé une douzaine de milles, nous voyons des hommes halant un bateau ; nous redoublons nos efforts, et nous avons la joie de voir Monseigneur et le frère Boisramé. Ils nous apprennent la cause de leur retard. Les Indiens qui les mènent étaient tombés malades les uns après les autres. Monseigneur et le frère avaient dû les remplacer à la cordelle, tout en leur donnant les soins qui leur ont sauvé la vie. Enfin, nous arrivons au fort Simpson à



temps pour monter dans la barge qui nous conduit à la Providence.

La maison construite pour les Sœurs était suffisamment habitable; elle devint provisoirement le palais épiscopal. Cependant, Mgr Faraud, en passant à Montréal, avait obtenu de la Mère Générale des Sœurs Grises qu'elle lui enverrait une colonie de ses religieuses, selon le projet depuis longtemps annoncé. Aussitôt installé, notre évêque se met à l'œuvre avec les frères et deux engagés qu'il avait empruntés à la Compagnie. Sous sa direction, avec son habileté rare de charpentier et de menuisier, et sa force herculéenne, les matériaux d'un nouvel évêché furent ramenés rapidement.

Me permettra-t-on de parler encore de notre régime alimentaire, et de raconter une mauvaise plaisanterie dont je fus coupable? Le chasseur de la mission n'avait pas tué d'orignal; nous vivions de poissons et de patates. Le frère Boisramé, chargé alors de la cuisine, trouvait cependant moyen de nous servir à dîner un plat de viande sèche hachée et assaisonnée de choux de Siam et de pommes de terre. Notre petit jardin nous fournissait des navets et des choux de Siam. Il nous arrivait de parler de nos expériences gastronomiques et de mentionner des mets plus ou moins étranges, par exemple, le loup, le rat, le renard et même le chien. A ce dernier mot le Père Genin, notre nouveau compagnon, se récria. J'avais beau lui soutenir que cette viande était excellente et que des préjugés déraisonnables lui en inspiraient le dégoût, il protestait de plus en plus qu'on ne lui en ferait jamais manger, qu'il aimerait mieux mourir de faim, etc.

Or, il fallait nous débarrasser d'un vieux chien qui ne pouvait plus travailler. Le frère se fit mon complice, et tous les jours, excepté le vendredi bien entendu, il nous servait une portion de viande de chien mélangée avec d'autres ingrédients. Chacun, même le Père Genin, trouvait ce fricot excellent. Monseigneur ne se doutait de rien non plus, mais je savais que cela lui importait fort peu. Tout le chien y passa et le frère me dit:

— Il ne reste plus que la tête, que voulez-vous que j'en fasse?

— Faites-en une tête de veau!

Et voilà cette tête qui paraît sur la table ! Surprise générale ! Je crus le moment venu de tout expliquer. Notre nouveau confrère de s'écrier:

— Horreur! le cœur me soulève, je ne puis y tenir, je sors!

— Un instant, lui dis-je, voilà plus d'une semaine que vous en mangez, vous ne vous en portez pas plus mal, au contraire vous m'avez l'air en meilleur appétit.

Monseigneur semblait impassible, il en avait vu bien d'autres! Le Père Genin ne m'en garda pas rancune, et devînt excellent missionnaire ailleurs.

Au commencement de décembre, des voyageurs arrivent un soir de la Grosse Ile. Il n'y avait pas d'autre abri dans le voisinage et nous leur donnons le logement. L'un d'eux était le jeune frère de M. Hardisty, chef du district ; l'autre était le Révérend Bompas, arrivant tout droit d'Angleterre pour prendre la direction des missions protestantes. Ils avaient traversé le Grand Lac des Esclaves en bateau, mais le froid ayant rendu la navigation impossible, ils avaient attendu, à la Grosse Ile, que la glace solide leur permît de se rendre au fort Simpson. Un métis engagé les accompagnait avec sa traîne et ses chiens. Nous les reçûmes de notre mieux et Monseigneur les invita à souper avec nous. On devine l'intérêt et la curiosité que cette visite nous causa. Mais pour remplir les devoirs de l'hospitalité, nous nous tînmes sur la réserve.

Après souper, la conversation s'engagea d'une manière assez banale: le froid, la neige, la marche à la raquette etc. Nous ne voulions aborder aucun sujet de polémique. Monseigneur fumait gravement sa pipe. Ne trouvant pas grand'chose à dire, je proposai quelques livres de lecture. Le Révérend Bompas, animé d'un zèle ardent, trouva l'occasion favorable pour essayer de dissiper les ténèbres qui enveloppent nécessairement l'intelligence des catholiques en général, et des prêtres

Mgr FARAUD, O. M. I.

PREMIER VICAIRE APOSTOLIQUE D'ATHABASKA-MACKENZIE

Mgr Henri Faraud naquit à Gigondas, diocèse d'Avignon, le 17 mars 1823 ; — entra au junioriat de N.-D. de Lumière en 1840 ; — prononça ses vœux perpétuels le 14 septembre 1844 et aussitôt envoyé aux Missions de la Rivière-Rouge ; — fut ordonné prêtre le 8 mai 1847.

Après de nombreuses difficultés, le P. Faraud fonda définitivement la Mission de la Nativité, le 8 décembre 1851 ; — fut le premier prêtre à visiter le Grand Lac des Esclaves, en 1852.

En 1862, nommé vicaire apostolique des districts d'Athabaska-Mackenzie érigés en Vicariat, Mgr Guibert le sacra à Tours, le 30 novembre 1863.

Après 44 ans de vie apostolique, dont 28 ans d'épiscopat, Mgr Faraud mourut à Saint-Boniface le 29 septembre 1890.



en particulier. Donc quand je parlai de livres, il prit la balle au bond et d'un ton doucereux:

— Il y a, dit-il, un livre, que nous devrions toujours avoir entre les mains, car il n'y a pas d'autre moyen d'arriver au salut!

— Vous voulez parler de la Bible, Monsieur, mais nous l'avons et nous en faisons une étude journalière.

Et je vais chercher Bible latine, Bible française, Bible anglaise, et un savant commentaire. Il les regarde et demande:

— Vous n'avez pas le texte grec?

— Non, Monsieur, répondis-je, on ne fait que s'installer et nous n'avons pas encore eu le temps de compléter notre bibliothèque.

— Comment alors pouvez-vous bien comprendre la Bible? Ne savez-vous pas qu'il y a des mots dont la traduction ne rend jamais le sens parfaitement?

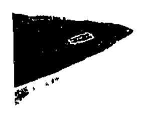
Et il cite quelques mots... J'aurais pu lui riposter en récitant des passages du Nouveau Testament grec, qu'on nous faisait apprendre au petit séminaire. Je lui fis observer simplement que si, d'après ses principes, chacun devait lire la Bible, en tirer sa religion, il allait sans doute la distribuer aux Indiens, en leur langue peut-être, et leur enseigner ensuite le grec afin de les mettre en état de bien la comprendre. Laissant cette objection de côté, il se mit à plaindre notre aveuglement et la folle prétention des catholiques, qui s'imaginent pouvoir se sauver par leurs bonnes œuvres, et il nous prêcha crûment la doctrine de Luther que la foi seule nous sauve. Monseigneur, voyant que le Père Genin et moi nous nous escrimions sans crainte avec le Révérend, ne se mêlait pas à la discussion. Certes les paroles les plus claires de l'Evangile suffiraient à le réfuter.

— Notre Seigneur, lui disions-nous, ne déclare-t-il pas la sentence qu'il rendra au jour du jugement ? « Venez, les bénis de mon Père, j'avais faim vous m'avez donné à manger etc. etc. »



Ces paroles ne produisaient aucun effet sur lui. Nous avions beau lui dire que l'Eglise catholique reconnaît la nécessité de la foi comme base de la justification, mais qu'elle enseigne aussi la nécessité des œuvres; car, comme dit Saint-Jacques, la foi sans les œuvres est morte. Il ne voulait pas en démordre. Nous vîmes bien et lui aussi, qu'il était inutile de discuter davantage, et de guerre lasse nous allâmes nous reposer.

J'ai rencontré plusieurs fois le Rév. Bompas et je dois lui rendre témoignage qu'il ne ménage ni son temps, ni ses forces pour amener les Indiens à son église. Il avait l'avantage d'être célibataire, tandis que son confrère le Rev. Kirby, du fort Simpson, avait femme et enfants, ce qui ne lui attirait pas le respect des Indiens. Plus tard le Rev. Bompas devint évêque anglican du Mackenzie, et jugea à propos de se marier. Sa femme appartenait à la Haute Eglise et se permettait d'avoir des images de Sainte Vierge, ce que son mari exécraît; et, si l'on en croit la rumeur publique, il y eut plus d'un trouble dans le ménage. Madame Bompas avait des tendances catholiques, elle eut même la dévotion de demander la bénédiction du Père Laity, durant une absence prolongée de son mari. Comment voulez-vous qu'une si grande divergence d'idées entre l'époux et l'épouse n'amène pas quelque brouille?



*
* *

Le Révérend Bompas nous quitta le lendemain avec ses compagnons. Sa venue inopinée nous inspira des inquiétudes. Il n'y avait pas à douter que la lutte pour la conquête des âmes allait devenir plus sérieuse. Nous nous entretenions avec Monseigneur des moyens à prendre. Au milieu de ces préoccupations le Père Clut nous arriva du lac Athabaska. Monseigneur l'avait appelé pour traiter d'affaires importantes. Cela ne me regardant pas, je ne pensais qu'à jouir du plaisir de revoir mon maître de noviciat et de langue montagnaise. Pour venir à la Providence, il avait pris quatre bons chiens qu'il condui-

sait lui-même, et je vous assure qu'il savait mener son attelage. Un Indien l'accompagnait, chargé de marcher en avant et de tracer le chemin. Il demeura seulement quelques jours avec nous et repartit pour la Nativité.

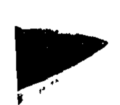
Alors Mgr Faraud me mit au courant de la question dont ils s'étaient sans doute entretenus. Il avait vu le Souverain Pontife Pie IX, lui avait exposé la situation dans laquelle il allait se trouver, un Vicariat aussi vaste que l'Europe, un climat excessivement rigoureux, des voyages très longs et très pénibles, enfin sa santé déjà ébranlée, et il avait prié le Pape de lui donner un évêque auxiliaire. Le bon Pape lui avait accordé cette faveur, à condition que tous les missionnaires du Vicariat seraient consultés et voteraient pour l'un d'eux. Celui qui aurait la majorité des voix serait élu évêque auxiliaire. Monseigneur avait, en conséquence, demandé à ses Pères de lui remettre leurs votes. C'est en partie pour cela qu'il avait fait le voyage de Good-Hope, que le Père Clut était venu à la Providence apportant son vote et celui des autres Pères d'Athabaska et du Grand Lac des Esclaves. Il ne restait plus que le Père Genin et moi à consulter. Il me demanda donc de voter à mon tour. Je n'hésitai pas une seconde. En bonne conscience je votai pour le Père Clut, qui reçut à l'unanimité les voix de ses confrères. Ainsi se fit son élection à la dignité épiscopale. Mgr Faraud nous l'annonça un peu après, se félicitant d'avoir trouvé un auxiliaire zélé, courageux, intrépide, juste au moment où le protestantisme envoyait dans ce pays un de ses champions les plus ardents et les plus audacieux dans la personne du Révérend Bompas. Ce dernier ne tarda pas en effet à multiplier ses efforts, non seulement au Mackenzie, mais au lac Athabaska et à la Rivière la Paix.

Le fort des Liards paraissait un des endroits les plus exposés aux attaques de l'hérésie, et Monseigneur me donna l'ordre de m'y rendre avec le courrier de mars. Les Métis qui portaient les lettres voulurent bien prendre sur leurs traînes mes couvertures et quelques morceaux de viande sèche comme



provisions. Je chaussai mes raquettes et me mis à leur suite. La marche me fatigua d'abord, puis devint facile, et j'arrivai sans encombre au fort des Liards. Au printemps, les Indiens y viennent plus nombreux et séjournent plus longtemps. Ils apportent les fruits de leur chasse d'hiver et des provisions. Je fis plus ample connaissance avec ces pauvres gens, leur promis de venir désormais au printemps et à l'automne, et leur recommandai d'avertir ceux qu'ils rencontreraient au loin. Ils montrèrent bonne volonté pour s'instruire de la religion.

On me raconta un jour, qu'une femme de la montagne, coupable d'avoir tué son enfant, venait d'arriver au fort. Cette femme passait pour belle, avait un mari qu'elle abandonna pour en suivre un autre, quoiqu'elle eût déjà une petite fille. Le premier mari, furieux de se voir délaissé, soupçonnant les parents de sa femme d'avoir favorisé son rival, s'était vengé sur eux, en tuant son beau-père et sa belle-mère. La femme avait gagné le large avec son ravisseur et emporté sa petite fille au maillot. Elle apprit ces nouvelles et la voilà, elle aussi, transportée de fureur. Prenant alors son enfant dans ses mains :



— Penses-tu, lui dit-elle, que je vais t'élever, après que ton père a massacré mes parents?

Elle passe alors un lacet au cou de la petite, l'étrangle et jette le cadavre de côté. Ayant appris ces détails, je recommandai qu'on m'amenât cette femme. Je logeais chez le vieux Hoole. La maison se remplit aussitôt d'Indiens, curieux comme partout d'assister à la scène qui se préparait, et l'on introduisit la coupable.

Je me servais d'images d'Epinal pour instruire ces pauvres Indiens. L'une d'elles représentait le pécheur mourant. On le voyait gisant sur son grabat, par terre, une bouteille, des cartes, des armes, et autres objets, dont le moribond s'était servi pour offenser Dieu. Un prêtre venu pour offrir son ministère, s'en retournait en pleurant, parce que le malade ne voulait pas le recevoir. Au bas de l'image, dans un coin, brillaient

des flammes, au milieu desquelles s'élevait un grand diable cornu. Il passait un câble au cou du mourant et se préparait en ricanant à l'attirer en enfer. J'accrochai cette image au mur de la maison et m'adressant à la coupable, je lui parlai ainsi :

— Qu'as-tu fait, malheureuse? Tu as tué ton enfant! Les bêtes féroces elles-mêmes ont plus de cœur que toi, car elles aiment leurs petits. Vois-tu cet homme sur cette image ? Il est moins coupable que toi, et pourtant regarde le diable qui lui met la corde autour du cou et veut le tirer avec lui dans les flammes. Pareil sort t'attend si tu ne fais pénitence.


(Ph. Byron-Harmon)
PETITS INDIENS

J'essayai de réveiller quelques bons sentiments dans ce cœur barbare. La femme parut un peu effrayée à la vue du diable, mais elle se ressaisit et s'adressant à la foule :

— Le Père a l'air furieux contre moi, fit-elle. Peut-être croit-il que c'est un garçon que j'ai tué ! Mais non, ce n'est rien qu'une petite fille !

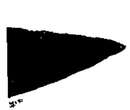
J'avais employé le mot enfant qui peut s'entendre aussi bien d'un garçon que d'une fille et elle croyait se justifier. Alors, j'insistai de mon mieux pour lui faire comprendre que les filles ont autant de droit à l'amour et à la protection de leur mère que les garçons. Cette leçon s'adressait à tout le monde, car je savais que tous en avaient besoin. Quelle preuve



de l'état d'avilissement et de mépris, auquel les femmes sont réduites chez ces nations encore infidèles!

Cependant, je ne veux pas laisser entendre que les bons sentiments n'ont aucune place dans le cœur de ces pauvres Indiens. Voici une autre histoire qu'une bonne vieille de la même tribu que la précédente est venue me raconter en pleurant.

— Il y a longtemps de cela, dit-elle, nous allâmes, mon mari et moi, passer l'hiver là où nous espérions trouver du gibier. J'avais une petite fille encore au maillot. C'était ma première enfant et je l'aimais de tout mon cœur. Nous n'avions pas beaucoup de vivres, et mon mari se mit à la recherche des orignaux et des chèvres, mais il n'avait pas la chance d'en trouver. De mon côté je tendis des collets dans les environs de notre loge, espérant y prendre des lièvres ou des perdrix, mais je ne prenais rien non plus. Nos provisions s'épuisèrent et nous fûmes réduits à manger des débris de peaux de babiche. Hélas! je ne pus bientôt plus nourrir mon enfant. Mon sein était tari et je n'avais plus qu'un peu de neige fondue à lui donner. Ma pauvre fille mourut de faim. Je déposai son petit corps à côté de moi, sur des branches de sapin, et je l'arrosai de mes larmes. Mon mari revint fatigué, épuisé.



— Femme, me dit-il, en entrant dans la loge, je crois que nous sommes perdus ! Je n'ai rien trouvé encore et je suis à bout de forces !...

Puis, tout à coup, il voit le corps de ma petite fille morte et il s'écrie :

— Mais, voilà de la viande ! allons, coupe-moi ça et fais le bouillir ! ça va peut-être nous sauver !...

— Oh! Père, je ne voulais pas, mais il insista tellement que j'eus peur pour moi-même, et en pleurant je découpai les membres de mon enfant et les mis dans la chaudière. Je le servis ensuite, et il mangea me disant:

— Mange donc aussi!

— Eh bien, mon Père, je n'ai pas voulu manger, je me

disais: « C'est la chair de ma petite fille, » et je pleurais toujours. Hélas! Père, j'ai tout de même fait un grand péché, car, si je n'ai pas mangé de cette viande, j'ai bu de ce bouillon-là!

Et la pauvre vieille sanglotait et versait des torrents de larmes. J'étais ému moi-même, et qui ne serait touché du sort de ces infortunés réduits à des extrémités semblables? Malheureusement tous n'ont pas la conscience si délicate. J'ai connu un Indien qui avait mangé sept de ses enfants et ne versait pas une larme au souvenir de ces affreux repas. Il faut reconnaître que ce n'est pas, comme chez les nègres d'Afrique, le cannibalisme qui poussait nos Indiens, mais la misère extrême. Qui n'aurait pitié d'eux? Et qui oserait se plaindre, quand un mets de choix ou quelque friandise manque sur nos tables?

Pendant ce nouveau séjour au fort des Liards, je ne baptisai encore que les enfants et je descendis au fort Simpson. J'y donnai la mission, je remontai à la Grosse Ile pour le même travail et revins à la Providence.

Monseigneur y travaillait toujours à la construction de son palais épiscopal. Il voulait le faire aussi grand que la maison destinée aux Sœurs, or cette maison était vraiment un édifice remarquable pour le pays. Ni au fort Chipewyan, ni au fort Simpson, on n'avait bâti sur une si grande échelle. Pensez donc! Cette maison avait plus de 40 pieds de long, double étage et des mansardes. Un portique en décorait la façade, un double escalier extérieur conduisant à un balcon et donnant accès à l'étage supérieur faisait l'admiration des gens. Vous auriez ri en voyant les Indiens monter cet escalier assez bravement, mais effrayés et perdant la tête quand il fallait descendre. Pas un n'osait se tenir debout. Ils descendaient prudemment, et, s'appuyant sur les mains, de marche en marche, finissaient par atteindre le sol. Malgré son ardeur au travail, Monseigneur quittait tout, quand un Indien se présentait à la maison et s'entretenait avec lui comme s'il n'avait rien autre à faire. Les frères et moi nous l'aidions dans la mesure de nos



forces et de nos aptitudes; et je me flatte d'avoir profité de ses leçons pour varloper, tailler le bois, et même fabriquer tables, portes et châssis.

Nous défrichâmes aussi de nouveaux terrains et nous eûmes le plaisir et l'avantage de récolter des patates, des navets, des carottes, des oignons, des laitues, et même de l'orge et du blé. Cependant, nous abandonnâmes la culture du blé, qui ne pouvait mûrir que dans des conditions exceptionnelles. L'orge résistait mieux aux intempéries. Nous en faisions une excellente soupe, après l'avoir pilée dans un mortier pour la débarrasser de ses écailles. Nos récoltes, surtout celle des patates, n'étaient pas toujours assurées.

Un été, notre jardin présenta un aspect superbe: à la fin de juillet, les pommes de terre, vigoureuses en branches et en feuilles, étaient prêtes à fleurir. Le soir, une brise froide du Nord commence à souffler. Nous avions, avec une brouette, charrié des copeaux de distance en distance, afin d'y mettre le feu et produire de la fumée. J'avais lu que l'on employait ce moyen pour préserver les plantes de la gelée. J'allume le feu à chaque tas; la fumée s'étend comme un manteau sur nos plantations. Les voilà sauvées! pensé-je; pour plus de sûreté j'entretiens les foyers de boucane. Cependant je ne peux m'empêcher de grelotter, tant l'air est vif et piquant. Cela me rend inquiet, je mets un thermomètre assez près de ces petits feux. Il descend à trois degrés centigrades au-dessous de zéro! Mon espoir s'envola comme la fumée. Le lendemain les plantes, si belles la veille, jonchaient le sol de leurs tiges mortes. On a remédié depuis à ce danger en défrichant plus de terre, et surtout en desséchant des marais voisins dont l'influence était pernicieuse.

La Mission s'était enrichie d'une vache et d'un taureau; bientôt nous vîmes des veaux sauter et gambader autour de leur mère.



BATEAU, AVEC ABRI POUR PASSAGERS, REMONTANT UN RAPIDE

CHAPITRE VII

TOURNÉE AU FORT DES LIARDS

Sacre de Mgr Clut. - Installation des Sœurs Grises à la Providence (1866-1867)

Une prière de ministre. — Sa logique et celle des Indiens. — Un ravisseur. — Hiéroglyphes et prières. — *Portage du diable; portes de l'enfer.* — Les *Mauvais Mondes.* — Toilette des dames. — Arrivée des Sœurs Grises. — Sacre de Monseigneur Clut. — « Eloignez-vous de moi, Seigneur ! ». — Audacieuse entreprise. — Le poisson faisandé. — « Les crêpes vont s'envoler ! ». — Chrysalide et papillon. — Bienfaits de la présence des Sœurs.

Je retournai, comme d'habitude, au fort Simpson et au fort des Liards en me servant des barges du Portage la Loche. Cette fois, le Révérend Kirby vint me disputer le terrain. Assis

7



côte à côte dans le même bateau pendant douze jours, nous nous tînmes mutuellement sur la réserve. Il savait qu'il ne gagnerait rien sur moi : je savais que je n'avais pas de chance de le persuader. Venu d'Angleterre à la Rivière-Rouge comme maître d'école, on lui avait proposé de l'ordonner ministre et de l'envoyer au Mackenzie. Je veux bien croire qu'il était de bonne foi et qu'il avait du zèle : mais il avait femme et enfants, et j'imagine que l'appât d'une large rétribution, avec la promesse de voir son salaire notablement augmenté à chaque enfant que sa femme lui donnerait, ne contribuait pas peu à son dévouement évangélique. Quoi qu'il en soit, nous fîmes le voyage en assez bons confrères, renvoyant la lutte à plus tard, quand nous serions sur le champ de bataille.

Une fois même il me raconta comment il avait obtenu du ciel une faveur miraculeuse.



— Je remontais, dit-il, du fort Norman avec des Indiens qui halaient la barge. Il faisait chaud, le courant était fort et les gens se sentaient fatigués. Ils me demandèrent de prier afin de leur obtenir un vent favorable, qui leur permettrait de hisser la voile et de se reposer. J'hésitais à les satisfaire, parce que si nous obtenions un bon vent pour nous, il serait peut-être mauvais pour d'autres. Ils insistèrent cependant, et je leur promis de prier à leur intention. Eh bien, le lendemain, un fort vent arrière se mit à souffler, enfla la voile et continua toute la journée. Vous voyez que ma prière a plus d'effet que vous ne pensez.

— Cher Monsieur, répondis-je, je ne doute pas du tout de l'efficacité de vos prières, et j'admets que vous avez fait là un miracle. Mais, dites-moi, je vous prie, pourquoi condamnez-vous si hautement la dévotion des catholiques qui demandent aux Saints et surtout à la Sainte Vierge d'intercéder pour eux ? Car enfin, avec tout le respect que je vous dois, vous me permettrez de vous dire que vous êtes un pauvre pécheur comme nous tous, et vous n'avez assurément pas la prétention de vous égaler à la Mère de Dieu, ni aux Apôtres et Saints du

ciel. Donc, si malgré vos imperfections votre prière est si bonne, avons-nous tort de croire que celle des Saints est encore meilleure, et de leur demander de nous aider dans nos besoins?

Cet argument *ad hominem* ne produisit pas tout l'effet qu'on pouvait en attendre.

Arrivés au fort des Liards, nous nous mîmes chacun de notre côté à notre besogne. J'avais l'avantage de connaître les Indiens et de leur parler intelligiblement ; le ministre balbutiait à peine quelques mots et les prononçait fort mal. Les Indiens étaient sans doute loin d'une parfaite conversion et j'avais contre moi les « jongleurs » ou hommes de médecine, mais la masse de la population montrait sa préférence pour la religion catholique. On le vit bien quand ils répondirent aux avances du ministre:

— Si tu veux que nous prenions ta prière (c'est-à-dire ta religion), voici la condition que nous y mettons. Tu es un homme marié, tu as des garçons et des filles; eh bien, consens à prendre nos filles pour femmes de tes garçons, et donne tes filles pour femmes aux nôtres. Peut-être alors ajouterons-nous foi à tes paroles.

Le Révérend n'entendait pas de cette oreille; se rendant compte de l'inutilité de ses efforts, il s'en retourna et ne revint plus.

Les gens de la Montagne avaient leur camp séparé. Un intervalle d'un mille environ s'étendait entre eux et les Esclaves. J'avais ma tente à peu près au milieu et j'y instruisais tous ceux qui se présentaient. Un jour, on vient m'avertir qu'un homme de la tribu des Esclaves enlevait de force une femme de la Montagne. Je vais voir ce qui se passe. Je rencontre d'abord un groupe d'Esclaves qui encouragent le ravisseur. De l'autre côté, des gens de la Montagne se tiennent silencieux, retenant à peine leur indignation. Entre les deux partis, le ravisseur traîne une femme à laquelle quatre Montagnais s'accrochent, essayant de la retenir. Je vais droit au ravisseur et lui fait lâcher prise. Les gens de la Montagne s'en vont

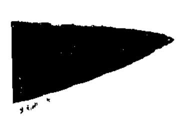


alors avec la femme délivrée, mais un des principaux Esclaves se présente et me dit:

— Pourquoi te mêles-tu de ce qui ne te regarde pas? Quand tu pries là-bas à ta loge, on te laisse faire; laisse-nous aussi, nous autres, nous arranger comme il nous plaît!

— Le bon Dieu est partout, répondis-je, et sa loi doit être observée partout. Je suis venu pour vous apprendre vos devoirs et je ne me tairai pas, surtout quand je suis témoin de mauvaises actions comme celle-là.

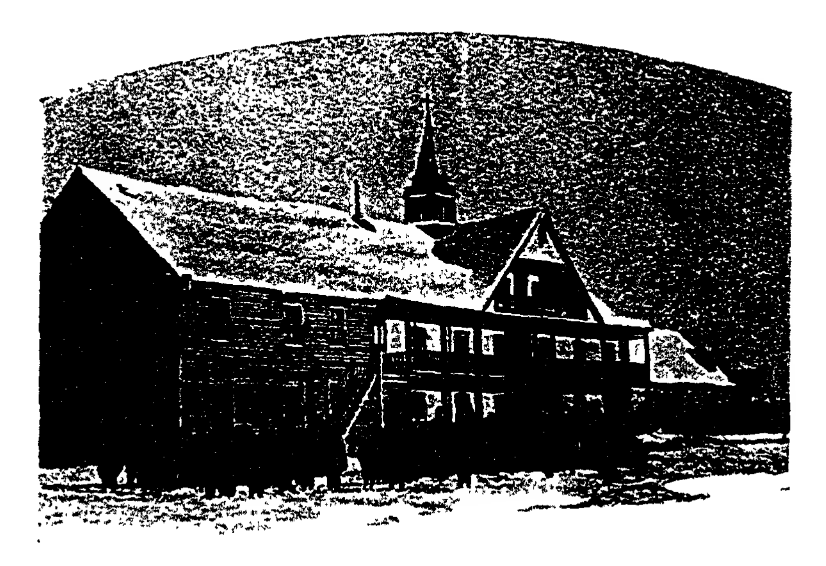
Il n'y avait pas très longtemps, les deux tribus se faisaient la guerre. Les hostilités auraient pu recommencer de plus belle à la suite de cette affaire. Sans doute, on n'aurait pas vu de troupes rangées face à face sur un champ de bataille, mais dans l'ombre des forêts ou le silence de la nuit, les Esclaves auraient certainement payé par plus d'une vie l'imprudence de leur congénère; ils se seraient crus obligés de se venger à leur tour: l'on ne sait jusqu'où les choses auraient pu aller, si Dieu ne m'avait permis d'arrêter le mal au début.



Mon intervention me concilia la confiance des gens de la Montagne, et je ne perdis pas celle des Esclaves, malgré leur mauvaise humeur momentanée. Tous comprirent que la religion est une affaire sérieuse. S'ils avaient su le mot de Napoléon: « Sans la religion, les hommes se battraient pour la plus grosse poire ou la plus belle femme », ils en auraient senti l'à-propos.

Je constatai bientôt l'heureux résultat de mon intervention. Mes pauvres Indiens montrèrent plus d'ardeur à apprendre les prières. Afin de les aider je me servis d'un procédé de Mgr Faraud. Sur des feuilles de papier, je traçai des hiéroglyphes plus ou moins bizarres ; chacun représentait un membre de phrase du *Pater*, de *l'Ave* et du *Credo*. J'en distribuai à tout le monde. On ne peut s'imaginer les progrès rapides de mes élèves par ce moyen. A des gens qui n'ont jamais exercé leur mémoire, y loger des idées et des mots étrangers à leurs habitudes demande des efforts incroyables. J'ai vu des hommes

et des femmes suer à grosses gouttes, avant d'avoir appris seulement le signe de la croix. Combien me suis-je égosillé à leur crier les prières du chapelet! L'Indien, doué d'une ouïe délicate et d'une vue perçante, s'en sert merveilleusement dans ses expéditions de chasse. Le moindre indice lui découvre la piste des animaux dans les forêts. Là où les Blancs se per-



COUVENT DE NOTRE-DAME DE LA PROVIDENCE

draient infailliblement, il n'éprouve aucun embarras, s'oriente avec une sûreté incroyable, retourne chez lui en ligne droite, tout comme le pigeon gagne son colombier. Dès qu'il s'agit d'apprendre par cœur des phrases inconnues, mystérieuses pour lui, cela lui paraît presque impossible. Avec mes bienheureux hiéroglyphes, ce travail leur devint beaucoup plus aisé. Mes papiers ne sortaient plus de leurs mains. J'allais de l'un à l'autre, et tous en même temps, les yeux fixés sur leur feuille, suivaient ma leçon. Le papier s'usa rapidement. Ils m'apportèrent des morceaux de parchemin ou de peaux d'orignaux, sur



lesquels j'écrivis les mêmes hiéroglyphes. Ils les ont gardés jusqu'au jour où l'on put leur donner des livres en caractères syllabiques.

Au milieu des Montagnes Rocheuses, la Compagnie de la Baie d'Hudson avait eu un poste de traite appelé fort Halket. L'accès en était difficile et périlleux. Il fallait remonter la rivière des Liards, véritable torrent dans ces endroits, puis faire le *Portage du diable*, passer par les *Portes de l'Enfer*, noms suggestifs donnés par les premiers explorateurs, et parfaitement adaptés, m'a-t-on dit; car je n'y suis jamais allé. Le Père Gascon a eu le courage de s'y rendre et ce fut à peu près le dernier voyage à ce poste. Plusieurs hommes y avaient péri, la Compagnie ne trouvait plus de guides, elle avait décidé d'abandonner complètement ce fort et d'en établir un autre sur le bord de la rivière Nelson, cours d'eau qui vient du Sud et se jette dans la rivière des Liards, à 40 milles au-dessus du fort de ce nom. Une partie des gens que j'avais commencé à instruire resteraient désormais au fort Nelson, et il deviendrait nécessaire d'y aller donner la mission.



Les Indiens qui s'approvisionnaient au fort Halket se trouvaient dans un dénûment complet; et, en ce printemps de 1867, j'en vis un bon nombre apporter leurs pelleteries au fort des Liards. Ils appartenaient en partie à la tribu des gens de la Montagne, en partie à celle du *Mauvais Monde*, comme on les appelait, je ne sais vraiment pourquoi, je les ai trouvés aussi bons que les autres, et même plus disposés que d'autres à s'instruire de la religion. Dans les forêts et les montagnes, les chasseurs se rencontrent assez souvent et se communiquent les nouvelles. Ces gens avaient entendu parler du missionnaire. Ils vinrent me saluer avec empressement. Ne voyant que des hommes, je leur demandai s'ils n'avaient pas amené leurs familles. Ils me répondirent que les femmes étaient restées en arrière, et ne tarderaient pas à se présenter. Tout simplement, ces dames, qui n'avaient jamais vu de prêtre, avaient cru devoir faire toilette avant de paraître devant lui.

Mgr CLUT, O. M. I.

AUXILIAIRE DE MGR FARAUD

Mgr Isidore Clut naquit à Saint-Rambert, diocèse de Valence, le 11 février 1832; — fit son oblation le 8 décembre 1854; — encore simple sous-diacre, fut envoyé dans les missions glaciales du Nord-Ouest; — ordonné prêtre en 1857.

Sept ans après, le P. Clut devint auxiliaire de Mgr Faraud, qui le sacra à la Mission de la Nativité, le 15 août 1865.

Pendant 27 ans, Mgr Clut se dévoua à visiter les pauvres Indiens disséminés dans l'immense Vicariat d'Athabaska-Mackenzie. Epuisé, il dut se retirer à la Mission Saint-Bernard, où il mourut en 1903.



Le lendemain je les vis arriver, mais, Seigneur, dans quel état! Leurs vêtements de peaux d'orignaux n'avaient rien d'extraordinaire. C'est à embellir leur visage qu'elles avaient mis tous leurs soins. Avec une sorte de pommade composée de graisse de chèvre et de vermillon, elles s'étaient badigeonné les joues et avaient tracé des lignes courbes ou en zig-zag sur le front, le nez et le menton, suivant sans doute la mode la plus en vogue dans leur tribu. Elles vinrent me donner la main selon la rubrique obligatoire et s'assirent par terre. Leur curiosité paraissait aussi grande que la mienne. Après nous être regardés un instant, je leur dis:

— Mes bonnes dames, je suis très heureux de vous voir. Vous venez pour apprendre la prière, et je vous instruirai de mon mieux. Durant votre séjour ici, ne manquez aucun exercice, mais je vous avertis tout de suite que vous devez cesser de vous peinturer ainsi le visage. Je ne vous fais pas de reproche, parce que vous pensiez bien faire, mais sachez que cela ne plaît pas à Dieu, ni à moi non plus.

Alors vous auriez vu ces pauvres Indiennes se regarder les unes les autres d'un air confus, et sans autre réflexion cracher sur leurs manches et se frotter le visage pour enlever les couleurs dont elles s'étaient fardées. J'avais envie de rire, et cependant je les admirais me disant en moi-même:

— Si, dans les pays civilisés, les femmes profitaient aussi bien des sermons sur le luxe immodéré, trop souvent immodeste, que d'heureux changements dans l'économie domestique et la moralité sociale!

La docilité de ces bonnes Indiennes faisait bien augurer de leur conversion. Elles ne démentirent pas cette espérance. Elles se mirent avec ardeur à apprendre les prières et à se préparer au baptême.

Parmi les nouveaux venus, il y en avait qui arrivaient de l'autre côté des montagnes, non loin des rivages de l'Océan Pacifique. L'un d'eux avait un anneau suspendu à la cloison nasale; un autre y avait accroché horizontalement un appen-



dice assez long, qui me rappela la moustache des chats. Cela me surprit, nos Dénés ne se permettent pas de telles fantaisies. Venus de si loin, leur langue se rapprochait plus du montagnais que celle des Esclaves.

*
* *

Pendant que je m'occupais ainsi au fort des Liards, Mgr Faraud se mettait en mesure de réaliser le projet que je regardais presque comme chimérique. Après avoir fait la mission du fort Simpson, j'étais allé visiter les Indiens de la Rivière au Foin. De retour à la Providence, j'y attendais l'arrivée de Monseigneur et des Sœurs qu'il était allé chercher au lac la Biche. La fin de juillet était la date à laquelle il nous avait fait espérer son retour. Déjà nous avions atteint le milieu du mois d'août; nous ne savions à quelle cause attribuer ce retard. Nous étions ballottés entre la crainte et l'espérance. Les Sœurs, parties de Montréal en septembre 1866, devaient passer l'hiver à la Rivière-Rouge, chez leurs Sœurs de Saint-Boniface, repartir de bonne heure au printemps, par la voie des prairies, et arriver au lac la Biche avant la fin du mois de juin. Des pluies continuelles avaient contrarié leur marche. Je ne puis dire les difficultés de tout genre qu'elles rencontrèrent dans leur voyage. Le Père Duchaussois en a fait le récit dans son livre : *Les Sœurs Grises dans l'Extrême-Nord* (1). Ignorant tout cela, nous montions la garde jour et nuit avec les nombreux Indiens qui se trouvaient à la mission.

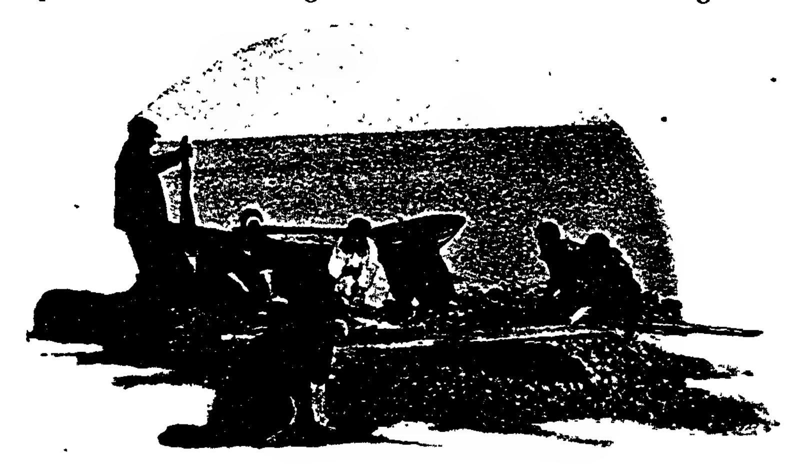
A la fin du mois d'août, la barge parut à la tête du Grand Rapide. Vite on hisse le drapeau, on charge les fusils, et les échos se réveillent au bruit des détonations interminables. Monseigneur débarque avec les Sœurs, qui chantent le *Magnificat*. Après les avoir saluées, nous entrons à la chapelle et nous entonnons un joyeux *Te Deum*. Les Indiens n'avaient

(1) *Femmes héroïques ! Les Sœurs Grises dans l'Extrême-Nord*, Œuvre apostolique de Marie Immaculée, Lyon, quai Gailleton, 39.

pas encore vu de religieuses. Ils me faisaient une foule de questions à leur sujet :

— Disent-elles la Messe? Confessent-elles aussi? etc.

Je devais partir immédiatement pour les missions accoutumées au fort Simpson et au fort des Liards. J'eus le temps d'apprendre que Mgr Clut avait reçu la consécration épiscopale des mains de Mgr Faraud, le 15 août, dans l'église de



RETOUR DES RÊTS.
SŒURS GRISES, AIDÉES DE LEURS ÉLÈVES, APPPRÊTANT LE POISSON POUR LE FAIRE SÉCHER.

la Nativité. A défaut des deux évêques requis par les rubriques, les Pères Eynard et Tissier avaient assisté le prélat consécrateur. Les Sœurs avaient contribué de leur mieux à la beauté de là cérémonie. On n'avait pas de crosse à donner au nouvel évêque!... ni de mitre non plus! Mgr Faraud se hâta de fabriquer une crosse avec une perche qu'il recourba au sommet et qu'il peintura tant bien que mal avec de l'ocre jaune; les Sœurs trouvèrent de vieux ornements où elles coupèrent quelques morceaux de soie pour la mitre. Malgré cette pauvreté tout apostolique, mon cher Père-Maître du noviciat avait reçu la plénitude du sacerdoce. Je voyais dans l'éminente



dignité dont il était revêtu une récompense de son dévouement et une promesse de nouveaux progrès pour nos missions du Nord.

Maintenant, veut-on se faire une idée de l'état de gêne dans lequel se trouvait le nouvel évêque? Il avait pour compagnon le Père Eynard, chargé de la mission du Fond-du-Lac, le Père Tissier, qui étudiait encore la langue montagnaise avant d'aller à la Rivière la Paix, et le frère Salasse. Tous les quatre vivaient au jour le jour de la pêche et de leur jardinage. Mgr Clut conservait quelques provisions de viande sèche et de pimikan, comme une poire pour la soif. Mgr Faraud avec les cinq religieuses, deux Sœurs converses, les dix hommes de la barge, demeurant presque trois jours à la Mission de la Nativité, n'ayant bien juste que les vivres nécessaires pour atteindre le terme de leur voyage, avaient demandé des rations supplémentaires. Le pauvre évêque auxiliaire se dépouilla pour eux de ses réserves et fut obligé de prier Mgr Faraud, le plus poliment possible, de partir au plus vite.

— Eloignez-vous de moi, Seigneur, lui dit-il, car je suis un pauvre gueux que votre présence et celle de vos compagnons vont réduire à la famine.

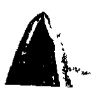
Ma tournée finie au fort Simpson et au fort des Liards, je revins passer une partie de l'hiver à la Providence. Les Sœurs étaient installées dans leur couvent. Elles avaient commencé leur école, avec une quinzaine de pensionnaires. La plus grande partie se composait des enfants des Métis engagés à la Compagnie; les autres étaient des orphelins indiens.

De sérieux problèmes se présentèrent. Il fallait d'abord nourrir tout ce monde et ensuite le caser convenablement. On a vu dans quel état de pénurie on pouvait soudainement se trouver. Je ne pouvais me garder de certaines appréhensions au sujet d'une œuvre si audacieusement entreprise. Les moyens humains ne pouvaient ni la soutenir à son début ni surtout la rendre prospère et durable. Il fallait une confiance inébranlable dans la protection de Dieu.

La pêche était la principale, sinon la seule ressource sur laquelle on pût compter. Notre chasseur nous fournissait de temps en temps de la viande d'orignal; nous prenions quelques lièvres au collet; parfois, à la saison favorable, du gibier à plumes tombait sous nos coups de fusil: ces bonnes aubaines ne pouvaient changer la règle générale qui faisait du poisson notre pain quotidien. Le remous situé en bas du Grand Rapide, à la porte de la mission, nous fournit d'abord le nécessaire. Le frère Boisramé y tendait des rêts, l'été en eau libre, l'hiver sous la glace. Il devint un très bon pêcheur et le père nourricier de la mission.

Mais les enfants affluèrent, les remous ne suffisaient plus, l'on fut obligé d'aller à 40 milles de distance, à la Grosse Ile du Grand Lac des Esclaves, et au lac Castor que l'on peut appeler la tête du Mackenzie. On s'y rend en automne et l'on s'y procure presque toute la provision de l'hiver. Le poisson blanc abonde alors dans ces parages, et se prend par milliers. On les embroche dix par dix sur des branches de saule et on les suspend à l'abri des chiens. Le poisson subit les influences de la température, laquelle varie constamment à cette saison. Il faut ensuite le transporter à la Mission. On l'entasse dans un grand bateau ; trop exposé à la chaleur, il prend une couleur, une odeur et un goût fort peu recommandables. Je ne dis rien du voyage que de fréquentes bourrasques rendent périlleux. Au fort, le poisson est de nouveau suspendu et il attend de passer à la cuisine. On le fait d'abord dégeler afin de le nettoyer ; des exhalaisons caractéristiques prouvent à quel point il est faisandé. Cette qualité peut le rendre plus digestible, mais ne flatte pas le palais.

Après avoir longtemps gémi de l'impossibilité d'améliorer ce régime, la Sœur cuisinière trouva un moyen d'y remédier par l'emploi d'*atocas*, petits fruits d'un rouge vif et d'une acidité très accentuée. Faites cuire le poisson avarié, enlevez les arêtes, jetez une poignée *d'atocas*, écrasez et mélangez ; vous avez un mets exquis. En été, le poisson de chaque jour



avait une fraîcheur parfaite: celui qu'on pêchait sous la glace gelait tout de suite et se conservait intact: mais, durant une bonne partie de l'hiver, le poisson faisandé formait la base de l'alimentation. Il est vrai que nous avions aussi des pommes de terre et des choux de Siam, que les enfants aimaient beaucoup et mangeaient crus, comme ailleurs on mange les pommes.

Mais, dira-t-on peut-être, n'aviez-vous pas au moins un peu de pain ? Hélas ! non, pour une raison bien simple : une livre de farine venant des Etats-Unis à la Mission de la Providence coûtait 40 sous et plus. Nous n'étions pas assez riches pour nous permettre le luxe de manger du pain. On se bornait à faire des crêpes le dimanche et les jours de fête, et je vous assure que nous les trouvions bonnes, quand nous les faisions nous-mêmes. Mais quand les Sœurs furent arrivées, Monseigneur leur confia les vivres. Elles cuisinaient pour tout le monde. Une petite chambre à côté de la cuisine nous servait de réfectoire. Nous n'avions qu'à nous y rendre au son de la cloche et nous trouvions cela très commode.

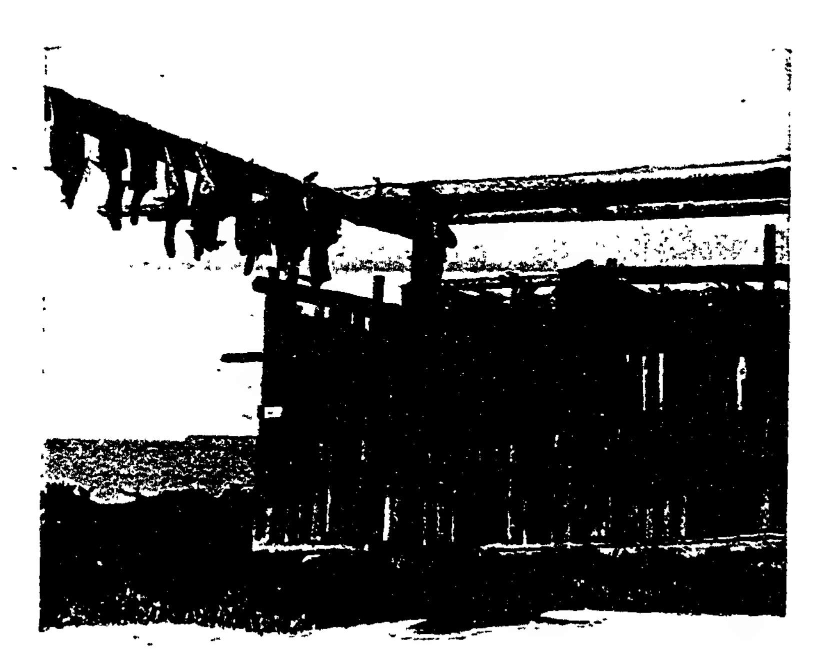
Cependant des plaintes se firent entendre, et, s'il vous plaît, à propos de crêpes. Les Sœurs voulaient pratiquer l'économie aussi parfaitement que possible, les crêpes devenaient moins épaisses, réduites à la plus simple expression, minces comme une feuille de papier. Un jour de fête, au *Benedicite,* je ne sais quel chat dans la gorge m'excite à tousser un peu fort. Un bon frère, flamand d'origine, quitte sa place, vient près de moi, et me crie:

— Mon Révérend Père, ne soufflez pas si fort, les crêpes vont s'envoler!

Si l'on juge ces détails trop minutieux, je dirai pour excuse que, même avec ces renseignements, on ne pourra se faire une idée exacte des difficultés, des privations, des misères de tout genre que les bonnes Sœurs eurent à supporter, d'ailleurs avec un courage et une patience héroïques. Un jour vint où leur Supérieure générale se crut obligée de leur donner l'ordre

de quitter un poste de pareil dénûment. Mais Dieu conserva aux orphelins, aux malades et aux enfants du Mackenzie les secours charitables des religieuses.

Une fois, j'amenai à la Providence deux orphelines abandonnées sur les bords du fleuve. Ces pauvres petites faisaient



A LA PROVIDENCE, PALISSADE POUR LE SÉCHAGE DU POISSON

pitié à voir. Jamais, je crois, l'eau n'avait coulé sur leur visage couvert d'une couche épaisse de crasse. De vieilles peaux sales et déchirées les couvraient à peine. La vermine y fourmillait, ainsi que dans leurs cheveux ébouriffés. Vous eussiez hésité à les toucher, à moins d'avoir des pincettes. Eh bien, une heure après leur arrivée au couvent, une Sœur me les présenta, fraîches, gentilles, bien peignées, vêtues de jolies robes d'indienne. Je ne pouvais en croire mes yeux, et la

métamorphose de la chrysalide en brillant papillon me semblait moins merveilleuse.

Combien d'enfants de cet immense district ont reçu les mêmes soins! Je n'ai point à raconter les bonnes œuvres des Sœurs Grises de la Providence, mais je tiens à déclarer que je ne tardai guère à revenir de mes anciennes appréhensions, quand dans un excès de prudence trop humaine je me disais: Si cet établissement dépendait de moi, il resterait longtemps dans la catégorie des futurs contingents. Quel bien immense accompli depuis plus de 50 ans par ces précieuses auxiliaires! Mgr Faraud qui les amena en 1867 a bien contribué au salut des âmes les plus abandonnées. Après Dieu, la gloire de cette fondation lui revient et je ne doute pas qu'au Ciel elle ne soit le plus bel ornement de sa couronne.

Les Sœurs n'avaient pas encore fait un long séjour qu'il devint évident que l'on devait agrandir leur couvent. Mgr Faraud et le frère Alexis avaient de bons bras. Armés de bonnes haches, ils se remirent à couper et à tailler les arbres de la forêt. Les planches faisant défaut, il fallut s'en procurer. Ici, j'éprouve une certaine fierté (Dieu veuille me le pardonner !) à dire que j'appris le métier de scieur de long sous la direction du frère Boisramé. Je puis vous assurer que c'est dur ! Les trois premiers jours, le frère désespérait presque ; au bout de la semaine, il m'avait si bien formé, que je faisais ma journée comme un bon ouvrier. Nous pouvions à nous deux scier 25 planches ou madriers de 12 pieds de long sur 7 pouces de large. Nous en avions 1300 quand, à la fin de mars 1868, je dus interrompre ce travail pour retourner au fort des Liards.



CHAPITRE VIII

PROGRÈS DE LA MISSION DU FORT DES LIARDS
Le docteur Mac Kay (1868-1870)

Construction de la maison. — Un toit en canots d'écorce. — Le P. Petitot. — Un festin. — « Quel bel oiseau vous faites ! ». — « Nous te regardons comme le soleil ». — Les sorciers et la confession. — « Voilà cet animal qui te faisait souffrir ! ». — Mon ami, le docteur Mac Kay. — « Notre Père est encore catholique ». — L'ermitage. — Une brouille. — Au Grand Lac des Esclaves. — Aurore boréale. — Je risque de me geler.

Nous n'avions pas encore de maison au fort des Liards; à chaque visite que j'y faisais, le vieux Hoole me logeait chez lui, et le commis, M. Mac Lean, toujours courtois, me recevait



à sa table. Cela ne pouvait durer. Je désirais une maison à nous, servant à la fois de résidence et de chapelle. Monseigneur engagea un bon métis, Antoine Laviolette, que la Compagnie lui prêta, pour m'aider à la construire : M. Mac Lean me prêta aussi un de ses hommes.

Bientôt le corps de la bâtisse fut debout. Elle mesurait 30 pieds de long sur 25 de large; à l'un des pignons s'ajustait une allonge de 10 pieds carrés devant servir de sanctuaire. Le toit se composait de longues perches se rejoignant sur le faîte. Il nous manquait les écorces pour couvrir ce toit ; les Indiens nous en fournirent sans le savoir. Ils ont coutume de venir chaque printemps en canots faits d'une seule écorce d'épinette; ce qui prouve la beauté de ces arbres. Leur tronc s'élève sans nœuds ni branches de 12 à 15 pieds de hauteur. Les Indiens enlèvent l'écorce au moment où la sève circule, et l'attachent avec de minces racines sur deux longues tiges de saule, écartés au centre et réunis aux deux extrémités. De nombreuses branches plus petites, courbées à l'intérieur en forme de varangues, arrondissent la coque et le canot est construit. D'autres écorces tapissent le fond. Une telle embarcation n'offre aucune solidité ; on ne s'en sert que pour descendre le courant. On les laisse ensuite sur la grève, et on s'en retourne à pieds. Je ramassai ces canots abandonnés, les trempai dans l'eau pour les rendre plus souples, les posai sur les perches du toit, et voilà ma maison couverte. Dans un des coins, je dressai une cheminée en torchis avec une base solide en pierres.



Je n'avais pas de planches, le commis m'en fit scier par ses engagés. Cette construction ne laissait pas les Indiens indifférents. Ils désiraient le missionnaire parmi eux, mais notre petit nombre ne nous permettait pas encore de nous établir à demeure. Je laissai donc la maison inachevée et retournai donner les exercices de la mission au fort Simpson, puis à la Providence et à la Rivière au Foin, sur le Grand Lac des Esclaves.

Durant l'été, nous eûmes le bonheur de recevoir deux nou-

veaux Pères : le Père Laity qui s'arrêta à la Nativité ; le Père de Kérangué qui vint à la Providence. De son côté, le Père Petitot avait reçu l'ordre de se rendre à Good-Hope et je descendis avec lui au fort Simpson. Il avait évangélisé les Plats-Côtés-de-Chiens du fort Raë, les avait même accompagnés à



HUTTE D'ESQUIMAUX COUVERTE D'ÉCORCES D'ÉPINETTES

l'intérieur des steppes où nul Blanc n'avait encore pénétré. Il allait continuer ses courses apostoliques au Grand Lac d'Ours, à Peel's River, même chez les Esquimaux de la Mer Glaciale, recueillant au passage des données géographiques et les matériaux d'un dictionnaire polyglotte qu'il publia plus tard, à Paris.

Après la visite habituelle aux forts des Liards et Nelson, je revins en automne à la Providence, d'où je partis en mars 1869



avec le frère Boisramé, qui devait achever ma maison. Nous nous y installâmes tant bien que mal. Il n'y avait encore ni plancher, ni porte, ni fenêtres; en fabriquer fut notre premier travail. Pendant que nous étions occupés, on vint m'avertir qu'à deux journées de marche un indien malade désirait me voir. En même temps je recevais avis d'y envoyer chercher une charge de viande.

Un engagé partit avec ses chiens, sa traîne, et je le suivis. C'était en avril, il commençait à faire chaud, je déposai mon capot sur la traîne. Il fallut passer par un sentier si étroit et à travers des broussailles si épaisses que ma soutane subit maints accrocs. On me conduisit à la loge du malade, dont l'état ne me parut pas très grave.

On s'était mis en frais pour me traiter noblement. On avait tué un ours gros et gras; suspendu à un crochet, il rôtissait en tournant devant le feu; plusieurs chaudières pleines de viande d'orignal s'alignaient à l'entour: quel festin gigantesque en mon honneur!

Les hommes des loges voisines vinrent prendre place, mais aucune femme. D'anciennes lois, scrupuleusement observées, leur interdisaient les repas où étaient servis certains morceaux plus délicats, tels que le muffle d'orignal et la viande d'ours. J'en profitai pour demander aux femmes de raccommoder ma soutane.

Nous nous mîmes à table; manière de parler, car nos Indiens n'ont pas de table. On s'assied tout simplement sur les branches de sapin qui couvrent le sol. On eut soin cependant d'y étendre une peau pour moi, et on me servit un plat chargé d'énormes morceaux d'ours et de larges tranches d'orignal. Mon estomac fut effrayé, mais je ne voulais pas offenser mes hôtes, qui me traitaient charitablement, comme ils eussent désiré que je les traitasse moi-même. Après avoir dit la prière, avec mon couteau de poche et mes doigts en guise de fourchette, je me taillai de petites bouchées dans le lard de l'ours et la viande d'orignal. Il me fallut bientôt mettre bas les armes.

je déclarai que je ne pouvais aller plus loin. On voulut bien ne pas insister et l'on eut la bonté de me dire:

— La part qu'on t'a faite te reste, si tu ne la manges pas maintenant, tu peux la garder et l'emporter chez toi.

Les Indiens, eux, ne perdirent pas courage. Ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'il n'y eut plus rien à se mettre sous la dent. Ces pauvres gens souffrent souvent de la faim. Quand ils ont la chance de pouvoir manger à leur appétit, et même au delà, ils en profitent et se font plus de mal qu'ils ne pensent. Après avoir bien soupé, fumé une pipe et récité le chapelet, chacun se retira.

Le malade me demanda de coucher à côté de lui, ce à quoi je me résignai, car il en espérait quelque heureuse influence. Pour mon compte, je savais trop bien ce qui allait m'arriver. Durant la nuit, un régiment de grenadiers envahit mon domicile. Impossible d'échapper à ce fléau dans n'importe quelle loge d'Indiens, mais le fort des Liards se distingue entre tous, et a mérité le titre de *Fort Pouilleux*, que nul autre poste ne lui dispute.

Le lendemain, on me rendit ma soutane, que les femmes avaient raccommodée de leur mieux. N'ayant pas de fil noir, elles avaient employé des ficelles de toutes les couleurs, jaune, rouge, bleu et vert. Jugez du bel effet de mon habit, chamarré de la sorte! Il fallut bien l'endosser tel quel. Quand je rentrai chez moi, le frère ne put s'empêcher de rire:

— Quel bel oiseau vous faites, mon Père!

Nous avions fini le plus gros de notre construction, quand les Esclaves, les Nahanés et les gens de la Montagne arrivèrent de tous côtés. Presque tous établirent leur camp en arrière de notre maison, dans le bois. Ils suivirent ainsi plus régulièrement les exercices de la mission. Nos relations devinrent plus intimes et leur confiance se manifesta davantage. J'allais, en guise de récréation, les visiter dans leurs loges. Parfois ils me faisaient des compliments qui ressemblaient au style hyperbolique des Orientaux; celui-ci par exemple: « Nous



te regardons comme le soleil ! » N'y avait-il pas là de quoi vous gonfler d'orgueil?

Mais je trouvai quelque contrepoids à ces louanges flatteuses. Un jour un bon gros indien me faisait une foule de questions, et me posait des cas de conscience. Tout d'un coup, il me prend la tête dans ses mains crasseuses et me pose sur les joues un baiser sonore en me disant :



UN SORCIER

— Voilà ce que je fais à ma femme. J'ai vu les Métis s'embrasser comme ça. Est-ce que je puis continuer à le faire ?

Quoi qu'il en soit de ces compliments et de ces caresses, je me sentais heureux du progrès de ces pauvres Indiens dans la vraie religion.

Les hommes de médecine, *Shamans* ou sorciers, s'efforçaient d'enrayer ce progrès. On me mit au courant de leurs pratiques. Voici ce qui me frappa le plus : quand ils sont appelés près d'un malade, ils commencent par exiger qu'il fasse sa confession. D'où leur est venue cette pratique, observée d'ailleurs sans répugnance de la part des patients ? Je me le suis souvent demandé, et je n'ai pas trouvé d'autre explication raisonnable que celle-ci : au fond de l'âme humaine la conscience veille, et dès que l'on commet une faute, une voix mystérieuse se fait entendre. On sent

qu'on est coupable, qu'on mérite une peine, la maladie par exemple, ou bien d'autres misères corporelles. De là suit naturellement la conclusion que si l'on veut guérir, il faut d'abord écarter la cause du mal, c'est-à-dire le péché, et le rejeter hors de soi par la confession, comme on vomit une substance empoisonnée.

Je trouve cette explication si rationnelle que je n'ai pas hésité à la présenter dans une conférence, à l'auditoire intelligent de la Société de géographie de Paris. Je me permis de conseiller aux docteurs parisiens, il y en avait plusieurs dans l'assemblée, non pas de confesser les malades à la façon du Shaman, mais de les exhorter à se confesser au prêtre. Les remèdes seraient ensuite beaucoup plus efficaces.

Nos hommes de médecine savent que certaines plantes, racines, feuilles et fleurs, ont des propriétés bienfaisantes; ils peuvent ainsi rendre d'utiles services. Mais leurs prescriptions s'accompagnent de cérémonies étranges: impositions des mains, insufflations, etc. Quand la maladie ne cède à aucun de ces moyens, ils ont recours à d'autres plus énergiques et tout à fait charlatanesques. Un homme souffre-t-il de douleurs à la tête, à la poitrine, aux épaules, etc., si les remèdes indiqués n'ont rien fait, il faut employer les grands moyens, et le patient devra débourser en conséquence.

Le jongleur arrive au son des tambours de basque, il commence et poursuit ses opérations. Avec une pierre à feu, il pratique une légère incision sur le membre malade, y pose les lèvres, suce avec une telle force que le sang lui remplit la bouche; il le rejette, pousse des cris de forcené, recommence à sucer, crache encore le sang, suce de nouveau jusqu'à ce qu'il juge le moment arrivé de clore la séance. Alors, il s'écrie:

— Ah! je le tiens! voilà cet animal qui te faisait souffrir! Il m'a fallu de grands efforts, mais enfin je l'ai tiré, et ta guérison est certaine!

En même temps, il sort de sa bouche une toute petite figure en os, représentant un insecte quelconque. Le fourbe se l'était



introduite, avant de se mettre à l'œuvre. Les pauvres Indiens à la vue du sang, au bruit des tambours et des cris, à l'aspect de ce jongleur hideux comme un vampire, n'hésitent pas à croire que l'opération réussi. Un charlatan tant soit peu habile trouvera toujours des dupes parmi ces pauvres gens. Le missionnaire travaille à les désabuser et c'est pourquoi les hommes de médecine lui sont constamment hostiles.

*
* *



Malgré cette opposition déclarée, un progrès sensible se manifestait. A ma grande joie plusieurs adultes mariés avaient demandé et reçu le baptême. D'autres hésitaient encore, parce qu'ils ne pourraient plus changer de femmes comme autrefois. Tous renonçaient à en avoir plusieurs, mais tous n'osaient pas se soumettre à la loi de l'indissolubilité du mariage. Il faut du temps pour détruire de vieilles habitudes de ce genre, et je rencontrais le même obstacle un peu partout : au fort Simpson, à la Providence, à la rivière au Foin, où je continuais de visiter les Indiens.

Au retour des barges du Portage la Loche, je me trouvais au fort Simpson avec un personnage que je dois présenter: le Docteur Mac Kay. La Compagnie l'avait engagé à venir exercer sa profession dans le Mackenzie, et lui payait des appointements. Je l'avais déjà rencontré plusieurs fois; nous étions devenus bons amis. Il me fit part d'un projet qui m'intéressa vivement. Il devait monter au fort Nelson et passer l'hiver à visiter les camps des Sékénés et des Esclaves. Je lui demandai de m'accepter pour compagnon et pour interprète, car il ne connaissait pas la langue de ces Indiens. Le chef du district, M. Hardisty, donna son approbation et nous partîmes avec M. Mac Lean et M. Camsel, chargés des forts Nelson et des Liards.

Nous arrivâmes au fort Nelson à la fin de septembre. Les Indiens y étaient réunis. Je m'occupai de mon ministère, et

le Docteur, du sien. Il eut le temps d'examiner l'état sanitaire de ces tribus, parmi lesquelles, disait-on, se répandaient des maladies contagieuses. Rien de sérieux.

Quand les Indiens eurent fini leurs emplettes pour l'hiver, ils quittèrent le fort et se dispersèrent dans la forêt. Le docteur me dit:

— Nous allons descendre au fort des Liards; nous y attendrons que la glace soit assez solide pour nous rendre au fort Simpson.

Nous primes un de ces canots d'une seule écorce d'épinette, et nous arrivâmes sans accident au fort des Liards. Je me retirai dans ma maison, après avoir averti les catholiques de venir à la messe le dimanche.

Le Docteur désirait apprendre le français et me demanda des leçons.

— Volontiers, lui dis-je, mais en retour je vous prie de m'enseigner l'anglais.

— Fort bien, me répond-il, mais comme vous le parlez déjà suffisamment, pourquoi ne donneriez-vous pas quelques conférences aux engagés protestants, dimanche, après vos offices? Ils ne savent à quoi employer leur temps et je suis sûr que vous leur feriez plaisir. Si vous le voulez, j'en parlerai à M. Mac Lean et j'arrangerai cette affaire.

— J'accepte, à condition que vous me corrigiez mes discours. Je viendrai vous les lire durant la semaine, et vous donnerai en même temps une leçon de français.

M. Mac Lean accepta la proposition du Docteur, en parla à ses six ou sept Ecossais, presbytériens comme lui: et ces braves gens promirent de venir m'écouter.

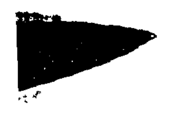
La chose ainsi réglée, j'en parlai aux catholiques, les invitant à venir assister à mes conférences. La bonne vieille Hoole, si zélée, si fervente, ne comprenait rien à tout cela. Elle avait toujours vu les prêtres, moi comme les autres, combattre sans trêve les doctrines protestantes, et il lui sembla que je voulais pactiser avec l'erreur. Elle voulut tout de même m'entendre.



Tout le monde se réunit dans la salle du fort. Elle y entra, mais paraissait inquiète. Je me présentai avec mon cahier à la main et déclarai d'abord à mon auditoire qu'étant prêtre catholique, je ferais comme les prêtres dans nos églises, je commencerais par le signe de la croix. Là dessus, je me signe et je vois la vieille Hoole souriant et faisant elle-même un grand signe de croix. Au sortir de cette conférence, elle m'aborde toute épanouie:

— Mon Père, j'avais peur, vois-tu. Je pensais: va-t-il tourner ministre protestant? Mais quand je t'ai vu faire le signe de la croix, cela m'a rassurée; je me suis dit: notre Père est encore catholique! et mes soupçons ont disparu!

J'avais pris pour sujet de ces conférences les Commandements de Dieu, afin de trouver là un terrain d'entente, sans intention d'aucune controverse. Malgré tout, il fallut bien aborder plusieurs questions sur lesquelles l'accord n'existe plus. Ainsi, à propos du premier Commandement, je me voyais obligé de parler du culte que nous rendons à la Croix, à la Sainte Vierge et aux Saints, et que les protestants nous reprochent comme idolâtrique. Il fallait nous justifier et j'essayai de le faire sans trop choquer mes auditeurs:



— Vous avez vos parents, vos amis, loin de vous, en Ecosse. Vous les aimez, vous gardez avec soin leurs photographies, et je suis sûr que plus d'une fois en voyant le visage de votre père ou de votre mère, il vous est arrivé de baiser leur portrait. Du moins, vous n'oseriez blâmer celui qui agirait ainsi et personne n'oserait lui prêter l'intention de rendre ce témoignage de respect et d'amour au morceau de papier qui porte la photographie. Vous diriez simplement : il aime ses parents et c'est vers eux qu'il dirige ses pensées et ses affections. Eh bien, mes amis, nous autres catholiques, nous ne faisons pas autre chose. Je veux bien croire que vous aimez Jésus-Christ de tout votre cœur, sans jamais l'oublier, et que vous n'avez pas besoin de garder son image pour vous rappeler qu'il est mort pour nous sur la Croix; mais nous, pauvres catholiques,

nous sommes bien éloignés de cette perfection, nous avons besoin de réveiller en nous le souvenir de ses souffrances, pour nous aider à fuir le péché et à vivre chrétiennement. C'est pourquoi nous voulons avoir des croix partout: dans nos églises, dans nos maisons, sur notre poitrine. Quand nous jetons les yeux sur ces croix, que nous nous prosternons devant elles,



AU FORT DES LIARDS : MISSION ACTUELLE DE SAINT-RAPHAEL

que nous les baisons, ne croyez pas que c'est l'or, l'argent ou le bois dont elles sont faites, que nous avons l'intention d'adorer : mais il nous semble y voir Notre-Seigneur mourant pour notre salut, et c'est à lui que va notre amour.

Je ne m'informai point de l'effet produit par ce discours, mais le Docteur Mac Kay le comprit:

— Désormais, me dit-il, je ne souffrirai pas qu'on traite les catholiques d'idolâtres en ma présence.

Et n'aurais-je obtenu que ce résultat, je m'en estimerais heureux.



Je travaillais dans ma maison solitaire, où je ne recevais presque pas de visite. Après avoir écrit quelques pages je venais les lire au Docteur, et je lui donnais à mon tour une leçon de français. Chez moi, je me trouvais le plus heureux des hommes, jouissant d'une liberté complète, et me suffisant à moi-même. Mes besoins d'ailleurs était assez bornés. Achetant de la viande d'orignal au fort, j'en faisais cuire une pleine chaudière, et cela me durait plusieurs jours. Le bois n'était pas loin; prenant ma hache et une corde, j'allais faire ma provision, que j'apportais ficelée sur mon dos. Il faisait déjà froid, mais j'avais de quoi me chauffer et me préparer une tasse de thé. Enfin, je ne crois pas qu'un ermite ait jamais trouvé son ermitage aussi agréable.

Après ma messe, à laquelle presque personne n'assistait en semaine (les Indiens avaient repris leurs quartiers d'hiver), je me mettais à composer mes conférences anglaises.

Le temps du départ approchait. Depuis plus d'un mois la neige couvrait la terre, la glace paraissait solide, M. Mac Lean fournit des chiens et une traîne que le Docteur se chargea de conduire, et nous partîmes le 25 novembre. Je marchais en avant pour battre la neige et tracer le chemin. Le voyage dura une semaine et la bonne entente régna tout le temps, sauf un jour où l'harmonie fut un instant troublée. Voici comment.

La rivière fait parfois de longs détours; pour les éviter on entre dans le bois afin de couper la pointe et de raccourcir le chemin. Un sentier, juste assez large pour laisser passer les chiens avec la traîne, existe depuis très longtemps. Un arbre dont on a coupé les branches, excepté celles du sommet, en indique l'entrée. Or, un après-midi, nous arrivons à une de ces pointes. Je quitte la rivière, monte la côte et prends le sentier de la forêt, suivi de près par le Docteur et ses chiens. Bientôt je trouve le chemin fermé. Le feu avait passé par là et brûlé une grande étendue de la forêt. Une tempête y

avait ensuite renversé les arbres qui gisaient entassés pêle-mêle. Il aurait fallu toute une armée de bûcherons pour dégager la voie.

— Si vous voulez, Docteur, j'irai voir s'il y a moyen de tourner ces obstacles et de trouver un campement de l'autre côté. Il vous faudra peut-être attendre assez longtemps.

Je pars, faisant un long détour et une foule de zigzags, cherchant à me frayer un chemin là où personne n'avait jamais passé. Le dégât causé par la tempête ne s'étendait pas à plus d'un mille, et je retombai sur le sentier. Je reviens le plus vite possible pour avertir le Docteur, mais je le trouve dans un état difficile à décrire.

Il était en colère, jurait comme un démon, frappant ses chiens à tort et à travers, bref, tout à fait hors de lui-même. En m'apercevant, il m'apostrophe d'une manière fort peu civile. Les chiens, ennuyés de m'attendre et voulant à toute force me rattraper, s'étaient lancés au milieu des arbres tombés en désordre. L'un voulait se glisser dessous, l'autre voulait sauter par-dessus, tous s'empêtraient dans les branches. Le pauvre Docteur essayait de les retenir, criant, tempêtant, lâchant tout son répertoire de paroles malsonnantes, dont plusieurs à mon adresse.

Je tâchai de le calmer en lui annonçant que nous pouvions nous tirer d'affaire, et je repartis, appelant les chiens. Ils me suivirent, s'accrochant encore souvent; enfin, nous arrivâmes à une bonne place pour camper. Le bois sec abondait et nous fîmes du feu, lequel éclaira d'abord une scène peu brillante. Nous avions préparé le campement sans nous parler, nous fîmes la cuisine sans dire un mot. Le Docteur tenait la poêle où dégelait de la viande d'orignal cuite d'avance; je faisais fondre de la neige dans la chaudière à thé. On se regardait à peine, la situation entre nous deux paraissait fort tendue.

Quand le souper fut prêt, la poêle avec la viande réchauffée placée sur les branches de sapin, la chaudière exhalant un



parfum d'excellent thé, nos pots de fer blanc posés à terre, chacun notre couteau à la main, j'attendais que le Docteur m'invitât à dire le *Benedicite*, selon la rubrique scrupuleusement observée.

— Pardonnez-moi, me dit-il, si j'ai été grossier envers vous. J'étais en colère, je ne me possédais plus, et c'eût été mon propre père, je crois que je ne l'aurais pas respecté plus que vous.

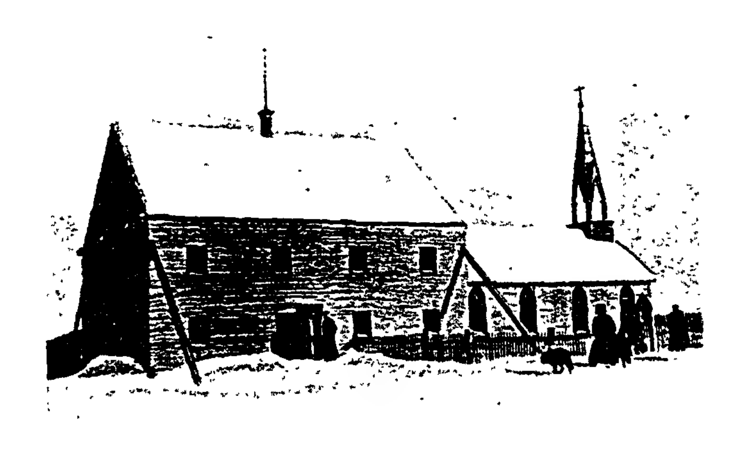
Une confession si humble accompagnée d'un regret sincère méritait le pardon accordé sur-le-champ, et la bonne humeur revint pour ne plus disparaître. Nous arrivâmes ainsi au fort Simpson ayant épuisé nos vivres, soupé par cœur à notre dernier campement, et déjeuné le matin avec une tasse de thé.

Le courrier se préparait à partir; deux métis devaient le transporter avec une traîne et des chiens jusqu'au fort Richelieu. Là, d'autres s'en chargeaient et le menaient jusqu'au fort Chipewyan, se relayant de poste en poste jusqu'au fort Carlton, où ils échangeaient leur malle avec celle que la Compagnie expédiait de la Rivière-Rouge. Ils revenaient de la même manière, et les lettres arrivaient ainsi une fois chaque hiver. En été, les barges les apportaient, et cela nous tenait en communication avec le reste du monde, deux fois par an.

Le Docteur m'annonça qu'il ne s'arrêterait pas au fort Simpson, mais qu'il suivrait le courrier jusqu'au lac Athabaska; il n'y avait pas d'autre médecin dans le pays et sa présence pouvait être utile. En conséquence, il gardait sa traîne et ses chiens. Un autre commis, M. Mac Farlane, ayant obtenu un *furlough*, c'est-à-dire un congé d'une année, partait pour l'Ecosse et avait aussi une traîne et des chiens. Nous formions une petite caravane, ce qui me rendait la marche plus facile et le voyage plus agréable. C'est un plaisir pour moi de noter que M. Mac Farlane, devenu peu après gros « bourgeois », comme on dit dans le pays, c'est-à-dire chef de district, se montra toujours bienveillant envers nos missions.

Je n'avais que mes raquettes et mes jambes pour me porter,

mais j'y étais habitué, et j'arrivai sans peine à la Providence, après une semaine de marche. J'eus le bonheur de revoir Mgr Faraud, le Père de Kérangué, les Frères et les Sœurs. Le Docteur Mac Kay et M. Mac Farlane vinrent saluer Monseigneur : dans l'entretien qu'ils eurent avec lui, ils se permirent de vanter ma qualité de bon marcheur et exprimèrent le regret que je ne les accompagnasse pas jusqu'au lac Athabaska! Pou-



MISSION DE LA PROVIDENCE
CETTE BATISSE EUT POUR PRINCIPAL OUVRIER MGR FARAUD

vais-je faire moins que de les assurer que je continuerais volontiers le voyage dans leur aimable compagnie, si j'en avais la permission?

Mgr Faraud consentit à me laisser partir. Il avait d'ailleurs des motifs sérieux. Après la visite de ces Messieurs, il me prit à part :

— J'ai reçu avis de Mgr Taché que la Compagnie renonce à transporter les bagages des missions du Mackenzie, parce qu'elle ne peut suffire à son propre commerce. Mgr Taché avait prévu cette éventualité et pris des mesures en conséquence.



Il avait mis sur un bon pied la mission du lac la Biche, qu'un chemin de terre relie à la Rivière-Rouge et que des voies fluviales rattachent au lac Athabaska. Il m'offre donc de me céder la mission du lac la Biche, et me presse de m'y établir. Le salut de nos missions dépend de l'exécution immédiate de ce plan, c'est pourquoi il faut que je parte. Allez donc au lac Athabaska. Vous m'amènerez deux traînes à chiens au Grand Lac des Esclaves, une pour le bagage, l'autre pour moi, car mes jambes ne sont plus assez bonnes pour me porter si loin. Je vous donne rendez-vous à la mission Saint-Joseph, du 8 au 10 janvier.

Je repartis le lendemain avec le Docteur et M. Mac Farlane. Dieu me fit la grâce d'arriver sain et sauf à la mission de la Nativité, où je célébrai la fête de Noël. Je n'eus pas la joie d'y retrouver Mgr Clut. Il était parti pour la France afin d'y prêcher une croisade de missionnaires et recueillir des aumônes. Mais quel plaisir de revoir le cher Père Eynard, et de faire connaissance avec le Père Laity!

Ces jours de bonheur passèrent bien vite. Le 2 janvier 1870, M. Mac Farlane se dirigea vers le fort Carlton avec le courrier. Le Docteur Mac Kay et moi, nous prîmes le chemin du Grand Lac des Esclaves (1). J'amenais les deux traînes et les chiens que Mgr Faraud avait demandés, ainsi que deux bons métis pour les conduire.

Durant ces longues courses, exposé jour et nuit à l'inclémence de la saison, je ne pouvais réciter le bréviaire. Nous avions obtenu de Rome la permission de le remplacer par la récitation du rosaire. Je mettais donc mon chapelet dans mes

---

(1) Le Grand Lac des Esclaves est situé à plus de 400 kilomètres au nord du lac Athabaska, et à plus de 1.000 kilomètres au nord de l'Ile à la Crosse. Ce lac a environ 500 kilomètres de long et 100 de large, soit une superficie de plus de 26.000 kilomètres carrés. Son nom lui vient de la Tribu des Esclaves qui habitent ces parages, et sont appelés ainsi, parce qu'ils furent, à plusieurs reprises, sous la domination tyrannique des Cris.

Trois Missions à poste fixe occupent le Grand Lac des Esclaves :

Saint-Joseph, au fort Résolution; Sainte-Anne, au fort Rivière-au-Foin; Saint-Michel, au fort Raë.

mitaines et l'égrenais le long du chemin. J'essayais bien de faire un brin de méditation et de dire d'autres prières, mais, hélas! que de distractions! Si dans le calme et le silence d'une pieuse chapelle on a de la peine à fixer son attention, comment se flatter d'y réussir au milieu de circonstances si peu favorables au recueillement? Il fallait avoir l'œil toujours ouvert, afin d'éviter les bourdillons qui encombrent souvent la route, ou se frotter le nez que le froid essaye de mordre. Cependant, parmi les distractions qui nous assaillent, il y en a qui aident à élever l'esprit et le cœur vers Dieu, par exemple, la vue des merveilles que le ciel présente à nos regards pendant la nuit. Je veux parler des aurores boréales.

J'en vis une qui me transporta d'admiration et qui dépasse tout ce que le génie des poètes et des artistes peut imaginer. Quoiqu'impuissant à la décrire, essayons d'en donner une petite idée. Il faut se rappeler que les jours ne sont pas longs dans ces parages, le soleil se levant à 10 heures du matin pour se coucher à 2 heures du soir. Si on ne marchait qu'à sa lumière, on n'achèverait jamais le moindre voyage, car la distance à parcourir est toujours grande. C'est pourquoi on se met en route au milieu de la nuit. Après avoir déjeuné, je partais en avant, laissant à mes compagnons le soin d'atteler leurs chiens et de ficeler le bagage sur les traines, ce qui prenait du temps et me permettait de gagner une avance assez considérable.

Une fois donc je marchais en récitant des prières; l'air était vif, le ciel sans nuage; les étoiles semblaient pétiller sous l'influence du froid. Je remarquai quelques teintes lumineuses dispersées au-dessus de l'horizon, prélude d'une aurore boréale. Ces teintes devinrent bientôt des vagues de lumière qui se mirent à onduler lentement et formèrent un cercle immense. Tout à coup des rayons isolés s'élancent, puis forment des faisceaux aux couleurs plus intenses, et d'une mobilité extraordinaire. On aurait dit une armée rangée en bataille, agitant des épées et des baïonnettes étincelantes, et prête à donner un

assaut général. Comme à un signal, ces rayons s'élèvent, se précipitent à l'escalade du ciel. Ils tombent repoussés par une main invisible, reprennent leur élan; subissent encore un échec, font de nouveaux efforts, et réussissent à s'emparer de la place. Les voilà réunis au sommet et formant une coupole d'une splendeur inimaginable. La voûte du ciel jusqu'à sa base se revêt d'une lumière, non pas éblouissante comme celle du soleil, mais tamisée en quelque sorte à souhait pour que l'œil puisse jouir à son aise.

Je m'étais arrêté, cloué sur place, contemplant ce spectacle si merveilleux. Il ne dura guère. Peu de temps après, en bouquet de feu d'artifice, du plus haut sommet de la voûte, de larges rubans aux couleurs de l'arc-en-ciel se déroulent, se replient et semblent enlacer dans leurs nœuds tous les faisceaux réunis, puis un éclair jaillit, la brillante coupole s'efface peu à peu et disparaît. Quelques lambeaux de lumière flottent encore dispersés dans l'espace et finissent par s'éteindre. Ainsi passe la gloire du monde !

Heureux d'avoir pu contempler la beauté, la grandeur, la majesté incomparable des œuvres de Dieu, je répétais avec le psalmiste: *Quam magnificata sunt opera tua, Domine!... Benedicite omnia opera Domini Domino!..* y ajoutant les versets applicables surtout à ce pays : *Benedicite gelu et frigus Domino!... Benedicite glacies* et *nives Domino!...* Gelée, froidure, glaces et neiges, bénissez le Seigneur!

Deux jours après cette belle aurore, nous approchions du Grand Lac des Esclaves. Le chemin s'écarte de la rivière Athabaska et traverse une plaine basse et marécageuse avant d'arriver au fort Résolution. J'avais laissé aux bagages mon capot, la marche à la raquette suffisant pour me réchauffer. Quand j'entrai dans cette plaine, le jour commençait à paraître, et le froid devint plus intense; un petit vent du Nord se mit à souffler. Je n'avais plus la protection des grands arbres de

la rivière; il ne pousse dans ce marais que de maigres sapins très clairsemés.

Je hâtai le pas afin de conserver la chaleur acquise, souvent je me frottai le nez que la brise glaciale menaçait de geler. Après 4 ou 5 milles, j'atteignis une zone plus boisée où le feu avait couru et où les arbres étaient secs. Le jour grandissait, le froid également. Je décidai d'attendre là mes compagnons, en allant et venant sur le chemin. Le temps me paraissait long, je sentais mes membres se refroidir. Je me battais les flancs pour me réchauffer, et j'écoutais avec une certaine impatience, espérant entendre les grelots des chiens.

A la fin, un des métis, Louis Martin Lavallée, arrive. Il prend sa hache, coupe du bois, taille des copeaux aussi minces que possible, fait ce qu'on appelle des *ripes*, et les allume. La fumée, au lieu de monter, retombe sur le feu, éteint la flamme ; à force d'allumettes, il réussit. Je ne pouvais plus ouvrir les mains, et l'engourdissement gagnait les bras. Grâce au grand feu de Louis Martin, je repris vie et mouvement.

— Il y a longtemps, me dit-il, que le Docteur me criait: « Louis, fais du feu, je gèle! » mais je pensais, le Père a peut-être bien froid aussi. J'ai donné un coup de fouet à mes chiens qui sont partis à la course et je t'ai rejoint à temps. Les autres vont arriver bien vite.

Ils arrivèrent en effet. Le Docteur avait le visage en compote, la poitrine même à demi-gelée! Le brave homme aurait pu se réchauffer en marchant, assez alerte pour cela, mais il était borgne et il craignait avec raison que quelque branche des saules du sentier ne le rendît complètement aveugle. Couché dans sa carriole, enveloppé de son mieux, il ne put se préserver entièrement.

Le mal n'était pas grave et ne dépassait pas beaucoup l'épiderme. Le bon feu, une tasse de thé chaud nous remirent en état. L'autre métis, nommé Bertrand, s'était affublé de mon capot de poil de caribou; je le lui réclamai et nous partîmes pour achever notre course.

A la mission Saint-Joseph, Mgr Faraud nous attendait chez le Père Gascon avec le frère Alexis et le frère Boisramé. Comme la traîne était fort chargée, Monseigneur avait dû marcher une partie de la route, mais n'avait ressenti aucune fatigue et ne pensait qu'à repartir le plus tôt possible.





HALTE SUR LE GRAND LAC DES ESCLAVES

CHAPITRE IX

NOUVEAUX VOYAGES

Tristes nouvelles de France. – Mgr Clut au Yukon (1871-1873)

Un mariage. — « Je lui permettrais de me battre quelquefois, si... ». — « Tu te gèles, mon ami ! ». — Un baptême providentiel. — Protestants et catholiques. — « Pourquoi donnez-vous une place d'honneur à l'image de la reine Victoria ? ». — Le ministre « quitte le service de Dieu pour celui de sa femme ». — Retour de Mgr Clut. — Les abbés Lecorre, Pascal, Ladet, Roure. — Tristes nouvelles de France. — La nourricière des missions. — Une peine plus grande que celle de la mort de mon père. — De l'origine des Dénés. — Aphonie. — Expédition de Mgr Clut au Yukon. — Les Sœurs Grises au lac Athabaska.

Des Indiens étaient venus à la Mission Saint-Joseph, fort Résolution, pour saluer Monseigneur à son passage. Parmi eux se trouvaient un homme et une femme qui désiraient se marier.



— J'ai des affaires à régler avec le Père Gascon, me dit Monseigneur, occupez-vous donc de ce mariage.

Je connaissais la femme, jeune veuve instruite par Mgr Grandin, qui avait employé son mari toute une année à la mission de la Providence. Elle avait bien quelques défauts, mais aussi d'excellentes qualités : laborieuse, droite et franche de caractère, d'une bonne humeur inaltérable, aimant à rire et prenant bien la plaisanterie, comme du reste la plupart des Montagnaises. Quant au prétendant, il m'était inconnu. Lorsqu'il se présenta, il me parut plutôt bourru, taciturne, peu aimable en un mot.

Voulait-il épouser Madeleine (c'était le nom de la veuve) selon les prescriptions de l'Eglise catholique ? Il déclara que telle était sa volonté.

— Et toi, Madeleine, consens-tu à devenir la femme de cet homme ?

— Ça dépend. Ecoute. Mon premier mari n'était pas toujours commode, tu sais qu'il se fâchait souvent et me donnait la bastonnade. Mais il avait aussi de bons moments et cherchait à me faire plaisir, à jouer et à rire avec moi. Cela me faisait oublier ses mauvais traitements. Quant à cet homme, il a l'air de bouder tout le temps, il ne rit jamais, il est triste comme un bonnet de nuit. Je lui permettrais de me battre quelquefois, s'il voulait ensuite se montrer plus gentil et me donner des marques d'amitié. A ces conditions là, je consentirai à le prendre pour mari !

Eh bien, dira-t-on, en voilà une qui n'est pas exigeante ! J'en conviens et pour dire tout ce que je pense, je trouve que ces dispositions simples et naïves d'une pauvre indienne valent beaucoup mieux que les prétentions d'un trop grand nombre de femmes dans certains pays civilisés, où elles ne parlent que de leur émancipation et de leur indépendance.

Le prétendant eut le bon esprit d'accepter les conditions de Madeleine. Je lui recommandai cependant de la traiter avec

douceur, il le promit. Monseigneur accorda les dispenses voulues et je bénis le mariage.

Mgr Faraud ne tarda pas à partir ; les chiens de Louis Martin le traînèrent de poste en poste jusqu'au lac la Biche.

Le Frère Boisramé et moi, nous repartîmes, quelques jours après, avec le docteur Mac Kay et M. Hardisty, que des affaires avaient amené au fort Résolution. Antoine Laviolette, qui m'avait aidé à bâtir au fort des Liards, conduisait les chiens et la carriole au fond de laquelle s'étendait le « bourgeois » ; le docteur en fit autant dans sa traîne ; un jeune Ecossais, engagé de la Compagnie, marchait en avant. Nous venions à l'arrière, nous faisant à tour de rôle traîner par nos chiens. Tout semblait d'abord nous promettre un bon voyage, mais comme dit le poète :

Un jour calme et serein,
Du choc ténébreux des tempêtes,
N'a jamais garanti le lendemain.

Nous devions prendre une assez longue traverse et nous partîmes de bon matin. Le vent se mit à souffler ; l'Ecossais hâta le pas. Il portait double vêtement de peau d'orignal, il eut vite assez chaud pour croire bon d'en quitter un et de le déposer sur la traîne du « bourgeois ». Il continuait de marcher devant les chiens. Le vent souffle en tempête. Antoine Laviolette crie de toutes ses forces à l'Ecossais de reprendre son capot. Celui-ci n'en veut rien faire, afin, sans doute, de marcher plus facilement.

— Boy, lui crie encore Antoine, prends ton capot, tu vas te geler !

L'Ecossais n'écoute pas, mais le pauvre garçon va de moins en moins vite. Les chiens lui montent sur ses raquettes, il ne leur fournit plus de chemin.



— Tu te gèles, mon ami ! lui dit Antoine.

Il n'y avait pas à hésiter. On tourne vers la côte, distante de plus d'un mille. Le vent soufflait toujours avec violence, et quand nous entrâmes dans le bois, nous dûmes y pénétrer assez loin pour nous mettre à l'abri. On fit un bon feu dont chacun profita, surtout le pauvre Ecossais. Il avait bien failli mourir de froid sur le lac ; il avait le visage et la poitrine gelés à la surface. Il fallait cependant continuer le voyage. Le Frère Boisramé proposa de le mettre dans notre carriole, et je pris sa place en tête de la caravane jusqu'à la Providence. Les autres se rendirent au fort Simpson.

Je passai deux bons mois avec le Père Kérangué et, le courrier de mars arrivé, je le suivis pour visiter le fort des Liards et le fort Nelson, où j'arrivai après un voyage plus pénible que les précédents. La neige avait une telle épaisseur que, dans maints endroits, il nous fallait marcher tous en avant pour l'abattre et ouvrir le chemin. Les chiens y entraient comme dans une tranchée profonde ; ils y disparaissaient avec leur traine. Je ne connais rien de plus fatiguant pour les gens et pour les bêtes. Aussi n'avancions-nous qu'avec une extrême lenteur. Qui aurait cru que le bon Dieu avait ainsi disposé les choses, afin de procurer à un pauvre Indien la grâce de mourir saintement après avoir reçu le baptême ?

Nous marchions, un jour, avec la peine que je viens de dire. A l'heure du diner, il me sembla voir au loin une légère colonne de fumée. Il devait y avoir quelqu'un dans ces parages. Pendant qu'on préparait le thé, je me dirigeai vers cet endroit. Je découvre une loge et trouve une famille de Nahanés, avec un jeune homme qui se mourait de consomption. Après les salutations d'usage, je leur rappelle les principales vérités de la religion qu'ils n'ignoraient pas, d'ailleurs, et la nécessité du baptême qui nous ouvre la porte du ciel. Je demande au malade s'il désire être baptisé ; il me répond affirmativement, et son père insiste :

— Oui, oui, baptise-le. Je le perds en ce monde, mais qu'il aille voir le bon Dieu dans l'autre !

Aussitôt je cours chercher mon sac que j'avais laissé dans la traîne, et je reviens administrer le baptême que le jeune homme reçoit dans les meilleures dispositions. Je ne puis exprimer la



LA NEIGE FORME DES AMONCELLEMENTS QU'IL FAUT PÉNIBLEMENT ESCALADER

joie que je ressentis d'avoir servi d'instrument à la miséricorde de Dieu pour sauver cette âme. J'ajouterai que généralement les souffrances du missionnaire sont récompensées par un apostolat fructueux, et que des consolations abondantes suivent les efforts les plus pénibles. La famille des Nahanés, si providentiellement rencontrée, vint à la Mission du fort des

Liards au printemps, et m'apprit que le nouveau baptisé n'avait pas tardé à rendre l'âme.

Au fort Nelson et au fort des Liards, j'eus le bonheur de faire un assez grand nombre de baptêmes, et je descendis en barge au fort Simpson. C'était le théâtre d'une lutte continuelle entre catholiques et protestants. Le ministre y demeurait en permanence, nous n'y faisions que des visites passagères, mais plusieurs Métis engagés à la Compagnie donnaient le bon exemple aux Indiens et les encourageaient à demeurer fidèles. Dieu merci, la plupart résistaient aux séductions matérielles du ministre, soutenu par les « bourgeois » et les engagés écossais.

Durant son séjour, le Révérend Bompas avait en vain déployé son zèle. Il entrait dans les maisons et se mettait à discuter, mais il trouvait à qui parler. L'un de nos Métis, Baptiste Lamalice, me racontait qu'un jour le ministre vint chez lui. A la vue d'une image de la Sainte Vierge, il se mit à me reprocher mon triste aveuglement, ma superstition et mon idolâtrie. Je l'arrêtai bien vite.

— Croyez-vous donc, lui répondis-je, que nous soyons assez bêtes pour adorer une feuille de papier ? Nous adorons Dieu seul, mais nous honorons la Sainte Vierge, et c'est pour l'honorer que nous gardons son image. Si cela ne vous plaît pas, pourquoi donnez-vous une place d'honneur dans votre maison et dans votre temple à l'image de la reine Victoria ? Nous autres, nous croyons que la Sainte Vierge, Mère de Dieu, est beaucoup plus digne de notre respect.

Entre Ecossais et Métis, il y avait aussi plus d'une controverse. On se disputa chaudement, paraît-il, sur le célibat des prêtres. Le Révérend Bompas visitait alors d'autres postes, et il avait fait venir d'Angleterre un ministre qui s'appelait Reeves, lequel était marié.

Un jour de dimanche, me raconta un Métis nommé David

Forgeron, les Ecossais étaient allés au temple, mais je les vis revenir plus vite que d'habitude.

— Votre prêche n'a pas été bien long aujourd'hui, leur dis-je.

— Non, me répondirent-ils. Au milieu du service, on est venu avertir le ministre que sa femme se trouvait mal et



UN CAMPEMENT INDIEN

réclamait sa présence. Alors il nous a laissés là, et nous sommes revenus chez nous.

— Eh bien, n'est-ce pas précisément ce que je vous disais, quand vous reprochiez à nos prêtres de ne pas se marier ? Je vous rappelais les paroles de Notre-Seigneur : *Personne ne peut servir deux maîtres ;* vous voyez bien que c'est le cas de votre ministre. Il a quitté le service de Dieu pour celui

de sa femme ! Jamais cela n'arrive à nos prêtres. Quand ils ont commencé la messe, ils vont toujours jusqu'au bout !

Argument plein de bon sens et d'à-propos, avec une pointe d'esprit assez fine pour un brave Métis sans éducation.

Au retour des barges du Portage la Loche, nous apprîmes les événements de la Rivière-Rouge : la révolte des Métis. Les nôtres sympathisaient naturellement avec leurs frères, mais ils ne se livrèrent à aucune manifestation bruyante et continuèrent leur service sans arrière-pensée.

Mgr Clut devait revenir à la Providence dans le courant de l'été et j'espérais l'y trouver. J'étais de retour le 10 octobre et on l'attendait encore, mais avec inquiétude, car il nous avait annoncé son arrivée pour la fin du mois d'août au plus tard. Il eut des embarras et des retards considérables. Il se vit abandonné par l'équipage de sa barge, dans la rivière Athabaska, parce que, l'eau ayant baissé, personne n'osait se risquer dans les rapides. Je ne saurais énumérer les difficultés qu'il eut à surmonter, ni les moyens qu'il sut trouver dans son expérience du pays et dans son courage inébranlable. La divine Providence l'assista visiblement.

Nous désespérions, car nous étions à la fin du mois d'octobre, le Mackenzie était encombré d'énormes glaces flottantes, et personne n'aurait jamais osé y naviguer à une telle époque. A notre joyeuse surprise, nous vîmes une barge descendre le fleuve. C'était lui ! Que nous fûmes heureux de courir à sa rencontre quand, malgré les glaçons qui l'environnaient de toutes parts et cherchaient à l'entraîner, il put aborder à la Mission ! Nous le conduisîmes à la chapelle pour y remercier Dieu et chanter le *Te Deum*. Monseigneur amenait avec lui M. l'abbé Lecorre qu'il ordonna prêtre quelques semaines plus tard, et un jeune homme qui voulait se faire Frère Convers. Il nous raconta les divers incidents de son voyage en France :

il avait assisté à l'ouverture du Concile du Vatican et avait obtenu la permission de quitter cette auguste assemblée afin de s'occuper de recruter de nouveaux missionnaires. Ses conférences avaient admirablement réussi, surtout dans les diocèses de Viviers et de Vannes. Au grand Séminaire de Viviers, trois excellents sujets s'offrirent à lui : c'étaient les abbés Roure, Ladet et Pascal.

Mgr Clut, en passant à Montréal, y avait laissé l'abbé Pascal, qui continua ses études théologiques au grand séminaire des Sulpiciens ; il fut ordonné prêtre, entra ensuite au noviciat des Oblats, à La Chine, et vint à la mission de la Nativité en 1874. L'abbé Ladet s'arrêta au lac la Biche, où Mgr Faraud ne tarda pas à l'ordonner prêtre. L'abbé Roure avait reçu l'ordination, mais se trouvant gravement malade à la suite du voyage, il avait été forcé de s'arrêter chez le Père Gascon, au Grand Lac des Esclaves. Il s'y rétablit et vint à la Providence commencer son noviciat sous la direction du Père de Kérangué.

***

Nous formions ainsi une communauté nombreuse pour ce pays. Nous jouissions du bonheur chanté par le psalmiste : *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum,* quand le courrier de mars 1871 vint nous plonger dans la consternation. Il nous apportait la nouvelle des malheurs de la France ! Nous ne savions pas seulement que la guerre eût éclaté entre la France et l'Allemagne. Quand Mgr Clut s'était embarqué, la paix régnait encore dans le monde et rien ne faisait soupçonner qu'elle serait si tôt troublée. Personne ne nous avait apporté de nouveaux renseignements. Comment décrire la douleur dont nous fûmes saisis en apprenant tout d'un coup le commencement, la suite et la fin de cette guerre ? Nous étions



comme frappés de stupeur. Quelques années avant, j'avais appris la mort de mon père, assisté à ses derniers moments par mon jeune frère alors vicaire dans le diocèse du Mans. Cette perte m'avait naturellement causé une grande peine : mais celle que j'éprouvai en voyant la France presque anéantie fut bien plus grande.

Je n'avais pas le temps de me livrer à de stériles lamentations, car je devais suivre le courrier et aller donner la mission aux postes dont on m'avait chargé. Je chaussai donc mes raquettes et me mis en marche, récitant mon chapelet tout le long du chemin, cherchant ainsi, dans la prière, résignation à la volonté de Dieu et courage pour supporter ces cruelles épreuves. Cependant je ne pouvais empêcher les plus tristes pensées de me revenir constamment à l'esprit : hélas ! la France, hier glorieuse et forte, aujourd'hui abattue et mutilée, noyée dans le sang de ses fils ! Il y avait de quoi me désoler sans mesure si l'espoir en la miséricorde de Dieu n'était venu, à son tour, relever mon courage en me rappelant les paroles de la Sainte Ecriture : « Le Seigneur a fait les nations guérissables. Il les abat et les relève, il les précipite jusqu'aux portes de l'abîme et les ramène. »

Reprenant confiance, je priais Dieu de guérir les plaies qu'il avait faites. L'intérêt de nos missions m'y poussait, car nous n'avions d'autre soutien que la France et non seulement nous, dans le Mackenzie, mais les missionnaires du monde entier. Ils ne vivaient que des aumônes de la Propagation de la Foi. Née en France, comme le bon grain dans une bonne terre, cette Œuvre y produisait des fruits au centuple, tandis qu'elle s'établissait lentement dans les autres pays catholiques. Dieu abandonnerait-il cette nation qui fournissait plus d'apôtres que toutes les autres ensemble, qui était leur mère nourricière, qui par la puissance de ses armes avait obtenu la liberté de leur ministère, et fait cesser les persécutions dans plusieurs pays infidèles ? On a le temps de songer pendant ces longs

voyages ; je ne pouvais bannir de mon esprit les réflexions tantôt pénibles, tantôt consolantes qui me harcelaient sans cesse.

Je me rendis au fort des Liards et au fort Nelson, et revins au fort Simpson au milieu du mois de juin. Quelques jours après, la barge de Good-Hope y arriva, et le Père Petitot avec elle. Nous nous embrassâmes comme de bons vieux amis. A la suite d'expéditions fort pénibles chez les Esquimaux de la Mer Glaciale et de l'autre côté des Montagnes Rocheuses près du Yukon, de graves infirmités le forçaient à prendre un repos momentané.



FEMME DE RACE DÉNÉE

Nous partîmes ensemble dans le même bateau, lui pour le Portage la Loche, moi pour la Rivière au Foin. Assis côte à côte pendant une vingtaine de jours, nous eûmes le temps de nous communiquer nos impressions et nos études sur l'origine des Indiens, leurs langues et leurs coutumes. Cela fournissait une ample matière à de longues causeries et à de nombreuses discussions. Chacun donnait libre cours à ses idées personnelles et cherchait à les défendre. Sur un grand nombre de points nous tombions d'accord, mais sur d'autres je me permettais de contredire. Par exemple, il soutenait *mordicus* que nos Dénés descendaient des tribus d'Israël perdues après leur captivité à Babylone. Il alléguait les pratiques en vogue parmi ces tribus, lesquelles, à la vérité, ressemblent étrangement aux observances que Moïse a consignées

dans le Lévitique. Tous les missionnaires, catholiques et protestants, qui ont eu des rapports suivis avec les peuplades de l'Amérique du Nord ont remarqué ces ressemblances et plusieurs en ont tiré la même conclusion que le Père Petitot. Je prétendais que ces observances remontaient plus haut que Moïse, qu'on les retrouvait chez des nations anciennes aussi distinctes que possible de la race juive, que la nature seule avait suffi à les inspirer aux peuples primitifs et que, par conséquent, nos Dénés pouvaient très bien les avoir reçues de leurs ancêtres sans qu'une goutte de sang hébreux coulât dans leurs veines. Quant à la circoncision, que le Père disait pratiquée chez les Peaux-de-Lièvres, je lui répondais que je n'en avais jamais entendu parler chez les Esclaves du Mackenzie, ni chez les Couteaux-Jaunes du Grand Lac des Esclaves, ni chez les Montagnais du lac Athabaska. Je reconnus cependant que sir Alexander Mackenzie a noté, dans ses récits de voyage, l'existence de cette pratique aux environs de Good-Hope. Cet aveu lui fit plaisir et il le consigna aussitôt, comme un argument irréfutable pour sa thèse. Nous parlâmes aussi des traditions conservées dans le bas du fleuve et où il voyait des preuves de l'origine juive des Dénés, mais je lui dis franchement que les explications qu'il en donnait me semblaient tirées par les cheveux. De cette manière le temps passa rapidement. Nous arrivâmes à la Rivière au Foin, où je débarquai, et nous nous quittâmes en nous souhaitant de nous revoir bientôt.

Au retour des barges du Portage la Loche, je redescendis au fort Simpson, où M. Hardisty m'avait prêté une maison comme d'ordinaire. Je m'y installai et préparai un autel avec les ornements pour y dire la messe le lendemain matin. Je ne sentais aucun malaise et je dormis en paix. A mon réveil, j'allai sonner la clochette autour du fort et parmi les loges des Indiens. Les gens arrivaient l'un après l'autre. Afin de leur donner le temps de se réunir, j'avais pris l'habitude de

chanter un cantique avant la messe. J'ouvre donc la bouche ; aucun son ne passe. Je m'efforce inutilement de chanter ou de parler à haute voix. J'étais devenu complètement aphone. La veille, dans la barge, sous une averse, j'avais pour chaussures des mocassins de peau d'orignal, lesquelles absorbent l'eau comme une éponge, et j'étais resté les pieds mouillés, me croyant aguerri comme un vrai sauvage contre ces petites misères. Pour cette cause ou une autre, j'avais perdu la voix. Il est vrai que je ne la ménageais guère au cours des missions; et peut-être aurais-je pu m'appliquer le proverbe : « Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise ». Je me sentis désemparé.

Cela ne m'empêchait pas de dire la messe ni d'administrer les Sacrements. C'est pourquoi je montai au fort des Liards. Il me semblait que cette indisposition ne durerait pas longtemps et disparaîtrait comme elle était venue ; elle résista à tous mes efforts. La Sœur Lapointe, supérieure du Couvent, entreprit de me guérir; elle employa sinapismes, gargarismes, frictions à l'huile de crotone... sans aucune amélioration ! On se demandera peut-être pourquoi je n'avais pas eu recours au docteur Mac Kay. N'ayant pas à son gré l'occasion d'exercer sa profession et les remèdes lui faisant défaut, il s'était engagé au service de la Compagnie, et on l'avait chargé de gouverner le fort Raë. J'eus le plaisir d'y aller l'été suivant, mais mon ami ne put rien pour moi. Au moins eus-je la consolation de voir le Père Roure qui était seul, et qui profita de ma courte visite pour se confesser.

Je me résignais à prendre mon mal en patience, quand je reçus l'ordre de diriger la Mission de la Providence. Le Père de Kérangué devait visiter à ma place les forts Simpson, des Liards et Nelson. Le Père Ladet me restait pour compagnon.

Au milieu de l'été 1872, arriva Mgr Clut avec des projets grandioses, auxquels il comptait m'associer. Les Etats-Unis



avaient acheté à la Russie l'Athabaska : une Compagnie américaine s'y était formée pour le commerce des fourrures. Elle s'assura les services d'un Canadien français, M. François Mercier, voyageur et négociant de grande réputation dans ce pays. On le chargea du fort Yukon, que la Compagnie de la Baie d'Hudson possédait sous la domination russe et qu'elle avait dû évacuer. Ne sachant trop quel accueil les indigènes leur réservaient, les Américains offrirent à M. Mercier une troupe de soldats pour le protéger au besoin. Ce bon Canadien, excellent catholique, répondit :

— Permettez-moi de demander des missionnaires et vous pourrez garder vos soldats.

Il obtint satisfaction. Par nos Pères de Montréal, Mgr Clut fut prié de se rendre le plus tôt possible au fort Yukon, où le représentant de la nouvelle Compagnie le recevrait de son mieux et l'aiderait à établir une mission.

Mgr Faraud était parti pour l'Europe : on ne pouvait le consulter sans perdre un temps précieux. Mgr Clut se crut obligé de profiter d'une occasion si avantageuse. Il voulut m'emmener avec lui et me confier l'évangélisation de ce pays. Quand il me vit sans voix, il fut bien obligé de me laisser à la Providence. Il continua néanmoins sa route, et à Good-Hope demanda au Père Lecorre de l'accompagner ; ce que celui-ci accepta de grand cœur.

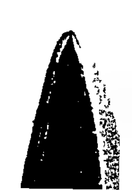
Ils partirent tous les deux à la hâte car la saison pressait. Ce fut un nouveau voyage de misères et de dangers. En allant du fort Mac-Pherson à la Maison de Pierre, dans les portages où il fallait passer plusieurs torrents dans l'eau glaciale sans pouvoir trouver de bois pour faire du feu et se sécher, le Père Lecorre fut arrêté par une maladie qui le conduisit à deux doigts de la mort. Mgr Clut le soigna et pria tous les saints du paradis d'obtenir sa guérison. Dieu se laissa toucher et rendit assez de force au malade pour lui permettre de continuer son voyage.

Mais on avait perdu plusieurs jours et le froid commençait à sévir, car on avait franchi le cercle arctique. Monseigneur se procure un canot fait d'une peau d'orignal, poil en dehors, étendue sur une charpente de saules et se lance dans le courant, ramant de toutes ses forces avec le Père Lecorre ; mais les glaces leur bouchent la route au milieu de la rivière Porc-Epic, dans un pays qu'ils ne connaissaient pas. Ils savent seulement qu'une grande distance les sépare encore du fort Yukon. Ils ne perdent pas courage. Ils abandonnent leur canot dans les glaces, prennent leurs couvertures et leur provision de viande sèche sur le dos, et se mettent à marcher dans la neige en suivant la rivière. Leurs bons anges les guident sans doute. Avant que la nuit ne les surprenne, ils aperçoivent, au détour d'une pointe, la fumée de plusieurs loges indiennes. Ils arrivent et reçoivent bon accueil.



R. P. LECORRE

Ce sont des Loucheux qui demeurent là. Comme il faut quatre ou cinq jours de marche pour arriver au fort Yukon, Mgr Clut leur demande de l'y conduire, et promet un prix raisonnable. Ces braves gens acquiescent à sa demande, mais il leur faut se préparer, raccommoder leurs traînes et les harnais de leurs chiens. Les missionnaires ont ainsi le temps de se reposer. Quand tout fut prêt, ils partirent à travers bois et



le cinquième jour ils arrivèrent au fort Yukon. M. Mercier les reçut comme les envoyés de Dieu.

Le Révérend Bompas était dans le voisinage, sans prêtre qui lui disputât le terrain. Le protestantisme avait pris racine, car du temps de la Compagnie de la Baie d'Hudson, le ministre seul avait accès dans ces parages. Le Père Séguin y était bien allé une fois en 1862, mais commis et engagés avaient réussi à éloigner de lui tous les Indiens et à les conduire au ministre. De sorte que le pauvre Père passa tristement l'hiver et revint à Good-Hope, sans retourner jamais au fort Yukon.

Mgr Clut et le Père Lecorre livrèrent plus d'une bataille avec le Révérend Bompas, mais ils jugèrent avec M. Mercier qu'il valait mieux s'adresser à des tribus pas encore contaminées et bien disposées. On devait les rencontrer tout le long du fleuve jusqu'à la mer de Behring. Après le départ des glaces, M. Mercier prit les missionnaires dans son bateau et les descendit jusqu'à l'embouchure du Yukon. Chemin faisant, ils baptisèrent plus de 300 enfants que leur offraient les Indiens, témoignant ainsi de leur bon vouloir. On pouvait donc espérer la conversion de ces pauvres gens.

Mgr Clut laissa le Père Lecorre au fort Saint-Michel, occupé jadis par les Russes. Il remonta le Yukon en steamboat avec M. Mercier. Il engagea ensuite des Indiens pour le ramener par la rivière Porc-Epic jusqu'au fort Mac-Pherson. Il en repartit pour Good-Hope, y passa deux ou trois jours avec le Père Séguin et nous arriva vers le milieu d'octobre 1873, juste au moment où les glaces allaient rendre la navigation impraticable.

Je ne crois pas exagérer, en disant qu'il fit là une expédition apostolique peut-être sans exemple dans l'histoire de l'Eglise. Certes, une intention droite et un zèle très pur l'avaient seuls décidé à l'entreprendre, mais hélas ! il n'obtint pas le succès qu'il avait espéré. Il adressa son rapport à Mgr Faraud et à

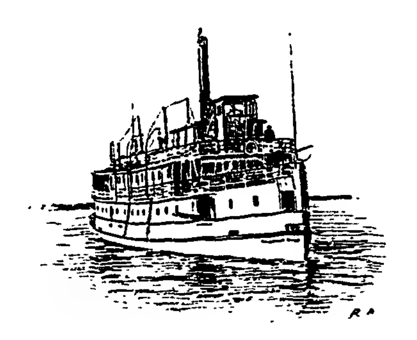
notre Supérieur général, les priant d'envoyer un confrère au Père Lecorre afin de continuer l'œuvre si bien commencée. Mgr Faraud se déclara incapable de le suivre dans cette voie, glorieuse sans doute, mais en dehors de la juridiction qu'il avait reçue du Saint-Siège et au-dessus de ses moyens en hommes et en ressources. La Congrégation des Oblats, de son côté, avait peine à suffire aux œuvres qu'on lui avait confiées et ne pouvait se risquer de son propre mouvement dans un territoire si étendu. J'appris cette décision plus tard, ainsi que Mgr Clut, qui dut se résigner à cet échec apparent. Dieu le récompense aujourd'hui magnifiquement de n'avoir pas hésité à porter la foi catholique dans l'Alaska jusqu'aux bords de la mer de Behring, au prix de souffrances inouïes qui ébranlèrent sa forte constitution.

Il ne prit pas un long repos à la Providence, et repartit pour le lac Athabaska, où de graves affaires allaient mettre son zèle à de nouvelles épreuves. Les ministres protestants, dépités mais non découragés, se proposaient d'ouvrir une école au fort Chipewyan. Mgr Clut s'alarma justement du danger qui menaçait notre jeunesse catholique. En l'absence de Mgr Faraud, il employa le seul moyen efficace. Ne pouvant attendre l'autorisation de la Supérieure générale des Sœurs Grises, il écrivit à Sœur Lapointe, lui exposa la nécessité dans laquelle il se trouvait, et lui donna l'ordre de monter à la Nativité avec une ou deux Sœurs. Il m'écrivit aussi pour me mettre au courant de la situation ; et puisque mon aphonie durait toujours, je devais partir avec les Sœurs, les accompagner jusqu'au lac Athabaska, et poursuivre mon voyage jusqu'en France afin d'y retrouver la voix perdue dans le Mackenzie.

On ne me croirait pas si je disais que ces ordres me laissèrent dans une sainte indifférence ; je confesse que je les reçus avec plaisir. J'encourageai Sœur Lapointe à partir sans retard. Elle comprit d'ailleurs, avec ses compagnes, l'appel



de Mgr Clut. Sans doute elles se mettaient en contravention avec la règle de leur communauté, mais, d'un autre côté, l'ordre pressant d'un évêque, le salut des âmes, la présomption que leur Supérieure approuverait si elle connaissait les circonstances, enfin la certitude de ne chercher que la gloire de Dieu et de lui plaire, étaient des motifs suffisants pour calmer leur conscience.





VUE DES MONTAGNES ROCHEUSES, VERS L'OCÉAN PACIFIQUE

CHAPITRE X

VOYAGE EN FRANCE (1874-1876)

Visite à Nosseigneurs Taché, Bourget, Taschereau. — Pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré. — Paris. — Le docteur Fauvel. — Leçons de peinture chez les Frères de Passy. — Caravane de Mgr Faraud. — Congrès des américanistes à Nancy. — Décisive intervention du P. Petitot. — Impression d'une Bible en langue montagnaise. — Mort de mon frère — La comtesse de Guébriant. — Les caractères syllabiques et la police parisienne. — Le Frère Alexis mangé par un cannibale. — Conversion d'une protestante norvégienne à Paris. — Divers pèlerinages. — A la Grande-Chartreuse. — Visite à Mgr Sébaud, évêque d'Angoulême. — Cognac et neige fondue. — Mes adieux à ma mère et aux miens.

Le départ s'effectua vers la fin de juin 1874. J'accompagnai les Sœurs jusqu'à la mission de la Nativité et continuai mon voyage par le Portage la Loche. Je rencontrai là le Père Legoff,

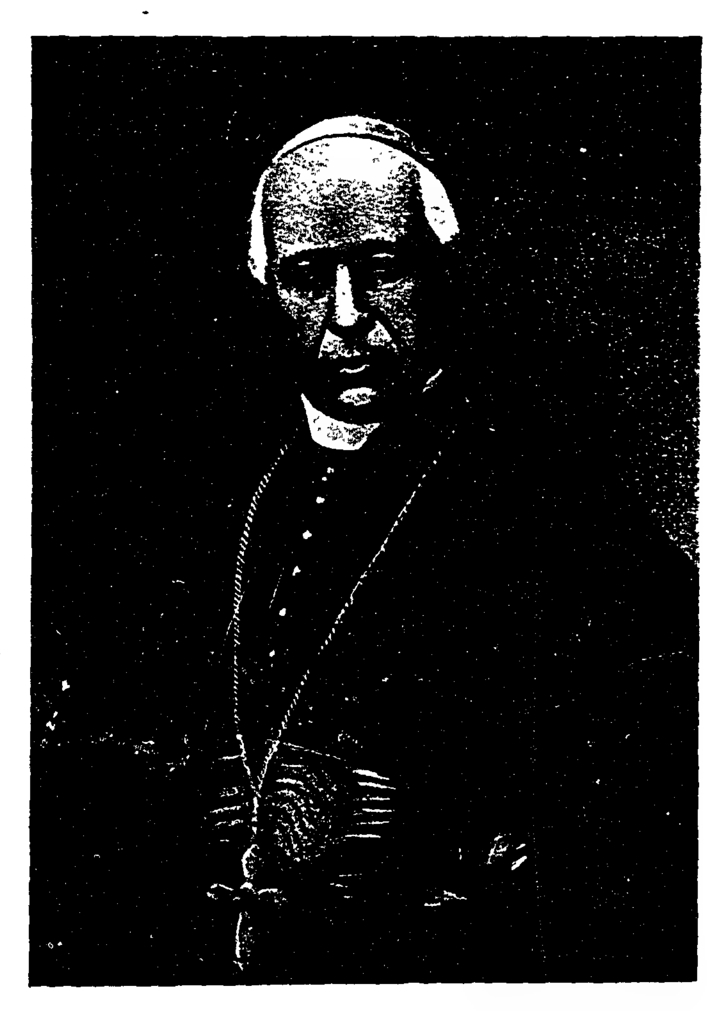


qui achevait de donner la mission aux Montagnais. Il parlait déjà bien leur langue ; il en continua l'étude avec ardeur, et réussit à la connaître mieux que personne.

Nous descendîmes ensemble à l'Ile à la Crosse, où il résidait et où j'eus la joie de revoir le Père Légeard, un de mes anciens condisciples au petit séminaire de Précigné. Malheureusement ce cher Père souffrait d'un mal qui le conduisit trop tôt à la tombe. Poursuivant ma route, je passai à travers les mêmes rapides et portages que j'avais vus en 1862. Mais cette fois, au lieu de les remonter péniblement, j'étais entraîné par le courant dans une course vertigineuse. Au lac Cumberland, un Canadien français, M. Bélanger, « bourgeois » de la Compagnie, me reçut très aimablement. Sur la Saskatchewan, la vue du premier steamboat me fit grand plaisir : on pouvait espérer que les transports au Mackenzie ne tarderaient pas à devenir plus faciles.

J'arrivai à Saint-Boniface, Mgr Taché m'accueillit avec la tendresse d'un père. Je fus ébahi en voyant la ville de Winnipeg s'élever sur l'autre bord de la rivière Rouge, mais je ne prévoyais pas qu'elle dût atteindre son développement actuel. Par une chance inespérée, Mgr Taché devait se rendre à Québec pour assister aux fêtes du 200e anniversaire de l'évêché de cette ville, il eut la bonté de m'emmener avec lui. Je lui parlai de nos missions du Nord, en particulier de l'école établie à l'improviste à la Nativité. Nous allâmes visiter la maison des Sœurs Grises, où je fus désolé d'apprendre que la Supérieure générale avait enjoint à Sœur Lapointe d'abandonner le nouveau poste. Sur le conseil de Mgr Taché, j'allai trouver Mgr Bourget, évêque de Montréal, et le priai d'user de toute son influence auprès des Sœurs Grises pour qu'elles continuassent leur école du lac Athabaska. Le succès de ses démarches me parvint plus tard en France ; j'en rendis grâce à Dieu.

A Québec, j'éprouvais une grande joie en revoyant mes



S. E. le Cardinal TASCHEREAU
ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC
PREMIER CARDINAL CANADIEN
1821-1898

anciens condisciples, et surtout les directeurs du séminaire qui avaient eu tant de bonté pour moi. Notre professeur de jadis, Mgr Taschereau, était devenu archevêque de Québec, et je m'empressai d'aller le saluer. Il s'intéressa charitablement à mon état de santé.

— Vous savez, me dit-il, que la bonne sainte Anne a guéri plus d'une fois des cas semblables au vôtre ; allez la prier avant de partir.

Comment ne pas suivre un conseil venant d'un personnage si digne de respect et de confiance ? Je fis donc le pèlerinage, qui me rappela les beaux jours de Saint-Joachim, mais je ne méritais pas sans doute la faveur d'une guérison miraculeuse.

Je me rendis à New-York et m'embarquai sur un vaisseau de la ligne transatlantique française. La traversée fut assez calme et nous entrâmes dans le port de Brest à la fin du mois d'octobre.

A mon arrivée à Paris, je descendis à notre Maison générale, rue de Saint-Pétersbourg; j'y trouvai le T. R. P. Fabre, notre Supérieur général, les Pères Martinet et de l'Hermite, assistants ; le Père Sardou, procureur général ; les Pères Voirin, Charraux, Chalmet, Roux et Yenveux chargés de desservir notre chapelle.

Dès le lendemain, un Père m'accompagnait chez le docteur Fauvel, une des célébrités médicales. Après un minutieux examen, il découvrit la cause de mon aphonie : congestion passive des cordes vocales ; espérance nous fut donnée que la parole me serait rendue après un traitement de six ou sept mois. Tout en ayant confiance dans sa science et dans la vertu de ses remèdes, je ne négligeai pas de recourir à Dieu et à ses saints. On m'avait promis des prières dans nos missions, j'avais déjà fait un pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré, près de Québec, et j'espérais en faire un à Notre-Dame de Lourdes, si bien que le docteur aurait pu, sans rien perdre de sa réputation, dire avec Ambroise

Paré après avoir sauvé un malade désespéré : « Je l'ai soigné, Dieu l'a guéri ! »

Quelques jours me furent accordés pour aller voir ma mère et mes sœurs, à Bessé-sur-Braye, gros bourg non loin de Saint-Calais, où elles s'étaient retirées après la mort de mon père.

Rentré à Paris, je fus surpris, un jour, par le Père Petitot qui m'avait devancé en France pour faire imprimer son dictionnaire « Français, Montagnais, Peaux-de-Lièvres et Loucheux ». Ensemble nous visitâmes la capitale, ses monuments, ses églises, ses musées, surtout celui du Louvre où nous aimions à nous arrêter pour regarder les peintres qui reproduisaient les chefs-d'œuvre. Le Père Petitot avait déjà manié le pinceau et peignait les fleurs à la perfection. Comme j'aurais voulu prendre quelques leçons de peinture et me rendre ainsi capable de décorer nos pauvres chapelles de l'Athabaska-Mackenzie ! Je m'en ouvris à notre Supérieur général qui chargea le Père Voirin de me conduire au collège de Passy, dirigé par les Frères des Ecoles chrétiennes. Je leur dois une grande reconnaissance pour m'avoir donné les premiers principes et la pratique élémentaire de la peinture.

Mgr Faraud était aussi en France, prêchant partout et recueillant des aumônes dont nos missions avaient un extrême besoin. A la fin de novembre, il vint à Paris, où il devait faire des conférences. Il m'annonça l'arrivée prochaine du Père Lecorre qu'il chargeait de parcourir le diocèse de Vannes, tandis que lui-même irait dans le Nord de la France et dans la Belgique, en attendant son départ fixé en juin 1875.

*
* *

1875. — Fidèlement je suivais le traitement du docteur Fauvel, et comme il l'avait prévu la voix me revenait petit

à petit. Je me réjouissais à la pensée de pouvoir repartir bientôt.

A la fin du mois de mai, Mgr Faraud était à Paris, activant les préparatifs de son départ. De nombreuses recrues le rejoignaient ; la Congrégation lui donnait le Père Husson, du diocèse de Vannes; le Père Lecorre amenait toute une brigade : l'abbé Le Doussal, déjà prêtre et âgé de 40 ans, plein de zèle et de courage ; les abbés Leserrec, Dupire et Jolys encore séminaristes ; quatre jeunes Bretons désireux de se faire Oblats, en qualité de frères convers, et quelques bretonnes voulant se dévouer à nos missions comme Sœurs Grises.

Mon espérance de faire partie de cette belle caravane ne se réalisa pas ; d'accord avec notre Supérieur général, Mgr Faraud m'ordonna de rester une autre année. Pour me consoler, il me confia un travail important : l'impression d'une petite Bible, recueil des principaux récits de l'ancien et du nouveau Testament qu'il avait traduits en montagnais.

Un compagnon me restait dans le Père Petitot, qui n'avait pas achevé son grand dictionnaire polyglotte. Il y mettait une ardeur incroyable que j'essayais de modérer, en lui proposant quelques promenades.

Un jour, c'était en juillet, on nous annonce qu'un Congrès international des Américanistes devait se tenir à Nancy. On y traiterait l'histoire de l'Amérique avant la découverte de Christophe Colomb, l'ethnographie des races indigènes du Nouveau Monde. Qu'allait-il se passer ? N'avions-nous pas le droit de nous y intéresser, et peut-être de prendre part aux discussions ? Après avoir consulté nos supérieurs, nous partons sans retard. Nous avions alors un noviciat florissant à Nancy et nous y fûmes reçus à bras ouverts.

Le Congrès se réunit dans une vaste salle du palais ducal. De nombreux savants de différentes parties du monde y prirent place. On ne tarda pas à voir ce qui se tramait dans le

cerveau des promoteurs. Dès la première séance, un professeur de langue japonaise, M. de Rosny, revêtu d'un habit orné des palmes académiques, fit un pompeux discours. Il déclara que la science allait enfin dissiper les ténèbres épaisses dont plusieurs questions étaient encore développées, entre autres celle de l'origine des Américains ! Il essaya de prouver que les Américains ne descendaient d'aucune autre race humaine. A l'en croire, ils avaient tout simplement poussé comme des champignons ! Voilà le nouveau dogme que la libre-pensée voulait imposer à la croyance du monde entier, cherchant par ce moyen à saper la base de la religion catholique qui repose sur l'unité de la race humaine.

Il y eut un certain émoi dans la salle, car la ville de Nancy est une des plus catholiques de France. Nous étions stupéfaits de l'impudence de cet orateur. Le Père Petitot n'hésite pas, il se lève, demande la parole, proteste contre les assertions du professeur parisien et promet d'apporter des preuves à la séance suivante.

Des applaudissements accueillirent cette protestation. Les catholiques, en majorité dans l'assemblée, étaient heureux de voir se lever un champion de la vérité outragée. Le professeur eut un sourire de pitié pour le pauvre prêtre qui osait se poser en adversaire contre leur doctrine.

Le Père Petitot ne perdit pas de temps : muni d'une ample provision d'encre et de papier, s'adjoignant trois ou quatre secrétaires parmi les novices, il passa une grande partie de la nuit à rédiger des notes.

Le lendemain, à l'heure fixée, il était là avec tout un arsenal de raisons solides. La salle ducale était comble d'une foule impatiente d'entendre ce missionnaire qui avait passé 12 ans chez les Indiens de l'Amérique, qui avait appris leurs langues, qui avait parcouru leur pays jusqu'à la Mer Glaciale, pénétré dans l'Alaska, fréquenté les nations les plus septentrionales, même les Esquimaux voisins du Pôle Nord et en relations avec

les Echoutchis établis sur l'autre côté du Détroit de Behring. Ce qui prouvait non seulement la possibilité, mais la facilité de passer d'Asie en Amérique.

Le Père Petitot exposa ses preuves avec art, et, ce qui ne gâtait rien, en excellent français. Aussi, quand il eut fini son long discours, l'auditoire applaudit d'une telle façon que



ESQUIMAUX REVENANT DE LA CHASSE, AVEC LEURS CHIENS.
L'HOMME PORTE SUR SES ÉPAULES, COUCHÉ EN TRAVERS, UN ENFANT DE 7 ANS.

M. de Rosny dut s'avouer vaincu. Il essaya de se venger en lançant à son adversaire ce trait plein de fiel et de malice :

— « A beau mentir qui vient de loin ! »

Le Père Petitot, l'entendant, vient me chercher et me présente à M. de Rosny :

— Monsieur, vous me traitez de menteur. Si j'étais seul témoin des faits que j'ai exposés, vous pourriez peut-être

douter de ma véracité. Voici un confrère qui arrive, lui aussi, du fond de l'Amérique du Nord où il a passé de longues années au milieu des mêmes tribus : il peut vous certifier l'exactitude de ce que j'ai avancé.

Sur quoi, ce Monsieur nous tourna le dos, sans pouvoir cacher son dépit et sa mauvaise humeur.

Cette question ne fut pas la seule traitée au Congrès, qui dura du 19 au 22 juillet, mais celle-là primait toutes les autres. Au Père Petitot revient l'honneur d'avoir victorieusement défendu la vérité catholique et déjoué les projets des sectaires.

Après le Congrès, nous visitâmes Notre-Dame de Sion, où les Oblats avaient une maison et un beau juniorat ; Domremy, pays natal de sainte Jeanne d'Arc ; Reims avec sa magnifique cathédrale ; et nous rentrâmes à Paris.

Le Père Petitot se remit à l'ouvrage. De mon côté, je me disposai à commencer l'impression de la Bible montagnaise. J'écrivis à la maison de Bruxelles, à laquelle Mgr Faraud avait commandé la fonte des caractères syllabiques.

Rien n'était fait, et toujours on ne se pressait pas, je dus faire le voyage pour décider le fondeur à activer le travail.

Peu après mon retour, je recevais de Kerdaniel cette triste dépêche : « Votre frère très gravement malade ; venez vite si vous voulez le voir encore ». C'était mon frère Alphonse. Pour cause de santé, il avait dû abandonner le ministère paroissial et remplissait les fonctions de chapelain au château du Comte de Guébriant, situé près de Saint-Brieuc. Je pars aussitôt et le trouve à l'agonie. Il vécut encore trois jours, trois jours de grandes souffrances pendant lesquels il fut admirable. Ayant fait le sacrifice de sa vie, il n'avait plus que le désir du ciel. Après chaque crise, tout triste il me disait : « Que mon âme est chevillée au corps ! Quand donc brisera-t-elle ses liens ? » Souvent il répétait ces paroles : « Que Madame de Guébriant est bonne ! Qu'elle est bonne ! Une véritable mère

pour moi ! » Et en me serrant la main : « Que je remercie le bon Dieu de t'avoir ramené à temps pour que je puisse te revoir sur cette terre ! »

Doucement il rendit le dernier soupir. Le premier usage que je fis de ma voix fut pour chanter un service pour le repos de son âme.

ᔭᑫᑊᐅᑎᑊᙈ ᑌᑲᔩ ᒪᕠᐡᓭ ᐯᔭᕳᐊ·

ᙈᑕᑊ ᐊᓂᒋᒉᐟ, ᒪᕠ, ᐅᕳᐱ
ᓂᐅˢᐟᓗᓂ ᙈᔐᐠᐊᓂᒉᶻᑕᐤ ᙈᐧᑽᐊᔐᐠ
ᐯ ᐅˢᐦᐊᐠ, ᐅᑌˢᐱ ᐧᓭᑭ· ᓈᒉᐧᓭ
ᑯᙈᑌᑊ ᕳ ᓭᓗⁿ ᙈ ᐧᕦᐠᒉ ᐊᑌᕠᑊᒉᑎ
ᐁᑎᓂ ᔨᐠ ᑯᐠᑌᑊ·
ᑌᑲᐊ ᒪᕠ, ᐊᑕᑎᔨ ᐸᐠ ᙈᐠᒍ,
ᒍᐧᐎᑌ ᑯᓴ, ᒍᔐᔭᙈˢᕳ ᑫᑲᓂ ᕳ
ᑕᑊ ᑫᙈᔐᓂᑌ ᐅᑕᑊᕿᐠ·
_ ᐅᕳᔭ ᐁᑯᐠᑌᑊ ᓂᑌ·

SPECIMEN D'ÉCRITURE SYLLABIQUE
« AVE MARIA » EN LANGUE MONTAGNAISE (1)

J'attendais toujours avec impatience les caractères syllabiques, lorsque j'appris qu'ils étaient arrivés. Croyez-vous qu'on les remit à mon adresse ? La chose est si étrange qu'elle mérite d'être contée.

La police parisienne, défiante à l'excès (il faut se rappeler

---

(1) Par toi je laisse aller mon esprit (à la joie) Marie, très bien Celui qui-a-fait-la-terre t'aime, ton cœur près-de il est, toutes les femmes par-dessus tu-es grande, et Jésus, il-a-été dans-ton-sein, Lui seul est grand.

Sainte Marie, Le-Puissant sa mère tu es, nous-sommes-mauvais, quand même pour nous prie maintenant et quand nous-mourrons à la veille.

Très bien c'est ainsi si c'était.

que c'était quatre ans seulement après la commune), apprit par la douane que des caractères, inconnus jusqu'alors en Europe, fondus en Belgique où l'on savait que de nombreux révolutionnaires avaient trouvé refuge, étaient arrivés à Paris! Grand émoi dans les sphères officielles !... Ordre est donné de saisir ces caractères mystérieux, destinés évidemment à voiler un complot contre la sûreté de l'Etat... Tout cela se passait à mon insu. J'attendais livraison des caisses que le fondeur de Bruxelles m'avait expédiées, quand un agent de police se présente à notre maison, me réclame et m'emmène aux bureaux de la préfecture. Qu'est-ce qu'on me voulait dans ces quartiers-là ? Ma conscience ne me reprochait rien, et j'étais loin de penser que les caractères inoffensifs de nos livres sauvages avaient éveillé contre moi les soupçons du gouvernement. On ne tarda pas à m'instruire sur ce point. Un officier se présente, m'interroge, comme pour dresser un procès-verbal. Je réponds tout simplement que je suis un prêtre français, missionnaire en Amérique ; que pour faciliter l'instruction des tribus de l'Athabaska-Mackenzie j'avais reçu l'ordre de mon évêque de publier un livre dans leur langue, et que les caractères incriminés n'avaient pas d'autre but que de servir à l'impression de cet ouvrage. J'avais justement dans ma poche le petit catéchisme imprimé à Montréal, dont nos chrétiens se servaient depuis longtemps. Je le tire, le mets sous les yeux de mon inquisiteur, comme une preuve de la vérité de mes assertions. A cette vue, comparant les lettres du catéchisme avec les caractères de Bruxelles, le brave homme se sent désarmé, me fait des excuses et me promet de faire transporter à mon domicile les colis que la police avait interceptés.

En possession des caractères, je proposai l'impression du livre à une grande imprimerie près de notre maison. Le directeur accepta, à condition que j'y travaillerais moi-même. Il me fit donc donner des leçons de typographie par un ouvrier qui m'apprit à composer, à mettre en pages, etc... Ce travail

préliminaire se faisait dans ma chambre ; je tirais les premières épreuves sur une presse, faisais la correction, et quand j'avais préparé un nombre de pages suffisant pour remplir une grande feuille, un ouvrier venait prendre les paquets de lettres, les emportait à l'atelier où je l'accompagnais pour l'aider à les mettre à leur place dans les châssis. On tirait une première feuille que je corrigeais de nouveau, après quoi on imprimait à la vapeur les 3.000 exemplaires dont nous avions convenu. Il me fallait après chaque tirage laver les caractères, les remettre dans leurs casses, et recomposer de nouveau. C'est ainsi que j'appris tant bien que mal le métier de typographe. Plus tard je m'en servis dans nos missions, pour imprimer des livres en six ou sept dialectes différents.

*
* *

Pendant que le Père Petitot et moi travaillions ainsi à nos œuvres indiennes, une lettre du Canada nous causa la plus vive douleur :

— Le Frère Alexis a été tué et mangé par un Iroquois (1).

Ce bon Frère, religieux exemplaire, mon compagnon si dévoué à la Nativité, était parti en esquif avec un Iroquois, engagé de la Compagnie, et remontait la rivière Athabaska, emmenant une orpheline qu'il devait laisser aux Sœurs du lac la Biche. Plusieurs métis s'étaient mis en route avec leurs familles dans la même direction. Ils voyagèrent ensemble jusqu'au fort Mac-Murray d'où ils repartirent pour remonter les rapides. La crue du fleuve rendait le voyage plus lent et plus difficile. Les métis rebroussèrent chemin et retournèrent au fort pour y attendre

---

(1) Le F. Alexis Reynard était né le 28 septembre 1828, à Castillon, diocèse de Nîmes. Il fit ses vœux perpétuels dans la Congrégation des Oblats le 9 mai 1852, et mourut dans les premiers jours de juillet 1875.



la baisse de l'eau. Le Frère, par esprit d'obéissance, continua son voyage. Les vivres pourraient manquer, mais il avait un bon fusil et il tuerait bien un orignal, un ours ou quelqu'autre gibier. Animé par cet espoir et désireux de répondre à l'appel de Mgr Faraud, il encourageait l'Iroquois. Ils remontèrent ainsi jusqu'au-dessus du Grand Rapide et atteignirent la rivière des Maisons. Là, ils étaient à bout de forces et à bout de vivres. N'ayant rencontré aucun gibier, ils avaient épuisé leurs provisions, et se trouvaient loin de tout secours humain. Or, la faim est mauvaise conseillère, surtout chez un sauvage d'une tribu renommée comme la plus féroce de l'Amérique. L'Iroquois tua le pauvre Frère et se nourrit de sa chair !

Les Métis, qui avaient rebroussé chemin dans les rapides, se remirent en route au bout de trois semaines, et arrivèrent au lac la Biche. A la Mission, on attendait toujours le Frère Alexis et l'on prit des informations auprès des nouveaux arrivés.

— Il devrait être ici depuis longtemps, dirent-ils, car il a continué son voyage tandis que nous avons interrompu le nôtre.

L'inquiétude, la crainte s'emparent alors des esprits et des cœurs. On dépêche un excellent jeune homme, Julien Cardinal, à la recherche du Frère. Je donne le récit tel que je l'appris plus tard de la bouche même de Julien Cardinal.

— Je partis à travers la forêt. Arrivé à la rivière des Maisons je remarquai, sur la côte, des traces de pas à moitié effacées ; je suivis ces pistes et je découvris un petit monticule de sable que je me mis à fouiller. Je trouvai la tête du Frère ! Je la tire par les cheveux, elle me vient seule dans la main ! Elle portait la trace d'une balle. Ecartant le reste du sable, je découvre des os décharnés ! Il n'y avait plus à douter : le Frère avait été tué et mangé par l'Iroquois ! J'examine les environs, pénètre dans le bois voisin, aperçois les restes d'un feu, et, dans les cendres et le charbon, de petits ossements, des phalanges de

doigts et autres débris d'une main d'homme. En hâte je revins avertir le Père Leduc. Deux hommes furent envoyés avec un bateau et une sorte de cercueil pour recueillir les ossements du Frère et les ramener à la mission.

Mgr Faraud y arrivait peu après. Comment décrire sa douleur en apprenant cette affreuse nouvelle ? Le cher Frère Alexis avait été son premier compagnon à la Nativité, et l'avait toujours admirablement aidé dans tous ses travaux.

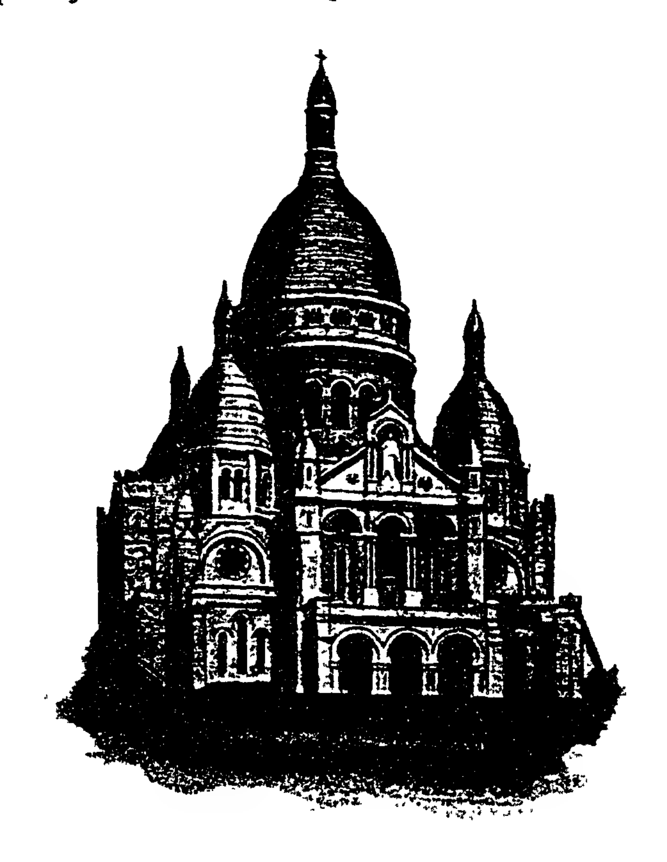
Qu'est devenue la jeune orpheline ? On n'en a jamais plus entendu parler ; on suppose, avec assez de vraisemblance, qu'elle aussi a été mangée. Quant à l'Iroquois, on le vit l'hiver suivant, vers la rivière la Paix, traînant une vie misérable. Il approchait en cachette du campement des Cris qui habitent cette contrée et prenait ce qu'il pouvait. Une nuit, aux alentours d'un camp, des chiens donnent l'éveil. Un homme sort de sa loge, armé d'un fusil, il croit voir un fauve passer entre les branches. Il tire. Le lendemain, au lieu d'un animal, il trouva un homme mort ! Il reconnut l'Iroquois !

J'ai revu bien souvent le lieu où notre cher Frère Alexis est tombé sous les coups du meurtrier. Une humble croix a été dressée. Quels tristes souvenirs elle nous rappelle ! Mais aussi quelle leçon d'obéissance héroïque le Frère Alexis nous a donnée !

*
* *

Nous nous remîmes au travail avec plus d'ardeur ; c'était un moyen de faire diversion à notre chagrin. Nous ne prenions de repos que le dimanche. Ce jour-là nous allions entendre les prédicateurs en renom, comme le R. P. Monsabré ; assister aux belles cérémonies religieuses. Il en est une que je n'oublierai jamais : la bénédiction de la première pierre de la Basilique du Sacré-Cœur sur la butte de Montmartre. On sait que le

Cardinal Guibert avait choisi les Oblats pour chapelains du monument projeté. Ils ont eu l'honneur d'occuper ce poste jusqu'au jour où des lois iniques les en expulsèrent. Leurs



BASILIQUE DU SACRÉ-CŒUR DE MONTMARTRE

sujets les plus éminents par le talent et le zèle consacrèrent à cette œuvre nationale un dévouement sans bornes. Ils contribuèrent dans une large mesure à la rendre populaire et à faciliter la construction de cette splendide Basilique. Les noms

des Pères Achille Rey, Voirin, Jean-Baptiste Lémius, Thiriet, Yenveux, etc... méritent d'être gravés sur les murs de ce magnifique temple avec ceux des fondateurs et des bienfaiteurs les plus insignes.

Une personne dévouée à nos missions de l'Athabaska-Mackenzie, Melle Berrod, alors présidente de l'Œuvre Apostolique des Missions, à Lyon, me fournit, sans y penser, le moyen d'illustrer la petite Bible. Ayant appris, par Mgr Faraud, les leçons de peinture que je recevais, elle m'offrit pour me perfectionner, un voyage à Rome. Une lutte s'engagea dans mon esprit entre le devoir et le plaisir, car il fallait renoncer au travail de Mgr Faraud. Après quelques réflexions, le devoir l'emporta. Je me servis de ce don, avec le consentement de la bienfaitrice, pour acheter les clichés nécessaires à l'illustration de notre livre.

Au milieu de tout ce travail matériel, Dieu m'accorda la joie d'aider à la conversion d'une protestante. Parlant anglais, les Sœurs de l'Espérance, chez lesquelles je disais la messe chaque matin, me mirent en relations avec une Norvégienne, réfugiée à Paris, et qui désirait devenir catholique.

A notre première entrevue, je lui demandai comment elle se sentait appelée à la foi catholique.

— J'avais des compagnes Anglaises à Paris, me dit-elle, nous allions nous promener ensemble. Un dimanche, nous passons près de l'église de la Madeleine. Sur la place et aux alentours, une immense foule... Nous nous arrêtons. Peu après nous voyons sortir de l'église et s'aligner sur le portique des enfants revêtus de robes blanches, avec des flambeaux et des encensoirs, des prêtres couverts de drap d'or, puis, au milieu d'eux, un autre prêtre tenant dans ses mains quelque chose de brillant que je ne connaissais pas encore, mais qu'on m'a



dit ensuite être l'ostensoir contenant la sainte Hostie. Quand le prêtre parut, toute la foule se mit à genoux. Une émotion subite s'empara de moi. Le prêtre leva l'ostensoir et forma le signe de la croix pendant que la foule inclinait le front jusqu'à terre. Jamais je n'avais vu rien de pareil. La cérémonie terminée, mes compagnes se moquaient en riant de la superstition des catholiques : moi, j'avais remarqué un grand nombre de Messieurs et de Dames de la haute société mêlés aux personnes de condition inférieure, et leur attitude religieuse m'avait impressionnée. Les railleries méprisantes de mes compagnes me choquèrent. Je ne pus m'empêcher de leur dire : « Pensez-vous donc être les seules à avoir de l'esprit ? » L'émotion que j'avais ressentie ce jour-là ne se dissipa point. Peu à peu le désir de partager la foi de cette foule grandit en moi. J'ai réfléchi, j'ai prié et maintenant je veux me faire catholique.

Que Dieu est bon pour ceux qui ont le cœur droit ! pensais-je avec le Psalmiste, après avoir écouté ce récit. Je lui donnai des leçons de catéchisme, et quand son instruction fut achevée, j'eus la consolation de la baptiser sous condition. La communauté fit fête ce jour-là, et la nouvelle convertie déclara n'avoir jamais été si heureuse de sa vie.

*
* *

Au printemps 1876, la petite Bible montagnaise était achevée ; je ne voulais pas quitter la France sans faire un pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes. Je demandais l'autorisation aux Supérieurs, et leur réponse fut un itinéraire tel que jamais je n'aurais osé l'espérer. Un vrai tour de France, qui allait me donner la joie de connaître les principaux pèlerinages et les œuvres de notre chère Congrégation.

Evidemment, on n'attend pas de moi une relation détaillée de ce long voyage. Un gros volume n'y suffirait pas, je cite seulement quelques noms et quelques faits.

Me voici en route. Premier arrêt à Paray-le-Monial. J'eus le bonheur de dire la sainte messe à l'autel de l'apparition, où Notre-Seigneur donna à sainte Marguerite la mission de répandre dans le monde la dévotion à son Sacré Cœur.

A Autun, visite à notre scolasticat alors très prospère.

A Lyon, salut à Notre-Dame de Fourvière.

A Notre-Dame de l'Osier, visite au premier noviciat des Oblats, où toute une phalange de jeunes gens brûlaient du désir de se dévouer au salut des âmes les plus abandonnées.

Sur le conseil des Pères, non par curiosité, mais dans l'intérêt de nos missions, je me laissais conduire à la Grande Chartreuse. Quelle belle promenade ! Arrivés à Saint-Laurent-du-Pont, nous gravissons un chemin tracé aux flancs d'une montagne, sur le bord d'un torrent fougueux, dans une gorge étroite où la nature semble avoir interdit aux hommes de pénétrer, tant on y côtoie de nombreux précipices. Au sortir de cette gorge s'étend un plateau assez large, entouré de hautes montagnes, au pied desquelles le monastère est construit. Les moines nous reçurent avec leur bonté proverbiale. On sait qu'ils ont inventé la fameuse liqueur, mais ce qu'on ne sait pas assez c'est leur générosité intarissable. Le T. R. P. Général écouta l'exposé que je lui fis de nos missions, feuilleta le livre que je venais d'imprimer, et dont je le priai de m'aider à en payer les frais. « Tenez, me dit-il, je n'ai que ce chiffon de papier à vous donner. » Il me mit dans la main un billet de 1.000 francs. De quel pas alerte, je descendis le sentier ! Pareil au savetier de La Fontaine à qui le financier donna cent écus, il me semblait posséder tous les trésors du monde, mais au lieu que le savetier perdit sa gaieté, ses chants, sa bonne



humeur, et devint inquiet, défiant, soupçonneux, je ne cessai de bénir le généreux bienfaiteur.

Après Notre-Dame de l'Osier, j'allais à Aix-en-Provence, berceau de notre Congrégation ; à Marseille, où je priais sur le tombeau de notre vénéré fondateur, Mgr Mazenod, et à Notre-Dame de la Garde.

Enfin j'arrivais à Lourdes. Une pieuse émotion s'empara de mon esprit et de mon cœur, en voyant la roche Massabielle où la très Sainte Vierge apparut si souvent à Bernadette, la grotte d'où jaillit la source miraculeuse qui coule toujours abondamment et guérit d'innombrables malades, la belle basilique que la piété des fidèles a fait construire.

Au retour, suivant mon itinéraire, je revins par Bordeaux, où je visitai la maison-mère de la Sainte Famille, dont un grand nombre de Sœurs se dévouent dans nos missions.

A Angoulême, la reconnaissance me faisait un devoir d'aller saluer l'évêque de cette ville, Mgr Sébeaux, bienfaiteur de ma famille et de nos missions. Monseigneur me reçut, comme fit le père de l'enfant prodigue, en ordonnant un festin où, si le veau gras manquait, d'autres mets ne firent pas défaut. Au risque de scandaliser quelque partisan de la tempérance absolue, je me permets de rappeler un petit détail. C'était à la fin du repas, Monseigneur me dit avec une aimable familiarité :

— Emile, vous savez sans doute que mon diocèse est le pays du Cognac, mais vous n'avez probablement jamais goûté de notre vrai Cognac et je veux vous le faire déguster. En tournée de confirmation, un brave paysan me fit présent de cette vieille bouteille. Laissez-moi vous en servir, non dans un petit verre, mais dans une simple cuillère à café, et vous me direz ce que vous en pensez.

— Ah ! Monseigneur, cela vaut infiniment mieux que la neige fondue que nous buvons souvent dans nos missions du Nord !

D'Angoulême je me dirigeai vers Pontmain, petit village du diocèse de Laval, où la population était encore tout émue de la célèbre apparition de la Sainte Vierge, le 17 janvier 1871, à deux jeunes garçons de la famille Barbedette, dont l'un s'est fait Oblat de Marie Immaculée.

A Tours, je priai sur le tombeau de saint Martin, dont nos



LE MACKENZIE ET SA NEIGE

Pères étaient les gardiens, où Mgr Faraud avait reçu la consécration épiscopale et prit sa devise : *Non recuso laborem.* Sur le point de mourir, saint Martin, devant les lamentations de ses disciples, avait adressé à Dieu cette prière : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail ». Notre Vicaire apostolique fit siennes ces paroles et y conforma toute sa vie.

Mon voyage terminé, mes adieux à ma bonne mère, à mes sœurs, à ma tante carmélite faits, je rentrai à Paris pour mes

préparatifs de départ. J'emballais soigneusement la presse à imprimer, les caractères montagnais, les livres, sans oublier des couleurs, des pinceaux.

Le Révérend Père Soullier, Assistant général, devait s'embarquer avec moi pour faire la visite canonique de nos Maisons du Canada.





EN ROUTE A TRAVERS LA PRAIRIE

CHAPITRE XI

A TRAVERS LA PRAIRIE CHEZ LES CRIS DU LAC LA BICHE (1876-1883)

Retour en Amérique en compagnie du R. P. Soullier. — Philadelphie. — Le Lac la Biche. — Saint-Albert. — Mes premières peintures. — Déception. — Importance stratégique du Lac la Biche. — Langue crise. — L'imprimerie. — Dans les rapides. — Vers le fort MacMurray au Nord et le fort Pitt au Sud. — Un jeune métis, mon fusil et *le jeu de la main*. — Un tour malicieux de mes chiens... — ... Et de mon cheval. — Construction de l'église. — Le moulin des PP. Tissot et Maisonneuve. — Mgr Faraud risque de mourir de faim. — L'insouciante gourmandise du métis. — Les cigares de Monseigneur. — Percée d'une route.

Notre départ pour l'Amérique eut lieu à la fin de mai 1876. La traversée se fit dans de bonnes conditions : point de tempête ni de gros vent, rien en un mot qui mérite d'être mentionné de ce côté, cependant notre voyage eut un carac-

tère spécial que je dois signaler. Nous avions à bord un bon nombre de personnes distinguées, entre autres les membres d'une commission envoyée par le gouvernement français aux Etats-Unis pour le représenter aux fêtes du 100e anniversaire de l'Indépendance américaine. Le comte de Rochambeau, descendant de celui qui avait combattu avec La Fayette pour conquérir cette indépendance, faisait partie de la commission et sa présence excitait une légitime curiosité. En outre, notre navire, au lieu de se rendre à New-York, se dirigeait vers Philadelphie où, cette année-là, une exposition universelle attirait une foule immense. Ce changement de port n'avait rien pour me déplaire, mais j'allais me trouver en pays complètement étranger et je craignais de tomber dans les pièges de quelque chevalier d'industrie ou de courir d'autre aventure désagréable avec le Père Soullier.

En arrivant à Philadelphie, tous les passagers étaient sur le pont ; les quais étaient couverts de monde. Je me tenais au premier rang et promenais mes regards sur cette foule, quand je vis un homme me faire des signes, en agitant son chapeau. Il m'avait reconnu, paraît-il, à ma barbe, je me demandais qui ce pouvait être ? Le navire avançait lentement, on se préparait à jeter l'ancre. Etant assez rapproché pour distinguer cet homme, je reconnais le Révérend Père Antoine, provincial des Oblats du Canada ! J'avertis le Père Soullier et tous les deux nous saluons avec joie ce bon Père. Comme je me sentis heureux d'avoir en lui un guide sûr qui nous pilotera dans cette ville, me dégagera de tous les embarras inévitables avec les agents de la douane et les compagnies de transport ! Ayant reçu avis de notre arrivée, il était venu à notre rencontre pour nous conduire à Montréal.

Auparavant il nous proposa une visite à l'exposition. Le Père Soullier accepta, il va sans dire que je ne me fis pas prier deux fois. Nous eûmes ainsi le plaisir de parcourir, rapidement il est vrai, ces vastes galeries où le monde entier

avait exhibé ses meilleurs produits. Les Etats-Unis avaient gardé la plus grande place pour leurs propres industries, et l'on ne pouvait s'empêcher d'admirer le merveilleux progrès réalisé pendant le premier siècle de leur existence.

Après cette intéressante visite, nous partîmes pour Montréal. Là, on m'attendait pour me mettre à la tête d'une petite caravane destinée à nos missions du Nord. M. l'abbé Jolys en faisait partie. Mgr Faraud l'avait laissé, l'année précédente, au grand Séminaire de Québec, et lui avait donné l'ordre de venir avec moi au lac la Biche. Je fus enchanté de l'avoir pour compagnon de route ; nous ne tardâmes pas à devenir de bons amis que nous sommes toujours restés. Les autres membres de la caravane étaient Sœur Carroll et quatre bonnes filles qui voulaient se dévouer au service des missions. Le Père Lacombe, prêchant à Montréal, avait fait appel aux personnes de bonne volonté ; ces bonnes filles avaient bravement répondu à son appel.

De Montréal le train nous conduisit tout droit à Saint-Paul, puis par une nouvelle ligne à Fargo. Dans ce trajet, je revis le Père Genin qui desservait tout une série de postes depuis Duluth jusqu'au lac Manito. Il fut très aimable et parut avoir oublié le chien que je lui avais fait manger dans le Mackenzie.

A Fisher Creek, nous eûmes de la peine à trouver place sur le *Steamboat* en partance pour Winnipeg ; de nombreux passagers l'encombraient, surtout des ouvriers allant aux mines d'or des Caribous, récemment découvertes dans la Colombie Britannique.

Aussitôt débarqués, nous traversons la rivière Rouge pour nous rendre à Saint-Boniface ; Mgr Taché nous reçoit avec sa bonté ordinaire et nous garde quelques jours à l'évêché. Sur ces entrefaites, le Père Soullier vient nous surprendre. Bon prédicateur, Monseigneur lui demande de prêcher le jour de saint Jean-Baptiste, fête nationale célébrée solennellement par tous les Canadiens français.



Nous nous remettons en route, le 25 juin, assis au milieu de caisses et de ballots, sur les charrettes d'alors, traînées chacune par un bœuf au pas tranquille et lent comme aux beaux jours des rois mérovingiens. Quelle différence avec mon premier voyage si mouvementé, si pittoresque, à travers les rivières et rapides, sur les barges de la Compagnie de la Baie d'Hudson se rendant au Portage la Loche ! La lenteur de la marche rendait encore plus désagréable la monotonie de ces immenses prairies. Heureusement, l'abbé Jolys et moi, nous pouvions laisser la caravane, partir en avant avec nos fusils pour tuer quelques canards dans de petits lacs près desquels nous passions. Il n'y avait aucun pont sur les rivières, dans ce temps-là, et on ne pouvait pas toujours les traverser à gué. Alors Lépine et ses Métis démontaient les charrettes, en formaient des radeaux. Un homme passait à la nage avec une longue corde, on y attachait un radeau que l'on tirait alternativement d'un bord à l'autre ; on transportait ainsi voyageurs et bagages. Les bœufs, les chevaux, poussés à l'eau, traversaient facilement. Arrivés de l'autre côté, il fallait démancher les radeaux, remettre les charrettes sur leurs roues, recharger les bagages ; tout cela prenait un temps considérable.

Avec les arrêts occasionnés par les orages et les pluies fréquentes, notre voyage au lac la Biche dura 70 jours. Nous ne rencontrâmes que peu de gens en chemin: quelques Indiens occupés à la chasse du buffalo qui rôdait encore dans les prairies. Au lac des Canards, une de nos filles, que l'on avait baptisée *la Mère André* parce qu'elle était destinée à la mission Saint-Laurent où résidait le Père André, nous quitta pour se rendre à ce poste situé dans le voisinage.

Après avoir traversé la Saskatchewan au Fort Carlton, nous atteignîmes le Fort Pitt, où le Père Colignon nous attendait avec bœufs, chevaux et charrettes. Lépine retourna à la Rivière-Rouge et, avec ce cher Père, nous prîmes la route du

lac la Biche. Le pays présente alors un aspect plus varié : de jolis lacs, de hautes collines, de belles forêts charment nos regards fatigués de la monotonie des plaines.

Enfin nous arrivons à la Mission de Notre-Dame des Victoires, bâtie sur la rive sud du lac la Biche. Quel bonheur de



COLLINE DE SAINT-ALBERT

revoir Mgr Faraud, le Père Leduc, un ancien condisciple du petit séminaire, les Pères Lesserrec et Dupire, le Frère Boisramé ; Sœur Carroll et nos trois filles éprouvèrent la même joie en entrant dans la maison des Sœurs. Pour comble de bonheur, Mgr Grandin arriva quelques jours après. Quelle bonne fortune m'advint alors. Ayant réglé les affaires qui l'avaient amené, il m'invita à l'accompagner à Saint-Albert et pria Mgr Faraud de me laisser partir, ce qui fut accordé sans difficultés. L'automne approchait, on hâta le départ.

Mgr Grandin était d'abord coadjuteur de Mgr Taché, avec future succession, mais les progrès de la foi dans les prairies de l'Ouest décidèrent le Saint-Siège à diviser de nouveau le diocèse de Saint-Boniface en créant le Vicariat apostolique de la Saskatchewan dont il fut chargé, plus tard il devint évêque de Saint-Albert. Ce poste était le plus important du pays après Winnipeg et Saint-Boniface. De nombreux Métis y avaient fixé leur demeure et possédaient des fermes qu'ils commençaient à cultiver. La Mission avait aussi des terres, un troupeau de bêtes à cornes, et de bons chevaux. On y cultivait presque uniquement les patates et l'orge, car on craignait pour le blé le froid de certaines nuits d'été.

La Mission de Saint-Albert est située sur la côte assez élevée de la rivière Esturgeon, qui sort du lac Sainte-Anne et se jette dans la Saskatchewan. Une belle église toute neuve, l'évêché d'une apparence plus que modeste, à côté le couvent des Sœurs beaucoup plus imposant, de l'autre des maisons assez proprettes alignées sur la côte, offraient un aspect plaisant à l'œil et semblaient promettre un avenir prospère. Edmonton n'était encore qu'un fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson où les Indiens des prairies venaient faire leurs échanges. Ce fort, il est vrai, avait l'avantage d'être situé sur les bords très élevés de la Saskatchewan, mais Saint-Albert l'emportait de beaucoup par le nombre de la population et le développement de l'agriculture.

A l'évêché résidaient le Père Lestang que j'avais vu jadis à Saint-Boniface ; le Père Blanchet, originaire du Mans ; les Frères Bowes, Vartieghem et Leriche, excellents ouvriers, qui venaient d'achever l'église.

Devant passer deux mois à Saint-Albert, je me risquai à décorer une chapelle latérale de cette église. Une statue de la Sainte Vierge se dressait au-dessus de l'autel. De chaque côté je dessinai des niches dans lesquelles je logeai des Saints. Pour les bons Métis, habitants du pays, qui n'avaient jamais

rien vu de semblable, ces peintures paraissaient dignes d'admiration, mais vraiment je n'avais pas lieu d'en être fier.

L'hiver avait durci la glace sur les lacs et les rivières ; la neige couvrait le sol : le temps arrivait de retourner au lac la Biche. Mgr Grandin m'y fit reconduire en compagnie du Père Blanchet. Détail intéressant : à Saint-Albert on ne se servait plus de chiens, mais de chevaux attelés à des traînes comme celles du Nord. Elles étaient cependant plus longues et plus larges : avec les bagages et les provisions, on trouvait encore moyen de s'y installer confortablement, tout en tenant les guides.


TRAÎNE A CHEVAUX

Au lac la Biche, une déception m'attendait ; sur l'ordre de Mgr Faraud, je dus renoncer aux missions du Mackenzie. Ce ne fut pas sans regret, et qu'allait-on faire de moi ? Selon toute apparence, il s'agissait de remplacer le Père Leduc qui n'avait été que prêté et devait retourner à Saint-Albert. Cette perspective m'effrayait : si quelques Métis parlaient français, la grande majorité parlait *cris*, ainsi que les Indiens des environs. Il y avait bien au lac de Cœur, à trois jours de distance, une tribu montagnaise à laquelle je pourrais rendre service, mais pour les autres il fallait savoir le cris et je ne le connaissais pas. Mgr Faraud se chargea de me l'apprendre.



Etant destiné à la mission du lac la Biche, dénommée Notre-Dame des Victoires, retraçons en quelques mots son histoire.

M. Thibault visita le premier cette région en 1845 et signala son importance géographique. La pénurie des missionnaires

ne permit pas de s'y établir avant 1864 avec le Père Remas, qui fixa d'abord sa demeure, une misérable cabane, dans le voisinage du fort de la Compagnie. Mgr Taché vint le visiter et choisit un autre endroit plus avantageux, où il fit construire la mission actuelle. Il attachait, lui aussi, la plus grande importance à cette fondation.

Mieux que personne, Mgr Taché connaissait le danger auquel le Vicariat apostolique d'Athabaska-Mackenzie se trouverait exposé dans un avenir peu éloigné, prévoyant les difficultés que la Compagnie rencontrerait bientôt dans ses entreprises de transports. Par suite, celle-ci refuserait de prendre les bagages des Missions du Nord, et c'était leur ruine certaine si on ne trouvait pas un autre moyen pour les ravitailler. Monseigneur, qui avait demandé l'érection de ce Vicariat pour se décharger d'un trop lourd fardeau, avait à cœur de ne pas l'abandonner.

Or il avait deviné que le lac la Biche pourrait devenir le point stratégique sur lequel on s'appuierait pour approvisionner le Vicariat. Du côté Nord, le lac la Biche se déversant dans la rivière Athabaska offrait une voie ouverte vers les contrées septentrionales. A la vérité, personne n'osait suivre cette voie, parce qu'on la représentait comme impraticable, à cause des rapides dangereux de la rivière Athabaska. Mgr Taché, voulant s'en rendre compte par lui-même, entreprit avec un Indien de passer en canot ces rapides. Il ne les trouva pas plus difficiles à franchir que ceux de la route du Portage la Loche. Du côté Sud, il suffirait d'ouvrir une route dans les forêts, entre le lac la Biche et les prairies, on aurait ainsi la communication avec Saint-Boniface ou Winnipeg et le reste du monde.

Pour exécuter ces projets, Mgr Taché appela deux missionnaires, les Pères Tissot et Maisonneuve. Avec le temps, facteur indispensable, ils développèrent la mission de Notre-Dame des Victoires, l'enrichirent d'un troupeau de bêtes à cornes

et de bons chevaux, défrichèrent le sol, cultivèrent le froment, bâtirent une maison de pierre afin d'y loger des Sœurs qui viendraient instruire les enfants, coupèrent les arbres de la forêt et ouvrirent un chemin qui reliait les forêts de la Biche aux prairies. Grâce à ce travail intelligent et énergique des Pères Tissot et Maisonneuve, cette mission devint capable de remplir le but que Mgr Taché s'était proposé. Il l'avait offerte à Mgr Faraud, quand la Compagnie renonça à transporter nos bagages en 1869.

Ainsi depuis l'année 1870, tous les missionnaires de l'Athabaska-Mackenzie, avec les bagages des Missions, ont passé par le lac la Biche, et cela a duré plus de vingt ans.

*
* *

Il est peut-être bon de dire un mot de ce qui formait l'approvisionnement annuel de nos missions. Il y avait d'abord les ornements et linges d'église, les vases sacrés et autres objets religieux, le vin de messe en mesure assez restreinte, un litre par mois étant alloué à chaque prêtre. Ensuite les vêtements pour tout le personnel, Pères, Frères, Sœurs et enfants des écoles qu'il fallait habiller de la tête aux pieds ; rations de thé, de sucre et de farine ; haches et autres outils, clous, vitres, ustensiles de cuisine, etc. ; poudre, plomb de chasse et balles, surtout une bonne provision de fil à rêt pour la pêche. Ajoutez à cela un assortiment varié d'articles destinés aux échanges. L'argent n'ayant pas cours dans l'Athabaska-Mackenzie, nous étions obligés de suivre la méthode employée par la Compagnie de la Baie d'Hudson qui payait avec les marchandises importées tout ce qu'elle achetait des Indiens, pelleteries, viande, poisson, etc., et les services de ses engagés. Le commerce des fourrures nous était interdit, mais nous avions besoin de bien des choses indispensables dans ce pays : peaux d'orignaux ou de cari-



bous pour faire des souliers, des mitaines et autres vêtements d'hiver; viande ou gibier d'occasion, quand on avait la chance d'en trouver, etc. ; il nous fallait aussi engager des Indiens, car nous ne pouvions suffire à tous nos travaux. Or, il n'y avait pas d'autre moyen de les payer qu'en donnant toutes sortes d'objets, ayant une valeur commerciale fixée par le tarif de la Compagnie. Il nous fallait aussi tenir un petit magasin dans chaque mission. Le transport de ces bagages s'effectuait une fois seulement dans l'été, et nous devions commander les objets deux ans d'avance.

Veut-on maintenant savoir quelles dépenses Mgr Faraud s'imposait pour approvisionner ses missions ? Comme moyenne de comptes, s'il achetait pour 25 piastres, il payait 75 piastres de transport. Ainsi, une livre de farine coûtait 25 sous au lac Athabaska et 50 sous à Good-Hope dans le Mackenzie. Cela fera comprendre combien Mgr Faraud avait eu besoin de solliciter la charité catholique en parcourant les diocèses de France et de Belgique afin de soutenir et de développer ses œuvres, et combien les missionnaires se trouvaient réduits à la plus grande pauvreté !

*
* *

Maintenant que vous connaissez l'importance du lac la Biche, revenons en 1877, au moment de mon installation dans cette mission.

Mon premier travail fut d'apprendre la langue crise avec Mgr Faraud comme protesseur. Je m'appliquai à cette étude avec la même ardeur que j'avais mise à étudier le montagnais. Quelle différence entre les deux langues : il n'y en a pas plus entre le jour et la nuit.

Si la prononciation du cris est douce et agréable, les règles de la grammaire claires et précises, la formation des mots simple et naturelle ; par contre les conjugaisons présentent

une telle complexité, de si nombreuses transformations, que l'on se croirait dans un labyrinthe, où des chemins sans nombre se croisent à l'infini et vous exposent à des égarements perpétuels. Cependant avec le temps, la réflexion et une bonne volonté persévérante, vous parvenez à saisir le fil. Alors, vous ne pouvez vous empêcher d'admirer la perfection incomparable de cette langue.



INDIENS CRIS

On dit qu'autrefois les diverses tribus du Canada et du Nord des Etats-Unis, se réunissant pour fumer le calumet de la paix et traiter leurs questions internationales, se servaient du cris, comme les peuples civilisés de l'Europe se servent du français dans leurs arrangements diplomatiques.

Mgr Faraud prenait plaisir à me signaler les beautés de cette langue. Plus d'une fois, en traduisant les sermons du Père Lacombe, il s'écria : « C'est aussi beau en cris que le français de Fénelon ! »

Je finis par apprendre le cris suffisamment pour exercer le



ministère de la prédication. Toutefois, pendant dix ans, je ne m'aventurai pas à débiter un sermon sans l'avoir écrit et fait corriger par les gens du pays.

Tout appliqué que je fusse à l'étude, je n'y employais pas cependant toutes les heures de la journée. J'eus le plaisir de m'aménager un petit atelier d'imprimerie, je mis en ordre la presse et le casier des caractères montagnais qui servirent aussi pour les livres cris. Mgr Faraud en fut si satisfait qu'il voulut devenir apprenti typographe avec le Père Blanchet. Nous publiâmes plusieurs livres, prières, catéchismes et cantiques, en cris et en montagnais. Nous en faisions la reliure ensuite quand nos autres occupations nous le permettaient.

Durant l'hiver, M. l'abbé Jolys fit une longue et douloureuse maladie. Il en guérit pourtant, mais Mgr Faraud ne le crut pas capable de résister aux travaux et privations des missionnaires du Nord ; l'été suivant il le renvoya à Mgr Taché. M. Jolys nous quitta donc, nous laissant tous bien peinés de son départ. La divine Providence l'avait destiné à une œuvre beaucoup plus importante que la direction d'une mission de l'Athabaska-Mackenzie, la fondation de la belle paroisse de Saint-Pierre, dont il est encore curé, dans le diocèse de Saint-Boniface.

Le Père Leduc était retourné à Saint-Albert, nous ne restions plus que Mgr Faraud, le Père Colignon et moi. Le travail ne nous manquait pas, outre le ministère, nous avions à organiser les transports. Monseigneur ne se ménageait pas et nous donnait l'exemple. Nous avions aussi les bons Frères Boisramé, Gérente, Milsens et Lorfeuvre qui nous aidaient de leur mieux.

L'un de nous devait toujours accompagner les barges dans leur voyage sur la rivière Athabaska jusqu'au fort Mac-Murray ; à plusieurs reprises on me confia cette besogne et j'eus ainsi l'occasion de faire connaissance avec les rapides réputés si dangereux. Je ne puis raconter toutes ces expédi-

tions, mais voici quelques détails. Dans ces rapides, malgré l'habileté des guides et des rameurs, les barges touchent parfois des rochers cachés sous l'eau. Il faut alors aller à terre pour réparer le mal.

Un jour, le choc fut si fort et le trou fait aux flancs du bateau si grand que nous eûmes toute la peine du monde à gagner terre. Quel malheur pour nos pauvres missions ! Nos Métis sont admirables dans ces circonstances. Prompts comme la foudre, ils se précipitent sur les caisses et les ballots, les jettent sur le rivage, se mettent à tirer la barge hors de l'eau et à la radouber de leur mieux. En prévision de ces accidents, on se munit toujours de clous, d'étoupe, de goudron. Dieu merci, cette fois-là une barge seulement a subi ce désastre. L'autre, saine et sauve, vient à notre secours. Il faut sauver le contenu des bagages, avant tout le fil à rêt, car la vie de nos missionnaires en dépend. Vite on décloue les caisses du fil, qui est délié et suspendu aux branches pour le faire sécher. Malgré les toiles goudronnées qui enveloppent les autres ballots, l'eau s'est infiltrée. Le sucre se change en sirop, une minime quantité échappe au naufrage. Le thé, mouillé aussi, est étendu sur des couvertures ; il perdra sans doute de sa force et de son arome, mais on le fera bouillir un peu plus. Les sacs de farine se revêtent à l'intérieur d'une pâte épaisse, qui deviendra une croûte solide et protégera la masse tout en lui donnant un goût de moisi. Les ornements, linges d'église sont hélas ! bien endommagés ; espérons que les Sœurs les remettront en état. Maintenant, le déballage terminé, il faut attendre que tout cela sèche, puis réemballer tant bien que mal. Chaque année, quelque accident de ce genre cause des dégâts aux approvisionnements des missions. Ajoutez encore ceux provenant des orages, des pluies abondantes et vous comprendrez que les missionnaires, en déballant leurs caisses, ne trouvaient pas toujours leur compte. Ils apprenaient ainsi à se contenter de peu, même à se passer de beaucoup d'objets très utiles.

L'autre voyage, aller chercher les bagages au fort Pitt, n'offrait pas les mêmes dangers. A cheval, je surveillais la caravane composée d'une dizaine de charrettes traînées chacune par un bœuf, sous la conduite de trois ou quatre Métis. C'est la marche monotone dont j'ai déjà parlé ; une semaine suffit pour se rendre au fort, car les charrettes sont vides. Naturellement, le retour prend plus de temps : il faut traverser des ruisseaux et la rivière Castor sur lesquels il n'y a pas de ponts ; des marécages d'où les bœufs se tirent difficilement avec leur charge, et autres causes qui occasionnent d'assez longs retards.

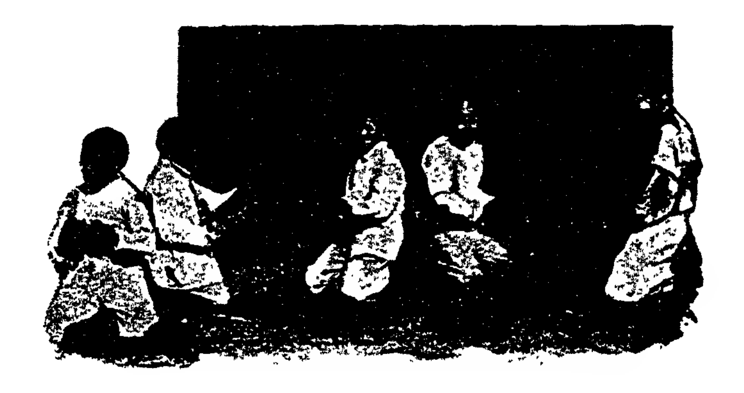
On ne rencontrait personne sur le chemin, mais on passait près du lac la Grenouille, où le Père Fafard établissait alors une mission. Hélas ! peu d'années après, dans la révolte de 1885, il tombait, avec le Père Marchand, victime des Cris infidèles qu'il cherchait à convertir.

Au fort Pitt se trouvait aussi une mission, et souvent nous devions y attendre l'arrivée de nos bagages, expédiés d'Edmonton. Les vivres n'étant pas toujours en abondance, on devait recourir à la chasse. A ce propos, voici une histoire qui m'arriva.

Etant à court de vivres, je prêtais mon fusil à un de nos Métis pour faire un tour de chasse. Il part, rencontre en chemin des Cris qui l'invitent à jouer à la main. Il ne peut résister à la tentation : la communauté du sang, des goûts, des habitudes l'avait rendu aussi passionné pour ce jeu que ses parents indiens.

En quoi consiste ce jeu ? Rien de plus innocent à première vue. Deux hommes (quelquefois plusieurs) sont assis sur le sol en face l'un de l'autre, les jambes croisées. Un troisième bat du tambour à petits coups saccadés, rythmant les gestes et contorsions des joueurs qui se démènent comme des diables dans un bénitier, et poussent des eh ! eh ! et des ah ! ah ! frénétiques. Les voisins accourent avides d'assister à la lutte,

avec autant d'empressement que des hommes civilisés en mettent à voir des boxeurs s'assommer à coups de poings. L'un des joueurs a mis un tout petit objet dans une de ses mains. Il les agite de mille manières et les présente fermées à son adversaire. A celui-ci de deviner dans quelle main se trouve l'objet ; il lance le doigt (on appelle cela *flécher*) vers celle qu'il croit la bonne ; s'il tombe juste, il a gagné la partie. A son tour, il cache le fétu dans ses mains : à l'autre de deviner, et ainsi de suite. Celui qui se trompe a perdu et doit



ENFANTS DE L'ECOLE JOUANT A LA MAIN

payer. Mais voici où le jeu cesse de paraître un simple enfantillage. Les joueurs ne s'arrêtent pas là, ils continuent de plus belle, toute la journée, toute la nuit, ne songeant ni à manger ni à dormir, tant qu'ils ont quelque chose à mettre sur le tapis : armes, vêtements, pelleteries, chevaux, loges, jusqu'à leurs femmes et leurs enfants, tout y passe.

Voilà donc mon jeune homme engagé dans cette lutte : il gagne d'abord et s'anime de plus en plus ; la chance l'abandonne, il perd tout ce qu'il a gagné ; il perd ensuite tout ce qu'il a, même sa chemise. Ne possédant plus rien, il joue mon fusil.

Sur ces entrefaites, le sifflet du *Steamboat* se fait entendre et sépare les combattants. Le soin de recevoir nos bagages, de les charger sur nos charrettes m'empêche de penser à mon fusil, et nous nous mettons en route. Un ou deux jours après, à la vue d'une perdrix, je le demande et ne fus pas peu surpris d'apprendre ce que je viens de raconter.

Si nous n'avons pas pu abolir complètement ce jeu de main, qui en soi n'a rien de condamnable, nous avons réussi cependant à amener nos Indiens à se modérer, à ne mettre à l'enjeu que de petites bagatelles, au lieu d'y risquer tout leur avoir, comme ils faisaient autrefois. Je ne prétends pas cependant que nous ayons fait disparaître tous les abus.

*
* *

Durant l'hiver 1878, je commençais à prêcher une retraite aux Sœurs, quand des Montagnais vinrent me demander pour un malade. Ils appartenaient à la mission de l'Ile à la Crosse et demeuraient au lac Brochet.

— Le cas presse, me dirent-ils, c'est pourquoi nous nous adressons à toi.

— Combien de jours avez-vous mis pour venir ici ?

— Cinq jours, répondirent-ils.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Je priai les Sœurs de m'excuser, j'attelai mes chiens et partis avec les Montagnais. Hélas ! le malade ne nous avait pas attendus. On achevait de l'enterrer quand nous arrivâmes. Je ne pus que bénir sa fosse. Ma peine ne fut pas entièrement perdue, tous les chrétiens de l'endroit profitèrent de ma visite pour se confesser.

En revenant, quel vilain tour les chiens m'ont joué ! Nous approchions du lac la Biche ; ils avaient hâte, paraît-il, de rentrer au logis, car, comme s'ils s'étaient donné le mot, les voilà qui partent au galop et me forcent de courir après eux. Ordinairement, il suffit de leur crier oh ! ils s'arrêtent ; plus

je criais, plus ils redoublaient de vitesse. Au bout de deux heures de course, je les atteignis, grâce à une souche qui accrocha la traîne. A bout de souffle, pour me reposer et les punir, je les obligeai à me traîner jusqu'à la mission. On ne s'imagine pas quel instinct malicieux excite parfois ces



MGR GROUARD A CHEVAL

animaux. On dirait qu'ils ont le diable au corps et qu'ils prennent plaisir à se moquer de vous. Cependant, tout considéré, ils rendent beaucoup plus de services qu'ils ne causent de désagréments, et méritent qu'on leur pardonne une escapade. Nous avions bien des chevaux, mais ils n'auraient pu se rendre au camp des Montagnais, faute de chemin et faute de fourrage. D'ailleurs, le cheval a quelquefois des caprices encore plus dangereux.

Un jour d'été, nos frères faisaient les foins dans une prairie assez éloignée : le Père Colignon se trouvait avec eux et je voulus aller les voir. Nous avions une belle jument un peu ombrageuse, portant bien. Le désir me prit de m'en servir pour cette promenade. Je vais la chercher, l'amène à la porte de la maison, lui mets la selle et saute dessus. Plus rapide que l'éclair, elle se cabre, se dresse sur ses pattes de derrière, se jette sur le dos, m'écrasant presque sous son poids, puis part au galop. Heureusement, je n'avais qu'un pied dans l'étrier et je le dégageai de suite, sinon l'animal m'aurait entraîné je ne sais où, comme un nouvel Hippolyte. Une bonne Sœur m'avait vu et poussa un cri d'effroi, en l'entendant Mgr Faraud se hâte d'accourir. On me releva tout contusionné et on dut me porter dans ma chambre. Trois ou quatre jours de repos suffirent pour me remettre, mais, avec l'âge, les rhumatismes ont découvert les endroits touchés et me rappellent cette aventure.

*
* *

Nous n'avions pas d'église convenable au lac la Biche, on décida d'en construire une nouvelle, toute en planches. Mgr Faraud eut une idée géniale.

Dieu l'ayant prédestiné à être le premier Vicaire apostolique dans une contrée, la plus inhospitalière du globe, lui avait accordé des qualités merveilleuses pour l'œuvre des missions : zèle et dévouement sans bornes pour la gloire de Dieu et le salut des âmes les plus abandonnées, intelligence supérieure pour pénétrer les arcanes d'une langue inconnue jusqu'à lui, force herculéenne pour supporter les fatigues, aptitudes à se former aux métiers les plus utiles dans ce pays, ceux de charpentier, de menuisier, de forgeron, etc.

Il avait remarqué dans ses voyages les progrès des industries diverses, surtout des scieries. Or les Pères Tissot et

Maisonneuve avaient établi près de la mission, au barrage d'un ruisseau qui se jette dans le lac, un moulin à farine. Monseigneur adapta à cette force motrice une scie circulaire dont il fabriqua lui-même tout l'outillage nécessaire. Après quelques tâtonnements inévitables, il réussit à débiter toutes les planches dont il avait besoin. Nous allions à tour de rôle l'aider dans ce travail. Le cher Frère Boisramé admirait la rapidité et la régularité avec laquelle de gros arbres se laissaient couper tranche par tranche. Il se rappelait combien nous avions eu de peine ensemble à la Providence comme scieurs de long ; il se promettait bien de ne plus employer cet outil qu'il appelait un instrument de torture, inventé jadis par des barbares ignorants.

Enfin, quand tous les matériaux furent assemblés, Mgr Faraud, avec l'aide du cher Frère Bowes surtout, très habile ouvrier, se mit à construire une belle église en style gothique. Lorsqu'elle fut achevée, on me confia le soin de l'orner de peintures à l'intérieur ; à la voûte un ciel d'azur parsemée d'étoiles dorées, tout à l'entour diverses ornementations et j'eus l'audace d'entreprendre, sur toile, au-dessus du maître autel, un grand tableau : Notre-Seigneur en croix avec la Sainte Vierge et saint Jean de chaque côté. Cette peinture impressionna beaucoup nos Indiens qui ne se lassaient pas de la regarder et même plusieurs versaient des larmes d'attendrissement devant cette image rappelant tant d'amour. Quelle meilleure récompense pouvais-je espérer de mon travail ? Mgr Faraud s'en montra satisfait et manifesta le désir de voir ce tableau reproduit dans toutes nos églises.

Au printemps de 1879, Mgr Faraud, malgré la goutte et la sciatique dont il souffrait, voulut visiter ses missions. Il prépare, comme à l'ordinaire, le transport des bagages amenés du fort Pitt, l'été précédent, et qui attendaient la débâcle des glaces. Nos deux barges étant chargées, nous accompagnâmes Monseigneur d'abord à l'église pour recevoir la béné-



diction du Saint Sacrement ; ensuite au rivage, et ce n'est pas sans de légitimes appréhensions que nous le vîmes s'em-



UNE DES PEINTURES DE MGR GROUARD
MISSION DE LA NATIVITÉ

barquer. Il se proposait de passer l'hiver à la Providence, dans le Mackenzie, de revenir l'année suivante.

D'avance il avait dressé son plan avec Mgr Clut qu'il

envoyait en France chercher des missionnaires et des aumônes. De nouvelles résidences permanentes avaient été établies : au Fond-du-Lac, avec le Père Pascal ; au fort Dunvegan, avec le Père Tissier ; au fort des Liards, avec le Père de Kérangué ; au fort Norman, avec le Père Ducot. Il fallait entretenir ces postes, sous peine de voir les âmes en proie aux ministres protestants que le Révérend Bompas faisait venir d'Angleterre, avec les subsides abondants des Sociétés bibliques et l'appui de la Compagnie.

On peut juger de notre embarras financier par cet avis de Mgr Faraud : « Rappelez-vous que si je puis vous allouer une certaine somme, vous devez compter que les deux tiers de cette somme paieront à peine le transport des objets que vous achèterez avec l'autre tiers ». C'est pourquoi le régime primitif n'avait pas reçu grande amélioration, malgré le développement de la culture au lac la Biche. Le blé et la farine étaient un peu plus abondants, ce qui permettait d'en fournir une petite provision à nos Pères, mais on pouvait toujours dire avec les apôtres : *Quid hoec inter tantos ?*

Mgr Clut alla donc en France solliciter la charité. Dieu bénit ses efforts, il revint au milieu de l'été 1880 avec des ressources et surtout de bons missionnaires : les Pères Joussard et de Chambeuil ; les Frères Ancel et O'Brien. Nous laissant le Père de Chambeuil, il partit avec ses autres compagnons et ses guides. Il courut de grands dangers dans les rapides où il faillit périr ; grâce à Dieu il arriva sain et sauf à la Nativité où Mgr Faraud le rejoignit peu après. Nos vénérés prélats eurent ainsi la consolation de s'entretenir des affaires des missions, mais durent bientôt se séparer.

Mgr Faraud avait encore un long voyage à faire. Cette fois, la Compagnie mit à sa disposition un superbe canot qui avait servi au gouverneur dans la visite des postes de traite. Tout alla bien jusqu'au-dessus du fort Mac-Murray, à l'endroit où se trouve le rapide de la Montagne. Pour passer ce rapide,

tout le monde mit pied à terre, le canot parut assez allégé, et l'on ne débarqua pas les provisions. Monseigneur, ayant de la peine à se traîner, n'y fit pas attention. Les hommes, avec le Frère, halaient le canot, prenant les précautions ordinaires. Au milieu des tourbillons et des vagues en furie, le canot chavira et les provisions disparurent. Il fallut retourner à Mac-Murray pour s'en procurer d'autres. Cette leçon profita aux voyageurs, qui firent les portages nécessaires et passèrent tous les rapides sans autre accident.

Mais cela leur prit plus de temps qu'ils n'avaient compté Arrivés à la rivière des Maisons, de sinistre mémoire, ils constatèrent qu'ils n'auraient pas assez de vivres pour achever le voyage. Mgr Faraud s'adressant à un de ses hommes, François Laroque :

— Tu vois, lui dit-il, où nous en sommes. Connais-tu le chemin qui coupe à travers bois et mène au lac la Biche ?

— Je connais ce chemin, il est moitié plus court qu'en suivant la rivière.

— Eh bien, veux-tu partir seul et porter une lettre au Père, à qui je demanderai de nous envoyer des provisions ?

— Je le veux bien, je crois que c'est la seule chose à faire.

— Tu promets de ne pas t'amuser en route et de remplir cette commission le plus vite possible ?

— Je le promets.

— C'est bien, j'écris un mot au Père, je vais te donner une partie des vivres qui nous restent ; j'ai confiance que tu feras ton devoir comme il faut.

François, ne portant que son fusil et la ration promise, se lança dans la forêt ; les autres, animés par l'espoir de recevoir bientôt du secours, continuèrent leur marche sur la grève, en tirant le canot à la cordelle.

Notre François avait sans doute bonne intention, mais, avant la fin de sa première journée, il rencontra une ourse avec ses deux petits qui, entendant le bruit de ses pas, prirent la fuite

et grimpèrent sur un arbre. François les voit ; excellent chasseur comme le sont tous les métis, il tue la mère d'abord, les oursons ensuite ; tous les trois dégringolent de l'arbre, tombent à ses pieds. Il ne songe plus qu'à profiter de la bonne occasion de faire de copieux repas : dépèce ces animaux, fait du feu, met un gros quartier à rôtir, oubliant ses belles promesses de porter sans retard la lettre que Monseigneur lui a confiée. Il se bourre de viande, et, comme la nuit approche, il pense qu'il fera bien de camper où il est. Il se couche, se plonge dans un profond sommeil d'où le soleil a de la peine à le tirer. Il se lève, rallume le feu, se prépare un copieux déjeuner. Il va partir enfin, mais comment laisser là tant de belle viande ? Ayant encore une longue distance à parcourir, la prudence lui suggère d'en emporter le plus possible. Il se charge en conséquence ; bientôt le poids le fatigue, ralentit sa marche.

— Reposons-nous, se dit-il, prenons des forces en faisant un bon repas ; cela diminuera toujours un peu mon fardeau.

C'est ainsi que mangeant bien, dormant bien, se reposant plus que de raison à chaque étape, il achève son voyage et arrive au moins trois jours plus tard qu'il n'avait promis.

En me remettant la lettre de Mgr Faraud, il me raconta lui-même ce que je viens d'écrire ; il n'eut pas honte d'ajouter :

— Dépêchez-vous d'envoyer des vivres, car c'est certain qu'ils n'ont plus rien à manger !

J'engageai de suite deux hommes qui partirent en canot avec des vivres. Traverser le lac la Biche, descendre la petite rivière jusqu'à son confluent avec la rivière Athabaska, cela demande trois bonnes journées. Ils trouvèrent là nos voyageurs qui, depuis trois jours, ne vivaient que des fruits d'églantier. Encore n'en trouvaient-ils pas assez pour apaiser leur faim, si bien que le frère Boisramé se vit réduit à faire bouillir un sac de peau d'orignal dans lequel il mettait sa chaudière de voyage. Ce sac était noir comme le charbon.

— Mais, me dit le frère, je l'ai fait bouillir trois fois, lavé à grande eau avant de le faire cuire pour tout de bon, me proposant de le réduire en gelée et de l'assaisonner avec des boutons d'églantier.

Devant des provisions plus substantielles, le frère renversa sans regret la chaudière et son contenu.

Les fatigues, les privations du voyage furent bien vite oubliées, Monseigneur reprit ses habitudes laborieuses, à l'imprimerie et à la reliure durant l'hiver, au jardin à la belle saison, quand il n'avait pas quelque travail de menuiserie. Il aimait les fleurs et en formait de magnifiques plates-bandes. Il essaya même de cultiver le tabac, réussit assez bien pour nous fabriquer des cigares au Père Colignon et à moi. Entre temps il donnait des leçons de langue montagnaise au Père de Chambeuil, destiné au lac Athabaska. Ce cher Père ne demeura qu'un an au lac la Biche, d'où il se rendit à la mission de la Nativité pour aller remplacer le Père Pascal au Fond-du-Lac.

Le printemps suivant, l'eau était si basse dans la rivière la Biche que nos barges ne pouvaient y passer avec leur chargement, nous fûmes obligés d'ouvrir un chemin de terre jusqu'à la rivière Athabaska.

Dur travail, il fallait bien l'entreprendre ou laisser nos missions périr de misère. Déjà Mgr Faraud avait essayé de se frayer une route terrestre du lac la Biche au fort MacMurray, afin d'éviter les rapides. Il y consacra une somme considérable et se flattait de réussir ; mais il avait été mal renseigné par un Indien passé par là en hiver, où tout est gelé profondément, tandis qu'en été ce n'est qu'une suite de marécages, de fondrières impraticables.



UNE VUE DE RAPIDE

CHAPITRE XII

AU FORT DUNVEGAN ET A LA GRANDE PRAIRIE CASTORS ET MÉTIS IROQUOIS (1883-1887)

Au Petit Lac des Esclaves. — Sublime charité. — La Rivière la Paix. — Le Père Tissier. — Le pays de Dunvegan. — Je retrouve le docteur Mac Kay. — Les Castors. — Le P. Husson. — La Grande Prairie. — Les métis Iroquois. — Les carpes. — Napoléon Thomas et l'ours gris. — Construction d'église. — Peinture sur peau d'orignal. — La révolte des Métis et des Cris. — Au fort Vermillon. — Les lièvres. — Diminution croissante de la tribu des Castors. — Retour au lac la Biche.

Le premier mars 1883, le Père Dupire nous arrivait du Petit Lac des Esclaves et nous apportait la nouvelle que le Père Tissier souffrait d'une grave infirmité à Dunvegan. Monseigneur me chargea d'aller remplacer le malade.

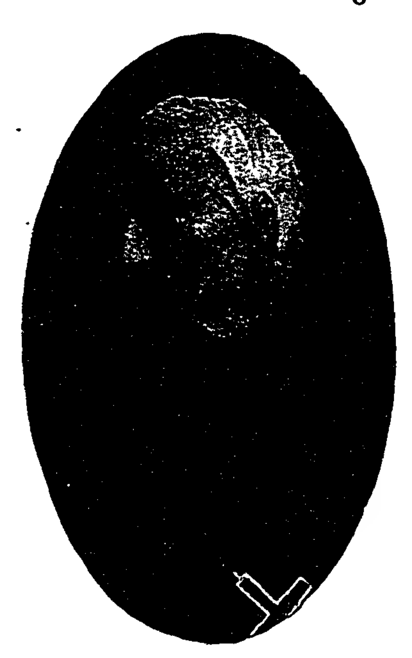


Je pars aussitôt avec le Père Dupire, un jeune Irlandais, employé de commerce, et un Métis. Après onze jours de marche à la raquette nous arrivons à la Mission Saint-Bernard, située à l'extrémité Ouest du Petit Lac des Esclaves, lequel mesure 75 milles de long sur 8 à 10 milles de large en moyenne. Des Métis et des Cris demeurent tout à l'entour et vivent en partie de la pêche. Le Père Lacombe les évangélisa le premier dans des visites passagères. Plus tard, le Père Remas y établit une résidence et reçut le Père Dupire comme compagnon. La cabane primitive du Père Remas avait fait place à une maison plus convenable avec grande salle, quelques chambres, et une cuisine qui servait aussi de réfectoire.

En entrant dans cette pièce pour le repas, je fus presque suffoqué par l'odeur nauséabonde qui remplissait l'appartement. On me montra dans un coin un vieux Métis gisant sur le plancher, enveloppé de couvertures malpropres, le corps rongé de plaies incurables dont la vue était plus écœurante encore que l'odeur. Sa fille, veuve, assez âgée, qui faisait l'office de cuisinière, avait le nez dévoré par un cancer. Réduite à la misère, elle avait supplié les Pères de donner un abri à son vieux père malade et elle avait offert ses services de ménagère. Après avoir touché la main à ces infortunés je me mis à table, mais l'appétit, aiguisé pourtant par un long voyage, tomba subitement au-dessous de zéro. Les Pères, accoutumés à ce régime, prirent leur repas comme à l'ordinaire. En sortant, je ne pus m'empêcher de désapprouver leur trop charitable condescendance ; ils se défendirent si bien que je finis par admirer leur héroïque dévouement. Ils ont gardé pendant deux ans et plus ce pauvre vieillard qui, m'ont-ils dit, les édifiait par sa patience et sa résignation.

Je repartis pour Dunvegan avec le Père Lesserec. Tout le monde connaît aujourd'hui la Rivière la Paix, c'était alors un pays inconnu. Les premiers explorateurs y pénétrèrent par le lac Athabaska. Le fort Chipewyan y établit quatre ou cinq

postes de traites, échelonnés sur une distance de 800 milles jusqu'aux pieds des Montagnes Rocheuses, qui restaient sous sa dépendance. Tous ces postes recevaient leur ravitaillement par la voie du Portage la Loche. Qu'on se rappelle la pénible tâche qu'un bateau partant de Saint-John ou de Dunvegan avait à remplir. Il descendait la rivière la Paix après les glaces, se joignait à la flotille des autres barges au fort Chipewyan, remontait la rivière Athabaska jusqu'au fort Mac-Murray, et ensuite la rivière Eau-Claire jusqu'au Portage la Loche. L'équipage transportait à dos toutes les pelleteries ramassées durant l'hiver, les embarquait à l'autre bord de ce Portage, descendait au lac Athabaska d'où il reprenait le chemin de la rivière la Paix et se trouvait quelquefois arrêté par les nouvelles glaces avant de rallier son point de départ. Avec de telles difficultés, on comprendra les privations des missionnaires et surtout celles que dût s'imposer le Père Tissier, fondateur de la Mission Saint-Charles au fort Dunvegan.

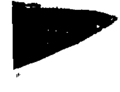


R. P. TISSIER

Sa résidence se composait d'une maison de 35 pieds sur 25, construite en troncs d'arbres équarris. Il avait pris 10 pieds sur la longueur pour en faire un petit sanctuaire de 8 pieds de large fermé par des rideaux d'indienne. De chaque côté, une pauvre chambrette. Un plancher bas, surmonté d'un toit



de perches et d'écorces d'épinettes, complétait cette maison. Le Père Le Doussal tint compagnie quelque temps au Père Tissier, puis reçut l'ordre d'évangéliser les Cris du lac Athabaska, et le Père Husson le remplaça. Non loin de la Mission s'élevait une maisonnette qui servait de cuisine et de réfectoire, où je retrouvai une des bonnes filles que j'avais amenées de Montréal en 1876. Elle s'appelait Delina Assalin et partageait, en l'allégeant de son mieux, la misère commune. Aussitôt arrivé, je fis savoir au Père Tissier que je venais le relever de sa charge et que Mgr Faraud le rappelait afin de lui procurer les soins que réclamait son état. Le cher Père me prit dans sa cellule, me découvrit son infirmité : un cri s'échappa de ma poitrine, des larmes jaillirent de mes yeux. Il souffrait d'une hernie inguinale de la grosseur de ma tête. Malgré cela, il vaquait encore à certains travaux et prenait soin d'une étable où il avait pu loger quelque bétail.



Le temps pressait, on était à la fin de mars. Il partit dès le lendemain conduit par le Père Lesserec qui le coucha dans sa traîne. Au Petit Lac des Esclaves il attendit le printemps. Le dégel s'accentuait, et ne lui permettait pas de continuer son voyage. De là il se rendit à Saint-Boniface. Les docteurs le guérirent si bien qu'il vit encore aujourd'hui en bonne santé et rend d'utiles services, malgré son grand âge. Parmi les plus dures épreuves qu'il eut à supporter à Dunvegan, la plus cruelle fut la perte du frère Thouminet, saint jeune homme qui s'était fait religieux Oblat afin de se dévouer aux missions. Mgr Faraud le lui avait envoyé en 1876. Avec ce cher frère, le Père Tissier avait créé un jardin, d'où il espérait tirer en grande partie sa nourriture quotidienne, car toutes sortes de légumes y croissaient admirablement. Il avait même entrepris de former un troupeau. Des Américains avaient traversé les Montagnes Rocheuses, remontant la rivière Fraser, et, après un portage au lac Mac-Leod, étaient arrivés, par une des branches de la rivière la Paix, à Dunvegan, où ils

faisaient une concurrence acharnée à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Bien plus généreux envers le Père que le « bourgeois » du fort, ils lui amenèrent une ou deux vaches, puis un taureau. Cela promettait bien. Malheureusement quelques années après, ce cher frère Thouminet se noya dans la rivière et le Père Tissier resta seul. Ces travaux de toutes sortes lui valurent l'infirmité qui le força à quitter la Mission.

Disons un mot du pays et des gens qui l'habitent. Au cours des siècles, la rivière la Paix s'est creusée un lit profondément encaissé entre des côtes très élevées. A de grands intervalles ces côtes s'écartent et laissent place à un plateau bas et étroit. Sur un de ces plateaux inférieurs, se trouve, au Nord, le fort Dunvegan. En aval, à quelques arpents, est située la Mission Saint-Charles ; et en amont, la résidence du ministre protestant. Quatre cents pas environ en arrière se dresse à pic, une côte de 900 pieds de hauteur. Là, s'étendent de vastes prairies parsemées de touffes d'arbres, de forêts, de lacs plus ou moins grands. Les habitants de cette contrée s'appellent *Castors* et appartiennent à la famille des Dénés. Leur nom *Tra Ottine* (gens qui demeurent parmi les Castors) donne une idée de leur condition matérielle.

Il y avait, en effet, peu d'endroits aussi riches en castors que le pays traversé par la rivière la Paix. On y trouvait encore des orignaux ; les ours y vivaient en grand nombre. Des Cris avaient établi leur domicile dans ces parages, ainsi que des métis Iroquois apparentés à la race crise. Le fort était occupé surtout par des Ecossais au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et quelques Métis canadiens. Je fus surpris et enchanté d'y trouver comme chef le docteur Mac Kay que je n'avais pas revu depuis longtemps, avec lequel je renouai les bonnes relations d'autrefois. Depuis quelque temps on lui avait confié ce poste, où il avait remplacé M. Mac Dougal, peu bienveillant pour le Père Tissier. Au fort

de Dunvegan se rattachaient les postes de Saint-John, Hudson's Hope et Grande Prairie.

Avant de dire adieu au Père Tissier, je lui demandai ce qu'il avait d'écrits en langue Castor. Hélas ! il n'avait que les prières traduites, 20 ans auparavant, par Mgr Faraud. Le Père Tissier s'était appliqué surtout à étudier le cris, et n'avait pas trouvé le temps ou les moyens d'apprendre le castor. Je me fis un devoir de combler cette lacune en profitant de toutes les occasions. Ma connaissance du montagnais me rendait cette tâche plus facile, car on peut considérer le castor comme un dialecte du montagnais, ou *vice versa*. J'eus la chance de rencontrer un jeune homme qui parlait parfaitement cris et castor. Avec son aide, je pus traduire en castor les prières, le catéchisme, les sermons du Père Lacombe. Ce travail dura longtemps à cause des autres occupations que la nécessité de vivre nous imposait, et des voyages réitérés aux postes dépendants de Dunvegan. Le Père Husson, malgré son courage et sa force, avait souvent besoin d'un coup de main.

Au printemps, à peine avions-nous fini d'ensemencer notre jardin que des Indiens arrivaient de la grande Prairie avec une dizaine de chevaux pour prendre une charge d'objets de commerce. J'allai aussitôt trouver le docteur Mac Kay et lui demandai la permission de mettre ma chapelle portative, mes couvertures, quelques morceaux de viande sèche sur le dos d'un cheval, et l'autorisation de loger chez le commis du poste une quinzaine de jours, ce qu'il m'accorda en me donnant une lettre de recommandation. Il y avait environ 100 milles à faire. Je suivis les chevaux à pied. Nous montons lentement la côte qui s'élève aussi haut que celle de Dunvegan ; un étroit sentier, coupé dans la forêt, donne juste assez de place aux chevaux pour passer avec leur charge ; mais ces animaux capricieux, le quittent souvent et cherchent à se frayer une voie au milieu des arbres où ils ne peuvent passer. Les guides

se fâchent, crient, tempêtent, courent après eux, afin de les ramener dans le sentier. Cela ralentit la marche, et me permet d'aller à petits pas sans me fatiguer, mais le bagage en pâtit surtout ma pauvre chapelle qui n'était pas préparée pour subir tant de heurts. Après avoir gravi la côte, le terrain présente une suite d'ondulations entre lesquelles l'eau séjourne et forme des mares, assez profondes parfois, qu'il faut pourtant traverser. Après quoi, nous entrons dans les plaines de la petite rivière *Icipay*, en anglais *Spirit River*. Au delà nous contournons une montagne boisée, où les chevaux recommencent leurs aventureux écarts.

Enfin, après six longues journées, nous arrivons au fort. Je salue le commis, M. Halpin, et lui remets la lettre du Docteur. L'ayant lue, il s'écrie :

— Comment ? le Docteur me recommande de bien vous recevoir, de vous traiter de mon mieux ! M'envoie-t-il au moins le moyen de le faire ? Un peu de sucre ! Un peu de farine ? Rien ! et je n'ai qu'un poisson sec à vous offrir !

— Ne vous inquiétez pas, lui dis-je, je ne suis pas un *mangeur de lard !*

Ce qui se traduit en anglais *green horn*, c'est-à-dire dénué de toute expérience. Et nous n'eûmes pas peine à nous entendre.

La maison n'avait rien de luxueux ni même de confortable, mais de ce côté là aussi, je savais me contenter de peu. Les habitants de la grande Prairie étaient en partie des Castors, en partie des métis Iroquois. On se demandera peut-être ce que les Iroquois viennent faire ici ? Autrefois la Compagnie du Nord-Ouest et celle de la Baie d'Hudson prenaient à leur service des Canadiens et des Iroquois des environs de Montréal. Parmi ces Iroquois un certain nombre s'accoutumèrent au pays, se marièrent et ne songèrent plus à retourner au Canada. Ils se mêlaient de préférence aux Cris, leurs enfants parlaient surtout la langue crise. Ces Métis vivaient absolu-



ment comme les Indiens nomades et chasseurs, mais c'étaient de bons chrétiens. Les Castors ignoraient presque tout de la religion catholique, aussi je m'appliquai à les instruire. Durant mon séjour à la Grande Prairie, j'allai les visiter dans leurs loges et je les vis faire une bonne provision de poisson sec. A cette époque de l'année, des carpes en nombre incroyable remontent un ruisseau qui coule assez près du



INDIENS CRIS

poste. Les gens savent en profiter. Ils font des nattes avec des saules, les mettent dans l'eau, et chaque matin les trouvent pleines de carpes. Les femmes les préparent, coupent têtes et queues, fendent le poisson sur le dos, le long de la colonne vertébrale qu'elles enlèvent avec les arêtes et les intestins. Elles cousent ces carpes déployées avec de fines racines, en font de longues guirlandes, les accrochent à des perches, et les laissent sécher. Si la pluie survient, elles les enroulent rapidement en forme de ballot ; elles les déroulent aussi vite

quand le soleil reparaît. Si la chasse manque, on a toujours quelque chose à se mettre sous la dent, et nous fûmes réduits à cette maigre pitance. Les gens trouvent une autre ressource dans les petites poires que la Grande Prairie produit en été. Ils les recueillent et les font sécher au soleil. Une poignée de ces petites poires sèches avec un morceau de graisse d'ours font un régal appétissant ; j'en ai maintes fois fait mon souper.

Bien que la paix régnât entre Castors et métis Iroquois dans la Grande Prairie, on pouvait craindre quelque trouble. Les Métis n'étaient pas originaires du pays ; la plupart venaient du lac Sainte-Anne ou du fort Jasper, dans le district d'Edmonton. L'appât du gain les avait amenés. Sachant que les Américains avaient fait monter le prix des fourrures et que le pays était giboyeux, ils y étaient venus par petits groupes, puis plus nombreux, pour chasser. Comme trappeurs ils avaient une habileté remarquable, et surtout une ardeur qui contrastait avec la nonchalance des aborigènes. Cela pouvait occasionner un conflit. Voici la réflexion que me fit un vieux Castor :

— Nous autres, nous tenons à ne pas épuiser les ressources de notre pays, et quand nous trouvons une colonie de castors, nous ne les détruisons pas tous ; nous en laissons toujours quelques-uns pour perpétrer la race. Ces Métis exterminent tout ce qui leur tombe sous la main, sans penser à l'avenir. Qu'est-ce que ça leur fait ? Ce n'est pas leur pays. Quand ils auront tout détruit chez nous, ils s'en iront ailleurs.

Ce pauvre vieux avait certainement raison, mais, quand il n'y a ni gouvernement, ni lois restrictives de la chasse, on ne peut espérer que des gens âpres au gain respectent la vie d'animaux dont la peau se vend si cher. De fait, si nombreux qu'ils fussent, comme le témoignent les immenses chaussées qu'on rencontre partout, les castors disparurent presque complètement. Aujourd'hui que les nouvelles provinces du Mani-



toba, de la Saskatchewan et de l'Alberta exercent une autorité réelle dans ces contrées, la chasse est réglementée, les petits castors ont la chance de survivre.

Au bout de quinze jours, je revins à Dunvegan. Les trois années suivantes, je renouvelai ma visite à la Grande Prairie, ne me doutant guère que je la verrais envahie par des Blancs de toutes nationalités, couverte de belles moissons, et en train de devenir un grenier d'abondance.

L'été, j'aidai de mon mieux le Père Husson à clôturer le terrain de la mission, et à faire les foins, mais j'avoue n'avoir jamais réussi à manier la faux comme lui. Entre temps, quand je restais à la maison, j'avais souvent le plaisir de goûter les charmes de la vie de berger. Chaque jour nous lâchions nos vaches, elles ne craignaient pas de grimper les côtes en quête de bons pâturages. Le soir, il s'agissait de les ramener à l'étable et les agréments de la vie pastorale se mélangeaient souvent d'aventures, quand il fallait courir après elles par monts et par vaux.

Au mois de septembre, la Compagnie expédiait une ou deux barges à Saint-John et à Hudson's Hope. J'obtins du docteur Mac Kay la permission de m'y embarquer pour visiter ces postes. Les Castors forment en grande majorité la population de Saint-John. Un certain nombre de métis Iroquois se rendent jusque-là. On n'y trouve plus de Cris. A Hudson's Hope, les Sékénés (ou plus exactement *Té-ké-nés,* gens des rochers) remplacent les Castors. La langue diffère un peu. Quelques Métis résident dans les environs, surtout au lac Mac-Carley. Je vis un de ces derniers, appelé Napoléon Thomas, qui se traînait péniblement sur des béquilles. Lui demandant la cause de son mal, il me raconta son histoire :

— Cet été, j'allais à la chasse ; en passant dans un bois, je fus assailli par un ours gris que je ne voyais pas. Il me terrasse, me roule sur le sol, en essayant de me déchirer le corps

avec ses griffes. Heureusement mon bon capot me protégea, sans cela l'ours m'aurait mis en pièces. Je fis le mort, et lui, me voyant sans mouvement, s'éloigna de moi. Je restai longtemps sans remuer. A la fin je lève la tête, le croyant parti. Aussitôt le méchant amimal, qui me guettait derrière un arbre, court sur moi en grondant, me prend dans sa gueule, me lève de terre, me rejette à bas, cherche à me déchirer avec ses griffes qui pénètrent dans mes chairs, mais mon capot tient toujours. Il continue à me rouler, à me mordre, une dernière fois me saisit entre ses dents et me jette de côté dans les broussailles. Je tombai là sans connaissance. Quand je revins à moi, l'ours était parti pour tout de bon. Je cherchai mon fusil qui me servit de bâton et j'eus toutes les peines du monde à regagner ma loge. Ma femme m'a soigné durant deux mois ; maintenant je suis presque guéri de mes blessures.

L'automne suivant, je revis ce Napoléon Thomas, frais et dispos, et lui dis en lui donnant une poignée de main :

— Eh bien, as-tu fait la paix avec les ours gris ?

— Ah ! certes non, me répond-il. Il y a trois semaines, j'allais faire un tour de chasse. Montant sur une colline déboisée afin de sonder du regard le terrain qui s'étend aux pieds des montagnes, je vois un ours gris qui marchait en tournant la tête à droite et à gauche, sans doute en quête d'une proie. Comme je me tenais debout sur la colline dénudée, il ne tarda pas à me découvrir, et tout de suite il se dirige vers moi à la course. « Arrive, disais-je en moi-même, je t'attends ! Ce n'est pas comme l'année dernière où je ne voyais rien dans le bois ! » L'ours approche au grand trot, mais cet animal a l'habitude de s'arrêter quand il se trouve assez près, et de se dresser debout sur ses pattes de derrière, comme pour mesurer la distance qui le sépare de sa proie. J'attendais ce geste ; quand je le vois se dresser, je le mets en joue et lui envoie une balle dans le cœur. Il tombe, je cours, lui tire une autre balle dans la tête pour l'achever. « Hein ! lui disais-je, ce n'est pas



comme l'année dernière où tu m'attaquais en traître ! Aujourd'hui, je te voyais venir, et je n'avais pas peur de toi !

J'admirai sa bravoure et lui rappelai que le bon Dieu l'avait assisté.

— Oui, certainement, fit-il, aussi je l'ai remercié de tout mon cœur et je le remercie encore.

Il ne prétendait pas que ce fût le même ours qui l'avait presque dévoré l'an précédent, car les ours gris sont assez nombreux le long des Montagnes Rocheuses. De l'aveu de tous les chasseurs, Métis et Indiens, ce sont les plus féroces, les plus terribles des animaux. J'ai vu plusieurs hommes avec l'œil crevé, ou les joues déchirées, ou le nez arraché par cette méchante bête. J'en ai même vu un, la tête aussi parfaitement dépouillée de sa chevelure que si un Sioux l'avait scalpé.

*
* *

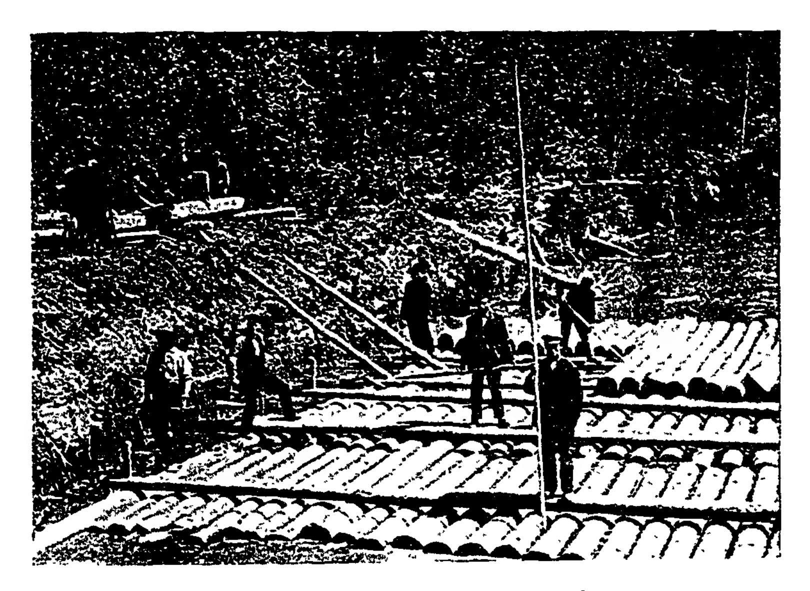
Notre maison-chapelle étant beaucoup trop petite, nous voulions, le Père Husson et moi, construire une église. Une grande quantité de bois nous était nécessaire, comment aller le chercher ? Nous étions aux premiers jours de novembre, le froid sévissait avec rigueur et la rivière de la Paix était couverte d'une glace solide. Heureusement un dégel subit vint la briser et rendit libre la rivière :

— Si nous partons de suite, me dit le Père Husson, nous aurons le temps d'abattre les arbres, d'en faire un cajeu (un radeau) et de l'amener ici.

Nous engageons un bon Castor pour nous aider, et prenant un canot de bois, nous remontons le courant. Le troisième jour, nous arrivons à une pointe de la rivière où s'élevait une belle forêt, nous nous mettons à l'œuvre, les coups de hache retentissent au loin. Après avoir coupé les arbres voulus, nous faisons des efforts inouïs pour les rouler sur le bord de l'eau. Nous n'avions que des leviers, et je puis dire que je n'ai jamais

tant forcé de ma vie. Enfin, au bout de quinze jours, nous avons une quantité de bois et de perches suffisante, nous nous hâtons de faire notre cajeu. Il était temps, le froid recommençait de plus belle, déjà la rivière charriait de nombreux glaçons.

Le cajeu terminé, nous entassons de la terre au milieu afin de faire du feu, et nous nous livrons au courant. Peu



FRÈRES CONVERS, AIDÉS DE JEUNES MÉTIS, CONSTRUISANT UN CAJEU (RADEAU)

s'en fallut que nous ne demeurions pris dans les glaces. Grâce à Dieu, nous pûmes aborder au milieu de la nuit, tout près de la Mission. Nous attachons notre radeau avec un bon câble et, le lendemain, le cher frère Bechan retira les arbres de l'eau avec un bon bœuf.

Le Père Husson se mit à les équarrir, et je m'employai à scier, avec un Métis, toutes les planches dont nous avions besoin. Ce travail prit une bonne partie de l'hiver. En été nous

dressâmes le corps de l'église avec les arbres équarris. Il fallut donner aux planches le temps de sécher, cela retarda l'achèvement de la construction jusqu'à l'année suivante. Notre église présentait un bel aspect pour le pays, plus de 40 pieds de long, sur 25 de large et une abside de 10 pieds carrés au fond. Une vraie cathédrale pour nos Castors et nos Métis. Pour l'embellir, je voulus peindre Notre-Seigneur mort sur la croix. N'ayant pas de toile, je m'adressai à un chasseur, Jean-Baptiste Castawitch :

— Quand tu iras à la chasse, si tu vois un orignal, tâche de le tuer sans déchirer la peau, j'en ai besoin, tu me l'apporteras lorsque ta femme en aura fait un beau parchemin.

Ce sont les femmes qui se chargent de préparer les peaux pour en faire des mocassins, des mitaines ou des vêtements. Elles en raclent d'abord le poil, puis en font un parchemin avant de les assouplir.

Quelque temps après, Jean-Baptiste m'apporte une belle peau intacte. Il avait tiré l'orignal dans la tête. Je trempai le parchemin dans de l'eau chaude, l'étendis au-dessus de l'autel sur les planches qui lambrissaient le sanctuaire : quand il fut bien bandé, bien sec, je le clouai sur ces planches. Puis je dessinai et coloriai Notre-Seigneur en croix, avec la Sainte Vierge et Saint Joseph, comme je l'avais fait au lac la Biche. J'ajouterai même que tout le monde admirait ce tableau. Un borgne est roi au pays des aveugles ; et là où personne n'avait jamais manié le pinceau, on me regardait comme un grand artiste.

Pendant que nous travaillions ainsi à la rivière la Paix, nous ne savions pas qu'une révolte de Métis et de Cris avait éclaté dans les plaines de la Saskatchewan. Les nouvelles nous arrivèrent et nous causèrent de vives inquiétudes. Je n'ai point à faire l'histoire de ces troubles, cependant, je ne puis me dispenser de dire quelques mots de ce qui se passa au lac la

Biche et au lac la Grenouille. Les Métis avaient de justes raisons de se plaindre de ce que le gouvernement canadien ne reconnaissait pas leurs droits contre les prétentions des colons étrangers qui envahissaient le pays. Ils voulurent se défendre, appelèrent Louis Riel à leur secours et malheureusement entraînèrent les Indiens à leur suite. Ces derniers ayant pris les armes pillèrent, brûlèrent, massacrèrent tout ce qui leur tomba sous la main. Nos Pères du lac Grenouille, les Pères Faraud et Marchand, moururent en véritables martyrs sous les coups de ces infidèles qu'ils évangélisaient. Encouragés par leurs premiers succès, les Indiens poursuivirent leurs barbares exploits. Le lac la Biche n'avait pas encore subi leurs attaques, quand le chef des Cris, Big Bear, que nos Métis appelaient *Ce Gros Ours*, envoya de ce côté une troupe de Cris. Ils s'emparèrent du fort de la Compagnie et le mirent au pillage. La Mission se trouvait à 8 milles de distance, les bonnes Sœurs tremblaient d'épouvante. Mgr Faraud les fit conduire sur une île au milieu du lac où nous avions un établissement de pêcherie. Un Père les y accompagna et des sentinelles armées montèrent la garde. Monseigneur craignait aussi que ces Indiens ne vinssent piller les bagages des missions du Nord, en dépôt jusqu'au printemps.

Cependant les Cris s'étant partagé les dépouilles du fort, passaient leur temps à faire bombance. Ils auraient volontiers pillé notre Mission, mais ils redoutaient nos chrétiens assez nombreux pour nous défendre. Ils envoyèrent trois ou quatre parlementaires pour sommer nos gens de se joindre à eux et de prendre part à la révolte. On leur répondit que s'ils attaquaient la Mission, on les recevrait à coups de fusils. Ils s'en retournèrent en proférant des menaces. Plusieurs de nos braves sentirent alors leur courage baisser et prirent la fuite avec leurs familles. La situation devenait périlleuse, quand un détachement de soldats canadiens, sous la conduite d'un officier français, vint protéger le lac la Biche.



Mgr Faraud avait envoyé le Père Desmarais à Dunvegan, ce bon Père passa l'hiver avec nous. Il reçut ensuite l'ordre de diriger la Mission Saint-Bernard, au Petit Lac des Esclaves. Dieu l'avait destiné à ce poste, où il déploya son zèle et ses talents avec succès. Le Père Lecorre, envoyé en France pour y chercher des secours, avait ramené plusieurs nouveaux missionnaires, surtout du diocèse de Vannes, véritable pépinière d'apôtres pour le vicariat d'Athabaska-Mackenzie. L'un



ON APERÇOIT LA RIVIÈRE LA PAIX

d'eux, le Père Le Treste, arriva en 1886. Il avait passé l'hiver au lac la Biche où Mgr Faraud lui avait enseigné le cris. Je le mis à l'étude de la langue castor. Doué d'une mémoire prodigieuse, il ne lui fallut pas longtemps pour l'apprendre et la connaître mieux que son maître. Il se trouva bientôt armé de toutes pièces pour évangéliser les habitants de la Rivière la Paix.

Durant l'été, une occasion se présenta pour moi de visiter la Mission Saint-Henri du fort Vermillon, j'en profitai avec

joie. Les Américains faisant concurrence à la Compagnie de la Baie d'Hudson y avaient un comptoir. Un de leurs bateaux y transportait les approvisionnements, et revenait peu après chargé des pelleteries. J'eus ainsi le plaisir de voir le Père Laity et le Frère Reynier.

Le fort Vermillon se trouve à 300 milles de distance du lac Athabaska, d'où le Père Laity venait à la raquette en hiver, et où il retournait de la même manière après avoir donné les exercices de la mission. Le Père Husson vint ensuite y résider, construisit la première maison et quand tout fut mis sur un assez bon pied, il reçut l'ordre de monter au fort Dunvegan. Le Père Laity le remplaça au fort Vermillon. Il fallait occuper ce poste, car un ministre protestant y demeurait, et là, comme ailleurs, la lutte s'engagea pour la conquête des âmes. Avec la grâce de Dieu, Cris, Castors et Métis de ce pays montraient une préférence marquée pour la religion catholique. Je ne restai pas plus d'une semaine au fort Vermillon avec le Père Laity et je revins à Dunvegan. On voit à quel isolement le missionnaire se trouve réduit !

Pour achever le récit de mes expériences à Dunvegan, je dois mentionner une catégorie de petits animaux qui, à certaines époques, jouent un rôle assez important, je veux parler des *lièvres*, les Canadiens les appellent ainsi ; les Anglais les nomment *rabbits* ou lapins. Or ces lièvres se multiplient tous les dix ans d'une manière prodigieuse, et disparaissent de la même façon. Quand ils sont devenus trop nombreux, une épidémie se propage parmi eux et les anéantit, à l'exception de quelques uns qui reproduisent la race. On n'en voit plus pendant 4 ou 5 ans, puis ils recommencent à se montrer, et bientôt, grâce à leur nature prolifique, les bois en fourmillent. Bien entendu tout le monde en profite : durant les hivers de 1885 à 1887, nous en avons eu presque chaque jour à manger. Ceux qui vivent au milieu des saules, des trembles, rongeant



l'écorce de ces arbustes, ont meilleur goût que ceux qui demeurent dans les épinetières, et qui se nourrissent de l'écorce des petits sapins dont ils tirent une saveur plus ou moins amère. De quelque façon qu'ils vivent, ils rendent l'existence plus facile, non seulement aux hommes, mais encore à d'autres animaux carnivores, tels que loups, renards, lynx etc. qui deviennent plus nombreux et font progresser le commerce des fourrures. Les Indiens savent tirer bon parti des peaux de ces lièvres. J'ai vu des femmes les découper par centaines en minces lanières, qu'elles tissent ensuite pour en faire des vêtements et des couvertures. Je ne connais rien de meilleur pour se garantir du froid. Vous pouvez, enveloppé dans une de ces couvertures, coucher dans la neige sans feu, avec 40 degrés au-dessous de zéro, vous n'avez pas à craindre de geler.

Voilà une vraie bénédiction que la divine Providence répand dans les pays du Nord à des époques régulières. Mais quand les lièvres disparaissent la misère recommence, dans les endroits où manquent la ressource des lacs poissonneux et des troupeaux de rennes. C'est le cas de la Rivière la Paix, on y trouve bien des ours, des orignaux, mais ces animaux se dérobent souvent aux plus habiles chasseurs. C'est donc avec regret que je vis les lièvres mourir comme des mouches à la fin de mars 1887. On ne pouvait faire un pas dans la forêt sans rencontrer leurs cadavres. Les lynx n'ayant plus de quoi vivre émigraient en masse vers le Sud, et les renards en faisaient autant. On pouvait donc prévoir que nos pauvres Indiens auraient plusieurs années très dures à passer. Aussi, après mon retour au lac la Biche, j'appris avec peine que plusieurs de nos Castors moururent de faim en 1888. Les maladies, comme la grippe et l'influenza, trouvaient un terrain propice dans cette nation affaiblie par des privations périodiques. Ces raisons unies à d'autres, tels, par exemple, que les mariages persévérants et exclusifs dans la même tribu,

expliquent assez comment elle est en train de disparaître. Nous voulons au moins, puisque ces Indiens de la Rivière la Paix n'ont rien à espérer dans ce monde, les mettre en état d'entrer dans le ciel, où déjà un grand nombre des leurs ont trouvé place. Les belles prairies où ils promènent leur vie nomade et qu'ils sont incapables de cultiver, ne tarderont pas à se voir envahies par des colons étrangers qui sauront en tirer meilleur parti.

Au mois de mai 1887, je quittai Dunvegan sur un petit radeau formé de quatre troncs d'arbre et me livrai au courant de la rivière. Je débarquais à l'endroit où se trouve aujourd'hui la ville de Peace River. Là aboutissait un chemin de charrette que la Compagnie avait ouvert entre la rivière la Paix et le Petit Lac des Esclaves.

Désormais elle recevrait ses approvisionnements par cette voie ; les dernières années avaient réalisé d'immenses progrès dans l'Ouest. Les colons affluaient au Manitoba, le chemin de fer Canadien Pacifique traversait les prairies et arrivait à Calgary. De là les voitures pouvaient venir à Edmonton. La Compagnie de la Baie d'Hudson abandonna le chemin du Portage la Loche et prit cette nouvelle voie. Elle fit ouvrir une route vers la rivière Athabaska. J'avais passé là en 1883, c'était le désert. Maintenant, je vois sur la côte, à l'endroit nommé Tawatinaw, de grands amas de caisses et de ballots, des chevaux amenant des voitures lourdement chargées, des bateaux en construction, les uns devant descendre, les autres devant remonter jusqu'au Petit Lac des Esclaves.

Grâce à l'obligeance du docteur Mac Kay, un de ses commis m'attendait avec une charrette et un bœuf pour le bagage. Je n'ai jamais passé dans un chemin plus rempli de souches et de bourbiers, sans compter les innombrables marais et fondrières qu'il fallait traverser. Arrivé à la Mission Saint-Bernard, je saluai le Père Desmarais. Le 3 juin je traversai



le lac en barge pour me rendre à Tawatinaw, où je trouvais Julien Cardinal, que Mgr Faraud avait envoyé pour m'accompagner au lac la Biche.

J'eus enfin le bonheur de revoir notre vénéré Vicaire apostolique, le cher Père Colignon, les frères et les bonnes sœurs. Aussitôt arrivé, je me mis à imprimer un petit livre de prières, catéchisme et cantiques pour nos Castors. Monseigneur m'aida à la reliure. Je fis une visite au lac de Cœur, chez nos Montagnais, et repris la routine ordinaire que je ne devais pas suivre longtemps.



En 1888, Mgr Faraud me chargea d'aller visiter à sa place les Missions du Mackenzie, en commençant par la Mission de la Nativité, dont il me nomma Directeur. Mgr Clut parcourait alors le Canada.





AU PAYS DES ESQUIMAUX

CHAPITRE XIII

VISITE DES MISSIONS DU MACKENZIE LOUCHEUX ET ESQUIMAUX (1888-1890)

Mission de la Nativité. — Le P. de Chambeuil en danger. — Qui aurait cru que tant d'Oblats se rassembleraient là ? — « On va l'appeler Noël. » — Messieurs les ours et les petites baies. — Utilité des allumettes. — Le « Père Maigre ». — « Vous avez prié trop fort. » — Au fort Good-Hope. — L'été du cercle arctique. — Les maringouins. — Les excellents Loucheux. — Le jeûne et le coucher du soleil. — Les Esquimaux. — Ils suent à leurs leçons. — « Des gens qui ne savent pas vivre. » — « Qui a dit cela ? » — La paix. — Les labrets. — « Nous allons jeter ton temple dans le lac. » — Le P. Dupire et le bishop Bompas.

L'année 1888 amena du nouveau dans mon existence.

— Je ne puis pas facilement visiter nos Missions du Nord, me dit Mgr Faraud, je vais vous y envoyer à ma place.

Monseigneur me donna la direction de la Nativité, d'où je pourrai me rendre plus facilement dans le Mackenzie. Il me chargea même d'aller chez les Esquimaux de la Mer Glaciale.

Muni de ses instructions je partis en barge, au mois de juin, avec les Frères Charbonneau et Fortin et trois postulantes bretonnes pour les Sœurs Grises. Le voyage s'exécuta dans les conditions inévitables de dangers et de misères au milieu des rapides de la rivière Athabaska ; pourtant nous arrivâmes sains et saufs à la Mission de la Nativité. J'eus grande joie à revoir ces lieux, berceau de ma vie de missionnaire, où résidaient le Père Pascal que je n'avais pas encore vu, le Père Le Doussal, les Frères Ancel, Hémon et Scheers, les bonnes Sœurs Grises bien installées dans un beau couvent.



Cependant ma joie fut tempérée par un concours de circonstances fort désagréables. La saison avait été excessivement pluvieuse, l'eau inondait les prairies qui procuraient le foin à un petit troupeau de vaches, que la Mission possédait. Un peu de lait paraissait une chose si précieuse pour les Sœurs et les enfants, qu'on se donnait beaucoup de peine afin de conserver et d'augmenter ce troupeau. Il fut impossible de ramasser la quantité de foin suffisante, et l'on se vit obligé d'abattre une bonne partie du bétail, plutôt que de le laisser périr de faim.

Un autre grand malheur frappa la Mission. Le jardin qui produisait une récolte assez considérable de patates fut complètement ruiné par une grosse gelée. Sur 40 barils de semence, on ramassa seulement quatre barils de pauvres petites pommes de terre que l'on conserva avec le plus grand soin pour les semailles du printemps suivant.

La conséquence de tout cela fut qu'on dut se livrer à la pêche avec plus d'ardeur et de persévérance. Nos chers Frères s'y employèrent de leur mieux, comme ils avaient l'habitude de le faire, mais ils ne prenaient pas assez de poissons. Le Père Pascal et moi, nous allâmes, une partie de l'hiver, tendre

des rets sous la glace, que nous visitions tous les jours, en dépit des rigueurs du froid. Nous avons contribué ainsi à la nourriture quotidienne du couvent, qui a pu atteindre l'époque où les approvisionnements de la Mission arrivent.

Nous dûmes interrompre nos travaux pour vaquer aux exercices de la retraite annuelle, du 10 au 17 février. Le Père de Chambeuil y vint de la Mission du Fond du Lac. Au retour, ce cher Père courut le danger de mourir gelé : ayant une grande traverse à faire sur le lac et le temps n'inspirant aucune crainte, il était parti à la raquette, seul, en avant. Ses compagnons ne se pressèrent pas assez de le suivre. Il avait déjà gagné le large quand ils se mirent en route ; ils le voyaient clairement et ses traces paraissaient sur la neige. Gens et chiens l'auraient rattrapé sans peine si une bourrasque n'était venue bouleverser la surface du lac, effacer les pistes, soulever des tourbillons d'une neige aveuglante.

Le Père avait disparu. On le chercha vainement à l'endroit où l'on espérait le rencontrer. Les gens pensèrent qu'il avait continué dans la bonne direction et qu'ils le trouveraient au bout de la traverse : quand ils y arrivèrent, ils eurent beau examiner la côte, sonder le terrain dans les environs, ils ne virent personne. Cependant la bourrasque devenait plus violente, il neigeait à plein ciel. Ils allumèrent de grands feux dans l'espoir d'attirer le Père dans leur direction. Ce fut en vain.

La tempête dura toute la nuit, elle ne se calma que le matin. Alors les gens, promenant leurs regards sur la vaste étendue du lac, découvrirent au loin une petite tache noire. Ils se dirigèrent à la hâte de ce côté et ils eurent le bonheur de retrouver le pauvre Père encore en vie. Il n'avait pas cessé de marcher, mais aveuglé par la poudrerie il ne savait plus où aller. A bout de forces, il était perdu sans ressource si la divine Providence ne lui avait envoyé les sauveteurs qui le



ramenèrent à la vie. Nous n'apprîmes cette triste aventure que lorsque les engagés de la Compagnie furent revenus du Fond du Lac, où ils avaient laissé le Père parfaitement remis.

Au printemps 1889, je me disposai à partir de la Nativité pour le Mackenzie. La Compagnie de la Baie d'Hudson avait fait construire un grand bateau à vapeur, qui allait du fort Smith établi près de la rivière au Sel, aux pieds des rapides de la rivière des Esclaves, jusqu'au fort Mac-Pherson, près de la Mer Glaciale. Cela facilitait grandement le transport des marchandises et des voyageurs. Aussi, avait-on invité les Pères à se réunir à la Mission de la Providence pour y faire ensemble une retraite. J'eus ainsi le plaisir de connaître plusieurs Pères arrivés dans nos missions pendant mon séjour à Dunvegan. Quelle consolation c'était pour tous de vivre ensemble pendant quelques jours ! Les postes sont si éloignés les uns des autres qu'on ne se rencontre presque jamais. Cet isolement paraît à beaucoup une des épreuves les plus pénibles, aussi avons-nous chanté avec entrain : *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

Pour moi, j'étais émerveillé de voir un si grand nombre de zélés missionnaires là où j'avais été longtemps presque seul. Il y avait d'abord le Père Lecorre, supérieur de la Providence, avec le Père Gourdon et les Frères Olivier, Lorfeuve, O'Connell Marc et Jean-Marie de la même Mission ; puis le Père Séguin de Good-Hope, le Père Ducot du fort Norman, le Père Kérangué du fort Simpson, le Père Lecomte du fort Nelson, et enfin le Père Roure, venu en esquif du fort Raë avec le Frère Jossot. Qui aurait jamais cru que tant d'Oblats se rencontreraient sur les bords du Mackenzie, pour vaquer ensemble aux exercices de la retraite ?

Après ces jours de bénédictions, chacun retourna dans sa Mission, et moi je partis pour le fort des Liards où résidait le Père Lagnon.

Revenu en hiver à la Providence, j'en repartis pour aller faire les fêtes de Noël au fort Raë. Les Plats-Côtés-de-Chiens vinrent en grand nombre se confesser et communier à la messe de minuit.

A cette occasion il se passa un fait assez curieux. J'étais occupé au confessionnal quand on vint me dire :



MGR CLUT ENTOURÉ DES PÈRES ET FRÈRES DE LA PROVIDENCE

— Père, un enfant vient de naître dans la maison.

— Mais, répondis-je, c'est bien mieux dedans que dehors ! Il y avait plus de 40 degrés de froid. Est-ce un garçon ou une fille ?

— C'est un garçon.

— Eh bien, ajoutai-je, on va l'appeler Noël !

Et je continuai d'entendre les confessions, comme le Père Roure dans son coin.

Voici ce qui s'était passé. La maison se composait de

plusieurs appartements : une salle où les gens se chauffaient, fumaient, jasaient en attendant leur tour ; à côté, une antichambre de la chapelle où ils prenaient le temps de se recueillir, avant d'entrer dans l'église pour se confesser. Or un Indien était arrivé de loin avec sa femme qui, sous peu, devait être mère. Ils avaient marché toute la journée sur le lac, se faisant traîner alternativement par leurs chiens. L'air était vif et le froid intense. En entrant dans la salle où la chaleur était grande, la fumée de tabac épaisse, la pauvre femme se sentit fatiguée et l'enfant naquit sans plus de cérémonie. Le surlendemain cette mère partit avec son bébé sur le dos. Si elle se fût trouvée alors dans un camp de Plats-Côtés-de-Chiens, on l'aurait tenue rigoureusement à l'écart, selon les vieilles coutumes, semblables aux observances judaïques ; mais la maison du Père jouissait apparemment du privilège d'exemption. Profitant de l'occasion, je rappelai aux hommes leurs devoirs envers leurs femmes et condamnai leurs traitements cruels.



Le fort Raë se distingue des autres par l'avantage de recevoir, chaque année, la visite des rennes, ce qui lui procure un gros approvisionnement de graisse, de pémican et de viandes sèches : aussi la Mission Saint-Michel passait pour la plus grosse prébende du Mackenzie. Les Pères Roure et Ladet en profitaient les premiers, ensuite rendaient service à la Mission de la Providence en lui envoyant des provisions. Parfois les caribous ou rennes manquaient au rendez-vous, alors le fort Raë et la Mission se trouvaient dans la gêne. Cet hiver, on était à l'aise du côté des vivres ; non seulement les caribous, mais encore les ours en avaient fourni une assez grande quantité.

Le Père Roure, m'ayant servi un gigot d'ours à notre dîner de Noël, me raconta comment on avait tué cet animal. On sait que l'ours a le privilège de dormir, comme un bienheureux, durant tout l'hiver, sans avoir besoin de manger ni

de boire. Il se prépare en conséquence, s'engraisse à pleine peau, en se nourrissant de petites baies qui croissent abondamment, même dans ces froides contrées ; quand il sent l'hiver arriver, il va se réfugier dans l'abri qu'il s'est aménagé. Or, l'automne dernier, il faisait un temps superbe, les ours en profitaient, se promenant sans défiance de côté et d'autre, se gorgeant à plaisir, quand tout à coup une grosse bordée de neige tomba sur le pays et les surprit loin de leurs tanières. Aussitôt, messieurs les ours, avertis qu'il faut songer à la retraite, se dirigent chacun vers sa demeure, mais ils laissent partout les traces de leurs pas. Les Indiens découvrent ces pistes, les suivent et arrivent à ces tanières. Les ours « enfermés dans le lard de leur fortune faite », comme dit Louis Veuillot à propos de certains hommes enrichis qui ne songent qu'aux jouissances matérielles, les ours, dis-je, commençaient à goûter les douceurs du sommeil. Trop engourdis pour se défendre, ils tombent sous les coups des Indiens qui en tuent plus de cent ! Le Père avait reçu une part des dépouilles et en avait mis en réserve à mon intention.

Au milieu de janvier 1890, je partis pour la Mission Saint-Joseph au fort Résolution avec le Frère O'Connell et ses chiens. Le Père Ladet, qui n'était pas venu à la retraite de l'été, prit sa traîne, ses chiens, et m'accompagna à Saint-Joseph, où nous devions avoir quelques jours de recollection avant le 17 février. Ayant fait nos adieux au Père Roure, nous nous lançâmes sur le lac. Je l'avais souvent traversé au Sud et Sud-Ouest pour aller du fort Résolution à la Providence ; mais il nous fallait prendre une voie différente au Nord et au Nord-Est, où je passais pour la première fois.

Quel triste pays que celui-là ! Nous avions à camper sur des îles où l'on trouvait à peine un peu de bois. La végétation se ressent du froid rigoureux qui règne presque toute l'année, et des vents furieux qui soufflent dans ces parages. Les épi-



nettes essayent de pousser dans les anfractuosités des rochers ou dans les dépressions du terrain, mais elles ne réussissent pas à s'élever. Au sortir du sol, leur tronc se divise en grosses branches tordues qui rampent à l'entour, au milieu desquelles une tige frêle se dresse comme un cierge.

On quitte sans regret ces lieux inhospitaliers pour se diriger vers la grande terre, longue traverse, sans aucun endroit pour se reposer. La nuit nous surprend en chemin ; perdus dans l'obscurité, je m'aperçois, au bout de quelque temps, que le Père Ladet ne nous suit pas. Nous avions rencontré la glace vive ; les chiens avaient pris le galop sans laisser de traces et le Père, venant plus lentement, s'était écarté de nous. Le Frère O'Connell et moi, nous nous arrêtons, nous regardons en arrière, nous écoutons, nous crions. Rien ! Heureusement le temps était calme. Après avoir attendu inutilement, je tire de ma poche des allumettes, j'en frotte une, l'éclair jaillit et va se perdre dans l'immense étendue du lac ; j'en frotte un autre, puis une troisième par intervalles ; bientôt nous entendons les grelots des chiens, et le Père Ladet nous rejoint. Nous prenons la résolution de ne plus nous séparer et nous achevons notre voyage sans trop de misère.

Le Père Gascon n'était plus à la Mission Saint-Joseph ; Mgr Faraud l'avait autorisé à retourner au Canada prendre un repos bien mérité, après avoir épuisé ses forces dans ces dures contrées du Nord. Les Indiens l'appelaient *le Père Maigre,* car il n'avait que la peau et les os. Comment a-t-il pu résister si longtemps ? Son zèle pour le salut des âmes l'avait rendu fort dans sa faiblesse. Les Indiens conservent pieusement sa mémoire. Le Père Dupire le remplaçait avec le Père Joussard pour compagnon et le Frère Larue.

Hélas ! l'ennemi était entré dans la place ; le bishop Bompas avait amené un ministre au fort Résolution et fait construire un temple. Or la Mission Saint-Joseph se trouvait sur l'île d'Orignal, à 4 milles de distance. Pour s'y rendre, il

fallait faire une traversée, l'été en canot, l'hiver sur la glace; été comme hiver, on était à la merci des éléments, sans compter qu'en automne et au printemps la communication était interrompue. Les catholiques du fort et les Indiens qui campent d'ordinaire à l'entour allaient donc ce trouver exposés à de grands dangers, comme des brebis aux attaques du loup en l'absence du berger. D'autre part, la chapelle menaçait ruine. Que faire ?

— Puisqu'il faut absolument en construire une nouvelle, me dit le Père Dupire, transportons la Mission du côté du fort, ce sera un moyen de sauvegarder la foi de nos chrétiens.



R. P. GASCON

Je ne crus pas avoir assez d'autorité pour trancher cette question et nous écrivîmes à Mgr Faraud. Je ne pus attendre la réponse, une lettre du Père Lecorre me priait de hâter mon retour à la Providence, car il avait besoin de ses chiens ; de son côté le Père Dupire ne pouvait nous garder n'ayant plus de vivres, malgré toute la peine qu'on se donnait. Nous vîmes deux pêcheurs occupés à creuser dans la glace, le trou avait déjà 7 pieds de profondeur et ils n'avaient pas encore atteint l'eau.

Le 17 février, après quelques jours de retraite, nous quittions cette Mission et de nouveau nous traversâmes le Grand Lac des Esclaves, au Sud-Ouest. Le septième jour nous arrivâmes à la Providence au moment où une violente tempête arrachait, brisait les arbres et renversait le moulin-à-vent qui

servait à moudre l'orge. Tout l'hiver, il était resté inactif faute de vent. Les Sœurs, ayant épuisé leur farine d'orge, demandèrent au Père Lecorre quel saint invoquer pour obtenir du vent. Le Père leur répondit : « Priez saint Zéphirin ! » « Mais, ajoutait Sœur Ward, en me contant cela, nous avions plus de confiance en Saint Joseph ! »

— Vous l'avez prié trop fort et amené la tempête !

Le courrier d'hiver nous arriva sur la fin de mars et nous apporta de graves nouvelles. Mgr Faraud nous annonçait que la Compagnie reprenait nos transports : elle avait un grand bateau à vapeur sur le Mackenzie, un autre en construction au lac Athabaska, et une flotille de *scows* à Tawatinaw. Le lac la Biche, ne nous étant plus nécessaire pour assurer nos approvisionnements, était rendu à Mgr Grandin, comme faisant partie du diocèse de Saint-Albert. Notre vénéré Vicaire apostolique, Mgr Faraud, nous disait aussi que sa santé l'obligeait à quitter son Vicariat et à demeurer à Saint-Boniface, d'où il pensait pouvoir diriger ses Missions. Il nous annonçait la venue de deux nouveaux Pères : le Père Falher qu'il avait envoyé au Petit Lac des Esclaves, le Père Lefebvre qu'il me chargeait de conduire et d'installer chez les Esquimaux. Il s'était arrêté l'hiver chez le Père Ducot, au fort Norman, c'est là que je devais le prendre. Mgr Faraud m'apprenait aussi que Mgr Clut reviendrait à la Nativité dans le courant de l'été.

Toutes ces nouvelles importantes ne me laissèrent pas indifférent, surtout la perspective d'aller voir les Esquimaux avec le Père Lefebvre. Il me fallait partir aussitôt après la débâcle des glaces. Par bonheur, le steamboat de la Compagnie hivernait dans une petite rivière, à quelques milles seulement de la Providence. Dès que la navigation devenait possible, il allait jusqu'à Good-Hope prendre les ballots de pelleteries, et les transportait au fort Smith. Cet arrangement était très

pratique pour moi. Sitôt avisé du jour où le steamboat partait, je m'y fis conduire en canot.

Ce bateau à vapeur s'appelait *Wrigley*, nom du gouverneur



MISSIONNAIRE EN COSTUME LOUCHEUX

de la Compagnie. Il mesurait environ 80 pieds de long sur 10 de large. On n'avait encore rien vu de pareil dans ce pays. Ses puissantes machines lui donnaient une grande rapidité. surtout avec le courant ; en le remontant il allait plus lente-

ment, mais beaucoup plus vite que les barges, et les rapides du Mackenzie ne l'arrêtaient pas. Quel immense progrès sur les moyens primitifs de transports ! La Compagnie, fort riche d'ailleurs, n'avait pas reculé devant des dépenses considérables. La première chaudière à vapeur expédiée tomba dans les rapides de l'Athabaska et y resta; la Compagnie dut immédiatement en faire venir une autre qui réussit à passer. Pour chauffer les machines, le bois seul est employé ; le charbon du Mackenzie n'étant pas exploité. De distance en distance, les engagés font des tas de bois, et le steamboat s'arrête pour le charger.

Au fort Norman, le Père Lefebvre s'embarque avec moi et nous arrivons à Good-Hope, un des forts les plus importants dans le district du Mackenzie. Nous y trouvons le Père Séguin, le Père Giroux et le Frère Kearney, assez bien installés. A côté de leur maison s'élève une belle église que le Père Petitot a décorée de peintures ravissantes. Le Frère Ancel, pourvu lui aussi d'un talent remarquable, y a fait un magnifique autel, où trône une statue de la Sainte Vierge, Notre-Dame de Bonne Espérance. A quelques arpents de l'église se trouve le fort ; un Canadien français, M. Grandet, en est le chef. Il a épousé une excellente dame, fille de la vieille Hoole du fort des Liards et zélée comme sa mère pour la conversion des Indiens. Elle élève une nombreuse famille, quatre garçons et quatre filles. Quelques engagés métis complètent le personnel. Tout ce petit monde est catholique et parle français ; si bien que le Père Séguin venu de l'Auvergne, le Père Petitot venu de la Provence, le Père Giroux venu de la Province de Québec se donnaient le grand plaisir de prêcher en leur langue maternelle dans cette contrée du Cercle Arctique. Quand les Indiens arrivent de leurs forêts, on prêche en leur langue. Une fois partis, le français seul est parlé dans l'église et au dehors. Le Père Grollier vint s'établir à Good-Hope en 1859. Aucun missionnaire n'a eu plus de zèle pour le salut des

âmes, mais peu robuste, il épuisa rapidement ses forces, mourut en 1864 et voulut qu'on l'enterrât entre deux Indiens. Nous allâmes nous agenouiller sur sa tombe.

Nous ne pouvions rester longtemps à Good-Hope. Le Père Séguin devait se rendre à la petite Rivière-Rouge pour y donner la mission aux Loucheux. Nous partîmes avec lui sur un bon esquif et ramons à tour de rôle ; le fleuve présente un aspect charmant qu'un soleil perpétuel embellit encore. Dans le Cercle Arctique, la nuit disparaît pendant tout l'été. Il faut dormir cependant, bien qu'on ne se lasse pas d'admirer les beautés de la nature. Nous gagnons le rivage.

Quel brusque et douloureux changement ! Des nuées de maringoins nous enveloppent, nous harcèlent sans pitié. On se précipite pour ramasser des branches sèches, un feu est allumé, on y jette des plantes vertes qui dégagent une épaisse fumée et cela écarte un moment nos ennemis. Nous faisons du thé, grignotons un morceau de viande sèche, mais la fumée nous étouffe, il faut se reculer un peu. Aussitôt les maringouins impitoyables reviennent à la charge, nous couvrent les mains, le visage, entrent dans la bouche, les yeux, les oreilles. Forcés d'abréger notre repas, nous plantons quatre saules dans le sable, attachons à la hâte des moustiquaires, et, enveloppés dans nos couvertures, nous nous glissons dessous. Impossible d'en empêcher quelques-uns de nous y accompagner, de troubler notre sommeil, tandis que les autres au dehors tourbillonnent tapageusement. C'est en vain qu'on essaie de fermer l'œil. De guerre lasse, on ramasse couvertures, moustiquaires et, sautant dans l'esquif, on pousse au large. La bande infernale nous poursuit aussi loin qu'elle peut, elle s'arrête enfin, à l'exception des plus braves qui s'acharnent après nous jusqu'au milieu du fleuve, nous accordant ni paix ni trêve.

Après plusieurs jours de combats sanglants, nous arrivons



à la Petite Rivière-Rouge. Le Père Séguin y possède une maison-chapelle où nous disons la messe au milieu d'une épaisse fumée. Les Indiens qui habitent ce pays appartiennent à la tribu des Loucheux, branche de la famille des Dénés. Quels bons chrétiens ! Ils ont souffert persécution pour leur



LE MISSIONNAIRE ET SES PETITS ESQUIMAUX

foi ! Un ministre protestant avait été installé au fort MacPherson et, pour lui assurer une clientèle, des commis fanatiques les menacèrent de ne leur donner ni poudre, ni balles, ni tabac, etc., s'ils allaient trouver le prêtre catholique. Malgré toutes ces menaces, les Loucheux de la Petite Rivière-Rouge et du bas Mackenzie, ayant vu le Père Grollier, s'attachèrent à la foi catholique, et sont demeurés inébranlables. Si la persécution ouverte a cessé, une lutte plus ou moins sourde continue toujours.

Le Père Séguin nous fournit un bon guide pour nous conduire au fort Mac-Pherson établi, à une petite journée de distance, sur la rivière Peel appelée par les Canadiens *rivière Plumée*. Nous descendons le Mackenzie dont la largeur est si grande qu'on ne voit pas la rive opposée. A la Pointe Séparation, la rivière Plumée se jette dans le fleuve et forme une des branches innombrables par lesquelles il déverse ses eaux dans l'Océan Glacial. Nous rencontrons là un bon Loucheux qui conduisait sa nombreuse famille en canot à la Mission du Père Séguin. Il nous aborde, s'accroche à nous pour nous donner la main, puis il m'arrache ma croix d'Oblat, la baise, bénit avec elle sa femme et ses enfants, la baise encore, et me la remet. Je ne m'attendais pas à une telle manifestation de foi.

Entre bien d'autres, voici un exemple de la fidélité de ces bons Indiens aux lois de l'Eglise, que le Père Séguin m'a raconté. Un jour, prêchant sur le jeûne et la pénitence, il leur avait parlé de la ferveur des premiers chrétiens et des anachorètes qui passaient la journée sans manger et attendaient le coucher du soleil pour prendre leur unique repas. Un brave homme lui dit après l'instruction :

— Qu'est-ce que tu trouves de si admirable là-dedans ? Je suis capable d'en faire autant ! Et tu le verras quand tu nous apprendras que c'est un jour de jeûne !

Peu après arrivent les quatre temps de la Trinité. Le Père les annonce au prône et exhorte son monde à faire pénitence. Notre homme se rappelle sa bravade, veut tenir parole : le mercredi, ni ne déjeune ni ne dîne, différant de manger jusqu'à ce que le soleil se couche. Il n'avait pas songé qu'à cette époque-là, le soleil ne se couche pas dans son pays. Il s'en aperçoit maintenant que la faim le travaille. Heureusement, sur les dix heures du soir, le soleil disparaît derrière un nuage.

— C'est tout comme s'il se couchait, se dit-il, profitons-en pour déjeuner !

Cet original était celui-là même que le Père nous avait donné comme guide.

En remontant la rivière Plumée, nous rencontrons plusieurs Esquimaux qui se rendent, comme nous, au fort Mac-Pherson: les uns seuls, dans un joli petit canot qu'ils nomment *kayak* ; les autres, dans une espèce de chaloupe, appelée *rumiark*, occupée par toute une famille. Les femmes rament sans forcer beaucoup, un homme tient le gouvernail. Nous arrivons bientôt au fort bâti sur une côte très élevée, au bas de laquelle sont les campements des Loucheux et des Esquimaux. Les premiers ont des loges coniques comme celles des Esclaves et des Montagnais ; les autres ont une tente de peaux parfaitement arrondie, sans ouverture au sommet, car ils ne font pas de feu à l'intérieur. Nous allons saluer le commis qui nous reçoit poliment et nous cède une maison où nous logerons. A une petite distance du fort se trouve la Mission protestante.

ESQUIMAU DANS SON KAYAK

Aucun Esquimau encore n'a embrassé une religion quelconque. Aussitôt installés, le Père Lefebvre et moi, nous allons les visiter ; nous les invitons à venir nous voir dans notre maison. Pendant plus de trois semaines, ils n'ont pas cessé de répondre à notre appel. Le chef se présenta un des premiers ; assez bel homme, de taille au-dessus de la moyenne, d'un embonpoint que nos autres Indiens ne connaissent pas.

Il nous fit bon visage, s'approcha de moi, me caressa la barbe en souriant, m'effleura le ventre, comme pour me dire qu'il me trouvait à son goût. Je lui souris également, et nous devînmes de bons amis. Les hommes entraient les uns après les autres, tenant tous un grand coutelas à la main.

Nous avions les prières traduites par le Père Petitot et son vocabulaire, mais aucune notion de grammaire ni des conjugaisons. Notre premier travail fut de leur enseigner le signe de la croix. J'avais trouvé d'autres Indiens à la mémoire ingrate ne se rappelant les mots qu'après des centaines de répétitions ; ces pauvres Esquimaux montraient encore bien moins d'aptitude. J'en ai vu plus d'un suer à grosses gouttes, tant il faisait d'efforts pour apprendre les formules. Après le signe de la croix, nous leur faisions réciter les prières, les commandements de Dieu. A la suite de ces exercices, papier et crayon à la main, nous écrivions les mots que les uns et les autres nous donnaient avec une véritable complaisance, nous indiquant du doigt les objets nommés. Nous les prononcions à plusieurs reprises afin d'obtenir la prononciation exacte. Elle offre assez de difficulté, et exige comme le montagnais des coups de gosier violents. Les jours s'écoulaient : nous n'avancions pas vite dans la connaissance de cette langue. A peine pouvions-nous balbutier quelques phrases.

En résumé, je crus qu'on viendrait à bout de les instruire en usant de beaucoup de patience, si on parlait comme eux ; surtout, si Dieu par sa grâce touchait leur cœur et favorisait nos efforts. Le Père Lefebvre, que Mgr Faraud avait destiné à l'œuvre de leur évangélisation, ne se découragea pas à la vue des difficultés qu'il aurait à surmonter. Nous verrons plus tard les résultats de cette entreprise.

Au milieu de juillet, le *Wrigley* vint au fort Mac-Pherson, le Père Lefebvre s'y embarqua pour Good-Hope, et moi, pour retourner au lac Athabaska. A la dernière minute, le chef

des Esquimaux accourt, monte à bord, nous salue, fait un grand signe de croix, et nous donne une chaude poignée de main. Comment ne pas espérer de voir, un jour, se convertir des gens si bien disposés. Le lecteur désire peut-être quelques détails sur les mœurs et coutumes de ce peuple si étrange, voici ce que je sais d'après ma propre expérience.

*
* *

D'abord d'où viennent les Esquimaux ? Ils appartiennent à une race bien différente des Dénés et des Cris. Un coup d'œil suffit pour le reconnaître. Les hommes ont tous de la barbe, clairsemée, il est vrai, mais ils peuvent se vanter d'en avoir, tandis qu'elle ne pousse pas sur le visage de nos autres Indiens. Leur langue ne ressemble ni au cris ni au montagnais. Leur genre de vie les distingue également des autres nations. Ils mangent viande et poisson toujours crus ; de là vient leur nom composé de deux mots cris signifiant *Mangeurs de viande crue*. Le pays qu'ils habitent (je parle des Esquimaux de la Mer Glaciale, aux environs des Bouches du Mackenzie) les oblige à ce régime, car ils ne trouvent pas suffisamment de bois pour faire la cuisine. Suivez un Esquimau qui va visiter en canot son filet, tendu dans la rivière : s'il trouve un poisson, il le démaille, et sans avoir pris la peine d'enlever les écailles et l'intérieur, le mange séance tenante, depuis la tête jusqu'à la queue.

La baleine blanche abonde à l'embouchure du Mackenzie. A la fin de juillet, les Esquimaux en tuent un grand nombre. Ils les découpent en morceaux de la grosseur d'une brique, qu'ils conservent d'une année à l'autre autant qu'ils peuvent. J'ai vu dans leurs loges de ce lard de baleine datant de l'année précédente, avec des teintes variées, signes de putréfaction, et pourtant un Esquimau y mord à belles dents. Là-dessus, il boit une tasse d'huile de baleine croupissante au fond d'une

outre, et en apparence y prend autant de plaisir qu'un ivrogne avalant un verre de whiskey. Outre le lard et l'huile de la baleine, la peau sert à faire des canots, des chaloupes, des chaussures, des vêtements imperméables.

Les Esquimaux font aussi la chasse aux rennes, qui vont passer l'été sur les bords de la Mer Glaciale. Comme les autres Indiens, ils savent sécher la viande au soleil afin de la conserver, et ils emploient les peaux à se faire des habits.



ESQUIMAUDE
ASSOUPLISSANT UNE PEAU

Certaines années, les rats musqués pullulent dans les îles marécageuses du Delta du Mackenzie. Leur chair est bonne à manger ; les peaux sont encore plus précieuses et font des vêtements très chauds, très soyeux pour l'hiver.

Ce sont les femmes qui les préparent, voici comment: après les avoir fait sécher, ces peaux deviennent dures et raides comme du bois. Pour les assouplir, l'Esquimaude en prend une par la tête, se la met entre les dents, la triture légèrement en l'humectant de salive. Elle la retire de la bouche, frotte avec les ongles la partie humectée ; puis la pousse un peu plus en avant dans la bouche et la retire de nouveau pour la frotter encore. Elle continue ainsi jusqu'à ce que toute la peau subisse la même opération. Quand elle en a préparé un nombre suffisant, elle les frotte encore et les refrotte jusqu'à ce que ces peaux soient souples comme des gants ; enfin elle les coud avec de fines lanières de peau de renne. En guise d'aiguilles, elle se sert de poinçons d'ivoire tirés des dents des morses ou des veaux marins.

Les femmes portent des pantalons comme les hommes ; leur robe, échancrée sur les côtés, ne dépasse pas les genoux. En revanche, elles ont un immense capuchon, car les dames esquimaudes ont la tête ornée de gros toupets, de tresses volumineuses, assez courtes, comme celles que les sculpteurs égyptiens ont données au Sphinx. Et voyez les caprices de la mode ! Ces tresses, ces toupets ne se composent pas uniquement de la chevelure des femmes : une coutume curieuse les oblige à ramasser les cheveux de leurs maris quand ils les coupent et à les mêler aux leurs.

La manière dont elles élèvent leurs enfants est encore plus extraordinaire. Elles n'ont pas besoin de maillots ni de langes. Elles mettent tout simplement le bébé sur leur dos, dans leurs robes, qu'elles font très larges exprès : une ceinture nouée solidement le retient sur le dos de sa mère. S'il crie ou s'il a faim, celle-ci le fait glisser par petites secousses devant elle et quand elle l'a nourri, il retourne à sa place par le même chemin.

J'ose à peine raconter la façon dont ces pauvres Esquimaux se payent un bon festin. Je n'ai pas été témoin oculaire de la scène, des personnes me l'ont racontée comme elles l'ont vue. Ce sont des Indiens de Good-Hope qui, en été, vont chasser le renne dans les steppes voisines de la Mer Glaciale, où ils se rencontrent avec les Esquimaux. Ceux-ci donc voulant se régaler à leur manière, et ayant tué plusieurs rennes, les laissent gisants sur la mousse, exposés au soleil qui darde ses rayons brûlants sans interruption, puisqu'il ne se couche pas ! La cuisson ou plutôt la fermentation s'opère naturellement, ces corps s'enflent à pleine peau. On pourrait croire que les Esquimaux les ont abandonnés, il n'en est rien. Ils attendent que la putréfaction soit complète, ils savent par expérience combien de jours il faut pour cela, ils reviennent alors, ouvrent d'un coup de couteau le ventre gonflé des caribous, et mangent à pleines mains ce plat d'un nouveau

genre. Faut-il s'étonner si nos autres Indiens, pourtant peu raffinés dans leurs goûts, disent en parlant des Esquimaux : « Ce sont des gens qui ne savent pas vivre ! »

Avec de telles habitudes, on peut supposer que la moralité laissait beaucoup à désirer. La polygamie régnait aussi chez les Esquimaux. Il y avait cependant des exceptions et j'éprouvai un jour une vraie consolation. Faisant réciter les prières et les commandements de Dieu que je répétais plusieurs fois à chacun, j'arrive au neuvième ainsi traduit dans leur langue : « Tu n'auras que ta femme et tu n'en désireras pas d'autre ». Un Esquimau, assez âgé déjà, me demande :

— Qui a dit cela ?

— C'est le bon Dieu, lui dis-je ?

— Merci ! moi je n'ai jamais eu que ma femme !

Cela prouve que la conscience se fait encore entendre même chez ces barbares. Ils sont sujets à de fréquents accès de colère qu'ils ne savent pas réprimer, et comme ils ont toujours leurs grands couteaux à la main, ils se blessent et quelquefois se tuent dans leurs querelles.

Deux ans avant notre visite au fort Mac-Pherson, le commis d'alors, nommé Wilson, avait refusé un objet à un Esquimau qui lui vendait des fourrures. Choqué, cet Esquimau veut se venger. Il se cache, attend le commis, et quand il le voit dehors, se précipite sur lui le couteau levé pour le tuer. Wilson se sauve au galop, va se réfugier dans une loge de Loucheux, qui prennent leurs fusils pour le défendre, et l'Esquimau bat prudemment en retraite.

Il n'y a pas très longtemps les deux tribus se faisaient une guerre d'extermination. En 1860, le Père Grollier paraissant pour la première fois, vit les deux chefs, leur prit les mains qu'il réunit autour de sa croix d'Oblat et leur fit promettre de garder la paix entre eux. Une défiance et une antipathie subsistent quand même.

Les Esquimaux des Bouches du Mackenzie seraient d'assez

beaux hommes, s'ils n'avaient la disgracieuse façon de se percer les joues de chaque côté de la bouche et d'introduire par ces trous une sorte de bouton qu'on appelle *labret*. Quel motif ont-ils de se perforer ainsi le visage ? Voilà ce que je ne saurais expliquer. Les enfants jusqu'à l'âge de 14 ou 15 ans ne sont pas défigurés par ces *labrets* et ont une mine assez



ESQUIMAUX AUX PRISES AVEC LE FROID

gentille ; en grandissant, ils perdent leur couleur fraîche et rose, que remplace une teinte jaunâtre.

On sait que les Esquimaux demeurent pendant l'hiver dans des maisons de glace.

* *

Le *Wrigley*, parti du fort Mac-Pherson pour remonter le Mackenzie, s'arrêta fort peu à Goop-Hope, au fort Norman,

au fort Simpson, et je n'eus que le temps de dire bonjour à nos Pères et Frères. Il arriva sur le soir au fort Résolution, où il devait passer la nuit. Là, nous attendait une affaire assez sérieuse. Le Père Dupire m'avait écrit une lettre dans laquelle il m'apprenait qu'il avait transporté la Mission Saint-Joseph de l'île d'Orignal auprès du fort. Je ne savais où il avait placé sa maison, mais je la découvris bientôt. On se préparait à jeter l'ancre quand, tout à coup, le bishop Bompas, qui s'était embarqué au fort Simpson, arrive à l'avant du bateau, lève les bras au ciel, pousse une exclamation, court chercher le « bourgeois », M. Camel, l'amène et lui montre du doigt cette nouvelle maison. Il prétend que le terrain où elle se trouve lui a été concédé par la Compagnie.

Je ne savais que penser de tout cela. Des canots nous ayant conduits à terre, j'y rencontre le Père Dupire, environné d'une foule d'Indiens. Je salue tout ce monde, le Père m'emmène chez lui, m'explique comment, pressé par les chrétiens, il avait fait un radeau du bois de sa maison, traversé la baie qui sépare l'île d'Orignal du fort, et reconstruit sa demeure au bout du jardin de la Compagnie sur un endroit que les Indiens lui avaient indiqué. Le bruit que le bishop Bompas veut faire déguerpir le Père, jette l'émoi parmi nos Montagnais, qui ne tardent pas à manifester leurs sentiments. Dès que le bishop se montre pour visiter les loges et inviter le monde à venir à son temple, nos gens lui déclarent carrément :

— Tu veux forcer le Père à enlever sa maison de là ? Eh bien, si tu le fais, nous allons jeter ton église dans le lac !

Au lieu de se tenir tranquille, le bishop faisait des plans pour arriver à son but.

Au moment d'aller prendre notre repos, un bon Métis, Alexis Beaulieu, fils du patriarche de la Rivière au Sel, vint nous trouver :

— J'ai entendu, nous dit-il, le bishop Bompas et le bourgeois parler de la Mission. Ils se proposent d'écrire au Gouverneur

de la Compagnie pour qu'il fasse partir le Père. J'ai cru devoir vous en avertir.

Que faire ?... Après réflexion, nous décidons de faire signer une pétition par nos chrétiens et de l'adresser également au Gouverneur. Le lendemain matin, après nos messes auxquelles ils assistent, nous lisons aux Montagnais la lettre suivante :

— Nous soussignés, habitants du Grand Lac des Esclaves, vous déclarons que nous sommes catholiques ; il n'y a pas un protestant parmi nous. Notre église étant trop éloignée du fort, nous l'avons transportée auprès, sur une place inoccupée. Le ministre protestant prétend qu'on l'enlève de là, mais nous voulons que notre religion soit respectée, et notre église aussi. Nous demandons d'ordonner qu'on laisse notre prêtre en paix.

Nous leur proposons de signer ce texte, ils acceptent avec enthousiasme et chacun écrit son nom, car tous savent écrire en caractères syllabiques.

Le sifflet du *Wrigley* retentit, je cours m'embarquer. Je passe le fort Smith, sans m'arrêter, traverse le portage, prends place sur un autre steamboat qui me conduit au fort Chipewyan.

A la Mission de la Nativité, j'eus la joie de revoir Mgr Clut, qui nous revenait après plusieurs années d'absence, employées à prêcher dans la province catholique de Québec et à recueillir des aumônes pour nos missions. Il nous donna des nouvelles de Mgr Faraud qui se reposait à Saint-Boniface.



MISSION ACTUELLE DE NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS (FOND DU LAC)

CHAPITRE XIV

CHEZ LES MANGEURS DE CARIBOUS
CONSÉCRATION ÉPISCOPALE
VOYAGE AD LIMINA (1891-1892)

Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs. — Une chasse aux caribous. — L'arrivée des lettres... quelles nouvelles ! — Mort de Mgr Faraud. — Les bulles pontificales. — « Je vous ai fait prêtre, je veux vous faire évêque. » — Mon sacre (1er août 1891). — Nos transports. — Machines à vapeur. — Le manteau d'Elie. — « Prenez... Qu'il vive sans commettre un péché mortel ! » — La Naïade et l'amiral de Cuverville. — Rome. — Audience de Léon XIII. — « Vos Pères là-bas avec cet évêque... » — Le P. Monsabré. — « Vous allez faire des jaloux. »

Je repartis bientôt de la Nativité, avec le Père de Chambeuil, pour le Fond-du-Lac, où se trouve la Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, la seule que je n'eus pas encore visitée.

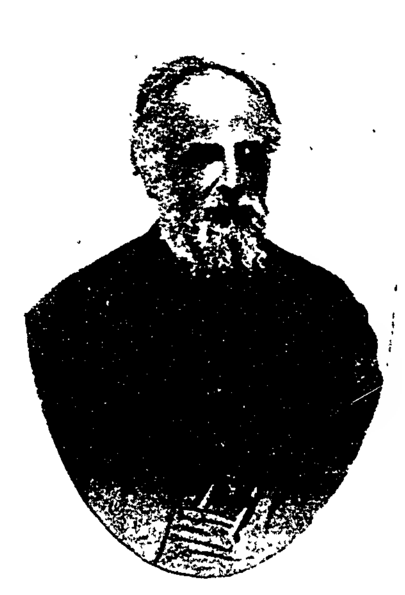
Le voyage se fit dans une barge de la Compagnie avec Joseph Mercredi, bon métis catholique qui avait la charge du fort. Nous fîmes 200 milles, en côtoyant la rive Nord du lac Athabaska, suite interminable de rochers granitiques, tantôt dénudés, tantôt couronnés de maigres sapins. Une large échancrure dans cette chaîne de rochers s'appelle la Grande Baie ; plus loin un bras s'avance vers le Nord et porte le nom de Baie Noire. La Baie Noire traversée, nous atteignons les Iles de Caribous, éparpillées en grand nombre ; on y trouve un abri contre les vents, et d'excellentes truites qui abondent. J'admire la pureté de l'eau limpide comme un cristal, qui laisse le regard pénétrer à une grande profondeur ; tandis qu'au fort Chipewyan elle est, durant presque tout l'été, affreusement sale et bourbeuse.

Après onze jours, nous arrivons au Fond-du-Lac. Il semble, en effet, que le lac se termine ici. Un détroit d'un mille environ de largeur conduit dans une baie très profonde où se déverse le lac Noir, et, paraît-il, une partie du lac la Hache qui partage ses eaux entre la Baie d'Hudson et le bassin du Mackenzie.

L'aspect du pays est triste et misérable. On ne voit à l'entour du fort et de la Mission que des dunes de sable, parsemées de rochers. En arrière, des collines sablonneuses portent quelques cyprès. Le sol s'élève ensuite et se couvre d'une forêt d'épinettes qui, sans atteindre de grandes dimensions, peuvent tout de même servir à faire des maisons. Celle du Père de Chambeuil est bien pauvre, basse, couverte en écorces, longue de 30 pieds sur 25 de large. A l'une des extrémités, un sanctuaire fermé par deux grandes portes ; quand on les ouvrent toute la maison devient église. Le fort ne présente pas une meilleure apparence, excepté un plus grand nombre de maisons pour les engagés et les besoins de la traite.

Les habitants s'appellent Mangeurs de Caribous, parce qu'ils ont l'avantage de recevoir la visite des rennes chaque

hiver et de s'en nourrir presque exclusivement. La langue de ces gens ne présente aucune différence sérieuse avec celle des Montagnais. Ils ont la même foi, la même docilité à remplir leurs devoirs religieux, grâce aux zélés missionnaires qu'ils ont eus : le Père Grollier, Mgr Grandin, Mgr Clut, le Père Eynard, le Père Pascal, et enfin le Père de Chambeuil.


R. P. DE CHAMBEUIL

Avec ce dernier je m'occupai du spirituel et beaucoup du temporel de la Mission ; le bois de chauffage était rare et loin, la pêche en automne et sous la glace nous prenait bien du temps. A la Toussaint nous apprîmes que les caribous approchaient, tous les hommes valides du fort partirent pour la chasse afin de se trouver aux endroits de passage. Ils ne tardèrent pas à en tuer plusieurs et nous reçûmes quelques morceaux de viande.

Il y avait un campement d'Indiens à une journée de marche, Joseph Mercredi m'invite à l'accompagner avec un fusil. Les Indiens nous reçurent bien: les hommes, assis devant un bûcher, fumaient en se chauffant; les femmes faisaient rôtir la viande. Chaque chasseur avait une tête de caribou pour son souper ! On nous en servit également, ce qui prouve l'abondance de la chasse. Après un repas copieux, nous récitons le chapelet, les prières du soir, nous dormons du sommeil du juste afin de nous lever de bonne heure pour une tournée de chasse.



Nous partons le matin, sept hommes, Joseph et moi compris, la raquette aux pieds, le fusil sur l'épaule. Après deux heures de marche, à travers un pays coupé de lacs et de rochers, nous arrivons sur un lac assez grand ; bientôt nous voyons une bande de caribous sortir d'une île rocailleuse et prendre leurs ébats sur la glace. La neige étant peu épaisse, nos hommes quittent leurs raquettes, jettent leurs fourreaux de fusils et courent droit aux caribous. Je les imite sans rien comprendre à la manœuvre. Je pensais que ces caribous allaient prendre la fuite et se sauver dans l'île. Pas du tout, ils s'arrêtent de gambader, nous regardent venir ; nous voyant toujours approcher, ils partent au galop, mais au lieu de tourner le dos, font une grande courbe, et décrivent un demi-cercle toujours à la même distance des chasseurs. Ceux-ci s'arrêtent, tirent sur les animaux qui passent avec la rapidité du vent. Le demi-cercle achevé, les caribous retournent à leur point de départ et recommencent la course. Chaque fois, un des leurs au moins reste sur le carreau. Quand ils se voient réduits à un petit nombre ils se dispersent sur le lac, où quelques chasseurs les poursuivent, sans les atteindre.

Maintenant on va dépecer ceux qui ont été tués. Nos Indiens ont une dextérité que pourraient envier les bouchers et les chirurgiens des pays civilisés.

Le renne a deux estomacs : dans le premier, le lichen subit une fermentation, avant de passer dans le second. Les chasseurs gardent ce lichen et ramassent le sang épanché sur la peau, pour les cuire ensemble et obtenir une bouillie légèrement acidulée dont ils sont friands. Ils entassent ensuite les membres découpés, les couvrent de neige, de branches de sapins, sans autres précautions. Le camp est proche et les femmes viendront vite avec les chiens pour transporter ces dépouilles opimes. Les os des pattes renferment une moelle excellente qui se mange crue, et fait les délices des gour-

mets ! La langue est regardée comme le mets le plus délicat du pays. Les femmes font sécher, boucaner une grande partie de la viande afin de la conserver pour l'été. La Compagnie et la Mission s'en procurent le plus possible : c'est la nourriture ordinaire des voyageurs.

Le temps passait tranquillement, quand, le 20 février, on vint demander le Père pour des malades, éloignés de quatre jours de marche. Je ne voulus pas laisser le Père de Chambeuil entreprendre ce voyage ; je partis avec une traîne et des chiens à la suite des jeunes Indiens qui nous avaient demandés. Nous allâmes droit vers le Nord. Quelle triste contrée ! On pouvait lui appliquer les paroles des livres de Job : « *Ubi umbra mortis et nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat !* Sombre et morne région où l'ombre de la mort, le désordre et une horreur éternelle habitent ». Cependant, comme dans un désert, on rencontre de charmantes oasis ; dans ces steppes glacées, les Indiens savent trouver quelques endroits plus favorisés, où ils séjournent plus longtemps quand ils ont de quoi vivre. Tel était l'endroit où demeuraient les malades. Dieu merci, leur état n'avait rien de très grave. Un homme de vingt-cinq à trente ans et une femme un peu plus âgée avaient souffert du froid et d'une fatigue excessive, d'où un malaise, ou plutôt une fièvre, qui leur ôtait l'appétit. Or, quand un Indien ne mange plus, il se croit presque mort. Je les confessai, les réconfortai, leur donnai quelques gouttes de *pain killer* (tue-douleur), médecine qui leur inspire une grande confiance et je revins à la Mission le 5 mars.

Pendant mon absence, le courrier était arrivé au Fond-du-Lac ; le Père de Chambeuil me remit un paquet de lettres à mon adresse. Nous n'avions reçu aucune nouvelle depuis l'arrivée de Mgr Clut à la Mission de la Nativité, aussi je m'empressai de lire mes lettres. La première qui me tomba sous la main venait de Mgr Taché, quelle émotion me saisit

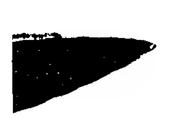


en la lisant ! Elle m'annonçait que Mgr Faraud, notre bien-aimé Vicaire apostolique, avait rendu son âme à Dieu, le 26 septembre 1890... et que le Pape m'avait nommé pour le remplacer ! Mgr Taché ajoutait qu'il m'envoyait mes bulles d'Evêque d'Ibora et de Vicaire apostolique.

Je ne savais que penser... les bulles du Pape étaient là en effet... et, je le dis en toute sincérité, si j'avais pu les lui renvoyer, je l'aurais fait immédiatement. Mais une autre lettre de notre Supérieur Général m'ordonnait, au nom de la sainte obéissance, d'accepter le fardeau : il fallait donc me soumettre.

D'autre part, je fus bien encouragé, Mgr Clut m'écrivait :

— J'étais l'auxiliaire de Mgr Faraud et, si vous voulez me recevoir comme tel, je ferai mon possible pour vous aider dans les Missions jusqu'à la fin.



Mgr Taché me témoignait aussi un dévouement tout paternel :

— Vous avez le choix de votre consécrateur, et je demande à l'être. Je vous ai fait prêtre, je veux vous faire évêque !

Comment refuser une si aimable invitation, et je me décidai à me rendre à Saint-Boniface. Les chers Frères Hémon et Charbonneau vinrent me chercher avec leurs traînes à chiens pour m'emmener à la Nativité. Nous fûmes obligés de coucher une nuit sur le lac, ne sachant de quel côté nous tourner pour aller à terre.

A la Mission de la Nativité, Mgr Clut m'exposa la grave situation dans laquelle nous mettaient les chefs des districts de l'Athabaska et du Mackenzie, à propos de nos transports. Au mépris des engagements passés, en 1889, entre Mgr Faraud et la Compagnie, ils avaient pris sur eux, sitôt la mort de mon vénéré prédécesseur, de doubler les tarifs. Evidemment, c'était dans le but de ruiner nos Missions ! Le seul moyen de les sauver, suivant l'avis des Pères, était d'entreprendre nous-

mêmes ces transports ; quelques-uns me suggéraient l'idée de nous procurer un petit bateau à vapeur.

Sur ces entrefaites, le « bourgeois » d'Athabaska qui nous avait imposé ce nouveau tarif fut changé et remplacé par mon vieil ami le docteur Mac Kay. Aussitôt j'allai le trouver pour me plaindre de la conduite de son devancier ; il voulut bien me promettre que, dans son district d'Athabaska, il maintiendrait les anciennes conditions. J'obtins la même promesse de M. Camsel, chef du Mackenzie. Restait la question des transports entre Winnipeg et le fort Chipewyan, il n'y avait que le gouverneur de la Compagnie qui pût modifier les règlements actuels. Le docteur Mac Kay me conseilla, puisque je devais passer à Winnipeg, de m'adresser à lui directement.



ENFANTS DE LA NATIVITÉ SCIANT DU BOIS

Là-dessus je partis pour Saint-Boniface, en remontant la rivière Athabaska jusqu'au Tawatinaw, lieu appelé désormais Athabaska-Landing. Les Pères Colignon et Husson, venus du Petit Lac des Esclaves, m'attendaient pour me parler de leurs travaux et de leurs besoins.

Ces deux Pères avaient vaillamment combattu contre les ministres protestants. En 1889, le Révérend Holmes était arrivé au Petit Lac des Esclaves, annonçant partout qu'au

bout de trois ans il ne resterait pas un catholique dans le pays. En vérité, il inspirait des craintes sérieuses : il était appuyé par le bourgeois du fort, soutenu par les largesses des sociétés bibliques d'Angleterre, rempli d'audace et d'un zèle digne d'une meilleure cause. Il s'établit à trois milles de distance de la Mission Saint-Bernard, dans un endroit très favorable à ses projets, car il se trouvait ainsi à proximité d'un groupe considérable de Métis et sur le passage d'un plus grand nombre encore qu'il espérait retenir et empêcher de se rendre à l'église catholique.

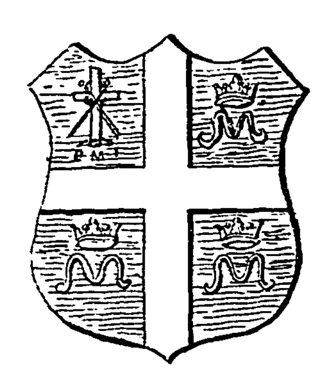


Au cri d'alarme poussé par le Père Desmarais, le Père Colignon, sur les ordres de Mgr Faraud, était accouru à Saint-Bernard. Avec une habileté de diplomate achevé, ce Père réussit à obtenir du « bourgeois » de la Compagnie un morceau de terre, un peu au-dessus de la Mission protestante ; il y bâtit, avec le secours du Père Husson, une résidence et une chapelle. Cette Mission, placée sous le vocable de Saint-Antoine, devint la sauvegarde de nos fidèles et fit échouer, en grande partie, les plans du ministre. Ces deux Pères s'étant ensuite rendus à la Rivière la Paix, construisirent une maison au fort Saint-John. Apprenant que le ministre Brick avait abandonné Dunvegan pour aller s'établir dans un autre endroit plus à portée des Métis et des Cris, ils le suivirent sur ce nouveau terrain et y fondèrent la Mission de Saint-Augustin.

Comme on le voit, ces deux Pères avaient déployé une activité extraordinaire, mais ces travaux avaient particulièrement affaibli le Père Colignon, qui depuis longtemps souffrait de graves malaises intérieurs. Désirant lui donner un peu de repos et lui faire plaisir, je l'invitai à mon sacre. En passant à Calgary, je consultai un docteur et, sur son conseil, j'envoyai le Père Colignon, pour une quinzaine de jours, aux sources thermales de Banf, récemment découvertes, dont on vantait les propriétés curatives. Il pouvait y passer une quin-

zaine de jours et arriver encore à temps à Saint-Boniface pour la cérémonie.

Hélas ! je commençais ma retraite préparatoire, quand un télégramme m'annonça que le Père Colignon avait subi une hémorragie violente. On désespérait presque de sa vie ! Cette nouvelle me bouleversa. J'estimais et aimais grandement ce cher Père ; je comptais trouver en lui un appui solide pour m'aider dans le travail des Missions. Cependant, on réussit à le remettre en état de supporter le voyage et j'eus la consolation de l'avoir à Saint-Boniface avec l'espérance d'un rétablissement complet. Dieu permit que je me fisse illusion, afin de ménager ma faiblesse.



BLASON DE MGR GROUARD

Mon sacre eut lieu le premier août, fête de saint Pierre aux Liens. Il paraît que la cérémonie fut très belle. Mgr Taché, évêque consécrateur, était assisté de Mgr Grandin et de Mgr Shanley du Dakota ; une foule considérable remplissait la cathédrale. Quant à moi, je me laissais mener ; j'accomplissais gravement toutes les rubriques, mais sans dévotion sensible, surtout sans enthousiasme, à peu près comme une brebis qu'on mène à l'abattoir. Mgr Shanley fit un beau sermon en anglais, et le soir le Père Leduc prêcha en français. Il raconta ce que j'ai noté au commencement de ce journal, la dissipation de mes jeunes années et la foi de mon père. C'est en souvenir de tout ce que je devais à la protection de la Sainte Vierge que je pris pour devise : « *Sub tuum præsidium* ».

Après cette cérémonie, Mgr Taché me dit :

— Je vous ai fait évêque, vous allez maintenant me rendre service en donnant la confirmation dans mon diocèse.



Je m'empressai de me rendre à ce désir, ce qui me procura la joie de visiter presque tout le diocèse de Saint-Boniface. Je fus surpris de trouver, dans plusieurs paroisses, un grand nombre de Français appartenant à des familles distinguées. Ils avaient acquis de belles terres dans le Manitoba, mais je crois qu'ils ne surent guère en tirer parti, et que la plupart sont retournés en France. Je me disposai moi-même à les imiter.

Avant de me mettre en route, je traitai la question de nos transports avec le gouverneur de la Compagnie qui ne voulut pas me promettre de réduire le tarif à un taux plus modéré. Cela ne me rassurait guère et je crus prudent, de concert avec le Père Colignon qui avait l'air de se rétablir, de chercher les moyens d'organiser nos transports. Ce cher Père se rendit au lac la Biche, trouva un bon Métis, Louison Fosseneuve, dit Shot, et obtint de lui la promesse qu'il se chargerait de nos transports depuis Athabaska-Landing jusqu'au fort Mac-Murray.

Hélas ! peut-être ce bon Père fut-il exposé à quelque contre temps, ou se crut-il plus fort qu'il ne l'était en réalité. Peut-être moi-même étais-je aveuglé par son état ; mais après avoir fait ses arrangements avec Shot, il retourna au Petit Lac des Esclaves, retomba malade et mourut le 11 décembre. Cette triste nouvelle m'arriva quand j'étais en France, elle me causa une des plus grandes peines que j'ai ressenties de ma vie. J'allai mêler mes larmes à celles de sa famille et célébrer dans sa paroisse un service pour le repos de son âme.

De Saint-Boniface je me rendis à Montréal où je visitai nos Pères de Saint-Pierre, Mgr Fabre et les Sœurs Grises. Je m'occupai aussi de trouver des machines à vapeur dont je regardais l'acquisition comme une des plus précieuses pour nos Missions : je désirais surtout une scie mécanique, afin de ménager les forces de nos Pères et de nos Frères qui se fai-

saient scieurs de long pour se procurer les planches nécessaires à nos constructions. Le Père Gendreau, procureur des Oblats du Canada, me mit en relation avec des ingénieurs et des agents de manufactures, qui me renseignèrent sur le prix et l'emploi de ces machines. Je m'informai si on ne pourrait pas s'en servir aussi pour faire mouvoir un bateau. Un ingénieur m'expliqua comment avec un engin convenable et des roues dentées que l'on relierait par des chaînes de fer, on pouvait transmettre le mouvement à une roue à palettes à l'arrière d'un bateau. J'étais enchanté de ces explications et je me flattais de faire, comme on dit, d'une pierre deux coups. Après avoir scié nos planches, on n'avait qu'à placer la chaudière à vapeur et l'engin sur un bateau. La difficulté de nos transports allait disparaître.

Quel beau rêve! Mais il y avait une condition *sine qua non:* ces machines coûtaient cher, et je n'avais d'autre ressource que la charité des fidèles. Je me proposai de la solliciter partout, sur mon passage, où les évêques me le permettraient.

Etant obligé d'aller à Québec pour obtenir du consul français le passeport indispensable dans ce temps-là, j'en profitai pour offrir mes hommages au cardinal Taschereau. Son Eminence se montra très bienveillante et m'autorisa à quêter dans son diocèse. Ce n'est qu'un an plus tard, à mon retour d'Europe, que j'usai de cette permission. Mais laissez-moi vous dire tout de suite le compliment que je fis au cardinal, lorsque je vins prêcher, en sa présence, à la cathédrale de Québec. Après avoir rappelé l'honneur que j'avais eu d'être son élève, ainsi que celui de Mgr Bégin, pendant deux années au grand séminaire, je parlai de la joie éprouvée par tout le Canada à la nouvelle de son élévation à une si haute dignité: n'était-il pas le premier cardinal canadien ? Puis j'ajoutai ces mots, était-ce l'esprit prophétique qui m'inspirait alors ?

— Quand votre Eminence montera vers le ciel, comme un



nouvel Elie, elle laissera tomber son manteau sur un nouvel Elisée, Mgr Bégin, son dévoué coadjuteur.

Le manteau du cardinal Taschereau est bien tombé sur les épaules du cardinal Bégin ! Me blâmera-t-on si j'éprouve une certaine fierté d'avoir été si bon prophète ?

Mon passeport obtenu du consul français (le vicomte de Turenne, descendant de l'illustre Maréchal, rival de Condé), je partis pour les Etats-Unis et m'arrêtai à Lowel où les Oblats desservent plusieurs paroisses. Le Père Garin, supérieur, me fit prêcher et quêter dans ses quatre églises, le même dimanche.

A ce propos, je me reprocherais d'omettre une anecdote édifiante. Après la grand'messe à l'église Saint-Joseph, on m'avertit que quelqu'un me demande au parloir. J'y vais et je trouve un homme jeune avec sa femme qui tenait un petit enfant dans ses bras. Cet homme me dit :

— Monseigneur, nous n'étions pas prêts pour répondre à l'appel que vous avez fait en faveur de vos Missions ; aussitôt rentrés chez nous, nous avons pensé, ma femme et moi, à vous offrir notre petite contribution.

Il me donne alors un billet de cinq dollars, puis il ajoute en tirant sa montre :

— Peut-être cette montre vous serait utile, et je vous prie de l'accepter.

— Mais, mon cher Monsieur, lui répondis-je, vous m'avez déjà fait un beau présent et je ne veux pas vous dépouiller de tous vos biens.

— Oh ! c'est peu de chose, reprit-il, et me tendant un paquet qu'il avait sous le bras, si vous voulez accepter encore ceci, vous me ferez plaisir. C'est un habit que j'ai acheté quand je me suis marié et dont je n'ai plus besoin maintenant. Prenez-le donc, je vous en prie, s'il peut vous servir.

— Oh ! c'est vraiment trop ! m'écriai-je ?



S. Em. le Cardinal Bégin

Né à la Pointe-Lévis (diocèse de Québec) le 10 janvier 1840 ; — ordonné prêtre, à Rome le 10 juin 1865 ; — sacré Evêque de Chicoutimi le 28 octobre 1888, dans la basilique de Québec ; — élu Archevêque de Cyrène et coadjuteur de S. E. le cardinal Taschereau le 22 décembre 1891 ; — devenu Archevêque de Québec le 12 avril 1898 ; — créé Cardinal le 25 mai 1914.

— Non, Monseigneur, ce n'est pas trop pour la faveur que nous vous demandons. Vous voyez notre petit garçon ; eh bien ! nous vous demandons de prier pour lui afin qu'il vive sans commettre de péché mortel !

Je me sentis ému jusqu'au fond de l'âme, et des larmes me vinrent aux yeux. J'étais saisi d'admiration à la vue d'une foi si vive, et j'acceptai ce que ces jeunes époux canadiens m'offraient si généreusement et dans de si saintes intentions.

De Lowel, je me rendis à New-York et allai frapper à la porte des Pères de la Miséricorde qui desservent la paroisse française de Saint-Vincent-de-Paul. Ils me reçurent avec une grande bienveillance. Je devais m'embarquer le surlendemain. On me dit qu'il y avait un navire de guerre français dans le port, la *Naïade*, battant pavillon de l'amiral de Cuverville. Les Pères me contèrent comment, le dimanche précédent, l'amiral avec son état-major et ses marins étaient venus, musique en tête, assister à la grand'messe, ce qui avait grandement édifié la paroisse et la ville tout entière.

L'aumônier de la *Naïade*, étant venu au presbytère, m'invita à visiter ce navire.

— Auparavant, permettez que j'avertisse l'amiral et certainement il vous enverra chercher.

Le lendemain, en effet, une chaloupe vient me prendre et me conduit au vaisseau. L'amiral me reçoit avec une politesse exquise, les officiers l'imitent, les marins présentent les armes. J'étais ébahi de tant d'honneurs auxquels les mœurs simples de nos Indiens ne m'avaient pas accoutumé. L'amiral me promène sur le pont et me montre une inscription qu'il a fait mettre en grandes lettres : DIEU ET PATRIE !

— Cela, me dit-il, fait enrager les radicaux de la Chambre, qui me traitent de calotin, je m'en moque.

Il me raconta qu'il avait récemment fait la campagne du Dahomey, qu'il avait forcé le roi Behanzin à se soumettre,



lui avait pris son sceptre et sa couronne, les avait portés à la Basilique de Montmartre, en avait fait hommage au Sacré-Cœur, en reconnaissance de sa victoire. Ensuite il m'interrogea longuement sur nos Missions et me fit conduire à terre avec les mêmes honneurs.



QUEL CONTRASTE ENTRE LES VOYAGES EN EUROPE ET CEUX DE L'ATHABASKA-MACKENZIE !

Le lendemain je partais pour la France à bord d'un paquebot de la ligne transatlantique, allant de New-York au Havre. La traversée se fit sans incident remarquable.

Aussitôt débarqué sur la terre de France, je me rendis à Paris afin de saluer notre Supérieur Général. Je combinais un plan pour mon séjour en Europe et ma visite *ad limina*, lorsque deux prélats canadiens, Mgr Racine, évêque de Sherbrooke et Mgr Gravel, évêque de Nicolet, vinrent voir le Père Antoine qui avait gagné leur estime et leur amitié, pendant les longues années qu'il avait passées au Canada, comme missionnaire des

Iroquois et comme provincial des Oblats. On les retint à dîner et je fus très heureux de faire leur connaissance. Durant la conversation ces bons évêques me dirent :

— N'avez-vous pas l'intention d'aller à Rome ?

— Certainement, répondis-je, mais je ne sais pas quand je ferai ce voyage.

— Nous partons demain, nous avons retenu un compartiment pour quatre personnes et nous ne sommes que trois (M. l'abbé Proulx, curé de Saint-Lin, est le troisième). Si vous voulez venir avec nous, nous vous offrons la quatrième place qui ne vous coûtera rien !

Le Père Antoine me donna un coup de coude et me souffla tout bas :

— Acceptez donc !

Ce que je fis avec empressement, en remerciant ces bons prélats de leur offre si bienveillante. Je prends l'heure du départ, le nom de la gare, je ficelle mon petit bagage et le lendemain je me trouve au rendez-vous.

Nous faisons un excellent voyage et arrivons à Rome le 21 novembre au matin. Je dis la sainte messe chez nos Pères, tandis que mes compagnons allèrent au Collège canadien que les Sulpiciens venaient de faire construire.

Je ne puis entreprendre de raconter en détails toutes les fêtes auxquelles j'ai assistées, mes impressions en parcourant les catacombes, les beautés que j'ai admirées en visitant les monuments de l'art païen, surtout ceux de l'art chrétien, et parmi ces derniers la Basilique Saint-Pierre. Je ne me lassais pas de la contempler, c'est certainement le plus beau temple élevé par la main des hommes à la gloire de Dieu.

Enfin, une estafette m'apporta la réponse, si ardemment désirée, à la demande que j'avais faite d'une audience au Souverain Pontife. A l'heure fixée, je me rendis au Vatican avec

le Père Tatin, supérieur de notre Scolasticat, et deux autres compagnons.

Le Pape alors était Léon XIII. Je me présentai avec les sentiments de respect et de vénération que l'aspect du Vicaire de Jésus-Christ inspire à tout catholique; je fis les trois génuflexions prescrites et lui baisai le pied, après quoi il me donna la main et me fit asseoir près de lui. J'avais à rendre compte de l'état de nos Missions et pour faire mieux comprendre notre situation, je mis sous les yeux du Saint-Père la carte du Canada, en lui indiquant l'immense étendue du Vicariat apostolique d'Athabaska-Mackenzie, presque aussi vaste à lui seul que tout le reste du Dominion. Le Pape m'interrogeait avec bonté et je lui répondais simplement.

— Dans ce pays, lui dis-je, les missionnaires n'ont pas de pain, pas de vin.

— Comment faites-vous donc pour vivre ?

— Très Saint-Père, nous faisons un peu comme les premiers Apôtres, nous tendons des filets pour prendre du poisson et nous en nourrir.

Je levai les yeux vers lui et je fus saisi en remarquant l'extrême vivacité de son regard ; je n'ai jamais vu d'œil aussi perçant ! N'eut été la douceur de ses paroles, j'aurais peut-être tremblé de crainte quand son regard se fixait sur moi. Il parlait très bien le français et nous tînmes dans cette langue une longue conversation. A la fin, Léon XIII me demanda ce que je me proposais de faire en France.

— Très Saint-Père, j'ai l'intention de donner des conférences dans les petits et grands séminaires, espérant attirer quelques jeunes gens dans notre Congrégation et nos Missions.

— C'est cela, me répondit le Pape, n'ayez que des Oblats pour missionnaires !

Enfin, Léon XIII se montra d'une extrême bienveillance, n'ayant que des éloges à me faire de notre Congrégation, ce qu'il renouvela quand, après mon audience, je le priai de per-

mettre au Père Tatin et à ses compagnons de venir recevoir sa bénédiction. Il reconnut le Père Tatin et lui dit :

— Vos Pères là-bas avec cet évêque ! pas de pain ! pas de vin !

Après lui avoir adressé des paroles encourageantes pour lui et ses scolastiques, il nous congédia. J'étais ravi, enthousiasmé de l'accueil si paternel que m'avait fait un si grand Pape, et j'en garde précieusement le souvenir.

Le lendemain avait lieu la distribution des prix au Collège Romain dans l'église du Gésu. On voulut m'y conduire et on me plaça au premier rang à côté des Cardinaux qui assistaient à cette cérémonie. Je me sentis confus de tant d'honneur, mais je devinai bientôt pour quel motif on me traitait ainsi. Un des professeurs monta en chaire, prononça quelques paroles d'introduction et commença la publication des lauréats en philosophie, théologie, droit canon, etc. Quelle ne fut pas ma joyeuse surprise d'entendre nommer un grand nombre d'Oblats, comme ayant mérité des prix et des accessits ! Et voilà qu'un maître de cérémonies m'amène les principaux, afin que j'aie le plaisir d'épingler la croix sur leur poitrine !

Mon pèlerinage au tombeau de Saint-Pierre terminé, je revins en France par la Côte d'Azur, et m'arrêtai à Nice pour saluer un Oblat, évêque de cette ville, Mgr Balaïn. Nous étions au commencement de décembre. A cette époque, dans l'Athabaska-Mackenzie, la nature est morte et ensevelie sous un épais linceul de neige, mais là, quel contraste ! Mgr Balaïn me promène dans le jardin de l'évêché : des orangers en fleur embaument l'air de leur parfum, à leurs branches pendent des fruits à tous les degrés de croissance et de maturité. J'admire la situation de cette ville, assise au bord de la Méditerranée, protégée en arrière contre la froidure par les montagnes des Alpes. Je me sens un peu jaloux de ce climat

privilégié, et cependant je ne consentirais pas à échanger ma place avec celle de Mgr Balaïn.

Je passai la principauté de Monaco sans être tenté de visiter Monte-Carlo, où tant de gens aveuglés par la passion du jeu vont perdre leur fortune et même leur vie. Je m'arrêtai à Hyères pour visiter les Sœurs de l'Espérance. Elles me pressèrent de rester pour la fête de l'Immaculée Conception que j'espérais célébrer à Marseille en compagnie de nos Pères. Ces bonnes Sœurs me prirent par mon côté faible :

— Nous aurons un salut solennel ; beaucoup de personnes de la ville y assisteront, sans compter nos dames pensionnaires. Vous parlerez de vos Missions et vous ferez une bonne quête.

Comment résister à des raisons si touchantes ?

J'acceptai et prêchai à la bénédiction du Saint Sacrement. Devinera-t-on quel personnage distingué se trouvait dans l'auditoire ? C'était le Révérend Père Monsabré, le célèbre prédicateur de Notre-Dame de Paris ! J'eus l'honneur de le saluer dans la sacristie après le salut. Je le trouvai si aimable que je me permis de lui dire :

— Mon Révérend Père, vous ne savez pas dans quel isolement nous vivons et comme nous sommes pauvres en livres ! Quel plaisir vous me feriez et quel service vous rendriez à mes missionnaires si vous aviez la bonté de me donner un exemplaire de vos conférences !

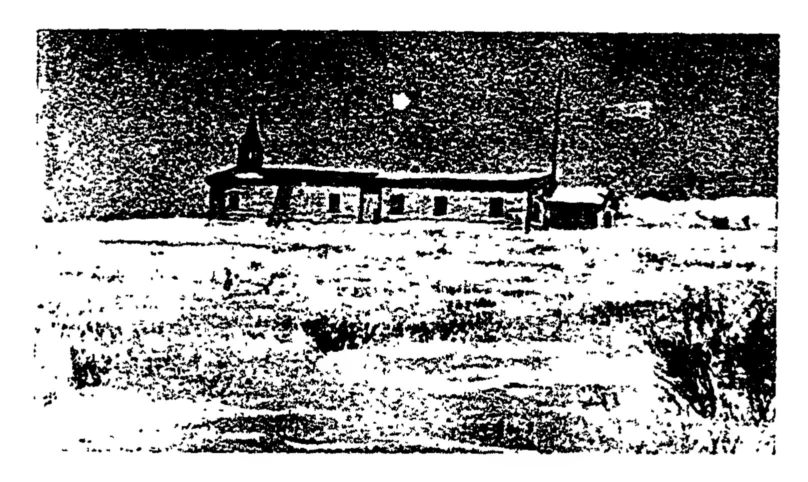
— Volontiers, me répondit-il.

Je fus heureux d'emporter cet ouvrage au lac Athabaska.

Je passe rapidement sur le reste de mon voyage à travers la France. Comme je l'avais dit au Pape, je donnai des conférences aux élèves des Séminaires, surtout dans l'Ouest. Je visitai nos maisons où l'on m'invitait pour faire quelques ordinations, particulièrement à Liége où j'eus le bonheur d'ordonner prêtre le Révérend Père Breynat.

Je m'arrêtai quelques jours chez mes sœurs ; hélas ! ma bonne mère était morte, je ne pus que visiter sa tombe et prier pour le repos de son âme.

Je ne perdis aucune occasion de prêcher, de recueillir des aumônes pour nos Missions ; grâce à Dieu, on me témoigna partout de la sympathie. Parmi les personnes charitables que j'ai rencontrées, la plus généreuse fut Madame la Baronne de



VUE DES PAUVRES MISSIONS DU NORD-OUEST (SAINT-MICHEL)

Gorgan. Son nom demeure à jamais gravé dans mon cœur et doit rester toujours vivant dans la mémoire des Oblats de l'Athabaska-Mackenzie. Sans doute, la Propagation de la Foi a, la première, des droits imprescriptibles à notre reconnaissance, car sans elle nos Missions n'existeraient pas, mais la Baronne de Gorgan, nous a si généreusement aidés dans nos différentes œuvres que nous devons la regarder comme notre insigne bienfaitrice.

Un secours plus précieux encore me vint de notre Congrégation. Le Très Révérend Père Fabre m'accorda plusieurs Pères et Frères doués de vertus et de qualités qui en font



d'excellents missionnaires. C'étaient les Pères Breynat, Dupé et Gouy, et les Frères Courteille, Mathys et Michel. Notre Supérieur Général avait bien raison de me dire :

— Vous allez faire des jaloux, quand on apprendra quels bons sujets je vous donne.

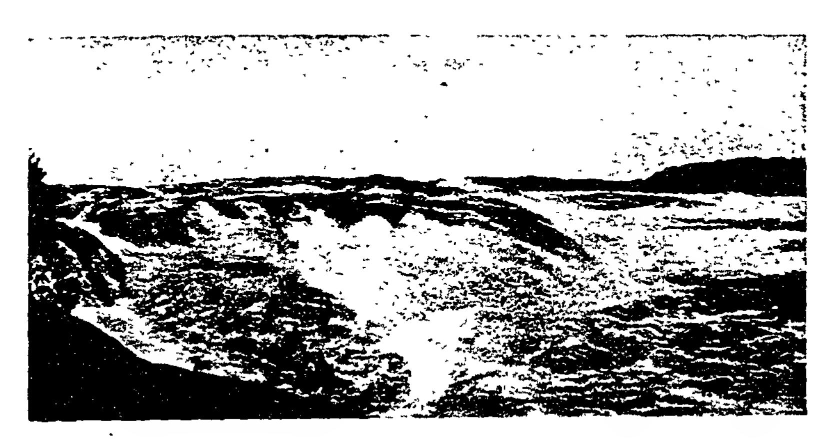
Me parlant confidentiellement, il ajoutait :

— Je vous recommande de veiller d'une manière spéciale sur le Père Breynat. C'est un homme d'avenir !

Il n'y a pas d'indiscrétion à publier cette recommandation, maintenant que le Père Breynat a justifié la haute estime de nos Supérieurs. Evêque et Vicaire apostolique, il gouverne avec une habileté et un succès remarquables le Vicariat du Mackenzie.

L'heure de notre départ arrivée, nous nous y préparons par un pèlerinage à Montmartre afin de nous recommander au Sacré-Cœur, et à Notre-Dame des Victoires pour nous mettre sous la protection de la Sainte Vierge. Puis nous prenons la route de Calais, Douvres, Londres et Liverpool, où nous nous embarquons pour Montréal.





LES RAPIDES DE LA RIVIÈRE LA PAIX

CHAPITRE XV

RETOUR AU LAC ATHABASKA
(1892-1893)

Le Père Lacombe et le Canadien Pacifique. — Une expédition distinguée. — Mgr Pascal. — Dans la boue du marais. — L'essieu cassé. — « Nous sommes catholiques ». — « Tu as une mère ! ». — « Cela ne fait rien ! » — La conversion d'un chef polygame. — La Pointe la Paix. — L'Américain et les buffalos. — Personnel du Vicariat. — Le premier bateau à vapeur. — Le Frère Lavoie. — « Non, Monseigneur, je n'abandonnerai pas mon navire ». — La baronne de Gargan. — Le R. P. Catulle. — Mgr Clut malade. — Les larmes des Indiens. — Le Père Lefebvre à la recherche des Esquimaux, sur les bords de la Mer Glaciale.

Rien d'extraordinaire dans la traversée. Arrivés à Montréal, nous avons la chance de rencontrer le Père Lacombe, en train d'organiser une splendide excursion à travers les prairies de l'Ouest.

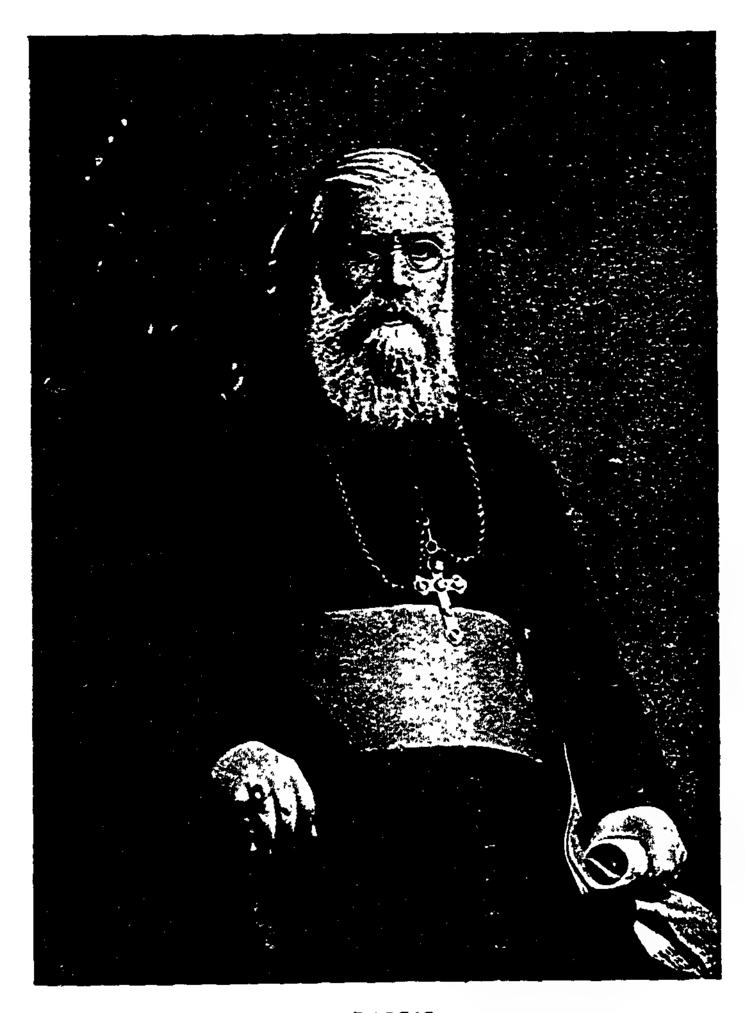
Ce cher Père s'était acquis, par ses éminents services, une

très grande bienveillance de la Compagnie du chemin de fer Canadien Pacifique (*C. P. R. Canadien Pacific Railway*). Quand cette ligne se construisait dans les prairies, la tribu indienne des Pieds-Noirs occupait de vastes terrains qu'il fallait traverser. Ces Pieds-Noirs, d'une humeur fière et belliqueuse, forcèrent les ouvriers à s'arrêter, sous peine de se voir massacrés. La Compagnie, aux abois, avait en perspective une guerre avec les Indiens. Un seul homme pouvait écarter ce danger et calmer les Pieds-Noirs : le Père Lacombe, leur dévoué missionnaire. La Compagnie eut recours à lui pour régler cette grave affaire. Il réussit si bien qu'on lui donna le titre de Président honoraire du Canadien Pacifique.

Profitant de cette bienveillance, le Père Lacombe avait obtenu de la Compagnie deux magnifiques wagons avec l'autorisation d'y installer ses invités, de les conduire jusqu'au delà des Montagnes Rocheuses, sur les côtes de l'Océan Pacifique et de les ramener gratuitement. Il m'offrit une place.

J'envoyai devant moi mes compagnons qui devaient m'attendre à Saint-Albert. J'eus ainsi l'honneur de voyager, moi pauvre évêque des Indiens du Pôle Nord, avec les personnages les plus distingués de la Confédération canadienne : Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, NN. SS. les évêques des Trois-Rivières, d'Alexandria, de Pembroke, les représentants de S. E. le cardinal Taschereau, archevêque de Québec, de l'archevêque de Montréal, etc...

Le 19 mai, nous arrivons à Saint-Boniface. Mgr Taché se joint à nous pour venir à Prince-Albert, visiter Mgr Pascal, récemment nommé évêque de cette ville. Ce fut une vraie joie pour moi de le revoir. Hélas ! nous vivions naguère heureux ensemble, sur les bords du lac Athabaska, et nous voilà maintenant chargés l'un et l'autre d'un lourd fardeau. Qui m'eût dit qu'en 1890, lorsque je confiai au Père Pascal le pénible soin d'accompagner un pauvre Frère malade, je l'envoyai vers le poste que la divine Providence lui desti-



MGR ALBERT PASCAL, O. M. I.

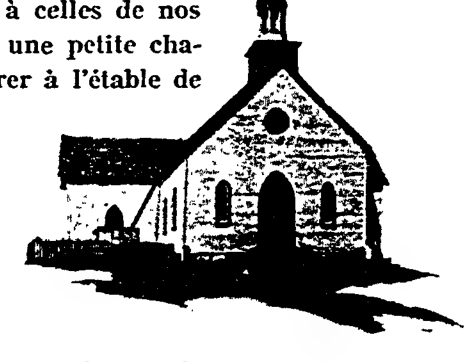
PREMIER ÉVÊQUE DE PRINCE-ALBERT

Mgr Pascal naquit à Saint-Genest-de-Beauzon (Ardèche), le 3 août 1848 ; — simple tonsuré, quitta le grand séminaire de Viviers, en 1870, pour suivre Mgr Clut au Canada ; — fit son oblation à Lachine le 27 septembre 1873 ; — fut ordonné prêtre, à Montréal, par Mgr Fabre, le 1er novembre 1876 ; — fut nommé vicaire apostolique de la Saskatchewan le 4 juin 1891, et le 29 juin sacré à Viviers par Mgr Bonnet ; — devint ensuite évêque de Prince-Albert en 1907. Il mourut en France le 12 juillet 1920.

16 années d'apostolat dans les missions de l'Athabaska-Mackenzie, alors les plus pénibles du monde ; 29 années d'épiscopat dans un diocèse où tout était à créer, telle est la carrière de ce vaillant évêque.

naît. Il arrivait à Saint-Boniface, juste à temps pour assister Mgr Faraud dans sa dernière maladie. Mgr Taché admire son zèle, son dévouement, ainsi que ses belles qualités d'esprit et de cœur. Ayant quelques difficultés à propos du nouveau Vicariat apostolique de la Saskatchewan et du sujet à choisir pour en être le chef, il n'hésite pas à proposer le Père Pascal. C'est ainsi qu'il fut nommé évêque de Prince-Albert.

Le nouvel élu, en prenant possession de sa jeune ville, ne trouva qu'une pauvre maison, à peu près semblable à celles de nos Missions du Mackenzie, et une petite chapelle qu'on pouvait comparer à l'étable de Bethléem. De suite, il résolut de construire une église plus convenable et il demanda à Mgr Taché de bénir la première pierre. Nous assistâmes à cette cérémonie qui fut très belle ; on n'avait jamais rien vu de pareil à Prince-Albert. L'église construite, un palais épiscopal s'éleva bientôt, les fidèles se multiplièrent dans les prairies de la Saskatchewan, et le Vicariat apostolique ne tarda pas à devenir un diocèse florissant.


PREMIÈRE CATHÉDRALE DE SAINT-ALBERT

Notre caravane se rendit ensuite à Calgary, puis à Edmonton, et, de là, des voitures nous conduisirent à Saint-Albert, chez Mgr Grandin. J'avais retrouvé mes jeunes recrues et je dis adieu à mes illustres compagnons de voyage pour me rendre à Athabaska-Landing. J'y trouvai le Père Husson qui avait construit un hangar pour les bagages de nos Missions, et Louison Fosseneuve qui se chargeait de les descendre au fort Mac-Murray. Parmi ces bagages se trouvait une chau-

dière à vapeur et les pièces d'une scierie mécanique. N'ayant personne pour mettre ces machines en mouvement, Mgr Pascal m'avait prêté le Frère Lavoie, canadien de Longueil, homme très habile dans toutes sortes de travaux. Il s'embarqua dans le *scow* que Louison avait fait exprès. J'envoyai en même temps le Père Breynat et le Frère Courtelle à la Nativité, et le Père Gouy avec le Frère Michel au Mackenzie.

Le Père Husson, le Frère Mathys et moi, nous prîmes le chemin du Petit Lac des Esclaves, où nous arrivâmes six jours après. Le Père Desmarais dirigeait la Mission Saint-Bernard ; le Père Falher la Mission Saint-Antoine. Tous les deux travaillaient avec zèle à défendre nos Indiens et nos Métis, contre les attaques du Révérend Holmes qui déployait, lui aussi, une énergie peu commune. Il avait ouvert une école où il élevait des enfants, garçons et filles, avec l'aide d'une institutrice anglaise. De son côté, le Père Desmarais faisait la classe ; le Frère Ryan, que je ne connaissais pas et qui venait de la Colombie Britannique, l'assistait dans cette œuvre, tandis que le Frère Hehan s'occupait des travaux matériels. Malgré sa bonne volonté, le Père ne pouvait lutter à armes égales contre le ministre, parce qu'il ne pouvait prendre les enfants chez lui, surtout les petites filles, et les garder comme pensionnaires. Il n'eut pas besoin de parler longtemps pour me convaincre qu'il fallait des Sœurs, comme à la Nativité et à la Providence, mais la réalisation de ses vues paraissait bien difficile. Je lui promis cependant de m'en occuper.

De Saint-Bernard, toujours en compagnie du Père Husson et du Frère Mathys, je partis pour la Rivière la Paix. La route était très mauvaise : raboteuse, défoncée, traversant maintes rivières, maintes fondrières. Les bagages furent placés sur une charrette traînée par un bœuf, et on me donna un petit cheval que je montai. Je sauvegardai ainsi ma dignité, tandis

que le Père et le Frère pataugeaient, à qui mieux mieux, dans les bourbiers de la route.

A peine avions-nous franchi le premier mille, que notre charrette, enfoncée dans un premier bourbier, s'y disloque et tombe sur le chemin. Le Frère retourne à la Mission en quête d'un meilleur véhicule et nous continuons notre marche escortés par une demi-douzaine de cavaliers, toute l'aristocratie du lieu, qui voulait ainsi honorer leur nouvel évêque. Ils nous firent la conduite jusqu'à la station de la rivière *au Cœur*, où nous avions une jolie chapelle.

Vous conterai-je toutes les misères que nous eûmes au cours de ce voyage ? Pour ma part, je m'en tirai encore assez bien, grâce à mon cheval, mais la pauvre charrette renvoyée d'une ornière dans l'autre, craquait à chaque secousse, tantôt grinçant sur un sol rocailleux, tantôt se heurtant contre des souches, ou contre les nombreux chicots qui obstruent la voie dans les endroits boisés ! Un jour, j'eus cependant une mésaventure : mon bidet s'était largement repu dans les hautes herbes de la prairie et quand je le sanglai le matin, il avait un ventre parfaitement arrondi. Bon, me dis-je, il pourra fournir une longue carrière. Je l'enfourchai et pris les devants après avoir reçu avis du Père Husson de m'arrêter dans une clairière qu'il me décrivit de son mieux. Je partis, promettant d'être fidèle au rendez-vous, parfois marchant au pas, parfois trottinant dans les bons endroits, me livrant tantôt à de sérieuses réflexions, tantôt distrait par les accidents de la route, si bien que je dépassai le lieux fixé pour la halte.

Je continuai de marcher plusieurs heures, quand enfin je remarquai un changement notable dans la nature du terrain. Je me croyais sur le point d'arriver ; plus qu'un vilain marécage à traverser et j'allais me reposer à l'aise. Je dirige donc ma monture vers ce marais, la malheureuse bête y entre, s'y enfonce, s'en retire, replonge plus avant, fait des



efforts inouïs et des bonds désordonnés pour s'arracher de cette fondrière. Mais le temps n'était plus où elle avait le ventre si plein, la sangle s'était relâchée, sans que je m'en doute ; quand au milieu de ces secousses répétées pour se tirer du bourbier, la selle s'ébranle, tourne, et me voilà désarçonné, le dos dans la vase ! Je me relève un peu abasourdi de cette chute imprévue sur un sol sans doute assez moelleux, mais peu propre. Je me console de cette aventure en trouvant mon cheval immobile et presque aussi penaud que moi ! Je lui sus bon gré de me faire une mine aussi sympathique ; le prenant par la bride, je me chargeai de la selle et sortis enfin, non sans quelques éclaboussures, de ce malencontreux marais.

Après avoir marché un moment, j'ouvre les yeux et vois à quelques pas un chasseur du Petit Lac des Esclaves, qui se dit heureux de me rencontrer.

— Je ne t'ai point vu, ajouta-t-il en cris, quand tu as passé à la Mission : j'étais dans la forêt avec ma femme et mes enfants, à la poursuite de quelque gibier. Je n'ai pas eu grande chance, les orignaux ont pris la fuite, les ours sont peu nombreux. Pourrais-tu me donner quelque chose ?

— Hélas, lui répondis-je, je n'ai rien du tout ici ; ma charrette est en arrière, j'ai dépassé sans m'en apercevoir le lieu fixé pour la halte de midi, et moi-même je me sens tiraillé intérieurement par la faim.

C'était deux heures, et depuis quatre heures du matin je n'avais pris qu'une maigre bouchée. Le brave homme eut pitié de moi, il appela sa femme et ses enfants, qui vinrent avec leurs chevaux chargés de tout leur mobilier, et en outre de quelques morceaux de viande d'orignal. On me prépare à la hâte un dîner succulent (des côtelettes d'un petit orignal !) je lui fais honneur, sans fourchette, mais avec un appétit des mieux conditionnés.

Quand la charrette arriva, je leur donnai un peu de thé et de sucre, ce qui leur causa un grand plaisir.

Nous n'étions pas au bout de nos malheurs. Nous continuions notre route quand le Père Husson accourt en me criant :

— Monseigneur, arrêtez-vous, s'il vous plait, l'essieu de la charrette est cassé !

Je fais volte-face, reviens à la charrette. Mais que faire ? L'essieu, en bois de chêne pourtant, est bien cassé et nous



RIVIÈRE LA PAIX : UN BON MÉTIS OFFRAIT SES SERVICES AUX VOYAGEURS

n'en avions pas de rechange. Le Père Husson prend sa hache et cherche quelque bouleau dans la forêt, seul arbre assez fort. Il en trouve un, le coupe de la longueur voulue, l'équarrit, l'amincit aux extrémités pour le faire rentrer dans le moyeu des roues. Il répara le mal aussi bien que possible. Nous reprenons notre chemin, doucement, évitant avec soin les moindres ornières, comme lorsqu'on porte à l'ambulance un moribond qu'une secousse un peu rude peut envoyer dans l'autre monde. Nous arrivâmes ainsi à la rivière la Paix.

Cette rivière a de 300 à 400 mètres de large avec un fort courant, on ne la traversait pas alors si facilement qu'aujourd'hui : il n'y avait pas de bac ou de *ferry boat*. Voici comment

on s'y prenait. Un bon Métis demeurait là et offrait ses services aux voyageurs, moyennant rétribution. Il fallait monter haut afin de ne pas se laisser entraîner trop bas sur l'autre rive. Dépasser un point donné, il n'y a plus moyen de débarquer. Le bœuf passe à la nage ainsi que mon cheval. Notre Métis a deux canots attachés solidement à des perches qui les relient l'un à l'autre. On démonte les roues de la charrette que l'on transporte en morceaux séparés, puis vient le tour des bagages, enfin celui des voyageurs. Il faut traverser et retraverser quatre fois avant que tout soit de l'autre côté. Il n'est pas rare que bœuf ou cheval se laisse aller trop loin à la dérive et se noie, car la rive n'offre ailleurs qu'une muraille de rochers à pic. Dieu merci, rien de fâcheux ne nous arriva. Après huit milles, par monts et par vaux, nous atteignîmes la Mission Saint-Augustin.

Je n'avais pas encore vu cette Mission. J'ai raconté plus haut comment le ministre protestant avait quitté Dunvegan. Il s'était établi sur une belle terre à proximité de plusieurs Métis. Il avait labouré le sol, semé du blé, qui mûrit parfaitement comme à Dunvegan, et même s'était procuré un petit moulin à farine. Ayant ouvert une école, il pressa les Métis de lui confier leurs enfants, promettant, à cette condition, de moudre le grain que ces pauvres gens récoltaient. Quand les Métis apprirent que j'étais arrivé, ils vinrent me voir. Je les encourageai à demeurer de bons catholiques et à ne pas envoyer leurs enfants à l'école du ministre. Le plus éloquent de la bande me dit alors :

— C'est vrai, nous sommes catholiques et nous voulons que nos enfants le soient, mais le ministre nous rend service et nous devons le ménager, car il moud le peu de grain que nous avons. Veux-tu nous délivrer du joug qu'il nous impose? Fais venir toi-même un moulin à farine et nous ne serons plus forcés de recourir au ministre.

Que répondre à un tel argument ? Je promis de faire mon

possible. L'année suivante, la bonne Providence me fournit les moyens d'acheter un moulin à vent. Plus tard, je le remplaçai par un moulin à vapeur qui fonctionne encore aujourd'hui. Grâce à Dieu et au zèle de nos Pères et Frères, la Mission de Saint-Augustin a continué de prospérer ; la mission protestante n'a pas cessé de décroître et a fini par tomber à rien.

Le Père Husson et le Frère Mathys étaient arrivés au terme de leur voyage. Je les quittai pour descendre au fort Vermillon et y saluer les Pères Joussard et Dupire chargés de la Mission Saint-Henri, avec les Frères Reynier et Debs comme auxiliaires. Ici, plus encore qu'à Saint-Augustin, la lutte est sérieuse entre la vérité et l'erreur. Je dois reconnaître que les ministres ont fait de grands progrès sous le rapport matériel. Ils se sont adjoint un excellent fermier qui prend soin d'un troupeau, cultive un vaste champ et dirige les travaux avec habileté. Disposant d'abondantes ressources, il a demandé qu'on lui procure un moulin à farine et une scierie mécanique, activés par une machine à vapeur. Les ministres ont ouvert une école et se livrent à une grande propagande. Nos Pères leur tiennent tête, font aussi l'école, visitent Castors, Cris et Métis, à de grandes distances. S'ils n'ont pas les avantages matériels des protestants, ils s'en consolent en voyant leurs efforts bénis au point de vue spirituel.

Voici comment un de leurs chrétiens répondit à un ministre qui l'attaquait sur la dévotion à la Sainte Vierge :

— Ecoute, lui dit-il, tous les hommes ont une mère. J'ai la mienne que j'aime. En as-tu une aussi toi, ou es-tu venu tout seul au monde ?

— Sans doute, répondit le ministre, j'ai une mère comme les autres.

— C'est ce que je pensais, tu as une mère et je suis certain que tu l'aimes, n'est-ce pas ?

— Assurément, j'aime ma mère.

— Eh bien, ajoute l'Indien, tu sais que Jésus a Marie pour mère, et tu n'oseras pas dire qu'il n'aime pas sa mère. C'est pourquoi nous autres catholiques, nous croyons qu'il faut prier Jésus d'abord, et qu'il faut prier Marie ensuite, car, puisque Jésus aime sa mère, il ne lui refusera pas les grâces qu'elle lui demande pour nous.



UNE VUE DU FORT VERMILLON

Ce bon Indien était fier en me racontant sa discussion avec le ministre. Je remerciai Dieu qui met dans le cœur de nos chrétiens de si bons sentiments et sur leurs lèvres des paroles si naïves et si vraies.

Malheureusement, un trop grand nombre de Cris et de Castors résistaient aux enseignements des Pères. La polygamie et la manie de changer de femme étaient encore en usage. De ce côté, les ministres avaient plus de chance que nous de se faire des prosélytes. Je ne veux pas, de parti pris, dénigrer la conduite de l'évêque anglican et de ses acolytes ; la

vérité me force à dire que ces messieurs, soi-disant ministres du pur évangile, au lieu de combattre le dérèglement des mœurs des Indiens, pactisaient ouvertement avec eux.

— Gardez vos femmes, cela ne nous fait rien ; venez chez nous avec elles, et nous vous recevrons avec plaisir dans notre église.

Voilà ce qu'ils disaient à ces pauvres infidèles. Par tant d'indulgence, ils espéraient les gagner à leur secte et les éloigner de la religion catholique. Selon la doctrine de ces messieurs, devenir catholique était le seul péché irrémissible, qui fermait à jamais la porte du ciel ! Nos Pères, au contraire, enseignaient qu'à l'origine Dieu avait créé un homme et une femme, les avait unis ensemble ; que Notre-Seigneur Jésus-Christ avait rétabli le mariage dans sa pureté primitive, en avait fait un sacrement. On pourrait croire que la sévérité de ces principes écarterait les polygames et les pousserait vers le protestantisme si peu exigeant. Grâce à Dieu, il n'en fut rien. A ce propos, je vais raconter la conversation du Chef des Cris, bien qu'elle ait eu lieu un peu plus tard.

Ce chef, appelé *Kakinosil*, avait trois femmes. Je l'avais rencontré plusieurs fois, et lui avais dit qu'il n'entrerait pas au ciel avec une telle compagnie. Le ministre protestant, de son côté, l'invitait à venir à son église, en l'assurant qu'il ne le dérangerait pas dans ses habitudes. Eh bien, ce chef trouvait que le Révérend lui rendait le salut trop facile. Sa conscience l'avertissait intérieurement que le prêtre avait raison de le reprendre, mais il lui en coûtait trop de se vaincre. Le Père Dupire ne cessait de lui reprocher sa conduite. Enfin la grâce de Dieu triompha. Un beau matin, le chef se lève, et annonce qu'il faut se rendre à la Mission, distante de plusieurs jours de marche. Il avait trois loges, une pour chacune de ses femmes et leurs enfants. On lève le camp et on se met en route, avec des chevaux et des chiens qui portent les

bagages. Il arrive à la Mission, va saluer les Pères, et déclare qu'il vient prendre la prière et se faire baptiser. Le Père Dupire lui répond :

— Je t'ai dit quelles conditions tu dois remplir avant que je te baptise. Tu ne peux garder qu'une femme.

— Je savais qu'il faudrait en venir là, dit le chef ; seulement, ce qui m'embarrasse, je ne sais pas laquelle garder.

— Je pense que tu feras mieux de garder la première, répond le Père.

— Oh ! mais tu ne sais pas combien elle est méchante, quelle mauvaise langue elle a !

Là-dessus, la pauvre femme s'écrie :

— C'est vrai que je suis mauvaise, mais puisqu'on vient *prendre la prière,* je vais me corriger ; tu verras que je serai plus docile, tu ne trouveras pas de meilleure femme que moi !

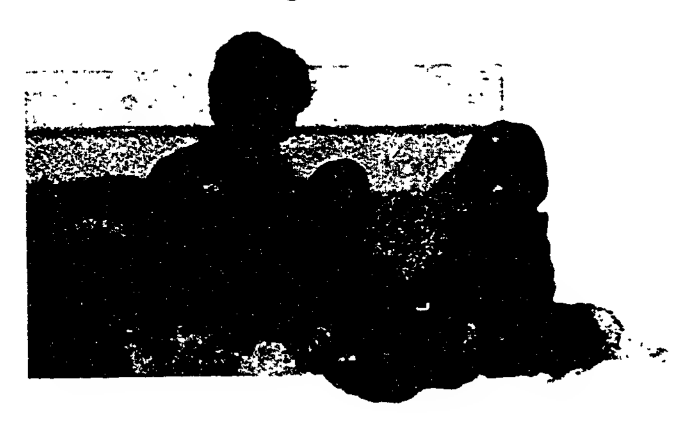
Elle parlait sincèrement ; du reste, son intérêt l'y poussait. Les deux autres assistaient à l'entretien, elles devenaient inquiètes, car le chef était le meilleur chasseur du pays et ses familles ne manquaient de rien. Les paroles de sa première femme le touchèrent, il se décida à la garder. Alors les autres se mettent à pleurer. Un grand garçon, fils de la deuxième femme, s'avance vers sa mère et lui dit :

— Ne pleure pas, ma mère, puisque nous venons *prendre la prière,* mon père ne peut pas vous garder toutes. Ne crains rien, je suis capable de chasser, je te ferai vivre avec mes frères et mes sœurs.

Ces paroles consolèrent cette femme, tandis que la troisième se désolait, car elle n'avait que des enfants en bas âge. Le Père Dupire fit promettre au chef de lui procurer nourriture et vêtements jusqu'à ce qu'elle trouve un autre mari.

Les choses ainsi réglées, ces braves gens apprirent le catéchisme. Quand ils furent suffisamment instruits, le Père

Dupire les baptisa tous. Il eut la joie de compter 22 nouveaux chrétiens. De pareilles conversions consolent le missionnaire, mais il rend surtout grâce à Dieu dont la puissance et la miséricorde se manifestent si clairement. La conversion du chef eut pour résultat de réjouir les chrétiens, de les affermir dans le bien et d'encourager les autres à embrasser la foi



ENFANT INDIEN AMUSANT SON PETIT FRÈRE

catholique. Ce qui arriva malgré les efforts désespérés des ministres protestants.

*
* *

Du fort Vermillon, je me rendis au lac Athabaska par la rivière la Paix que je descendis en canot. Je n'avais pas encore passé par ce chemin. Après avoir franchi 40 milles, nous arrivons à un rapide qui se termine par une chute profonde d'une dizaine de pieds. Cette chute interrompt la navigation qui, sans cela, aurait un parcours direct de plus de 800 milles. On fait le portage et, continuant notre route, nous rencontrons bientôt la Petite Rivière-Rouge, où se trouve un

poste de la Compagnie. Des Cris, encore adonnés à leurs anciennes superstitions, habitent cette contrée. Les Pères du fort Vermillon les visitent, et aussi le ministre protestant.

Je n'ai pas le temps de m'arrêter, nous passons rapidement. La rivière est encombrée d'une multitude d'îles couvertes de belles forêts. Nous arrivons à un autre rapide assez dangereux à l'eau basse. Des bancs de pierres calcaires et de plâtre à travers lesquels la rivière a dû se frayer une voie, causent ce rapide. De chaque côté, on voit les côtes blanches comme la neige, preuve de gisements considérables d'albâtre dont l'avenir profitera sans doute.

Au bout de ce rapide se trouve la Pointe la Paix, ainsi nommée parce que les Cris, Castors et Montagnais, qui se faisaient autrefois une guerre d'extermination, se réunirent là pour conclure un traité de Paix. De cette pointe, le nom s'est étendu à toute la rivière, quoique les indigènes continuent à l'appeler *Amiskweyinia Sipy* ou *Tsaottine desc*, mots cris et montagnais qui signifient *rivière des gens qui habitent parmi les Castors*.

Cette Pointe la Paix est très belle. De grandes prairies s'étendent au loin. On y voyait naguère des bandes de buffalos. Ces animaux occupent encore la contrée située entre la rivière la Paix et la rive Sud du Grand Lac des Esclaves. Afin de préserver, aussi longtemps que possible, cette race si intéressante, le gouvernement canadien en a interdit la chasse. Il y a quelques années, un jeune Américain, du nom de Radford, obtint la permission d'en tuer un pour en placer le squelette et la peau dans le musée d'une ville des Etats-Unis. Il vint me voir au lac Athabaska, et me demanda conseil sur la meilleure manière de s'y prendre pour atteindre ces buffalos. Je lui indiquai Joseph Beaulieu, de Smith-Landing, comme l'homme qui pouvait le conduire le plus sûrement dans son expédition. Ainsi accompagné, il réussit à voir ces animaux, en tua un qui pesait plus de 2.200 livres. Ils surpassent en grosseur

les buffalos des prairies, on leur a donné le nom de *wood-buffalos* ou buffles des bois. Ce pauvre Radford, encouragé par ce succès, voulut, deux ou trois ans après, faire une excursion au pays des bœufs musqués, au Nord du fort Raĕ et du Grand Lac des Ours. Il y rencontra de barbares Esqui-



MISSION DE LA NATIVITÉ : ÉCOLE DES SAINTS ANGES

maux qui le massacrèrent avec son compagnon. Mais, continuons notre voyage et arrivons au lac Athabaska où l'on m'attend avec impatience.

Nous avons mis une semaine entière à faire le trajet. Dès qu'on nous voit approcher de la Nativité, on hisse les drapeaux, on tire les coups de fusil. Pères, Frères, Sœurs, Métis et Indiens me reçoivent avec toute la solennité possible.

Mgr Clut, en train de visiter les Missions du Mackenzie, ne devait revenir que l'année suivante.

Une triste nouvelle troubla le bonheur de mon retour à la Nativité. Le Père Leconte, obligé par la maladie de quitter son poste du fort Simpson, sur l'ordre de Mgr Clut, s'était fait conduire à Saint-Albert ; quinze jours après, il succombait à son mal : un abcès intérieur, sans remède. Cette perte m'affligea plus que je ne puis dire ; je n'avais pas appris qu'il fût malade. C'était le second Père que la mort m'enlevait dès la première année de mon administration.

Le Père Leconte méritait mon estime et mon affection par ses belles qualités, son zèle vraiment apostolique ! Il parlait très bien l'anglais, avait acquis une connaissance parfaite de la langue des Esclaves, la plus usitée au fort Simpson et dans la rivière des Liards, où il exerçait le saint ministère. Il savait manier la hache et le rabot comme un charpentier de profession. Il était en outre excellent musicien et chantait de manière à ravir Blancs et Indiens. Il a travaillé et souffert, sans presque aucune autre compensation en ce monde que le bon témoignage de sa conscience. Relativement jeune, car il n'avait pas atteint la quarantaine, il aurait rendu d'immenses services ; mais le bon Dieu l'avait jugé digne du repos éternel.

*
* *

Que l'on me permette de jeter un coup d'œil sur l'ensemble du Vicariat apostolique d'Athabaska-Mackenzie, à ce moment où je viens en prendre la direction.

Il comptait 52 Oblats, dont 2 Evêques, 25 Pères et 25 Frères convers ; personnel disséminé dans quinze Missions et trois vastes districts : la Rivière la Paix, l'Athabaska et le Mackenzie.

LE DISTRICT DE LA RIVIÈRE LA PAIX comprend les Missions :

1° *Saint-Charles,* située près du fort Dunvegan, où résident les Pères Le Treste et Leserrec, avec les Frères Milsent et Gustave Treillet. Ils desservent le haut de la Rivière la Paix, les forts Dunvegan, St. John, Hudson's-Hope et la Grande Prairie.

2° *Saint-Bernard,* au Petit Lac des Esclaves, où résident les Pères Desmarais, Falher et Dupé, avec les Frères Ryan, Behan et Laurent.

3° *Saint-Antoine,*

Ces deux Missions sont voisines l'une de l'autre, et les Pères se partagent le travail d'évangélisation aux lacs Esturgeon, Poisson Blanc, la Truite, de l'Orignal, Kito et Wabaska.

4° *Saint-Augustin,* située à vingt lieues au-dessous de Saint-Charles, sur la rivière la Paix, où réside le Père Husson, qui l'a fondée, et le Frère Mathys. Nous avons dit comment cette Mission venait de s'établir afin de combattre l'influence du Révérend Brick.

5° *Saint-Henri,* située près du fort Vermillon, à 300 milles de distance de Saint-Augustin, et à 340 milles de la Mission de la Nativité. Les Pères Joussard et Dupin y résident avec les Frères Reynier et Debs.

LE DISTRICT D'ATHABASKA comprend les Missions :

1° *La Nativité,* située près du fort Chipewyan, à l'extrémité ouest du lac Athabaska. Le Père Le Doussal en est le directeur, il a pour compagnon le Père Breynat, nouvellement arrivé ; les Frères Schers, Hémon, Charbonneau, Leroux, Hoyer et Lavoie (ce dernier m'est prêté temporairement par Mgr Pascal).

Le nombre des Frères convers peut paraître excessif, mais il faut se rappeler que les Sœurs Grises ont là un couvent rempli d'enfants, et dont nos chers Frères sont les pères nourriciers.

A la Nativité se rattache le fort Mac-Murray, distant de 200 milles en remontant la rivière Athabaska. On ne peut qu'y faire des visites passagères.

2° *Notre-Dame des Sept Douleurs,* au Fond-du-Lac, est la résidence du Père de Chambeuil auquel le Père Breynat ira tenir compagnie en étudiant la langue montagnaise.

3° *Saint-Isidore*, établie près du fort Smith, au pied des rapides voisins de la rivière au Sel. Pour éviter ces rapides, la Compagnie a ouvert un chemin de charrette, à l'extrémité duquel une voie navigable permet de se rendre jusqu'à la Mer Glaciale sur un parcours de 1.400 milles. A Smith-Landing, débarcadère obligé des marchandises destinées au Mackenzie, la Compagnie a établi un poste autour duquel plusieurs familles métisses ont fixé leur demeure. Le Père Laity est chargé de la desserte de ces deux postes.

4° *Saint-Joseph*, près du fort Résolution. Le Père Dupire y réside avec le Frère Larue. Il a plus de travail à faire que ses forces ne le lui permettent, car la plus grande partie du Grand Lac des Esclaves lui est confiée.

LE DISTRICT DU MACKENZIE comprend les Missions :

1° *La Providence*, située sur les bords du Mackenzie, à 40 milles environ du Grand Lac des Esclaves, est tout à la fois la tête et le cœur de ce vaste district, grâce surtout au couvent des Sœurs Grises, où les enfants métis des engagés de la Compagnie et un grand nombre d'enfants indiens de toute langue et de toute tribu sont élevés chrétiennement.

Le Père Lecorre dirige cette Mission avec le Père Brochu pour compagnon. Les Frères Olivier Carrour, Lorfeuvre, O'Connell et Louis Baudet travaillent, comme ceux de la Nativité, pour nourrir cette nombreuse famille.

2° *Saint-Michel*, est située près du fort Raë, au fond d'une longue baie, au nord du Grand Lac des Esclaves. C'est la résidence des Pères Roure et Ladet et du Frère Josso. Ils ont soin de la tribu des Plats-Côtés-de-Chiens.

3° *Sacré-Cœur*, au fort Simpson. Là, se trouvent le quartier général de la Compagnie dans le Mackenzie et le siège de l'évêque anglican. N'ayant pas de pied-à-terre, nous n'y faisions que des visites passagères. Le bon Dieu nous a donné enfin les moyens d'y établir une résidence. Hélas, le cher Père Leconte, directeur de cette Mission, vient de mourir.

4° et 5° *Saint-Raphaël*, au fort des Liards, à laquelle se rattache celle de *Saint-Paul*, au fort Nelson. Les Pères de Kérangué et Gourdon y résident avec le Frère Marc Le Borgnè. Ils se dévouent au salut des Esclaves, des Sekénés, des Nahanés et des Gens de la Montagne.

6° *Sainte-Thérèse*, au fort Norman, a pour directeur le Père Ducot, auquel j'ai envoyé le Père Gouy. Le Frère Jean-Marie Baudet y réside aussi. Les habitants du Grand Lac d'Ours relèvent de cette Mission, sans compter les Indiens du Mackenzie qui fréquentent le fort Norman.

7° *Notre-Dame de Bonne Espérance*, au fort Good-Hope. Résidence du Père Séguin et du Frère Kearney, qui, depuis plus de 30 ans, travaillent à la conversion des Peaux-de-Lièvres et d'autres Indiens de ces parages. Ils ont la consolation d'en avoir fait de bons chrétiens.

8° *Saint-Nom-de-Marie*, à la Petite Rivière-Rouge arctique, est notre station la plus lointaine. On avait essayé de l'établir au fort Mac-Pherson dans le but d'évangéliser les Loucheux et les Esquimaux, mais on a jugé ensuite, plus à propos, de se transporter à l'endroit actuel, avec l'approbation de Mgr Clut qui administrait le Vicariat durant mon absence. Les Pères Giroux et Lefebvre y résident ; le premier, chargé des Loucheux ; le second, des Esquimaux.

Voilà l'état sommaire du Vicariat apostolique de l'Athabaska-Mackenzie, à la fin de l'année 1892.

*
* *

Ce bref exposé suffira pour faire comprendre le zèle de Mgr Faraud et de Mgr Clut, son digne auxiliaire ; et aussi les difficultés exceptionnelles que présentait l'entretien de ces Missions, surtout à cause des prix énormes de transport. Nous n'avions qu'un moyen de salut : transporter nous-mêmes nos approvisionnements. C'est pourquoi j'avais employé la plus grande partie de mes ressources à l'achat de machines à vapeur et à leur transport à la Nativité.

Ces machines étaient arrivées à bon port, le frère Lavoie les avait installées. Grande fut ma joie de voir fonctionner la scie mécanique ! Le cher Frère avait scié les planches et les madriers d'un hangar qui abritait les machines ; et maintenant il préparait le bois pour un bateau à vapeur. Personne

d'entre nous n'avait la moindre connaissance de la construction navale. On savait tout simplement faire des esquifs de pêche, et on dut se contenter d'en construire un de grande dimension. Les Frères Lavoie et Ancel y travaillèrent une partie de l'hiver. Pendant ce temps, j'arrangeai un petit atelier d'imprimerie.

Quand le lac fut libre de glaces, on lança le bateau ; on y mit chaudière à vapeur, engin, roues dentées, chaînes de fer, etc... Je bénis le bateau et le nommai *Saint-Joseph*. Le Frère Lavoie me proposa de l'essayer. Nous partons ! Et notre bateau marche !!! Le cœur me dansait de joie dans la poitrine. Nos espérances vont donc se réaliser ! Nous faisons une promenade sur le lac, et décidons de partir le lendemain pour le fort Mac-Murray, où Louison Fosseneuve devait amener nos bagages d'Athabaska-Landing. Cependant, un peu de réflexion fit naître en moi des inquiétudes. Le *Saint-Joseph* allait bien sur l'eau calme du lac, mais nous avions près de 200 milles à faire en remontant la rivière, dont le courant est parfois très rapide. Le Frère Lavoie se montrait plus confiant. D'ailleurs, puisqu'on avait fait ce bateau, il fallait bien s'en servir !

Nous traversons les quelques milles du lac, et nous entrons dans la rivière. Le premier jour se passe à notre satisfaction. Le lendemain nous avons à lutter contre le courant ; notre marche se ralentit. Nous avançons tout de même, mais en tournant une pointe où le courant est plus fort, une chaîne casse et le bateau recule à la dérive. Nous avons beaucoup d'anneaux de rechange et une forge portative à bord.

— Ce n'est rien, Monseigneur, me dit le Frère Lavoie, le mal sera vite réparé.

En effet, bon forgeron comme il est, il remet tout en ordre. Hélas ! chaque jour, et plusieurs fois par jour, même accident se renouvelle !

La situation n'était pas brillante. Avant de partir, j'avais

prié le Docteur Mac Kay, qui devait monter au fort Mac-Murray avec son puissant vaisseau, de nous surveiller en chemin. Nous avions cinq jours d'avance, mais il nous rejoignit bientôt. Je proposai au Frère Lavoie de laisser le *Saint-Joseph* attaché aux arbres de la côte, et de nous embarquer avec nos hommes sur le bateau de la Compagnie.



MISSION DE LA NATIVITÉ : LE SAINT-JOSEPH

— Non, non, Monseigneur, fit-il avec force, je n'abandonnerai pas mon navire, et je le conduirai à bon port.

— Eh bien, lui dis-je, moi je m'embarque avec le Docteur, et je descendrai avec nos *scows* du fort Mac-Murray ; à cet endroit, vous m'attendrez.

Les choses se passèrent ainsi, je m'estimai heureux de retourner à la Nativité avec armes et bagages. Notre *Saint-Joseph* prit les deux *scows* en remorque et les mena jusqu'à Smith-Landing. Il y avait, dans un de ces *scows*, tous



les agrès d'un bateau à vapeur à hélice, que je me proposais de faire construire au fort Smith, à l'usage des Missions du Mackenzie.

De généreux bienfaiteurs me fournissaient les ressources nécessaires. J'ai déjà nommé la Baronne de Gargan. La reconnaissance m'impose le devoir de nommer aussi un religieux Rédemptoriste, le R. P. Catulle, alors curé de la paroisse Sainte-Anne de Montréal. Généreusement, il s'était engagé à payer la moitié du prix de la chaudière et de l'engin nécessaire. Ne sachant comment témoigner ma reconnaissance :

— Mon cher Père, lui dis-je, je donnerai à ce bateau le nom de *Saint-Alphonse*, votre saint Fondateur.

Notre premier essai n'avait pas été brillant. On n'eut pas de peine a me convaincre de laisser à la scierie les machines du *Saint-Joseph* et d'en acheter d'autres pour la navigation.



La bonne Providence vint encore à notre secours, et je fis la commande, à Montréal, de machines plus puissantes et d'engins mieux adaptés.

J'étais au fort Smith, Mission Saint-Isidore, quand le *Wrigley*, steamboat de la Compagnie, arriva du Mackenzie. Heureuse surprise ! On m'annonce que Mgr Clut s'y trouve, je cours à sa rencontre. Hélas ! m'approchant de lui pour l'embrasser, je prends ses mains, un tremblement involontaire agite tous ses membres, je comprends que sa venue n'augure rien de bon. Il m'apprend, en effet, qu'il a été si gravement malade à Goode-Hope qu'on désespérait de le sauver. Il pensait pouvoir se rendre à Montréal afin d'y trouver les soins nécessaires. Mais un malheur ne vient jamais seul. Mgr Clut amenait le Père de Kérangué, dont la santé était encore plus compromise. Ce pauvre Père se traînait à peine, pâle, défait, à bout de souffle. Quelles cruelles épreuves Dieu m'impose !

Ce jour était un dimanche, le 2 juillet 1893. A l'office, la chapelle était remplie d'Indiens. Je leur parlai du dévouement des missionnaires qui abandonnent patrie, famille, bien-être, et viennent sacrifier leur santé, leur vie pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Dévouement, dont ils avaient une preuve frappante dans nos chers malades présents. Mgr Clut ne pouvait contenir son émotion, il adressa ces quelques mots :

— Mes enfants, vous voyez les pleurs couler de mes yeux. Pourquoi ne puis-je retenir mes larmes ? C'est que je vous aime et que je vais vous quitter, sans doute pour ne plus vous revoir en ce monde.

Alors, vous eussiez vu ces pauvres Indiens verser, eux aussi, des larmes de douleur, éclater en sanglots, témoigner au vénérable prélat leur amour et leurs regrets. Cela prouve que, sous leur écorce rude et grossière, nos bons Montagnais ont un cœur sensible et reconnaissant. Il est vrai que Mgr Clut avait acquis les droits les plus légitimes à leur affectueuse sympathie, pendant les 35 années de son héroïque apostolat dans ce triste pays.

***

Mgr Clut m'apportait une lettre du Père Lefebvre, relatant son expédition chez les Esquimaux de la Mer Glaciale en 1892. Voici cette lettre, elle vous dira combien fut périlleuse cette Mission confiée à ce jeune missionnaire :

Mission du Saint-Nom-de-Marie (Peel's River).

25 janvier 1893.

« Avec le steamboat de la Compagnie arrivait ici, dernièrement (juillet 1892) un ministre. A peine débarqué, il équipait



déjà un canot pour aller passer le reste de la saison chaude avec les Esquimaux, à la mer. En bon pasteur, je ne pouvais voir, d'un œil indifférent, le danger auquel allaient être exposées mes brebis, hélas ! encore bien éloignées du bercail. Mais que pouvais-je faire ? J'étais seul alors à la Mission ; Mgr Clut ne devait être ici que dans quelques jours.

« Il y avait encore présentes quelques familles esquimaudes, entre autres celle du chef Toreartisiark (*les yeux croches*), mais toutes se préparaient à partir. De tout mon cœur, je priai Dieu que Mgr Clut vint assez tôt pour les voir. Mes prières furent exaucées. Monseigneur arriva juste au moment où la plupart allaient s'embarquer, il eut le temps de leur toucher la main. Trois familles, y comprise celle du chef sus-mentionné, n'avaient pas encore levé le camp.

« Je parlai aussitôt à Mgr Clut de l'intention du ministre de se rendre à la mer.

« — C'est malheureux, me répond-il ! S'il arrive seul, vos infidèles pourront se donner à lui et vous n'aurez plus rien à faire avec eux.

« — Il est un moyen de remédier à cela, Monseigneur, il y a ici un chef qui me voit d'un assez bon œil. Si vous le permettez, je partirai avec lui, vivrai avec lui et m'en reviendrai avec les Esquimaux qui remonteront au fort.

« — Oui, oui, me dit Monseigneur, il le faut, il le faut.

« Je vais donc de suite voir le chef et lui fais connaître mes intentions. Il accepte à ma grande satisfaction, il promet même d'avoir pour moi les égards d'un père, mais, il va sans dire, moyennant rétribution.

« Le 22 juillet 1892, je m'embarquai, heureux de devancer le ministre. J'occupai dans l'*Omiark* (grande barque faite en peau de baleine) la place d'honneur à côté de mon père adoptif, ses chiens avaient la deuxième place, puis venait celle des femmes. C'est à elles qu'est réservée la lourde charge de manier

les grosses rames, du matin au soir. Elles savent à merveille remplir leur rôle sans trop de fatigue. La plupart du temps, elles laissent flotter leurs rames sur l'eau ; le courant les favorise. D'ailleurs, les Esquimaux en voyage sont tous des Roger Bontemps ; pourvu qu'ils aient de quoi se mettre sous la dent, ils s'inquiètent fort peu du reste.

« Nous arrivâmes à la mer, à l'endroit appelé «*Village Esquimau*», le 30 juillet, après avoir essuyé, en descendant, plusieurs contre-temps causés par la pluie ; nous être fait saigner, à qui mieux mieux, par des myriades de maringoins, et par une autre petite bête non moins vorace, que je n'ai pas besoin de vous nommer.



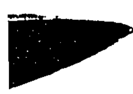
HEUREUX COUPLE ESQUIMAU

« Le « Village Esquimau » est situé sur une île élevée, contre les flancs de laquelle viennent battre d'un côté les eaux du Mackenzie, de l'autre celles de la Mer Glaciale. Ce village consiste en quelques charpentes de bois brut (arbres charriés par le fleuve), toutes couvertes de terre, offrant assez l'aspect de maisons souterraines. C'est dans ces demeures que les Esquimaux viennent passer les plus rigoureux mois de l'hiver, c'est-à-dire décembre, janvier et février. Ils demeurent aussi l'été, en cet endroit, pour y faire la chasse à la *baleine blanche*. Cette année, la chasse a été plus abondante que jamais.

« J'ai eu le bonheur de trouver mes infidèles dans une grande joie. Ce jour-là, ils avaient tué une quinzaine de baleines qui gisaient sur la grève : c'était magnifique.

« Je profitai de l'allégresse universelle pour visiter chacun à domicile. Je fis à cette occasion une distribution de petits cadeaux. Il fallait voir la joie avec laquelle ils les reçurent ; ils ne cessaient de me prodiguer des *matchi* (merci prononcé à la façon esquimaude). Tous auraient voulu m'accompagner de loge en loge, mais les étroites demeures ne leur permettaient pas le plaisir d'entrer avec moi.

« La plupart des hommes que je n'avais pu voir dans ma tournée, parce qu'ils n'étaient pas de retour de la chasse, arrivèrent bientôt. Ils passèrent toute la veillée avec moi à boire le thé. Ils en sont plus friands que nous ne le sommes d'un bon verre de vin.



« Il y avait huit jours que j'étais au milieu de mes infidèles, quand, récitant mon bréviaire en me promenant sur la grève, j'aperçus un canot d'écorce monté par trois hommes. Je reconnus bientôt que c'était le ministre avec ses deux acolytes, dont l'un était le fameux interprète Georges (1). A leur vue, mon cœur se serra un peu ; mettant ma confiance en Dieu, je continuai lentement ma prière. Quelques heures s'écoulèrent ; le nouvel arrivé, accompagné de l'interprète, voulut entreprendre la visite des camps. Pauvre diable ! Son entrée fut loin d'être triomphante dans le village, puisqu'il faillit être pourchassé.

« Jusqu'ici, on s'était montré tout à fait indifférent pour la mission que je venais remplir ; il fallait vraiment cette démarche du Révérend pour déterminer enfin les Esquimaux à me considérer autrement qu'un étranger ordinaire.

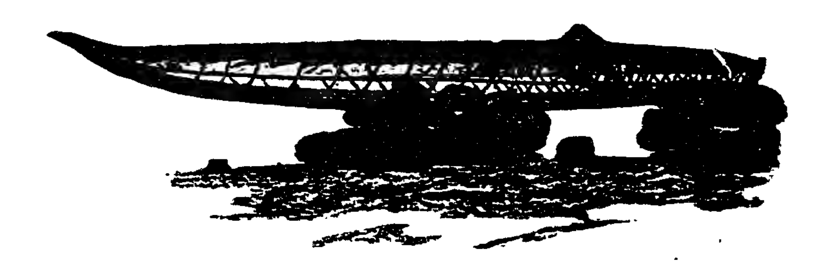
« — Tu es notre honorable ministre, ne cessèrent-ils de

---

(1) Esquimau élevé par les Anglais et interprète du fort de Peel's River.

me dire à partir de ce jour. L'autre n'est qu'un bourgeois, puisqu'il prend une femme comme nous, nous ne l'aimons pas.

« Cependant, malgré cette protestation souvent réitérée, je suis loin de me croire le maître absolu du terrain. Je crains beaucoup que ces pauvres infidèles, attachés comme ils le sont aux choses matérielles, ne se laissent prendre par les appâts divers que le ministre ne manquera pas de leur offrir, la prochaine fois qu'il paraîtra au milieu d'eux ; car, outre ses mille louis de salaire par année, il reçoit une quantité considérable



SQUELETTE DU KAYAK QUE LES ESQUIMAUX ENVELOPPENT DE PEAUX DE PHOQUES.

de caisses que j'ai vu débarquer. Et moi, pour lutter contre lui, je n'ai rien, sinon ma confiance en la bonté et en la miséricorde divine. *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?*

« Pendant mon court séjour au milieu de mes ouailles, je me suis surtout appliqué à l'étude de leur langue difficile, que je suis loin de connaître encore. Je me suis efforcé aussi de leur parler de Dieu, seul créateur de toutes choses. Ce langage devait sans doute les étonner un peu, puisque selon eux, c'est un homme qui a fait l'Univers, et il va sans dire que cet homme est un Esquimau !

« Deux fois ils m'ont demandé de leur parler de Celui que je porte à ma ceinture, c'est-à-dire de Jésus-Christ ; je le fis de mon mieux, je doute si je fus compris. J'essayai en

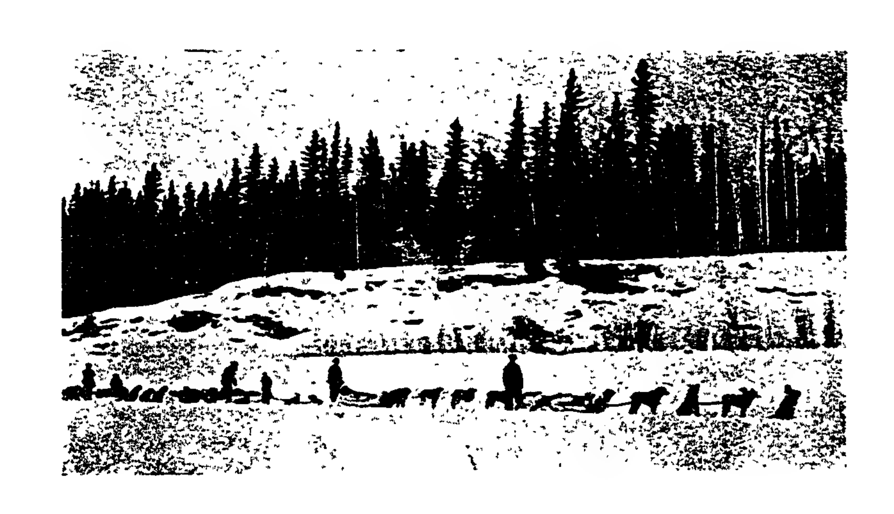
même temps de leur faire comprendre la nécessité de recevoir le Baptême pour aller au ciel : je me revêtis ensuite du surplis et de l'étole et je leur montrai les objets propres à la cérémonie du Baptême. Je fis même appel aux parents, leur disant de m'apporter leurs petits enfants, que dès maintenant je les baptiserais, leur faisant connaître le grand bien que ma prière procurerait à leurs âmes ; mais personne ne se présenta.

« Malgré les nombreux mensonges que l'interprète Georges ne cessait de vomir contre les médailles et les croix, à la suite de mes entretiens, plusieurs me demandèrent des crucifix ; je fus très heureux de distribuer le peu que j'avais. »

Le Père Lefebvre me raconte ensuite les grandes difficultés qu'il a rencontrées dans son voyage de retour. Le seul Esquimau qu'il décida, à prix d'argent, à lui servir de guide, l'abandonna en route, et il dut faire tout seul plus de 150 milles. Mais la Providence veillait sur son missionnaire et le ramena sain et sauf à la Mission. Le cher Père m'annonça son intention de repartir l'été suivant 1893, pour passer le plus de temps possible parmi les Esquimaux.



Mgr Clut et le Père de Kérangué profitèrent de la première occasion pour continuer leur voyage, en steamboat jusqu'au fort Mac-Murray ; en *scows* halés au câble par un nombreux équipage, jusqu'en haut des rapides ; en steamboat encore jusqu'à Athabaska-Landing ; en voiture a bœufs ou à chevaux jusqu'à Edmonton. Je les accompagnai jusqu'à la Nativité, où à peu près, je reçus une nouvelle qui m'obligea à partir aussi dans la même direction.



CHAPITRE XVI

VOYAGE A SAINT-BONIFACE
VISITE CANONIQUE DU R. P. ANTOINE
LE « SAINT-ALPHONSE » (1893-1895)

Mort du P. de Kérangué. — Mgr Clut à l'Hôtel-Dieu de Montréal. — Chicago. — Avec le docteur Mac Kay. — Un plongeon dangereux. — Le Père Breynat égaré ; son orteil gelé. — L'inspecteur naval et mon bateau, le *Saint-Joseph*. — Une touriste américaine. — Les Sœurs de la Providence. — Le *Capitaine Bond*. — Visite du R. P. Antoine. — Le *Saint-Alphonse*. — Tournée triomphale. — Terrible aventure du P. Lecorre. — Départ du R. P. Antoine.

Mgr Taché m'annonce la mort du Père Maisonneuve, notre procureur, et il m'appelle à Saint-Boniface afin de mettre nos affaires en ordre. Il faut que je me rende à son appel, mais je veux revenir avant l'hiver. Le docteur Mac Kay me dit avoir reçu la permission de partir durant l'été, à condition de ren-

trer en automne. Il me promet que, si je reviens le 25 septembre à Athabaska-Landing, il me prendra avec lui pour descendre la rivière afin d'arriver au fort Chipewyan avant les glaces. Sur cette assurance nous nous mettons en route.

— Puisque vous allez à l'Est, me dit le Docteur, j'exige que vous visitiez l'exposition de Chicago. Moi, j'y vais, mais je ne veux pas être le seul à l'avoir vue. Cela nous fournira un sujet de conversation plus tard.

Ma réponse fut évasive, car je ne pensais pas lui donner satisfaction sur ce point.

A Calgary, nos Pères m'apprennent que le Père de Kérangué est très gravement malade à l'hôpital des Sœurs Grises. Je cours le voir, le pauvre Père, trop faible, n'avait pu accompagner plus loin Mgr Clut. Hélas ! malgré les soins des Docteurs et des bonnes Sœurs, le malade s'acheminait visiblement vers son éternité. Il acceptait saintement la volonté de Dieu, après avoir consacré 25 années de sa vie aux Missions de la Providence, du fort des Liards, et du fort Simpson, sans jamais réclamer le moindre adoucissement au régime dont sa santé ne s'accommodait guère. Je lui fis mes tristes adieux et partis pour Saint-Boniface.



Chez Mgr Taché, je trouvai Mgr Clut qui se reposait de son long voyage. Nous partîmes ensemble pour Montréal, où je le conduisis à l'Hôtel-Dieu. En route, nous nous étions surtout entretenus de la nécessité de trouver des Sœurs pour le Petit Lac des Esclaves. Vainement je cherchai, et les jours s'écoulaient. Ne voulant pas manquer le rendez-vous du docteur Mac Kay le 25 septembre, je vais revoir Mgr Clut ; comme il est en bonne voie de guérison, je lui laisse le soin de continuer les recherches, quand il sortira de l'Hôtel-Dieu.

Je repars, en faisant le grand tour par Chicago pour visiter la fameuse exposition, en même temps j'assistai à une réunion des archevêques et évêques des Etats-Unis, sous la présidence du Délégué apostolique et du cardinal Gibbons.

A Saint-Boniface, je saluai encore une fois Mgr Taché très souffrant ; ce qui le minait surtout, c'était la mauvaise foi du gouvernement, et les lois iniques de Greenway qui abolissaient, dans la province de Manitoba, les droits des Catholiques à leurs écoles, et l'usage de leur langue garanti par la constitution aux Canadiens français. Le vaillant Archevêque épuisa ses dernières forces dans cette lutte contre l'injuste persécution ; songeant à l'avenir, il demanda le Père Langevin du grand Séminaire d'Ottawa, et le nomma curé de Sainte-Marie de Winnipeg.

Le 25 septembre, j'étais au rendez-vous d'Athabaska-Landing, où m'attendait le docteur Mac Kay. Le canot ne pouvant contenir toutes ses caisses, le Docteur emprunte un grand esquif de la Compagnie, s'y embarque avec deux hommes et me propose de monter dans le canot avec un engagé.

Nous partons, le Docteur en avant ; mon homme et moi à sa suite, en ramant de toutes nos forces. Rien d'extraordinaire jusqu'aux rapides. Le Docteur, ayant avec lui le guide, me recommande de ne pas manquer le chemin qu'il nous tracera ; je me tiens à l'avant du canot et mon homme à l'arrière pour le gouverner.

Ce que nous sommes secoués, ballottés, entraînés au milieu de ces tourbillons furieux, je renonce à le décrire. Par exemple, au rapide de Pierres, nous voyons la mort de près. L'eau, très basse, n'offre qu'un endroit où l'on puisse passer ; elle s'y précipite en masse et forme une chute, creusée depuis des siècles. Elle ne tombe pas à pic, mais forme une courbe profonde et se relève dans une suite de vagues assez rapprochées les unes des autres, sur la crête desquelles les bateaux doivent glisser. Je vois l'esquif du Docteur tomber dans la chute, reparaître aussitôt sur la crête des vagues, et arriver en eau plus calme. Nous le suivons, notre canot tombe aussi, se relève sur la crête de la première vague ; mais il est trop

court pour atteindre le sommet de la deuxième, il pique une tête et nous disparaissons dans l'eau ! Je reste interdit, sans penser, sans agir ; je sens l'eau me couler par le cou le long du dos, et tout à coup nous revenons à la surface. Le canot est presque plein d'eau, cependant nous flottons encore. Nous avons traversé les vagues avec la rapidité d'une flèche, maintenant nous nous dirigeons en hâte vers le rivage où le Docteur nous attend.

— Quand je vous ai vu plonger, me dit-il, je vous ai crus perdus et je tremblais de peur. Dépêchez-vous de quitter vos habits et de vous sécher.

Les hommes avaient allumé un grand feu, car il faisait froid, la neige couvrait la terre. Le bon Docteur ouvre alors une caisse, en tire une bouteille de whiskey :

— Je vous prescris une dose de ce liquide. C'est le cas ou jamais d'en faire un bon usage.

Il ajoute en riant :

— Si vous n'avez pas été baptisé plus tôt, je vous assure que vous l'êtes maintenant.

Le danger passé je ne pouvais m'empêcher de remercier la divine Providence.

Il fallut tout sécher ce qu'il y avait dans le canot, après quoi nous continuâmes notre voyage, et le 8 octobre nous arrivions au fort Chipewyan. Le lendemain, le lac était couvert de glace.

Durant l'hiver, nous avons coutume de faire la retraite annuelle avant le 17 février. Le Père Breynat devait venir du Fond-du-Lac. Nous l'attendions à tout moment. Deux engagés de la Compagnie arrivent, eux aussi, du Fond-du-Lac. On les interroge :

— Le Père vient-il ?

— Comment ! est-ce qu'il n'est pas encore arrivé ? Il est parti deux jours avant nous. Serait-il malade ou égaré sur le lac ?

Cette nouvelle nous cause la plus vive inquiétude. Je pense à envoyer du monde à sa recherche. Il faut qu'on le trouve et qu'on l'amène mort ou vif ! Tout le personnel de la Mission partage mes anxiétés ; les bonnes Sœurs se mettent à prier avec les enfants. L'angoisse est universelle, quand on aperçoit un point noir, au loin, sur le lac. Peu à peu ce point



(Ph. Mathers)

DANS LES RAPIDES

approche, grandit, on reconnaît une traîne à chiens qu'un homme conduit vers la Mission. Tous nos yeux se tournent de ce côté et découvrent une personne couchée dans la traîne. Ça ne peut être que le Père, nous courons à sa rencontre. C'est bien lui.

— Ah ! cher Père, lui criai-je, on vous croyait mort ou perdu sur le lac ! Et vous voilà ! *Deo Gratias !*

— Oui, Dieu merci, j'arrive enfin, mais avec beaucoup de peine, car je me suis gelé un pied.

Nous l'aidons à quitter la traîne et à gagner sa chambre. On lui enlève ses mocassins, et l'on voit le gros orteil du pied droit complètement gelé.

— Pauvre Père, lui dis-je, il faudra couper cet orteil.

— Mais fit-il, n'y aurait-il pas moyen d'éviter cette amputation ? La Sœur infirmière pourrait peut-être me guérir.

Cela ne me semblait pas probable ; pour ne pas lui faire trop de peine, j'appelle la Sœur. Elle prépare un cataplasme, le pose sur le pied malade, sachant comme moi qu'il n'y avait aucun espoir de guérison. De fait, le lendemain matin la gangrène se montrait déjà ; il n'y avait plus à hésiter. Je dis au frère Ancel de bien affiler son couteau, car nous n'avions pas d'autre instrument. Je prends la tête du Père dans mes mains, l'exhorte à supporter avec patience la douleur de l'opération, tandis que le Frère, sans perdre de temps, passe facilement son couteau dans l'articulation entre l'orteil et le pied. Il trouve un gros tendon sur lequel le couteau glisse, le pauvre Père ne peut s'empêcher de sursauter, de pousser des cris de douleur.

— Prenez courage, lui dis-je, ça ne sera pas long. M'adressant au frère :

— Allons, ne craignez pas, achevez de couper ce tendon.

Et l'orteil ne tarda pas à lui rester dans la main. Le cher Père souffrit sans doute, mais avec les soins de la Sœur, la plaie se ferma rapidement. Le Père Breynat marcha bientôt comme auparavant, si bien qu'à la fin de février il retourna au Fond-du-Lac.

J'allai un peu plus tard visiter le Père Laity et les Frères qui travaillaient à la construction du bateau à vapeur, au fort Smith. Tout semblait promettre un heureux succès ; je dois avouer à notre confusion que nous perdîmes notre argent et notre peine. Ce jour là même arrivait au fort Smith un inspecteur naval, envoyé par le gouvernement. Il visite d'abord le

Wrigley, ensuite il vient me voir et me présente ses lettres officielles.

— Vous avez là un joli bateau, j'aurai plaisir à l'examiner si vous me le permettez.

Je ne pouvais refuser.

Nous allons l'inspecter ensemble : il parut surpris de le trouver si peu stable. Puis, ayant tout regardé, tout jaugé, tout calculé, il me fit son rapport :

— Votre bateau, dit-il, manque de qualités essentielles, il n'est pas capable de tenir sur l'eau. Vous pouvez l'essayer si vous voulez, mais je vous avertis que vous risquez de noyer les gens, et de perdre les machines qui sont excellentes. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'appeler un homme du métier et d'en construire un autre.

— Mais, Monsieur, répliquai-je, ne pensez-vous pas qu'une fois bien lesté, ce bateau pourra garder son aplomb ?

— Non, reprit-il, vous aurez beau le lester tant que vous voudrez, vous ne lui enlèverez pas les défauts de forme qui le rendent impropre à la navigation.

Là-dessus, il me fit un dessin de la coque d'un navire, m'indiquant les points d'équilibre nécessaires dont notre bateau était dépourvu. La démonstration me paraissait claire, mais quand je fis part de la décision au cher Frère Lavoie, quel crève-cœur ! quels cris ! quelles protestations !

— Cet inspecteur, disait-il, m'a prononcé son jugement que par complaisance pour la Compagnie, qui lui a graissé la patte, parce que les Missions faisant leurs transports, c'est autant de perdu pour elle ! etc...

Il y avait peut-être quelque chose de plausible dans ces réflexions, mais, à mon grand regret, il n'y avait pas à hésiter. Humilié et confus, j'allai trouver le bourgeois et le capitaine du *Wrigley*, les priai de nous prêter leurs câbles et leurs poulies pour tirer hors de l'eau notre petit navire. Sur ce, je m'embar-

quai sur le *Wrigley* pour visiter les Missions du Mackenzie. A la Providence, je contai notre insuccès au Père Lecorre.

— Pour y remédier, lui dis-je, allez en France chercher des secours : en passant à Winnipeg, dites à nos Pères de nous envoyer sans retard un homme capable de construire un vaisseau.

Le *Wrigley* ne s'arrêtant que pour débarquer les bagages, je repartis aussitôt après; si j'avais eu mon petit vapeur, j'aurais été libre de visiter mes missionnaires et mes chrétiens.

Nous allâmes ainsi jusqu'au fort Mac-Pherson. A bord du *Wrigley* se trouvait une touriste américaine qui venait voir le soleil de minuit. Or, durant notre séjour au dedans du cercle arctique, le temps fut constamment pluvieux, et le soleil ne se montra ni le jour ni la nuit. Pour se dédommager, cette américaine surveillait tous mes mouvements, son kodak à la main, et prenait un malin plaisir à me photographier dans différentes postures. Ne me défiant de rien, je me permettais d'allumer ma pipe, de fumer mon calumet assis sur le pont, parfois mon chapeau plus ou moins de travers, etc. Elle composa même un récit de son voyage, dans lequel ma pauvre personne et nos Missions tiennent une grande place.

Pendant que je visitais nos Missions du Mackenzie, Mgr Clut, sorti de l'Hôtel-Dieu, s'était mis à la recherche de religieuses pour le Petit Lac des Esclaves. On lui parla des Sœurs de la Providence qui venaient de célébrer le jubilé de leur fondation et dont le but ressemble beaucoup à celui des Sœurs Grises. Mgr Clut alla frapper à la porte de cette communauté, sur le conseil de Mgr Archambault, leur supérieur. Il fit aux Révérendes Mères de la Providence le tableau de nos pauvres Missions, sans rien atténuer des difficultés et des misères qu'on y rencontre. Il leur cite l'exemple des Sœurs Grises

venues déjà dans le Mackenzie et au lac Athabaska, le grand bien qu'elles font dans ce pays pour la gloire de Dieu, et le salut des âmes.

— Et à quelles conditions les avons-nous obtenues, dit-il ? Quand leur Supérieure générale nous donna ses filles, elle demanda seulement à Mgr Faraud de les traiter comme ses missionnaires, c'est-à-dire de leur fournir logis, nourriture



AU PETIT LAC DES ESCLAVES : ÉCOLE SAINT-BRUNO TENUE PAR LES SŒURS

et vêtements, autant que ses ressources le lui permettraient. Hélas ! nous ne pouvons vous offrir de meilleures conditions, mais songez combien de pauvres enfants vous devront la vie du corps et de l'âme ! Si vous n'acceptez pas, ils vont tomber entre les mains des ministres protestants.

La Révérende Mère Godefroy, Supérieure générale de la Providence, pensa que de telles propositions demandaient de sérieuses réflexions. D'accord avec ses conseillères, elle prit l'avis du supérieur, Mgr Archambault, qui leur donna l'avis suivant :

— Le bon Dieu a comblé votre Institut de faveurs exception-



nelles depuis sa fondation, dont vous venez de célébrer le jubilé. Vous ne pouvez mieux lui témoigner votre reconnaissance qu'en acceptant les pénibles missions où l'on vous demande. C'est un sacrifice à faire, mais je crois que Dieu l'aura pour agréable et qu'il répandra de nouvelles bénédictions sur votre communauté.

Devant ces considérations toutes surnaturelles, la Révérende Mère Godefroy et son Conseil acceptèrent. Mgr Clut m'annonça le succès de ses démarches dont je ne remercierai jamais assez Dieu. Les Sœurs de la Providence, au nombre de cinq, firent aussitôt leurs préparatifs et se mirent en route, avec Mgr Clut, pour le Petit Lac des Esclaves, et arrivèrent, après deux semaines de voyage très pénible, à Saint-Bernard. Provisoirement, les bonnes Sœurs furent logées dans une misérable cabane.

On voulait bâtir le couvent au sommet d'une colline, en arrière de la Mission. Une forêt de gros arbres s'y élevait. Mgr Clut se mit à nettoyer le terrain. Chaque jour, prenant sa hache qu'il maniait avec adresse et vigueur, il abattait quelques géants de la forêt, réservant les meilleurs à la construction projetée, coupant les autres pour le chauffage.

Pères, Frères, Sœurs unirent aussitôt leurs efforts à ceux de Mgr Clut pour bâtir un des plus beaux couvents du Nord. Le Rév. Holmes, qui avait prophétisé la ruine du catholicisme au bout de trois ans, dut se reconnaître faux prophète. Les élèves de son école diminuèrent de jour en jour, tandis qu'ils affluèrent à l'école des Sœurs. C'était le triomphe de la foi catholique dans le pays.

Disons de suite que les Sœurs de la Providence ont multiplié leurs établissements dans le Vicariat. Elles ont aujourd'hui six couvents dans nos Missions : à Saint-Bernard, à Saint-Augustin, à Saint-Henri, à Saint-Martin, à Saint-François-Xavier et à Saint-Bruno. Elles se montrent les dignes émules des Sœurs Grises, et Mgr Ignace Bourget, leur saint

fondateur, doit les contempler avec joie et bénir du haut du ciel leur dévouement apostolique.

*
* *

Le Père Lecorre, parti pour la France en juillet 1894, n'avait pas oublié, en passant à Winnipeg, de faire aux Pères ma commission. Ceux-ci m'avertirent qu'ils m'envoyaient au Grand Rapide un habile ouvrier en construction navale. Sans retard je me mis en route pour aller le chercher.

Il n'était pas au Grand Rapide. Que faisait-il donc ? Voici quelques détails sur ce personnage :

Il s'appelle Captain Boyd, irlandais protestant, habile dans son métier, mais... ivrogne fieffé. Dès qu'il a de l'argent, il cesse de travailler pour se plonger dans la débauche. A bout de ressources, il se remet à l'ouvrage, puis recommence à boire. C'est dans un moment où il n'avait plus un sou que le Père Poitras de Winnipeg l'avait rencontré et engagé à notre service. Captain Boyd arrive à Edmonton avec une lettre pour le Père Lacombe. Celui-ci lui indique la voiture à prendre pour se rendre à Athabaska-Landing, et lui remet une somme d'argent, que notre homme s'empresse de dépenser dans une auberge. Le lendemain, il retourne chez le Père Lacombe qui le tance vertement, et sur une bonne promesse lui donne encore quelques piastres. Captain Boyd recommence ses libations de la veille. A la fin, le Père apprenant tout cela, le fait monter de force dans une voiture qui le conduit à Athabaska-Landing. A son arrivée, le steamboat était déjà parti. Ignorant toutes ces histoires et ne rencontrant pas cet homme au Grand Rapide, je crus devoir aller le chercher à Athabaska-Landing. En débarquant, je trouve mon homme, qui se garde bien de m'expliquer pourquoi il avait manqué le steamboat. Je l'appris entre temps du Père Lacombe. Je me hâtai de l'emmener en



profitant d'un scow qui descendait la rivière. N'ayant pas l'occasion de boire, il se mit sérieusement au travail.

A la fin du mois de mai 1895, je m'embarquai sur le *Saint-Joseph* tout transformé : chaudière plus puissante, engin faisant tourner des roues de chaque côté. Nous n'eûmes pas de peine à monter au fort Mac-Murray où je donnai la mission aux Cris et Montagnais. J'attendais le Père Lecorre qui revenait de France avec de nouveaux missionnaires, et le R. P. Antoine, assistant général, qui venait faire la visite canonique du Vicariat. Nul ne pouvait être mieux désigné : ancien missionnaire des Iroquois, et ancien provincial des Oblats au Canada.

Les voilà qui arrivent, après avoir sauté tous les rapides sans accident ! *Deo gratias.* Le Père Lecorre amenait un prêtre et plusieurs jeunes postulants et postulantes de Bretagne.

Sans perdre de temps, le *Saint-Joseph* prit les scows à la remorque et nous arrivâmes à la Nativité. Tandis que le Père Antoine commence la visite canonique, je me hâte d'aller voir au fort Smith notre nouveau steamboat.

Il était achevé, je le baptisai, le bénissai et lui donnai le nom de *Saint-Alphonse,* comme je l'avais promis au Père Catulle. Captain Boyd était fier de son œuvre, mais déclarait n'avoir jamais eu d'ouvriers si dociles que les Frères. Je le crois bien ! Pauvre protestant, il ne comprenait pas que c'était l'amour de Dieu et la pratique des vertus religieuses qui rendaient ces chers Frères si obéissants.

Un essai, en présence du bourgeois, commis, capitaine du *Wrigley,* nous donna pleine satisfaction, j'armai notre steamboat pour un voyage à la Providence. Le frère O'Connell fut nommé capitaine ; le frère Charbonneau, ingénieur ; un Métis, Joseph Savoyard, ancien pilote du *Wrigley,* s'offrit à tenir le gouvernail. A l'exemple du *Wrigley,* on embarqua les bagages.

Tout est prêt, c'est l'heure solennelle du départ. Nous nous

mettons sous la protection de la Sainte Vierge, de nos Anges Gardiens et de saint Alphonse. Le *Wrigley* se met en marche, nous le suivons à distance. Au fort Résolution, il nous quitte pour aller au fort Raë, tandis que nous nous dirigeons vers le Mackenzie en droite ligne. Nous traversons le Grand Lac des Esclaves, notre bateau se comporte fort bien parmi les vagues. Nous arrivons à la Providence. Quelle surprise pour les Pères, les Frères, les Sœurs, pour tous ! Le commis du fort, croyant que c'était le *Wrigley*, attendu impatiemment, avait hissé le pavillon de la Compagnie en signe de joie et de bienvenue, on accourt au rivage... Quelle déception ! Ce n'était pas le *Wrigley !* C'était le *Saint-Alphonse* des Missions catholiques ! De dépit, commis et ministres s'en allèrent baisser leur pavillon, tandis que nous faisions flotter au vent l'étendard de la croix et le drapeau tricolore ! Petite revanche de notre échec humiliant de l'année précédente.

Là, je demandai à notre pilote d'essayer de remonter le rapide qui est très fort, afin de nous assurer que le *Saint-Alphonse* serait capable de surmonter la violence du courant. Joseph Savoyard partit seul, je regardais avec une certaine anxiété le *Saint-Alphonse* au milieu des vagues écumantes, virer tantôt à droite, tantôt à gauche, avancer lentement, mais avancer toujours. Quand il eût franchi les deux tiers du rapide, il s'en revint et le pilote me dit :

— Vous n'avez pas à craindre, je connais tous les rapides du Mackenzie, aucun n'est plus mauvais que celui-ci, votre bateau pourra les remonter tous.

La visite du Père Antoine terminée, nous continuons notre voyage jusqu'à Good-Hope, terme de l'expédition. Je craignais d'aller plus loin et j'avais averti les Pères Giroux et Lefebvre de venir rencontrer le Père Visiteur. Nous les trouvons avec les Pères Séguin, Houssais et le frère Kearney. On peut s'imaginer avec quels transports de joie ils nous reçoivent. Pauvres missionnaires perdus au bout du monde, près de la Mer Gla-

ciale, si loin de leur patrie, si isolés, si longtemps privés de la société de leurs frères ! Quels heureux moments ils passèrent alors avec le Père Antoine qui les consola, les encouragea et les fortifia pour supporter leurs épreuves ! Il va sans dire que la vue du *Saint-Alphonse* leur fit un immense plaisir, et je leur promis de revenir chaque année, tant que Dieu me



NORMAN : LE FAMEUX ROCHER DE L'OURS

prêterait vie, non seulement à Good-Hope, mais à Peel's River. Les Indiens étaient aussi enchantés de voir que les Anglais ne pouvaient plus se vanter d'être les seuls en possession de canots à feu, et que les Français pouvaient leur tenir tête. Il est bon de noter que dans ce pays les Indiens ne connaissent guère que ces deux nations ; pour eux la religion catholique c'est la religion des Français, la religion protestante, celle des Anglais.

Ces jours heureux passèrent vite et l'heure de la séparation

arriva. Nous nous souhaitons mutuellement bon voyage et nous nous quittons après nous être embrassés fraternellement.

Le *Saint-Alphonse* se mit à remonter le courant, naturellement sa marche était moins rapide. Le Père Antoine put contempler à son aise les magnifiques paysages qui s'offraient chaque jour à nos regards. Au fort Norman, Mission Sainte-Thérèse, nous nous arrêtons et les Pères Ducot et Gouy, avec le frère Jean-Marie Baudet, profitent à leur tour de la visite. Nous remontons au fort Simpson, Mission du Sacré-Cœur, où le Père Brochu nous attend, ainsi que les Pères Lagnon et Gourdon venus du fort des Liards et du fort Nelson, avec le frère Marie Le Borgne. Ne pouvant nous rendre jusque chez eux, je leur avais écrit de venir voir le Père Antoine.

Nous retournons ensuite à la Providence, où nous apprenons du Père Lecorre le terrible danger qu'il a couru sur le Grand Lac des Esclaves.

Nous l'avions laissé au fort Smith, et il devait se rendre au fort Résolution, dans un *scow* avec ses compagnons et ses bagages. Il n'avait rencontré aucune difficulté jusque là. Restait le lac à traverser. Le Père engagea un bon guide, des rameurs, tout en ayant un mât et une voile en cas de brise favorable. Dans ce trajet, on passe généralement d'une pointe à l'autre, en droite ligne autant que possible, car s'il fallait contourner toutes les baies on n'en finirait plus. Voilà qu'au milieu d'une baie profonde, entre deux pointes, le vent se met à souffler de terre et bientôt se déchaîne avec une telle violence qu'il pousse le bateau vers le large, en dépit des efforts redoublés des rameurs. Se voyant de plus en plus entraîné par la violence du vent et des vagues, le pilote prend un parti désespéré ; il fait dresser le mât, hisser la voile, et se livre à la bourrasque. Le vent se change en tempête, les flots se soulèvent, menacent de disloquer le bateau ou de le submerger.

Le Père Lecorre et ses compagnons comprennent que Dieu



seul peut les sauver : ils récitent chapelets sur chapelets, invoquent tous les Saints du Paradis, surtout la bonne sainte Anne, à laquelle ils font des vœux. Ils ne s'interrompent que pour aider à vider la barque que les vagues inondent par paquets. Personne ne songe à manger ni à boire. Tous ont peur, les Indiens encore plus que les Blancs. La journée se passe dans des transes continuelles.

La nuit vient, et la tempête continue sans désemparer. Le bateau marche toujours, on ne sait où il va. Le pilote ne quitte pas le gouvernail de manière à cingler autant que possible dans la direction du Mackenzie, mais le *scow*, bateau plat, ne se prête guère à la manœuvre. La nuit se passe sans que personne ait fermé l'œil.

Le jour reparaît, la situation reste toujours aussi angoissante, on redouble de prière. Dans la soirée la tempête commence à se calmer ; la terre se montre à l'horizon. *Deo gratias!* ils sont sauvés. Le rivage se dessine de plus en plus nettement : comme les vagues sont encore agitées, ils approchent avec précaution, car le bateau, après avoir résisté à la tempête, pourrait se briser sur les pierres. A proximité de terre, les hommes sautent à l'eau, maintiennent le bateau, et petit à petit passagers et bagages sont déposés sur la grève.

Il y avait là quantité de bois sec, ils firent un grand feu de joie qui sécha tout ce qu'il y avait de mouillé. Ayant repris des forces, le lendemain ils se remettent en route pour le Mackenzie, encore assez loin. Le voyage s'acheva sans autre accident.

Le Père Lecorre et ses compagnons étaient reposés de leurs fatigues et des grandes émotions qu'ils avaient éprouvées au milieu de cette terrible tempête. Pour moi, je frissonne encore en écrivant ces lignes, à la pensée du péril extrême auquel ils furent exposés.

Nous ne pouvions nous arrêter longtemps à la Providence.

Après avoir remercié Dieu de sa protection presque miraculeuse, nous partîmes pour le fort Raë, Mission Saint-Michel. Le Père Roure et le frère Josso nous accueillirent avec la même joie que les autres Oblats du Mackenzie. Le cher Père Antoine fut aussi heureux de constater le succès des missionnaires, dans ces parages. Les ministres protestants ont essayé plusieurs fois de s'établir au fort Raë, la fidélité inébranlable des Plats-Côtés-de-Chiens à la religion catholique a forcé l'ennemi à battre en retraite.

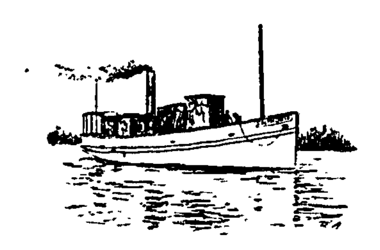
Du fort Raë, nous vînmes au fort Résolution, près duquel se trouve la Mission Saint-Joseph, où le Père Dupé et le frère Larue jouissent à leur tour de la visite. Nous arrivâmes enfin au fort Smith, c'est le port d'où le *Saint-Alphonse* est parti, et où il doit s'arrêter. Nous allons remercier Dieu et prier pour nos bienfaiteurs. Quel service ils nous ont rendu ! Que j'étais heureux d'avoir pu, grâce à notre *Saint-Alphonse,* conduire le Révérend Père Visiteur jusqu'au cercle arctique et de l'avoir ramené sain et sauf après un voyage de plus de 2.500 milles. Quelle douce consolation d'avoir apporté la joie à toutes nos Missions avec l'espoir d'un avenir plus prospère ! Captain Boyd était fier de son œuvre. Je lui demandai de nous construire à la Nativité un autre bateau, à la place du grand esquif qui ne donnait plus de satisfaction, et nous retournâmes tous ensemble au lac Athabaska. La visite du Père Antoine est loin d'être achevée ; nous préparons un autre voyage presque aussi long que le premier. Il s'agit de remonter la rivière la Paix. Il n'y a pas de bateau à vapeur sur cette rivière. On se sert encore des anciennes barges qu'il faut tirer à la cordelle tout le long du chemin, à moins qu'une brise favorable ne permette la voile. Un bon Métis, nommé Joseph Lafleur, se chargea de nous conduire jusqu'au fort Vermillon, Mission Saint-Henri, que desservent les Pères Joussard et Dupire avec le secours précieux des deux frères Reynier et Debs.

Nous continuons de remonter cette rivière la Paix jusqu'à

la Mission Saint-Augustin où résident les Pères Husson et Lesserrec avec les frères Gustave Tillet et Mathys. Il nous fallut tout un mois pour arriver là. Nous étions en septembre, et le 7 nous vîmes une couche de neige couvrir la terre. J'aurais voulu mener le Père Antoine jusqu'à la Mission Saint-Charles, fort Dunvegan. Craignant d'être pris par l'hiver, le Père Lesserrec nous conduisit à la Mission Saint-Bernard au Petit Lac des Esclaves, où j'eus le bonheur de voir, pour la première fois, les Sœurs de la Providence que Mgr Clut avait amenées l'année précédente.

Le Père Antoine avait terminé sa visite canonique. Il nous donna de précieux conseils, tout en se disant satisfait de trouver tant de zèle et de régularité chez nos Pères et Frères. Je l'accompagnai à Edmonton, d'où il retourna en France.

De mon côté, je revins à Saint-Bernard pour célébrer la fête de Noël en compagnie de Mgr Clut et de nos Pères. Les Sœurs de la Providence avaient déjà formé des enfants de chœur aux cérémonies de l'Eglise et fait apprendre de beaux cantiques. La chapelle fut trop petite pour contenir la foule des Métis, et des Cris, surtout à la Messe de Minuit qu'ils aiment tant ! Une autre église s'impose, mais auparavant il faudra construire un couvent pour les Sœurs.





CHAPITRE XVII

EXPLORATION ÉPISCOPALE AU LAC POISSON-BLANC, AU LAC LA TRUITE AU LAC WABASKA

Que de neige ! pas de chemin... le traîneau verse. — Première étape, repas du soir : bêtes et gens. — Le sommeil au campement. — Le petit lac du Poisson-Blanc. — Le vieux *Tonnerre*. — Une théorie du tonnerre. — Envoyés du lac la Truite. — Nous sommes égarés. — Tempête de neige. — Le fétiche. — Maisons désertes. — Le *wendigo* et le sorcier. — Le sorcier va rêver. — Le Wabaska. — Nécessité de la future Mission Saint-Martin. — « Laisse-moi tranquille ! » — Le *manitokan*. — Le R. P. Dupé à moitié gelé. — « Ne craignez pas, tant que je serai là vous ne gèlerez pas. »

16 janvier 1896. Au commencement de cette année, j'entrepris un voyage d'exploration apostolique dans la région située au nord du Petit Lac des Esclaves, entre les grandes rivières

Athabaska et la Paix. Elle était habitée en partie par des Métis, chez lesquels le sang blanc n'avait guère amélioré la nature sauvage, et en partie par des Cris des bois, conservateurs opiniâtres des superstitions de leurs ancêtres. Depuis plusieurs années, nos Pères de la Mission Saint-Bernard les visitaient chaque hiver. Les ministres protestants, voyant leurs efforts stériles dans les autres centres, avaient dirigé toute leur activité vers cette région éloignée, où nos Pères ne pouvaient faire que des visites passagères. Il importait de prendre des mesures pour enrayer cette propagande, c'est le motif qui me décidait à faire ce voyage.

Je choisis pour compagnon le Père Dupé qui connaissait ces pays; le Frère Jean-Marie Lecreft se chargeait de transporter sur sa traîne nos lits, nos vêtements, et nous prendra à tour de rôle quand la fatigue se fera trop sentir. Un Métis du Petit Lac des Esclaves, Félix Katik, mit sur sa traîne les provisions et les ustensiles de cuisine.

Cet hiver la neige est abondante, le froid intense. Hier, le thermomètre est descendu au-dessous de 40 degrés centigrades. Aujourd'hui, il est remonté à 40 degrés environ. Il fait beau, un ciel pur, un temps calme, tout ce qu'il y a de mieux pour faciliter la marche. Cet air si vif, un peu piquant même, réjouit les poumons, donne plus d'élasticité et de vigueur aux muscles, permet de prolonger les exercices corporels sans crainte de se voir inondé de sueur.

Le Père Dupé et moi, nous partons en avant pendant que le Frère Jean-Marie et Félix Katik attellent leurs chiens. Nous traversons d'abord une baie du lac; au bout d'une heure, nous atteignons une côte basse, encombrée de saules, par où nous gagnons le chemin de terre. Les traîneaux nous ont rejoints, le Frère insiste pour m'embarquer *dans sa carriole,* ce qui veut dire *me faire monter en voiture.* Je consens à me glisser entre deux couvertures au fond de son traîneau et à me laisser emporter par les chiens.

Le Père Dupé continue de marcher, nous le suivons assez bien. Le sentier n'est pas large, il y a juste l'espace nécessaire pour passer entre les arbres; trop fréquemment les branches nous caressent le visage. De temps à autre, la tête du traîneau va frapper quelque petit sapin aux branches couvertes de neige, toute une avalanche tombe en nous recouvrant d'une poudre fine et glacée. Cela n'arrête pas le véhicule.

Arrivés à un ravin profond, les chiens prennent le galop, la carriole verse et me dépose à moitié enseveli dans un banc de neige. Je me relève, tandis que nos coursiers gravissent avec peine le versant opposé; ils ont bien fait de se débarrasser de ma personne. Sur la hauteur, je reprends ma place dans la carriole.

Nous sommes en pays découvert. Des collines déboisées se succèdent, le sol est accidenté, il faut monter et descendre maintes fois; les chiens se fatiguent à ce manège; je mets pied à terre et chemine tranquillement derrière notre caravane.

Au bout de 5 ou 6 milles nous retrouvons la forêt. Il est 5 heures du soir, on juge prudent d'y camper, les chiens secouent leurs grelots en signe d'approbation tant ils ont hâte de se coucher.

Le Frère et Félix sortent les haches : le premier, pour couper le bois de chauffage; le second, pour abattre les sapins dont les branches vont nous fournir un lit moelleux et parfumé. Le Père Dupé et moi prenons chacun une raquette en guise de pelle, nous creusons dans la neige un trou assez large pour s'étendre à l'aise; Félix y dépose, avec symétrie, ses branches de sapin. Le Frère a achevé d'entasser les troncs d'arbres qu'il a coupés, bientôt une flamme pétillante s'élève. Chacun s'empresse de sortir les mains de ses mitaines pour prendre de bonnes poignées de calorique, tout en présentant le visage au feu. Il est difficile de se débarrasser des glaçons qui font, avec la barbe, une masse compacte. Les laisser dége-

ler tranquillement, il y en aurait pour des heures. Les doigts se mettent de la partie, on tâche de casser cette glace morceau par morceau; mais toujours quelques poils malencontreux s'y trouvent pris, il faut en faire un douloureux sacrifice.

On prépare le souper des chiens et des gens. Je nomme les chiens les premiers, parce que ces pauvres bêtes sont servies d'abord, autrement nous n'aurions ni paix ni trêve, surtout pendant notre repas. Deux poissons blancs sont leur ration; comme ils sont gelés, on les fait amollir devant le feu. Il faut voir la gent canine entourer le campement, fixer des yeux ardents sur cette proie, bâiller ou grincer des dents, sans doute pour contenir leur impatience; puis, trouvant le temps trop long, s'en prendre au voisin, grommeler sourdement, soudain commencer la bataille. La voix des maîtres, avec quelques bons coups de fouet, rétablissent l'ordre.

Enfin les poissons sont assez dégelés, chacun répond à son nom avec un empressement joyeux, reçoit sa part, et s'en va la déguster à l'écart. La distribution ne se fait pas toujours d'une manière aussi calme; souvent l'envie, la gourmandise ou quelque autre défaut capital, causent, là comme ailleurs, des querelles intestines ou d'injustes attaques.

Nos coursiers repus, nous nous préparons à prendre notre repas. Le menu est assez sommaire, néanmoins nous sommes en progrès. Ce n'est plus le fameux *pimikan*, ou pâté de viande pilée et de suif, il a disparu avec les buffalos. On a dû importer de la farine dont l'usage va devenir bientôt commun, au moins au Petit Lac des Esclaves et à la Rivière la Paix. Cette farine est délayée avec de l'eau, pétrie et rôtie devant le feu (ce qu'on appelle galette).

Le Frère avait apporté des galettes toutes prêtes, il n'eut qu'à leur faire prendre un air de feu pour les dégeler et les rendre comestibles. De plus il nous donna une tranche de lard boucané.

Pour boisson, nous avons le thé, breuvage commode et forti-

fiant, surtout dans ces contrées du Nord. Mais il faut qu'il soit bien fait. Cela dépend beaucoup de la qualité de l'eau et de la



DANS LES FORÊTS DU NORD-OUEST

quantité de thé. Pour l'eau comptez sur le Frère, voyez-le à l'œuvre : il prend sa chaudière, la remplit de neige, la pose sur le feu. Au moment de l'ébullition, il lève le couvercle et... comment dire ce que je vois ?... A la surface de l'eau flottent

quantité de boulettes... Vous devinez ?... la neige ayant été puisée à pleine chaudière dans des régions où pullulent les lapins, on récolte ce qu'ils ont semé. Tout le monde ne trouverait peut-être pas cette eau à son goût. La jeter pour en avoir d'autre, amènerait le même résultat. Aussi le Frère, en homme expérimenté, casse une branche de sapin qu'il promène délicatement à la surface de l'eau en guise d'écumoire, enlève prestement les pilules malencontreuses, les remplace par une bonne dose de thé noir, qu'il laisse un peu bouillir. C'est ainsi que l'on tire de ces feuilles toute la saveur et l'énergie qu'elles contiennent. Je ne sais si ce procédé agréerait aux Chinois ou aux Japonais; mais ici, on n'en connaît pas de meilleur.

Inutile de dire qu'un appétit de loup assaisonne notre modeste repas. En guise de dessert, les fumeurs allument leurs pipes; les autres attisent le feu; on se rappelle en riant les aventures de la journée; le temps passe vite, c'est l'heure de la prière et du coucher.

Chacun arrange ses couvertures, s'en enveloppe du mieux qu'il peut, afin de ne laisser aucune entrée au froid, et nous voilà tous étendus sur les branches de sapin, comme des cadavres enveloppés de leurs linceuls. Les chiens, tenus jusque-là en dehors du camp, y entrent à pas silencieux, cherchant un pan de couverture pour y dormir à l'aise. Je vous assure que j'accueille avec plaisir celui qui vient se coucher près de moi.

Quant au sommeil, je dois avouer que si autrefois j'ai été l'objet de ses faveurs, il me les mesure maintenant avec une fâcheuse parcimonie. Je deviens frileux avec l'âge ; toutes les couvertures qui m'enveloppent ne m'empêchent pas de sentir que je repose dans une atmosphère de 36 à 40 degrés au-dessous de zéro. J'essaye vainement de fermer l'œil, de demeurer immobile. Pour tuer le temps, je me découvre le

visage et regarde le feu. Quelques tisons fument encore, je vais les attiser et, tout en me réchauffant, je contemple le ciel. Qu'il est beau avec ces myriades d'étoiles, dont l'éclat redouble en raison de la pureté de l'air, de l'intensité du froid ! Mais voici que des faisceaux de lumière s'élancent d'un foyer mystérieux, s'agitent, se poursuivent, se joignent, se dispersent pour se réunir encore. *Nimiituwok* (c'est la danse des esprits), disent les Cris, il serait difficile de donner une définition plus poétique de l'aurore boréale. J'ai décrit plus haut cette merveille, je n'y reviendrai pas.

Mes compagnons reposent, immobiles, sur leurs branches de sapin. Tout est calme alentour. Aucun souffle ne passe dans les arbres, aucun bruit ne trouble le silence de la nature, sauf les pétillements de la flamme et, au loin, les glapissements des renards ou les hurlements des loups, qui rôdent dans la forêt. Suffisamment réchauffé, je retourne me glisser dans mes couvertures et réussis à attraper quelques bribes de sommeil.

17 janvier. — A 3 heures du matin, le Frère nous crie : *Benedicamus Domino.* On se lève aussitôt, chacun roule ses couvertures, dit une courte prière : le froid est pénétrant, il ne favorise guère la dévotion.

On se dispute la place près du bûcher, mais le Frère ne nous laisse pas chauffer longtemps : le déjeuner est prêt, il demande à être dégusté promptement, car il pourrait retourner en glace si on lui en donnait le temps. Les mets sont les mêmes que la veille : galette et lard boucané, arrosés d'une tasse de thé bouilli.

Le repas terminé, j'invite le Père Dupé à monter dans la carriole et, chaussant mes raquettes, je pars en avant. J'aime cette marche solitaire. Je commence ma méditation, souvent troublée par maintes distractions. Puis je tire mon chapelet que j'enfouis dans mes mitaines, et je débite, sans compter, des *Pater,* des *Ave,* tout le long de la route. Comme la qualité laisse beaucoup à désirer, j'y supplée par la quantité.

Vers 9 heures du matin, les traîneaux me rattrapent. Le Père Dupé, enchanté de faire de l'exercice à son tour, me cède sa place dans la carriole.

Nous sommes toujours en pleine forêt; la marche se continue monotone. Nous n'arrivons au lac Poisson-Blanc que vers les trois heures de l'après-midi.

Ce lac mesure 6 à 7 kilomètres de long sur 3 à 4 kilomètres de large. Des Métis et des Cris habitent sur les bords. Nous voyons leurs maisonnettes, tantôt isolées, tantôt groupées. Ici, la mission protestante; là-bas, le poste de traite de la Compagnie, près duquel se trouve la pauvre maison que les Pères de Saint-Bernard ont achetée aux Indiens.

Personne n'y demeure. Des deux petites fenêtres qui l'éclairent, l'une se compose de deux vitres cassées, l'autre est garnie d'un morceau de toile plus ou moins claire. Quel froid là-dedans, tout comme dehors ! Il y a cependant une assez bonne cheminée, mais pas le moindre morceau de bois.

Je suis à moitié gelé. On a voulu faire honneur à ma dignité en m'interdisant de m'exhiber comme marcheur à la raquette; dans la carriole, malgré de bonnes couvertures, j'ai perdu, petit à petit, presque toute ma provision de chaleur naturelle.

Le Frère déchire un morceau de cotonnade pour boucher la fenêtre ouverte; Félix cherche du bois pour allumer du feu. Pendant ce temps, le Père Dupé et moi, nous allons saluer le commis de la Compagnie, M. Hervey, qui nous reçoit fort poliment dans une chambre bien chauffée.

Nous annonçons que nous passerons ici les deux jours suivants, samedi et dimanche; nous invitons tout le monde à venir aux offices.

18 janvier. — Après la messe, nous allons dire bonjour aux gens, faire connaissance avec eux. Nous trouvons un bon noyau de catholiques; malheureusement leur instruction laisse à désirer, de plus ils sont entourés d'infidèles obstinés, adonnés à toutes les superstitions idolâtriques des Cris. Le ministre

n'a pas, jusqu'à présent, produit grande impression; il est à craindre que son séjour et ses libéralités ne lui attirent des adhérents.

19 janvier. — Messe et sermon dans la matinée, chapelet et sermon dans la soirée. Notre maison s'est remplie à ces deux offices. Evidemment, il y aurait ici beaucoup de bien à faire, si je pouvais y laisser un prêtre.

Le soir, au moment de notre souper, un vieux sorcier se présente. C'est un personnage important, comme son nom l'indique, il s'appelle Tonnerre. Il paraît que, quand il fait ses incantations, il gronde comme son homonyme, répandant la terreur dans le cœur des femmes, des enfants, voire même des jeunes gens, des hommes. Il a une nombreuse famille par le fait de la bigamie.



MGR GROUARD PRÊCHANT

(Instantané)

Le Père Dupé l'avait rencontré l'année dernière, vainement il lui avait parlé religion ; il n'en avait voulu ni pour lui-même, ni pour ses enfants. C'est un des principaux soutiens de l'idolâtrie au lac Poisson-Blanc et un terrible obstacle à la conversion d'un grand nombre.

Aussi en le voyant entrer, je ne savais trop que penser et je l'accueillis avec une certaine réserve. Après lui avoir touché la main, l'avoir fait asseoïr sur le plancher, je lui demande ce qui l'amène chez nous à cette heure.

— Oh ! dit-il, je regrette de n'être pas arrivé plus tôt, car je sais que c'est aujourd'hui dimanche, qu'il y a eu prière ici, Mais je demeure loin ; parti ce matin, je ne fais que d'arriver. Je voulais te voir, entendre ta parole. Etant évèque, tu sais tout ce qu'on peut savoir en fait de religion ; c'est pourquoi je désire m'instruire auprès de toi. Il y a bien *l'Anglais* (le ministre), qui demeure au milieu de nous ; on n'en fait pas de cas !...

N'était-ce pas une charmante introduction ? Je ne me fais pas prier, ensemble nous passons en revue les principales vérités de la foi. Lui-même me questionne sur le protestantisme, sur des points du dogme et de la morale, avec une intelligence, une réflexion qu'on ne s'attend pas à trouver chez un Indien.

— Je vois, me dit-il, d'après tes paroles, qu'il ne suffit pas de *prendre la prière* d'une manière quelconque, il faut la pratiquer sincèrement, toute entière.

— Assurément, lui répondis-je, il faut s'y livrer sans réserve. Le bon Dieu veut tout.

Comme je savais qu'il avait sur la conscience plus d'une peccadille, je lui parle de la miséricorde de Dieu, de la grâce du baptême qui rendrait son âme blanche comme la neige. Nous en étions là de notre conversation quand, malgré l'heure tardive, arrivent de nouveaux visiteurs.

Le vieux Tonnerre sortit sans avoir dit son dernier mot. J'espère que le bon Dieu lui accordera la grâce de se convertir.

A propos de son nom, il ne serait peut-être pas sans intérêt d'expliquer, en quelques mots, l'idée que les Cris se font du tonnerre. Naturellement ils n'ont pas la moindre notion des fluides électriques. Les peuples civilisés ont d'ailleurs mis assez de temps à les deviner; il n'est pas surprenant que les Indiens s'en soient fait une théorie plus ou moins baroque.

D'après eux, il existe certains oiseaux prodigieux (*piyesicook*) qui se logent dans les troncs des plus gros arbres. Un vieux m'a assuré qu'il en avait vus. Ces oiseaux sont terribles, lorsqu'ils prennent leur vol. Ce sont leurs clignements d'yeux qui font les éclairs, et le battement de leurs ailes qui produit le bruit du tonnerre.

Jusqu'à quel point notre sorcier a-t-il réussi à les imiter ? Je n'en sais rien, mais, au point de vue moral, sa conversion serait un merveilleux *paratonnerre*, qui écarterait les foudres du ciel de sa tête et de celle des malheureux qu'il a longtemps trompés.

Les visiteurs qui ont interrompu notre conversation sont trois jeunes gens, arrivant directement du lac la Truite avec une commission pour nous. On leur avait dit :

— S'il y a un Père au lac Poisson-Blanc, qu'il se dépêche de venir ici, car nous avons un homme dont l'état nous inspire une véritable frayeur. Il est atteint d'une maladie étrange. Il se dit *wendigo* ou mangeur de chair humaine. Nous le gardons depuis longtemps à vue; nous ne savons plus qu'en faire.

Justement nous étions indécis sur le chemin à prendre : irions-nous tout droit au Wabaska ou bien passerions-nous par le lac la Truite ? Devant cet appel, la discussion est tranchée.

20 janvier. — De très bonne heure nous nous mettons en route pour le lac la Truite. Il a neigé toute la nuit. Le vent du Nord souffle, chasse à travers le ciel sombre des nuages plus sombres encore. Cela m'inquiète un peu. Le lac est à 80 milles (130 kil.). Chargés comme nous le sommes, il nous faudra pour l'atteindre au moins quatre jours.

Le Commis nous déconseille de partir : il y a danger de nous égarer sur le lac.

Nous délibérons... Le Père Dupé assure qu'on ne peut manquer de trouver l'entrée du chemin dans le bois, et une fois là,

quelque temps qu'il fasse, rien ne pourra nous arrêter. Félix est réservé, tout en se disant prêt à suivre mes ordres, il laisse voir que le voyage ne lui sourit guère. Cela ne m'encourage pas beaucoup...

De guerre lasse, peut-être mû par ce sentiment d'amour-propre qu'un vieux missionnaire du Nord ne doit pas reculer devant un petit grain de mauvais temps, je prends le Père Dupé avec moi, nous partons en avant, en commandant aux autres de nous suivre.

Au bout d'une petite heure, nous débouchons sur le lac, qui n'a pas moins de 38 kilomètres de long. Quelle immense nappe de glace couverte de neige !...

— Nous ne pouvons compter sur aucun point de repère pour nous guider, dit Félix, puisque nous ne voyons pas la terre. Il faut se guider sur le vent. L'entrée de la forêt est dans cette direction, nous avons juste vent debout, marchons droit sur le vent, et nous arriverons.

Alors le Frère Jean-Marie me fait embarquer dans sa carriole, en me couvrant soigneusement ; le Père Dupé s'élance tête baissée dans la direction indiquée, les chiens le suivent. Pendant un certain temps, nous allons assez bien, malgré la bourrasque et la neige. Par intervalles, nous rencontrons quelques traces de traîneaux passés la veille. C'est une garantie que nous sommes dans le bon chemin. Mais voilà que les flocons de neige tombent plus pressés; le vent redouble de force; de violentes rafales soulèvent d'épais tourbillons qui nous enveloppent de toutes parts.

Le Frère Jean-Marie s'aperçoit que le Père Dupé dévie de la ligne droite; il court en avant pour l'y ramener. Ses chiens le suivent toujours, mais le traîneau, n'étant plus maintenu en équilibre par la main du Frère dans les endroits inégaux du chemin, verse sur un banc de neige. Je suis à pied sans plus de cérémonie. Relever le traîneau, le remettre en marche, c'est l'affaire d'une seconde.

J'ai honte de voir mes compagnons exposés seuls aux horreurs de la tempête. Les rejoignant, je m'imagine que je les aiderai à reprendre la direction du portage. Mais, comme eux, je suis fouetté par le vent, aveuglé par la neige. J'essaye d'ouvrir les yeux, des flocons précipités par l'ouragan, comme les projectiles par une mitrailleuse, me forcent à les fermer,



QUELS BONS COURSIERS NOUS AVONS !

me criblent le visage. J'essuie mes paupières, déjà les cils sont collés par de durs glaçons. Il faut faire volte face pour enlever ces écailles, qui se reforment aussitôt. Nous en sommes là tous les trois, ne sachant où donner de la tête.

— Il faut marcher, dit Félix, pour nous empêcher de geler; dirigeons-nous toujours sur le vent, nous finirons par atteindre la côte.

Se diriger sur le vent n'est pas chose facile. On ne sait plus au juste de quel côté il souffle. Les tourbillons de neige se

soulèvent et semblent se poursuivre vers les quatre points cardinaux à la fois. La rafale continue à nous cingler sans merci et à nous aveugler de plus belle.

Nous nous recommandons à Dieu, à la Vierge, aux Saints Anges, et le corps penché en avant, un bras placé au-dessus des yeux pour nous permettre de les ouvrir, nous luttons contre les éléments déchaînés. Dire où nous allons, personne ne le sait; mais nous marchons toujours.

Après plusieurs heures de course vagabonde au milieu de cette furieuse tourmente, il nous semble que sa violence diminue ; nous croyons voir une masse d'ombre plus épaisse flotter au sein des tourbillons de neige. Ne serait-ce pas la terre ?... Oui, c'est elle ! *Deo gratias !*

Où sommes-nous ? Félix regarde à droite, à gauche, aussi loin que sa vue peut porter, et déclare ne pas s'y reconnaître. Nous examinerons cela tout à l'heure. Vite, chauffons-nous, dégelons-nous, réconfortons-nous un peu. Nous n'avons pas la chance des enfants de la fournaise à Babylone, lesquels passèrent par le feu sans en ressentir les ardeurs. Nous avons subi la rigueur d'éléments opposés et nous n'en avons pas moins le visage couvert de brûlures : pas un nez indemne, pas une joue intacte. Félix surtout, qui n'a pas de barbe, a littéralement la face en compote. Heureusement ces morsures du froid ne sont pas profondes. Nous en serons quittes pour faire peau neuve.

— Nous ne pouvons rester ici, il faut partir, et de quel côté ?... Au Père Dupé et à Félix de résoudre la question.

— Nous avons dû faire quelques zigzags, quelques cercles vicieux au milieu de la tempête, il est plus prudent de nous tenir sur notre gauche.

Donc par le flanc gauche, en avant. La journée est avancée, nous avions à peine marché deux heures lorsque la nuit nous surprend sur le lac, nous force à chercher un campement. On finit par trouver quelques petits arbres secs et un pauvre sapin solitaire. C'est toujours mieux que rien.

Avant de nous coucher, nous tirons nos plans pour le lendemain, nous nous recommandons à Dieu, à tous les Saints du Paradis, et nous nous enveloppons dans nos couvertures, oubliant bientôt, dans un lourd sommeil, les mésaventures de cette triste journée.

21 janvier. — Le Frère, selon sa coutume, dès 3 heures du matin, rallume le feu, donne le signal du réveil. Dès que nous avons déjeuné, le Père Dupé et moi, nous partons explorer les lieux.

Où est l'entrée du portage ?

A mesure que nous avançons, le Père Dupé croit reconnaître les lieux.

— Le chemin, dit-il, devrait être près de ces grandes épinettes que nous voyons.

Nous hâtons le pas pour examiner cet endroit. Il faut franchir une prairie, la neige est d'une épaisseur désespérante. Quand, après bien des efforts, nous arrivons à l'endroit, c'est hélas ! pour découvrir que nous avons fait fausse route. Le sentier du lac la Truite n'est pas ici.

Nous revenons donc sur nos pas au-devant des traîneaux qui approchent, et nous nous décidons à rebrousser chemin.

Qu'allons-nous devenir ? Notre expédition n'est-elle pas compromise ?

Une autre baie se présente à nos regards. Le Père Dupé examine, il n'ose rien dire. Félix, lui, se montre plus affirmatif :

— Ceci est la véritable baie du portage. Mais puisque c'est l'heure du dîner, qu'ici nous avons une place toute prête pour le feu, il est mieux d'en profiter.

Nous suivons son avis.

Pendant que nous dégustons notre menu habituel, nous voyons sur le lac un homme qui se dirige vers nous. A mesure qu'il avance, nous reconnaissons le vieux Tonnerre en per-

sonne. Il s'en allait chez lui, mais voyant du feu ici, où aucun voyageur n'a coutume de passer, il a voulu savoir ce que c'était.

Je l'invite à prendre une tasse de thé, à manger un morceau avec nous, ce qui le met de charmante humeur.

— Toi qui connais tous les coins et recoins de ce lac, indique-moi donc où se trouve le chemin du lac la Truite ?

Alors le vieux nous montre de la main, au fond de la baie, un massif de sapins plus sombre que les autres :

— Va droit là-dessus, fit-il, et un peu de ce côté tu trouveras le portage.

Je le remercie, lui touche la main et, laissant mes compagnons achever leur dîner, je pars dans la direction indiquée.

On donne ici le nom de portage à tout chemin qui relie deux lacs entre eux; qu'on ait quelque chose à porter ou non, peu importe. Quant à ce chemin, qu'on ne s'imagine pas une tranchée plus ou moins large, ouverte dans la forêt, et qu'on puisse facilement découvrir. Ce n'est qu'un pauvre sentier très étroit, permettant juste à un homme de passer à la raquette et aux chiens de glisser leurs traîneaux. Seulement, de distance en distance, on a, d'un coup de hache enlevé un morceau d'écorce aux arbres à droite, et à gauche on a coupé quelques branches; c'est là le fil conducteur dans le labyrinthe de la forêt.

Il s'agit pour moi de saisir ce fil conducteur. Arrivé au massif de sapins, je suis le contour de la baie, examinant chaque arbre, chaque branche, en même temps qu'avec mes raquettes je sonde la couche de neige qui me porte. Grâce à ces précautions, je réussis à trouver l'entrée du portage, et je pénètre dans le bois. La trace des traîneaux passés par là, il y a quelques jours, est très visible. Malheureusement, il a tant neigé la nuit et le jour précédents, que la marche devient fatigante.

Mes compagnons me rejoignent, nous continuons notre marche péniblement dans la neige molle qui encombre le sentier.

22 janvier. — Après avoir passé une bonne nuit, comme de coutume nous repartons de grand matin à travers des bois interminables. La journée s'écoule dans une invariable monotonie.

23 janvier. — Hier, au campement, nous avons parlé des superstitions en vogue dans le pays. Une des principales consiste à planter un fétiche sur le bord du chemin, morceau de bois fort peu artistiquement découpé. Non loin d'ici, il en est un qui a été plusieurs fois abattu et qu'un sorcier *Wesimat* a toujours soin de remettre en place.

Etant parti de bonne heure le matin, je cheminais en avant de la caravane, quand tout à coup un objet curieux frappe mes regards : il n'y a pas à en douter, c'est le fétiche dont il a été question. Il est orné de quelques débris de franges rouges; à sa base se trouvent un pot de fer blanc et une vieille chaudière, sur sa tête une provision de tabac à fumer, même quelques allumettes. Le diablotin n'est pas riche ; il a quelque fois de meilleures aubaines, on lui offre couteaux, haches, coupons d'étoffe, fusils, suivant l'importance des faveurs qu'on lui demande. Le coquin de sorcier raffle tout.

UN POTEAU DE FÉTICHES

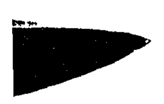
Deux coups de pied me suffisent pour renverser l'idole; je m'en empare comme d'un trophée et la mets sur mon épaule.

Quand l'heure du dîner arriva, elle contribua à faire bouil-

lir notre thé. Que ne pouvons-nous détruire aussi complètement les autres idoles à qui les hommes dressent des autels au fond de leurs cœurs !

Nous nous sommes encore égarés sur le lac des Graines-Amères (Wisakomin Sakahigan) qu'il a fallu traverser. C'est un nouveau retard, le Frère Jean-Marie propose de le réparer en poussant la marche aussi loin que possible.

Ah ! si nous n'étions pas debout depuis 3 heures du matin, nous pourrions marcher toute la nuit et nous rapprocher d'une bonne étape de ce lac la Truite qui semble fuir devant nous. Tout le monde est fatigué; les chiens, réduits à la demi-ration, semblent s'étonner qu'on les fasse travailler plus longtemps que d'ordinaire, sans le fouet ils se coucheraient dans le chemin.



24 janvier. — Nous avons dormi comme des bienheureux, sous la neige qui a tombé toute la nuit et nous a couverts comme d'un édredon. Entendons-nous bien, la neige n'est pas plus chaude ici qu'ailleurs ; mais son épaisseur s'ajoutant à nos couvertures, avait formé une couche imperméable à l'air, empêchant ainsi la déperdition de notre chaleur naturelle.

Nous partons avec l'espérance d'arriver aujourd'hui au lac la Truite. Au lieu de s'améliorer, le mauvais temps s'accentue. Les branches des arbres, secouées par l'ouragan, déversent sur nos têtes des amas de neige, les nuages ne sont pas moins prodigues de leurs épais flocons, tout le jour s'écoule dans ces conditions désolantes.

La nuit vient, il faut encore camper sous la neige qui ne cesse de tomber.

25 janvier. — Sur les onze heures du matin, nous arrivons enfin au lac la Truite. La première maison que nous voyons est celle de la Compagnie. Nous allons saluer le commis, sa maison est déserte. Nous passons à la seconde, où est le maga-

sin d'un autre traiteur, déserte également. Il en est ainsi de la troisième, puis de la quatrième. Est-ce que tout le monde aurait abandonné la place et cherché dans les bois un refuge contre le pauvre fou dont on nous a parlé ?

Nous poussons plus avant. Au loin une colonne de fumée nous annonce la présence de quelque Indien. Nous nous dirigeons de ce côté.

— C'est, nous dit le Père Dupé, la maison de François Auger, le meilleur homme de l'endroit.

A notre approche, une foule de chiens poussent des aboiements furieux. La porte s'ouvre, François nous reçoit d'un air triste et confus tout ensemble. Entrer n'est pas chose facile; le local est encombré d'hommes, de femmes, d'enfants dans un pêle-mêle indescriptible. Toute la population s'est réfugiée, paraît-il, dans cette maison et dans la voisine. Quelque grand malheur semble planer sur cette foule; les visages sont mornes, consternés.

Je demande à M. Beaton, agent de la Compagnie :

— Qu'y a-t-il donc ? Tout ceci est étrange. Le malade dont on nous a parlé serait-il mort ?

— Hélas ! non seulement il est mort, mais on l'a tué !

Il me fait un long récit, dont voici le résumé :

Parti du Wabaska avec sa femme et deux de ses enfants pour venir voir son père qui demeure ici, l'individu en question avait, chemin faisant, été atteint d'une idée folle. Il s'imagina qu'il allait devenir *wendigo,* c'est-à-dire mangeur de chair humaine. A son arrivée, tout le monde fut en émoi. Les femmes, les enfants tremblaient de peur ; les hommes n'étaient pas plus braves. Cependant le malade fut accueilli assez charitablement ; on essaya même de le guérir en le traitant à la mode du pays. Comme il disait sentir dans les entrailles un froid glacial, on le fit suer abondamment. Le mal ne disparaissant pas, on eut recours au ministère d'un sorcier fameux, nommé

Wekimaw Atchabeu (l'arc parfumé). Celui-ci vint avec son tambour, ses médecines. Il fit tant et si bien en soufflant, chantant, hurlant, battant du tambour, que le malade devint fou furieux. Alors on mit toutes les cordes en réquisition, on lui lia solidement les bras derrière le dos, les jambes jusqu'aux genoux, puis on le coucha sur le ventre. Je ne sais combien de temps on le laissa dans cette position ; le malheureux souffrait horriblement; il se tordait comme un serpent, l'écume lui venait à la bouche, les yeux lui sortaient de la tête. On ne pouvait le voir sans être épouvanté.

A la suite de ses efforts désespérés, les liens commencent à se rompre, la terreur est à son comble.

— S'il se lève, nous sommes tous morts, dirent les gens.

On tint conseil, il fut décidé de le tuer. Le père du malheureux, chose triste à dire, ne fit rien pour sauver son fils. Il se contenta de sortir pour n'être pas témoin du meurtre. La hache devait être l'instrument obligatoire. D'après les idées reçues, un *wendigo* est invulnérable à toutes les autres armes. Les couteaux s'émoussent sur sa personne, les balles mêmes rebondissent contre celui qui les envoie. Bref, on coupa la tête au pauvre homme et on le mit en terre. Cela eut lieu le jour où nous nous égarions sur le lac Poisson-Blanc.

Mais ne croyez pas que le danger ait cessé avec la mort de l'innocent. Le sorcier, dont l'intervention avait été si funeste et la réputation ébranlée, voulut rétablir son prestige, il déclara qu'il allait *rêver*. Chose formidable pour ces gens crédules que le rêve d'un sorcier ! On lui offre des présents considérables pour l'engager à faire des rêves heureux. Inutile, il annonce que le mort va ressusciter !... Gare aux enfants !... Combien en mangera-t-il ? Secret impénétrable ! Si encore après avoir tué le *Wendigo,* on lui avait ouvert la poitrine, arraché le cœur, il aurait peu de chance de revenir à la vie. Mais on a fait la chose à moitié, on doit s'attendre aux plus

grands malheurs. Telles étaient les révélations du sorcier. Chose désolante, tout le monde le croyait.

Voilà ce qui terrorisait les gens ; ils n'osaient plus vaquer à leurs travaux, ni sortir des deux maisons où ils s'étaient réfugiés. Je fis un discours inspiré par les circonstances, invitant tout le monde à venir, le lendemain, assister à la messe.

La soirée se passe dans une longue conversation dont les tristes événements font le sujet. On nous prépare un lit de camp. Le plancher est couvert de dormeurs ; on ne trouve pas où mettre le pied. Des enfants, à tour de rôle, poussent des cris déchirants ; les mamans s'évertuent à les faire taire, en criant plus fort encore. Comment dormir au milieu d'un tel vacarme ? Heureusement, il y a quelques instants de répit : la chaleur et la fatigue aidant, je finis par m'assoupir.

26 janvier. — Nous avons eu aux offices autant de monde que la maison pouvait en contenir. J'ai prêché contre l'idolâtrie, la sorcellerie, les pratiques diaboliques, qui, au lieu de guérir, avaient rendu fou et fait égorger le pauvre homme. Je demande qu'on nous amène les enfants à baptiser. Plusieurs refusent, d'autres se font prier. Dix ou onze me sont présentés, je leur administre le Sacrement qui les fait enfants de Dieu. Cinq autres me sont offerts après le chapelet. Deux adultes païens demandent la même faveur.

J'annonce aux gens que je leur enverrai chaque année un prêtre pour les visiter, les instruire. Quant à moi, je dois partir demain pour le Wabaska, en passant par le lac d'Ours. Deux jeunes gens, qui demeurent à ce lac, vont m'accompagner.

27 janvier. — Nous partons, mais que la neige est épaisse, elle est tombée toute la nuit. Sans nos deux jeunes gens qui battent la neige devant les chiens, il nous serait presque impossible d'avancer. Nous passons d'abord sur la rivière de la Truite, que nous suivons pendant près d'une heure ; puis sur

le lac de la Loche qui n'est qu'une expansion de la même rivière, et nous entrons dans le portage ou chemin du bois qui conduit au lac d'Ours.

Trente-cinq milles seulement nous en séparent; si le sentier était bon, un jour nous suffirait pour franchir cette distance; mais il est tellement mauvais que nous nous estimerons bien heureux d'arriver demain soir.

28 janvier. — Nous étions au lac d'Ours à 4 heures de l'après-midi. Ce lac n'a pas plus de 5 à 6 milles de large. La rivière Poisson-Blanc, après avoir fait de longs détours, s'y jette, la traverse et en sort pour aller plus loin se joindre à la rivière la Truite ; il forme à cette jonction la rivière Huard. Celle-ci reçoit encore les eaux du Wabaska pour aller tomber enfin dans la rivière la Paix, au-dessous du fort Vermillon.

Nous trouvons un abri dans une misérable maisonnette, où j'ai le bonheur de baptiser une pauvre vieille et deux enfants, d'entendre quelques confessions, de faire un mariage.

29 janvier. — Un chemin conduit du lac d'Ours au Wabaska, en passant par le Grand Lac, le lac Bon-Poisson et le lac des Iles. Depuis près d'un mois, personne n'a voyagé dans cette direction, et la neige a effacé toute trace. Nous engageons un des deux Indiens qui sont venus avec nous, à nous accompagner jusqu'au Grand Lac, où nous espérons trouver le sentier plus battu, parce que des gens du Wabaska viennent au lac prendre du poisson.

30 janvier. — Vers dix heures du matin, nous arrivons au Grand Lac. Son étendue ne mérite pas ce titre, car il a tout au plus 16 à 18 kilomètres de long, y compris une baie assez profonde qui s'ouvre sur la droite. Mais on y pêche, paraît-il, de magnifiques poissons blancs, plus gros que partout ailleurs. Cela suffit, sans doute, pour le distinguer honorablement.

Nous voyons, avec peine, que personne n'est venu du Wabaska depuis longtemps. Notre jeune homme du lac d'Ours retourne chez lui ; le Père Dupé et moi, nous frayons à notre tour, dans la neige, une voie aux chiens. Nous perdons encore une fois le chemin sur le lac Bon-Poisson : puis, l'ayant retrouvé, nous franchissons un nouveau portage et atteignons le lac des Iles.



MISSION SAINT-MARTIN
MAISON DES PÈRES EN 1921

Nous craignons de nous égarer quand, au milieu du lac, nous rencontrons deux hommes conduisant une traîne à cheval. Nous les accostons. Ils sont partis ce matin du Wabaska pour aller au Grand Lac chercher une charge de poissons. Après avoir échangé quelques paroles, nous suivons leur trace toute fraîche.

31 janvier. — Nous arrivons au Wabaska, lac qui s'étend à perte de vue dans la direction de l'Ouest. Nous le traversons à l'extrémité Est et arrivons au village principal. Là se trouve la mission protestante ; un traiteur libre y a aussi son magasin. Nous nous dirigeons vers le poste de la Compagnie, dont un Métis a la charge. Chemin faisant,

nous frappons aux portes des maisons, nous saluons les habitants en les invitant à venir le dimanche suivant à la messe dans une maison dépendante du fort.

Nous sommes bien accueillis par M. Charles Hoole ; aussitôt nous tirons notre plan de campagne. Je désirais naturellement voir tous les gens du Wabaska; mais déjà un bon nombre sont dispersés dans la forêt. A 40 kilomètres d'ici, au lac des Sables, sont établies plusieurs familles catholiques qu'il faudra visiter. Malheureusement je n'ai pas beaucoup de temps à ma disposition ; tâchons au moins de bien l'utiliser. M. Charles Hoole me donne des renseignements sur le pays, les ressources locales, les moyens d'approvisionnement, le progrès du protestantisme.

Ce progrès jusqu'à présent n'est pas brillant ; mais l'évêque anglican doit bientôt venir ; il a convoqué le ministre du Petit Lac des Esclaves et, unissant leurs efforts à ceux du révérend de l'endroit, ils doivent sonner le branle-bas, donner un assaut général. La majorité de la population s'est déclarée catholique. Si l'on veut protéger cette partie du troupeau contre les attaques du protestantisme, il faut, sans tarder, établir une Mission.

1er février. — La journée se passe à faire ou à recevoir des visites, à transformer en chapelle une maison prêtée par M. Hoole.

2 février. — Aujourd'hui, dimanche, nous avons foule à la messe et au chapelet. Dans l'intervalle des offices : baptêmes, confessions, mariages.

3 février. — Avec le Frère Jean-Marie, je pars visiter les familles du lac des Sables. Ce sont de braves gens qui nous reçoivent avec empressement. Un chasseur a tué un orignal, la chaudière s'emplit de viande en notre honneur. Après souper : chapelet, sermon, trois baptêmes, une douzaine de confessions.

4 février. — Retour à Wabaska. De plus en plus la fondation

d'une Mission s'impose. N'est-ce pas là une entreprise téméraire ? Il faudra construire une maison, la meubler, pourvoir à l'entretien du personnel. Or, on a pu se rendre compte combien les transports sont difficiles, coûteux ! Néanmoins, je n'hésite pas, j'ai confiance dans la Providence et dans la charité catholique qui, en dépit des obstacles de tout genre, multiplient partout ses merveilles. Je choisis comme patron de cette Mission le grand saint Martin, et comme emplacement, un plateau situé à l'entrée du détroit qui rattache l'une à l'autre les deux parties du lac.

5 février. — Je renonce à visiter le lac Quito et le lac d'Orignal qui cependant étaient dans mon programme ; vu les mauvais chemins cela me prendrait trop de temps, et j'ai promis aux Pères de la Rivière la Paix d'aller les voir cet hiver.

***

Après avoir renouvelé nos provisions, nous repartons pour Saint-Bernard.

Il serait superflu de raconter les misères et les aventures de notre voyage de retour. Qu'il suffise de dire que le ciel fut aussi inclément, les averses de neige aussi abondantes, les chemins aussi mauvais, le froid aussi intense et même parfois plus qu'en venant au Wabaska. Le cher Père Dupé surtout eut à souffrir dans deux circonstances qui méritent d'être mentionnées.

En repassant au lac la Truite, M. Beatton m'avertit que, de l'autre côté de ce lac, à une distance de 40 kilomètres, un malade demandait la visite du missionnaire. François Auger ajoutait que cet Indien avait une nombreuse famille et que plusieurs autres Cris demeuraient près de lui. Ces pauvres infidèles, n'ayant encore vu ni prêtre catholique ni ministre protestant, ne distinguent pas l'un de l'autre. Si bien que le malade avait dit :

— Le premier qui passera, quel qu'il soit, priez-le de venir me voir.

J'envoyai donc le Père Dupé et Félix avec François que j'engageai exprès pour les guider, car ni l'un ni l'autre ne connaissaient le chemin.

M. Beatton les suivit dans le but d'acheter quelques fourrures. Un autre traiteur les accompagna dans le même dessein. Le temps était très beau, mais le froid excessivement vif, et,





MISSION SAINT-MARTIN : LE JOUR DE NOËL EN 1921

ce qui le rendait encore plus intolérable, un vent très fort soufflait du Nord, pénétrant jusqu'à la moelle des os. Il fallait courir sans relâche pour entretenir la chaleur du corps.

Le Père Dupé arriva à la nuit chez son malade qu'il trouva dans la plus misérable des huttes, ouverte à tous les vents. Accroupi devant un triste foyer, une couverture sur la tête et sur les épaules, les mains étendues sur les tisons, un homme d'une cinquantaine d'années grelottait. Ses membres amaigris, son air souffreteux annoncent assez la gravité de sa maladie.

Ses deux femmes sont à côté de lui. Dans le fond de la hutte, des enfants, entassés les uns sur les autres, couverts de vieilles peaux en loques, essayent de se réchauffer mutuellement.

Le Père touche la main du malade et lui dit :

— J'ai appris que tu désirais me voir et je suis venu.

Point de réponse.

— Voyons, continue le Père, l'état dans lequel je te trouve me fait compassion ; qu'est-ce que tu as ?

— J'ai, répond le malade, que je te défends de baptiser mes enfants, et, par ailleurs, laisse-moi tranquille !

Le Père, un peu surpris de cet accueil étrange, n'insiste pas. Cependant on lui laisse apporter ses couvertures dans ce misérable réduit où on lui permet de passer la nuit. Il sort pour aller visiter les cabanes voisines.

Un objet, qu'il n'avait pas distingué en entrant, attire son attention. C'était, hélas ! un *manitokan* (idole) des mieux conditionnés, entouré de banderoles de diverses couleurs, de quantité d'objets plus ou moins bizarres offerts en sacrifice. Cette vue l'afflige, il réfléchit un instant pour savoir s'il ne renversera pas cette idole, comme nous avions fait pour celle de *Wesimat*. Il se retient afin de ne pas trop indisposer les gens et commence sa ronde.

Bien qu'il soit très tard, tout le monde est tenu en éveil par la vue des traiteurs cherchant à acheter des fourrures. Le Père est reçu partout avec une froideur qui paraissait étudiée. En continuant sa visite, il rencontre *Wekimawatchabew,* le sorcier dont j'ai raconté les hauts faits à propos du meurtre commis au lac la Truite. Il s'explique alors l'accueil glacial qui lui était fait, et sans jugement téméraire, il se dit à lui-même : *Inimicus homo hoc fecit ;* car il ne pouvait plus douter que cet *Arc parfumé* (c'est le nom cris du sorcier) n'eût décoché toutes ses flèches empoisonnées afin d'entraver le mouvement de conversions. Le Père ne se décourage pas cependant, il

achève sa tournée nocturne, annonçant aux gens qu'il la recommencera le lendemain durant le jour.

De retour à la hutte où son lit avait été déposé, il retrouve le malade dans le même état. Il est déjà trois heures du matin ; le froid n'a rien perdu de son âpreté ; le vent du Nord souffle sans interruption, les parois disjointes de la hutte lui livrent partout passage. Aussi fait-il à l'intérieur presque aussi froid que dehors. Le Père ne peut se réchauffer et grelotte jusqu'au jour sans fermer l'œil une minute.

Dès que les gens furent debout, il recommence ses visites, semant dans les âmes quelques germes qui pourront lever plus tard. Au moment où il se prépare à partir, on vient le prier de baptiser cinq petits enfants ; il avait espéré une moisson plus abondante. Quand il me rejoignit, il était convaincu que son expédition n'avait été qu'un échec désastreux. Aussi en veut-il à ce *Wekimawatchabew,* auquel il promet de livrer de nouvelles batailles. Quelle belle et douce vengeance il en tirera, s'il réussit à le convertir un jour !

Dans une autre circonstance, le Père Dupé fut particulièrement éprouvé. Le 12 février a été peut-être le jour le plus froid de l'année : le thermomètre marquait 47 degrés centigrades au-dessous de zéro. Ajoutez à cela un vent des plus malencontreux, car, à pareille température, un calme presque parfait règne ordinairement, ce qui rend la vie possible. Nous étions fort heureusement dans la forêt, les arbres nous fournissaient une protection très appréciée. Cependant, ils ne pouvaient empêcher tout à fait le vent de se glisser entre leurs troncs, ni supprimer son effet désastreux. Le fait est que, pour ma part, j'eus toutes les peines du monde, par des frictions cent fois renouvelées, à me préserver le nez et les joues du danger de geler.

Le Père Dupé avait lutté comme les autres, quand, vers la fin de la journée, il parut ralentir sensiblement sa marche.

Il était sans doute fatigué : il n'y avait là rien de surprenant. Nous ne tardâmes pas à trouver une place favorable au campement. Je fus étonné de voir le Père, ordinairement très actif, remuer à peine.

— Vous êtes bien fatigué ? lui dis-je.

— Ce n'est pas tant la fatigue, me répondit-il, qu'un certain engourdissement qui me lie les membres. Je ne puis même plus me servir de mes mains.

Sans nul doute, il était en train de geler; s'il avait fallu chercher au loin du bois pour faire du feu, il se serait changé en statue de glace. Dès qu'il vit la flamme briller, le pauvre Père y plongea les mains avidement, trop avidement même, car il se fit aux doigts quelques brûlures.

— Que voulez-vous, disait-il, j'ai envie de vivre !

Petit à petit la flamme grandissante envahit tout le bûcher, nous avons enfin un véritable feu de joie qui dissipe toutes traces d'engourdissement. Mais aussi le Frère Jean-Marie a-t-il fait une hécatombe d'arbres entiers. Les trembles secs se dressent nombreux à l'entour, ils tombent en masse sous les coups de sa hache. Plus il en abat, plus il veut en abattre. Il semble dire au Père Dupé :

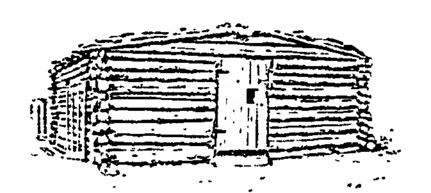
— Ne craignez pas, tant que je serai là vous ne gèlerez pas. Il ne fait trêve à sa fureur de bûcheron que pour préparer le souper ; il recommence ensuite à la lueur de la flamme. Nous avons, grâce à son zèle, un tas de bois monstrueux. Le matin, quand nous quittons le campement, il n'en reste plus que des cendres, car nous n'avons guère laissé le feu se ralentir durant la nuit. Nous nous sommes levés à tour de rôle pour jeter dans le brasier toute cette provision de combustible. Le croirait-on, à deux pas de distance, nous ne sentions presque plus la chaleur de ce feu, tout ardent qu'il fût.

Si on nous accusait de folle prodigalité en ménageant si peu les arbres de la forêt, je répondrais tout simplement que nous n'avions aucun scrupule à ce sujet ; les arbres n'en pour-



riraient pas moins sans profit pour personne. N'est-il pas mieux de les employer à réchauffer d'honnêtes chrétiens comme nous ? N'est-ce pas pour cela que le bon Dieu les a faits ?

Le 17 février nous ramena tous à Saint-Bernard, sains et saufs, bien qu'un peu fatigués. Quelques jours de repos nous prépareront à des nouvelles courses.





BALEINE BLANCHE, 18 PIEDS DE LONG

CHAPITRE XVIII

NOUVELLES COURSES APOSTOLIQUES
LAC ESTURGEON - KLONDYKE - ÉTATS-UNIS
(1896-1898)

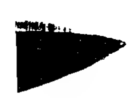
Le fils du ministre. — Naufragés sur un roc. — Entre les glaces. — Visite de Mgr Pascal. — Les Esquimaux et le *Saint-Alphonse*. — Le P. Ducot. — Mort de Mgr Taché. — Saint-Albert et New-Westminster. — Au lac Esturgeon. — Au lac Wabaska. — Les Esquimaux et les baleiniers américains. — Les mines du Klondyke. — Mort du R. P. Soullier. — La peau d'ours blanc. — La peau du renard noir. — Chapitre général de Paris. — Visite *ad limina*. — Retour et tournée aux Etats-Unis.

Sitôt reposé, je me mis en mesure d'aller visiter le Père Le Treste au fort Dunvegan, suivant la promesse que je lui avais faite pour le consoler de n'avoir pas reçu dans sa Mission Saint-Charles le R. P. Antoine.

Je me rendis sans peine à Saint-Augustin, mais de là à Dunvegan ce fut un voyage de misère. Le Père Husson avait des chevaux, or seuls des chiens pouvaient faire le trajet dans la neige très épaisse. M. Brick, fils du ministre protestant, se disposait à partir pour ce même fort ; le Père Husson lui demanda le service de mettre mes bagages sur sa traîne, quant à moi je le suivrai à la raquette.

C'est accepté, nous partons.

Un jeune Indien bat la neige devant les chiens. Je marche d'abord avec lui, puis derrière la traîne qui aplanit le chemin. Petit à petit je me laisse distancer, les raquettes me pèsent aux pieds, la fatigue me gagne, j'ai trop présumé de mes forces, je ne peux que me traîner péniblement. Depuis longtemps, j'avais perdu de vue mes compagnons, quand enfin j'aperçois dans le lointain une colonne de fumée. Ils ont dû s'arrêter pour dîner. Cela me ranime un peu, je continue de marcher clopin clopant et j'arrive comme ils achevaient leur repas. Volontiers j'aurais prié M. Brick de me laisser là ; seul, par petites étapes, j'atteindrai bien la Mission. Il ne voulut pas, me promettant d'aller doucement.



Je me remets en route... et nous arrivons à 10 heures du soir. J'étais rendu, tombant de fatigue, très heureux cependant de revoir le Père Le Treste et le cher Frère Milcent, son compagnon. Après quelques jours de repos, je revins à Saint-Augustin dans des conditions un peu plus favorables, puis à Saint-Bernard où je me préparai à repartir pour la Nativité.

La rivière Athabaska s'ouvre ordinairement aux premiers jours de mai ; la glace ayant disparu, les bateaux peuvent se rendre au fort Chipewyan. Je profite de la première occasion pour partir avec le Père Desmarais, qui devait donner une mission aux Indiens habitant à l'autre bout du lac. A peine sommes-nous en chemin qu'une chaleur excessive réduisit à l'état liquide la couche de neige qui couvrait encore le lac, et il nous faut marcher constamment dans l'eau glacée. Encore un voyage de misère !...

J'arrive à temps pour m'embarquer dans une barge qui allait descendre la petite rivière des Esclaves et se rendre à Athabaska-Landing. Mais là, les bateaux sur lesquels je comptais étaient déjà partis. Je savais qu'ils étaient obligés de s'arrêter assez longtemps au Grand Rapide pour y faire portage. Je me procure un esquif, j'engage un Métis, nous nous mettons à les poursuivre à force de rames.

Ils étaient à l'île qui se trouve au milieu de la rivière, où se fait le portage. Pour nous y rendre, nous courons le risque de faire naufrage en vue du port. Des courants violents entraînent notre esquif au milieu des rochers qui encombrent la tête de l'île. Nous sommes jetés en travers sur une roche plate; nous sautons dessus, retenons l'esquif qui commence à chavirer et se remplit d'eau. Une partie de nos effets disparaît dans le courant, je peux retirer ma chapelle portative et surtout une pièce de machinerie destinée à notre steamboat de la Nativité. Sans cette pièce nous n'aurions pu nous servir de notre petit vapeur, j'y tenais presque autant qu'à ma propre vie.

Nous voilà deux pauvres naufragés sur ce roc, à une petite distance de l'île. Heureusement les hommes occupés au portage reparaissent. Nous poussons des cris désespérés, Julien Cardinal, l'un des pilotes de ces bateaux, s'empresse de venir à notre secours avec une dizaine d'hommes.

Les portages terminés, nous embarquons avec Julien pour descendre les rapides dans des circonstances vraiment effroyables. De chaque côté de la rivière, jusqu'au fort Mac-Murray, 60 milles plus bas, on ne voit qu'une muraille de glaçons entassés les uns sur les autres. En cas d'accident, comme il en arrive si souvent dans cette navigation dangereuse, on ne sait où trouver un lieu de refuge... La divine Providence nous protège, nous arrivons sans encombre au fort Mac-Murray.

A partir de là toute crainte disparaît, sauf dans certains

endroits où les glaces accumulées forment une barrière. L'eau s'y arrête, monte, tant qu'elle n'a pas brisé l'obstacle. Il faut attendre, se tenir sur le qui-vive, autrement on se ferait entraîner par un torrent irrésistible.

Une fois, un engagé descendait en esquif. Il portait le courrier, un sac plein de lettres. Arrêté par une digue de glaçons,



AU FORT SMITH : PORTAGE D'UN BATEAU

il débarque sur la côte, attache son esquif à un arbre, se met à faire du feu, prépare son repas, quand tout à coup la digue crève, l'eau s'enfuit avec une telle rapidité que l'esquif s'abaisse, laissant échapper tout ce qu'il contenait. Il était bien attaché et resta suspendu à l'arbre, mais le pauvre homme avait tout perdu, même le courrier.

Nous évitons pareille mésaventure, et nous arrivons au fort Chipewyan. La rivière avait coupé son chemin dans la glace : le reste du lac était encore solide. Je cours à la Mission saluer Pères, Frères et Sœurs, qui ont passé l'hiver dans de bonnes

conditions. Le Frère Charbonneau va raccommoder les machineries du *Saint-Joseph* avec les pièces que j'ai rapportées. Nous nous préparons à remonter au fort Mac-Murray, comme à l'ordinaire, afin d'y donner la mission en attendant les approvisionnements que Louison Fosseneuve nous amène d'Athabaska-Landing.

Joyeuse surprise : Mgr Pascal est avec lui. Je l'avais invité l'automne dernier, il m'avait promis de venir revoir la Nativité où il avait tant travaillé, et il tenait parole. On le reçoit avec enthousiasme, je le laisse jouir du bonheur qu'il procure à tous, pour me rendre au fort Smith avec le bagage de nos Missions du Mackenzie.

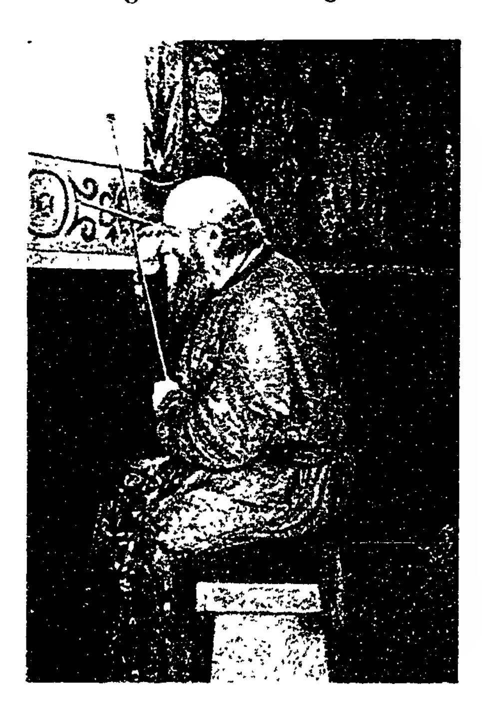
Le Père Laity prêchait la mission à ses Montagnais, je lui donne un coup de main pendant qu'on charrie les pièces à travers le portage et qu'on frète le *Saint-Alphonse* pour son long voyage. Il devait d'abord se charger du bagage des Missions les plus éloignées, ensuite revenir prendre une seconde charge. Les économies, réalisées en faisant nous-mêmes nos transports, me permettent d'augmenter la ration de farine nécessairement très modique jusqu'alors. Je me propose même d'en fournir assez pour qu'on puisse manger du pain.

Cette fois, je me rendis non seulement à Good Hope, mais à la Mission du Saint-Nom-de-Marie, à la petite Rivière-Rouge et à Peel's River. Le Père Giroux s'occupait des Loucheux, le Père Lefebvre des Esquimaux de la Mer Glaciale. Ces chers Pères avaient essayé de s'établir au fort Mac-Pherson : ils y furent en butte à une telle hostilité de la part des protestants qu'ils résolurent de se fixer définitivement à la petite Rivière-Rouge.

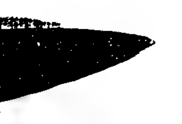
Ils avaient laissé un tas de planches sur le bord de Peel's river (ou rivière Plumée), ils me demandèrent d'aller les chercher avec le *Saint-Alphonse*. Nous entassons tant bien que mal ces planches sur le pont de notre bateau. Des Esquimaux, campés dans le voisinage, lorsqu'ils virent le *Saint-Alphonse*



repartir avec cette charge de planches, voulurent lutter de vitesse avec nous. Ils pensaient que, dans leurs petits canots si légers, ils n'auraient pas de peine à nous dépasser. Je prenais plaisir à les voir manier leur rame à double palette, je les encourageais même du geste et de la voix. Ils nous suivirent d'abord de près, puis ils virent qu'ils ne pourraient pas nous tenir pied, encore moins nous devancer. Découragés par leurs insuccès, ils retournèrent à leur campement. Le Père Lefebvre repartit avec eux pour la Mer Glaciale, le Père Giroux demeura seul avec les Loucheux.



LE PÈRE DUCOT
DÉCORANT L'ÉGLISE SAINTE-THÉRÈSE
FORT NORMAN



En remontant le Mackenzie, je passai quelques jours à Good Hope avec les Pères Séguin, Houssais et le Frère Kearney. Je m'arrêtai un peu plus longtemps au fort Norman. Le Père Ducot m'y attendait. Il construisait une église, mais il n'osait avec ses seules forces, dresser la charpente de la tour et du clocher. Les Frères, ainsi que l'équipage du *Saint-Alphonse,* lui prêtèrent leur concours. Le cher Père Ducot était bien incapable d'un effort sérieux. Depuis assez longtemps déjà il s'était fait une hernie qui s'était aggravée au milieu de ses travaux ; le pauvre Père dut attendre plus d'une année un bandage envoyé de France.

Après le fort Norman, nous faisons halte au fort Wrigley, à la nouvelle Mission de Notre-Dame du Sacré-Cœur, où résidait le Père Gouy. Son installation laisse fort à désirer. Le cher Père supporte joyeusement les sacrifices inévitables du début. Il en est à peu près de même au fort Simpson, où nous saluons le Père Brochu. Dans ce voyage, le *Saint-Alphonse* a pu transporter les bagages de ces Missions, ainsi que ceux du fort des Liards. Il en fera un second pour amener les approvisionnements de la Providence et du Grand Lac des Esclaves, c'est pourquoi nous nous hâtons de remonter au fort Smith.

Je ne m'y arrête qu'un instant pour voir le Père Laity et m'assurer que la nouvelle charge du *Saint-Alphonse* est arrivée. Puis je me rends à la Mission de la Nativité où des lettres importantes m'attendent.

Je n'ai point parlé de la mort de Mgr Taché, arrivée le 22 juin 1894. Cette triste nouvelle ne me parvint que trois mois après, au milieu de grandes préoccupations dont j'ai fait mention à propos du bateau à vapeur *Saint-Alphonse*. Je regrette vivement la perte de ce vaillant Archevêque que j'estimais, que je vénérais, que j'aimais comme un père. Mgr Langevin, O. M. I., lui avait succédé, personne ne pouvait le remplacer plus dignement. Or, une lettre de Mgr Langevin m'appelait avec les autres suffragants de la province de Saint-Boniface, à Saint-Albert, au mois d'octobre. J'allai au rendez-vous fixé.

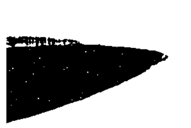
Mgr Grandin avait provoqué cette réunion, je puis le dire maintenant sans indiscrétion, pour nous demander d'adresser une lettre commune au Souverain Pontife afin d'obtenir un coadjuteur. Cette première lettre fut accompagnée d'une autre dans laquelle nous proposions trois sujets dignes d'être élevés à l'épiscopat. Mgr Grandin désirait surtout le Père Legal pour coadjuteur. Nous mîmes ce Père en tête de la liste comme *dignissimus*. Quand ces deux pétitions furent signées, Mgr Langevin me dit :

— Vous ne pouvez pas retourner chez vous à cette époque, je vais vous charger d'une commission qui vous sera, je l'espère, bien agréable. Mgr Durieu, évêque de New-Westminster, n'a pu venir à notre réunion, portez-lui ces pétitions à signer.

Sitôt arrivé à New-Westminster, je présentai les deux pétitions à Mgr Durieu. Quand il eut apposé sa signature :

— Maintenant, me dit-il, nous allons en faire deux autres pareilles, que vous prierez les autres évêques de signer, car j'ai besoin, moi aussi, d'un coadjuteur.

Il me désigna celui qu'il jugeait le plus digne, le Père A. Dontenwill, dont le nom fut mis en tête de la liste. Les événements ont prouvé que le Saint-Esprit avait dicté le choix de Mgr Grandin et celui de Mgr Durieu : Mgr Legal, devenu plus tard archevêque d'Edmonton, a développé et organisé admirablement le diocèse que Mgr Grandin lui laissa en bonne voie de progrès ; Mgr Dontenwill, devenu archevêque de Vancouver, est aujourd'hui le Supérieur Général des Oblats de Marie Immaculée. J'étais encore à New-Westminster pour les fêtes de Noël, Mgr Durieu eut l'amabilité de me faire officier pontificalement à la messe de minuit.



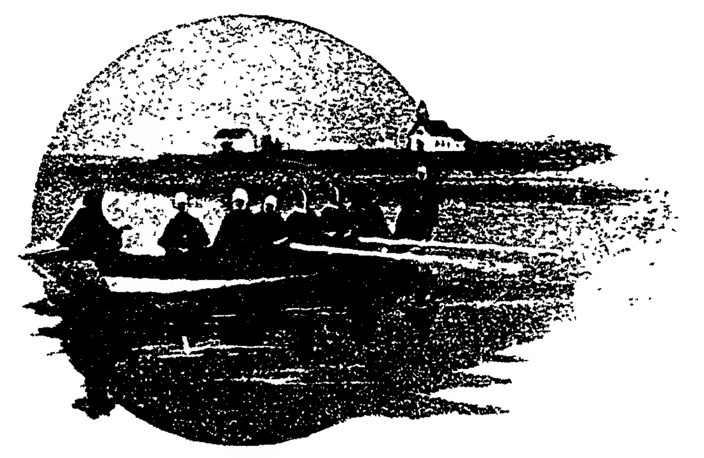
Au retour, je m'arrêtai à la Mission Sainte-Marie, dont j'admirai la belle position sur les bords de la rivière Fraser, et les grandes écoles indiennes ; puis à Kamloops où nos Pères sont chargés de la paroisse et d'une magnifique école industrielle dont le Père Lejeune était alors le directeur. Ce cher Père s'appliquait à répandre la sténographie à l'aide d'un journal en chinook. C'est une espèce de langue formée de mots anglais, français et indiens, en vogue sur la côte de l'Océan Pacifique. Par ce moyen, les Blancs et les Indiens de tribus diverses pouvaient facilement communiquer entre eux.

Je ne décrierai pas le passage à travers les Montagnes Rocheuses : succession de scènes pittoresques, grandioses, terribles, qui captivent les regards, forcent l'admiration.

A Saint-Albert, chez Mgr Grandin, j'attendis quelques jours le Frère Jean-Marie Lecreft qui venait me chercher avec sa traîne à chiens. Il me ramena sans aucun incident à la Mission Saint-Bernard, du Petit Lac des Esclaves.

*
* *

Je fus heureux de retrouver Mgr Clut, les Pères, les Frères, les Sœurs en bonne santé, tous travaillant avec succès au déve-



LES SŒURS DE WABASKA

loppement spirituel et matériel de la Mission. Mon grand bonheur fut de voir deux nouveaux missionnaires, le Père Laperrière et le Père Henri Giroux, frère du Père Alaric Giroux, du Mackenzie. Ils avaient déjà commencé à étudier la langue crise. Nous allons pouvoir établir bientôt de nouvelles Missions, au lac Wabaska, par exemple. Il y a un autre lac, au Sud de Saint-Bernard, qu'il est temps de faire connaître.

C'est le lac Esturgeon. Le Père Dupire s'y rendit le premier. Il y trouva d'abord une opposition générale de la part des habitants, tous adonnés à la polygamie, au fétichisme, et, sous l'influence des jongleurs, très attachés aux vieilles supersti-



tions des Cris, leurs ancêtres. Le Père voulut faire connaissance avec eux, entra dans chaque loge afin de saluer tout le monde. On lui donnait la main, sans le moindre signe de respect ou de bienveillance. Dans une loge on le reçut même brutalement, le sommant de se retirer. Savez-vous qui le traita ainsi ? La maîtresse du logis, elle avait deux maris et redoutait le missionnaire.

— Que viens-tu faire ici ? lui dit-elle.

— Je viens vous parler du bon Dieu, vous apprendre la prière.

— Eh bien, tu vas t'en aller de suite, je n'ai pas envie de te voir, ajoute-t-elle d'un air menaçant, tandis que ses deux maris assis à ses côtés baissaient la tête, sans souffler mot.



Elle se faisait craindre, comme un vrai tyran. Si le Père avait eu affaire à un homme, il aurait répondu. Avec une telle mégère, toute discussion était inutile. Se rappelant qu'il ne faut pas jeter des perles devant les pourceaux, il se retira tristement. Malgré l'insuccès de ses premières démarches, il ne se découragea pas. Jusqu'à son départ pour le fort Vermillon, il renouvela chaque année ses visites et défricha petit à petit le terrain. Les Pères Desmarais et Falher continuèrent ce travail ; Mgr Clut y mit aussi la main. La grâce de Dieu aidant, quelques infidèles se convertirent et l'ancienne hostilité contre la religion disparut.

Nous devons en grande partie cet heureux résultat à un bon Irlandais, M. Mac Dermot qui faisait alors le commerce dans cette contrée. Il recevait chez lui le missionnaire qui n'avait encore aucun abri. Il voulut se marier avec une femme de la tribu, mais il attendit qu'elle fut instruite et baptisée. Cette personne, désireuse sans doute de contracter une alliance si honorable pour elle et sa parenté, se mit avec ardeur à étudier le catéchisme, les prières, puis reçut le baptême. Après quoi, le Père célébra le mariage qui fut béni de Dieu. Cette famille eut une douzaine de bons enfants, dont deux garçons se sont

enrôlés dans les troupes que le Canada a fournies à l'armée anglaise lors de la dernière guerre.

Le nombre des conversions augmenta chaque année. Quand j'eus un Père disponible, j'établis au lac Esturgeon la Mission Saint-François-Xavier. Le Père Girard en fut le premier directeur. Aujourd'hui, il y a là un beau couvent des Sœurs de la Providence qui élèvent près de 60 enfants indiens. Toute cette tribu, autrefois si rébarbative, est maintenant catholique.

Les Pères de Saint-Bernard continuaient à visiter les Indiens du lac Wabaska et des régions avoisinantes. La venue des nouveaux missionnaires nous permit d'y établir une résidence permanente. Le Père Dupé et le Père Giroux se dévouèrent sans mesure aux travaux si pénibles des débuts de nos Missions.

Les ministres protestants, de leur côté, ne négligèrent aucun moyen de se maintenir dans ce pays. Ils y fondèrent une école. C'était la perte de nos fidèles et de leurs enfants, si Dieu n'avait inspiré aux Sœurs de la Providence de venir à notre secours. Elles ont maintenant un beau couvent à la Mission Saint-Martin du lac Wabaska, avec 50 enfants.

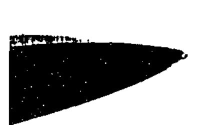
Malheureusement, les choses n'allaient pas aussi bien à l'extrémité du Mackenzie où je me rendis pendant l'été de 1897. Le Père Lefebvre, qui évangélisait les Esquimaux de la Mer Glaciale, m'avoua qu'il se sentait tout à fait découragé. Des baleiniers américains ont franchi, il y a quatre ans, la barrière de glaçons qui s'appuie à la Pointe Barrow, au Nord de l'Alaska. Avec un bateau à vapeur, ils avaient profité de la dislocation des banquises à la suite de quelque tempête et avaient pénétré dans la baie du Mackenzie où les baleines vivaient dans une paix profonde. Ils en tuèrent un grand nombre dont ils ne prirent que les fanons et retournèrent à San Francisco. L'année suivante, d'autres baleiniers réussirent également à passer la barrière de la Pointe Barrow, firent une chasse abondante, mais trouvèrent au retour la barrière fermée, ce qui les obligea



à chercher un abri pour l'hivernage de leurs bateaux. Ils le trouvèrent à l'île Herschel, située à 60 milles environ à l'ouest de l'embouchure du Mackenzie. Dès lors, n'ayant plus à craindre de passer l'hiver dans la Mer Glaciale, le nombre des baleiniers augmenta. Ils apportaient avec eux provisions, mar-



ESQUIMAUDE PÊCHANT SOUS LA GLACE



chandises de toutes sortes pour commercer avec les Esquimaux. Hélas ! ils apportaient aussi des liqueurs ennivrantes. Ajoutez à cela les mœurs des engagés de ces navires, qui ne sont pas en général la fleur de la société, et qui pendant neuf mois demeuraient dans une oisiveté complète.

Scandalisés, les Esquimaux, instruits avec tant de soin par le Père Lefebvre, ne voulaient plus devenir chrétiens.

— A quoi bon changer notre manière de vivre pour prendre celle des Blancs ? disaient-ils. Les Blancs sont pires que nous !

Notre espérance de voir se convertir les Esquimaux s'évanouissait donc ! Mais voici un nouveau champ d'action dans la partie de mon vicariat, appelée territoire du Yukon (Yukon Territory). Le bruit avait couru dans le monde qu'on avait découvert de riches mines d'or au Klondyke. Aussitôt une foule considérable de gens de toutes nationalités s'étaient dirigés de ce côté.

Notre archevêque, Mgr Langevin, me conseilla d'y envoyer quelques missionnaires, me promettant de m'aider à en trouver. Je n'avais alors personne de disponible, excepté le Père Lefebvre, découragé dans son ministère auprès des Esquimaux. Je lui donnai l'ordre de se rendre au Yukon. Le printemps suivant, Mgr Langevin, fidèle à sa promesse, me fit céder, par les Oblats du Canada, le Père Gendreau que j'envoyai comme supérieur à Dawson avec le titre de vicaire général. Je lui adjoignis le Père Desmarais, de Saint-Bernard, et un prêtre séculier, M. l'Abbé Corbeil.

Le Chapitre général de notre Congrégation devait se tenir à Paris dans le courant de l'année 1898. On m'avait prévenu d'avance afin que j'avertisse nos Pères de choisir un délégué qui m'y accompagnerait. Ce fut le Père Ducot, de la Mission Sainte-Thérèse. En passant au fort Norman, nous décidâmes de partir tous les deux par le premier voyage du *Wrigley,* au mois de juin suivant. Je me rendis ensuite au fort des Liards d'où je revins en automne à la Providence passer l'hiver.

Dans les premiers jours de février 1898, une lettre de Mgr Grandin nous apprend la mort de notre Supérieur Général, le T. R. P. Soullier. Le R. P. Antoine lui avait télégraphié de Paris cette triste nouvelle, à la date du 3 octobre. En même temps, il le prévenait que le Chapitre se tiendrait à la fin du mois de mai. Je n'avais pas de temps à perdre. Le Père Lecorre

me prêta un Frère avec une traîne à chiens, et je partis pour le lac Athabaska. Le Père Ducot, ne devant recevoir les nouvelles que six semaines plus tard, ne pouvait me rejoindre avant la débacle des glaces. Je lui écrivis de partir quand même, au printemps, pour la France, afin de se faire opérer du mal dont il souffrait tant.

En quittant la Providence, j'emportai avec moi une grande peau d'ours blanc de la Mer Glaciale, que le Père Lefebvre



L'OURS BLANC DU MACKENZIE

avait achetée aux Esquimaux et dont il m'avait fait présent. J'avais l'intention de l'offrir à Madame la Baronne de Gargan, en reconnaissance de ses immenses bienfaits envers nos Missions.

A la Nativité, le Père Le Doussal m'apprit, entre autres nouvelles, que le Frère Leroux avait pris un beau renard noir dans un piège. C'est la fourrure la plus précieuse du Nord, c'était une bonne aubaine pour la Mission. L'idée me vint de l'emporter pour l'offrir au Pape.

— Oh ! fit le Père, vous allez nous brouiller avec la Compagnie, vous savez pourtant que nous avons besoin de la ménager !

Le « bourgeois » a déjà fait des démarches pour avoir cette peau. Essayez donc de vous arranger avec lui.

Or, le « bourgeois » du fort Chipewyan était mon ami, le docteur Mac Kay. J'allai lui expliquer l'affaire. Il ne voulut d'abord rien entendre, prétendant que je le priverais d'un gros bénéfice. J'insistai, lui disant que le Pape tient la place de Jésus-Christ sur la terre, que les catholiques du monde entier ont à cœur de lui offrir un témoignage de leur respect, que jusqu'à présent notre pauvreté nous a empêchés de le faire. La Providence ayant mis cette peau entre nos mains, j'avais résolu coûte que coûte de la donner au Pape.

— Vraiment, dit-il, vous allez voir le Pape ?

— Oui, répondis-je.

— Vous lui donnerez cette peau de renard ?

— Oui.

— Eh bien, dites-lui que je me désiste de mes prétentions en sa faveur.

— Je le lui dirai.

Le Frère Leroux me conduisit avec ses chiens jusqu'au lac la Biche. De là je me rendis à Edmonton, puis à Ottawa où je trouvai Mgr Langevin et Mgr Legal. Apprenant la mort du cardinal Taschereau, nous décidons de partir pour Québec, afin d'assister à ses funérailles. Je n'aurais pas voulu manquer de rendre mes derniers devoirs à ce vénéré Cardinal, qui avait été toujours si bon pour moi.

A la fin du mois de mai, Mgr Langevin, Mgr Legal et moi, nous étions à Paris pour assister au Chapitre. C'est le R. P. Augier Cassin qui fut élu Supérieur Général de notre Congrégation.

J'allai ensuite à Rome faire ma visite *ad limina*. En offrant au Pape Léon XIII la peau de renard, je lui racontai ma dispute avec le docteur Mac Kay et sa réponse finale.

— C'est un protestant qui a dit cela ? me demanda le Pape.

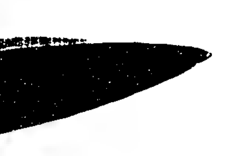


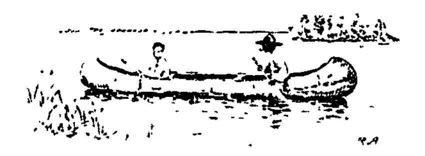
— Oui, Très Saint-Père.

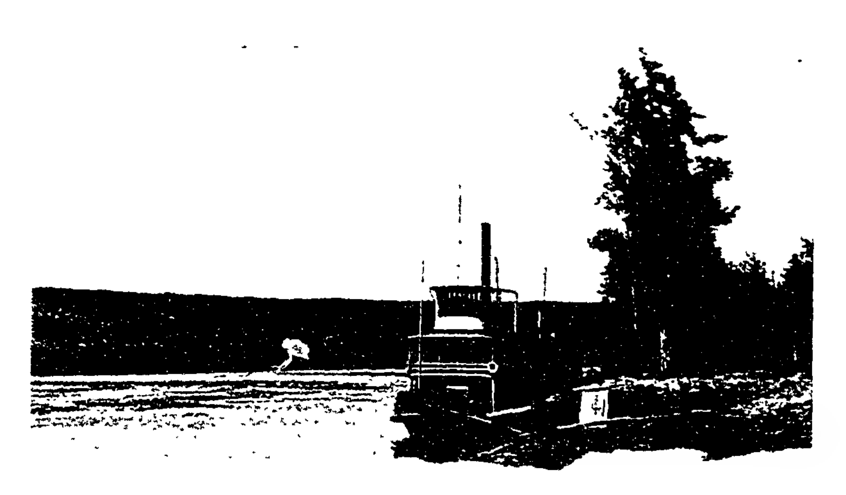
— Eh bien, vous lui direz que je le bénis, lui et toute sa famille.

Je passai le reste de l'année à parcourir la France et la Belgique, donnant des conférences dans un grand nombre de séminaires et de collèges, prêchant et quêtant partout.

Au mois de décembre, je quittai la France avec le Père Calais que le Supérieur Général me donnait, et tous les deux nous nous embarquâmes à Liverpool sur un navire qui devait nous déposer à Boston. Mgr Harkins, évêque de Providence, lors des funérailles du Cardinal, m'avait invité à prêcher dans son diocèse. J'allai le voir et je commençai ma campagne. Partout je reçus un accueil des plus sympathiques. Ce qui m'étonna surtout ce fut de voir le nombre immense des Canadiens-Français établis dans les Etats de Massachusetts, de Rhode-Island, du New-Hampshire. Je ne me lassais pas d'admirer les belles paroisses, les magnifiques églises, les grandes écoles que ces Canadiens ont fondées et, ce qui est plus admirable encore, la fidélité exemplaire avec laquelle ils remplissent leurs devoirs religieux, conservent leur langue, leurs traditions. Si la religion catholique a fait de si grands progrès dans cette partie des Etats-Unis qu'on appelle la Nouvelle Angleterre, les Canadiens-Français peuvent sans crainte revendiquer l'honneur d'y avoir contribué pour une très large part.







RIVIÈRE LA PAIX : BATEAU DE LA COMPAGNIE

CHAPITRE XIX

LE TRAITÉ DU GOUVERNEMENT CANADIEN AVEC LES INDIENS DE L'ATHABASKA (1899)

Situation nouvelle. — Projet de convention. — Le Père Lacombe membre de la Commission du traité. — Le Président m'invite au voyage. — Les commissaires. — Inexplicable retard. — Mineurs désabusés. — Les gendarmes à cheval attelés à la barge. — Jubilé du Père Lacombe. — La première réunion générale. — La question des écoles. — « Père, c'est toi que nous choisissons pour notre maître ! » — La signature du traité. — La Commission visite l'école des Sœurs. — Bénédiction d'une église chez les Castors. — Un cas de conscience.

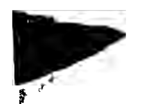
Le pays de l'Athabaska fait partie du Canada et appartient à l'Angleterre. Jusqu'à ces derniers jours, ni l'Angleterre ni le Canada ne s'en étaient occupés, sinon pour en tirer des fourrures, objet d'un commerce lucratif. On ne nous avait même



pas accordé un bureau de poste dans toute l'étendue de ce vaste territoire.

La nouvelle de la découverte des riches mines d'or de Klondyke changea complètement la situation. De toutes parts des multitudes d'étrangers étaient arrivées; des compagnies se formaient, réunissaient des capitaux, envoyaient des explorateurs, des ingénieurs, des experts, des mineurs. On parlait du projet de pousser le chemin de fer d'Edmonton vers la rivière Nelson ou des Liards et de là vers le Yukon. Tout cela obligeait le gouvernement à établir un système quelconque d'administration. C'est pourquoi il s'était décidé à traiter avec les Indiens du Nord, comme il avait fait avec ceux des prairies.

Mais il s'agissait d'amener les tribus, jusqu'alors indépendantes, à reconnaître l'autorité du gouvernement, à lui abandonner leurs droits en retour d'une certaine somme d'argent et d'autres avantages. Les Métis devaient aussi recevoir ce qu'on appelle des *scrips*, c'est-à-dire un titre légal de propriétaires sur des terrains considérables.

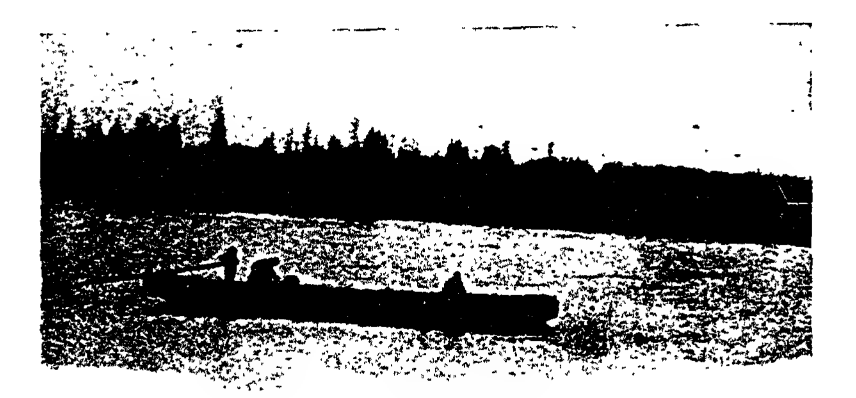


Le gouvernement d'Ottawa n'était pas sans inquiétude : des nouvelles alarmantes, publiées par les journaux, représentaient nos Indiens comme indisposés, mécontents, hostiles même. La grande majorité des Indiens étant catholiques, le gouvernement pensa que l'influence des missionnaires serait fort utile et fit appel au Père Lacombe, si universellement connu et estimé. Avec l'assentiment de son évêque, le Père accepta de faire partie de la Commission nommée pour le traité, à titre de conseiller *(Counselor)*.

Depuis longtemps, j'étais préoccupé de la tournure que les choses pouvaient prendre, de l'avenir plus ou moins favorable qui serait fait à nos Missions par l'ingérence du gouvernement dans une foule de questions que nous étions accoutumés à résoudre seuls. La nomination du Père Lacombe me remplit de joie. J'y voyais un gage des dispositions bienveillantes du pouvoir vis-à-vis de la religion. De plus le chef de la Commis-

sion me permit d'assister aux délibérations et aux discussions préliminaires du traité partout où je le pourrai.

Je partis avec les Pères Husson et Calais, deux Sœurs de la Providence, pour Athabaska-Landing, où le personnel de la Commission ne tarda pas à nous rejoindre. Le bateau de Saint-Bernard devait venir prendre nos missionnaires; des gens du Petit Lac des Esclaves étaient attendus pour haler les trois barges du gouvernement. Nous espérions voyager tous ensem-



EN BARGE SUR LA RIVIÈRE ATHABASKA

ble; à mon grand regret nous fûmes obligés de nous séparer, comme nous le verrons tout à l'heure.

Avant d'aller plus loin, il est bon de faire connaître les personnages chargés de traiter avec nos Indiens et nos Métis. Deux Commissions distinctes :

La première comprenait M. David Laird, premier lieutenant gouverneur du Nord-Ouest, actuellement surintendant des affaires indiennes, vieillard respectable, d'une taille gigantesque, aux manières graves et dignes, d'une noble simplicité, sans prétention, presque impassible, supportant le froid, le chaud, la pluie, les vents, avec une égalité d'humeur surprenante, dont un philosophe stoïque eut pu être jaloux, bon chrétien, membre,

je crois, de l'Eglise anglicane. Plein de prévenance envers moi, il n'a jamais manqué de m'inviter à dire le *Benedicite* et les grâces à chaque repas. Après lui venait M. Ross, ministre des travaux publics des territoires de Nord-Ouest, homme d'humeur joviale et très obligeant ; puis M. Mac Kenna, secrétaire du ministre de l'intérieur à Ottawa, Irlandais d'origine qui, à la verve spirituelle de ses compatriotes, joint un attachement inébranlable à la foi catholique ; enfin le Père Lacombe. Deux secrétaires, un trésorier, un docteur étaient attachés à cette première Commission, ainsi que plusieurs hommes de service, cuisiniers, etc...

La seconde Commission, chargée des *scrips* des Métis, se composait du major Walsh, de M. Coté, Canadien-français, de deux secrétaires.



Une troupe de la police montée, douze hommes sous la conduite d'un officier, formait une escorte d'honneur. M. Round, de la Compagnie de la Baie d'Hudson, était l'organisateur des transports de cette nombreuse caravane, de ses provisions, de ses bagages.

Le rendez-vous était fixé le 8 juin, au Petit Lac des Esclaves. Ce mois commence, nous devrions déjà être partis. Pourquoi ce retard ? Les gens que nous attendons ne viennent pas. Nous avons beau braquer des lunettes, examiner la rivière, nous ne voyons rien descendre.

— La glace ne doit pas être brisée sur le Petit Lac des Esclaves, disent les uns.

D'autres se perdent en folles suppositions... Toujours est-il que nous sommes encore au Landing. Le samedi 3 juin, le gouverneur veut absolument partir.

— Nous avons trop peu d'hommes pour haler, lui dit-on.

— Eh bien, nous irons plus lentement, mais nous marcherons, ainsi nous rencontrerons plus tôt les gens du Petit Lac des Esclaves.

On charge les bateaux qui se remplissent jusqu'aux bords. Chacun se case tant bien que mal au milieu des colis. La trompette donne le signal. Les rames trop peu nombreuses éloignent avec peine les embarcations du rivage, les poussent mollement vers le bord opposé, où se trouve le chemin de halage. Il m'en coûte de laisser les Pères Husson et Calais, les deux Sœurs au Landing; je me console dans l'espérance que nos gens du Petit Lac des Esclaves ne tarderont pas à paraître ; en forçant des rames, ils nous rattraperont bientôt.

L'eau est haute, le courant très fort, le chemin de halage a disparu, les quelques hommes qui montent nos bateaux tirent cependant leurs colliers, s'attellent à la corde, mais se fatiguent vite de haler des charges si lourdes. Ils se reposent en fumant leur pipe, puis se remettent en marche; nous avons à peine franchi la distance de 4 milles que nous campons; les maisons du Landing sont encore en vue. Enfin c'est déjà beaucoup d'être partis. Joseph Savoyard, notre guide, retourne le soir au Landing : les Indiens et les Métis des environs doivent y venir pour la messe, Joseph va essayer d'en engager quelques-uns.

Le dimanche matin, la trompette guerrière sonne le réveil un peu tard, car il a été décidé qu'on ne se presserait pas. Le Père Lacombe et moi, nous prenons donc largement le temps de dire nos messes auxquelles nos catholiques viennent assister.

Joseph, de retour un peu avant midi, a trouvé quatre hommes du lac Baptiste. Pris au dépourvu, ils ont demandé quelques heures de répit, afin d'aller chercher habits, couvertures, etc. Nous allons camper quelques milles plus haut pour les attendre. Durant la nuit, le vent a soufflé Nord-Ouest, il fait froid, il pleut; aussi point de clairon le lendemain matin. Le Père Lacombe se lève cependant, va jeter un coup d'œil sur les environs et revient en me criant :

— Monseigneur, voilà vos gens qui arrivent. Une barge



descend à la voile, pleine de monde. Ça ne peut être que les gens du Petit Lac des Esclaves.

Je cours à la côte, en même temps que la barge y aborde, M. Round y était déjà, faisant maintes questions :

— D'où venez-vous ?

— Du Petit Lac des Esclaves.

— Qui êtes-vous ?



PETIT LAC DES ESCLAVES :
SŒURS DE LA PROVIDENCE APPRÊTANT LE POISSON

— Des mineurs qui revenons de la Rivière la Paix, où nous avons laissé plusieurs de nos compagnons morts du scorbut. D'autres sont morts en route et nous en avons avec nous qui auront de la peine à guérir.

— Mais ne vous a-t-on pas donné de lettre ?

— Non, aucune lettre.

— Et à la Mission, dis-je, on ne vous a donné aucune lettre ?

— Non.

— Et les jeunes gens que l'on a demandés pour remonter les commissaires du gouvernement, sont-ils encore loin ?

— Ils sont encore au Petit Lac des Esclaves.

— Comment, ils ne viennent pas nous chercher ?

— Non, personne ne vient.

Imaginez l'effet que ces courtes nouvelles produisirent sur M. Round et sur moi. Que le bourgeois de la Compagnie ne lui ait pas même écrit un mot, il ne pouvait le concevoir. Pas plus que je ne comprenais, moi, que la Mission me laissât ainsi dans un grand embarras, sans me prévenir de rien. On savait pourtant que je revenais avec des Pères et des Sœurs, que je comptais sur le bateau... Il se passait quelque chose d'anormal...

Les pauvres mineurs en déroute avaient hâte d'atteindre au Landing et nous quittèrent. Le vent, le froid, la pluie nous forcèrent de rentrer dans nos tentes, et nous voilà plongés dans de tristes réflexions. Cependant, il fallait sortir de là. Le nombre d'hommes de service était insuffisant, malgré les recrues de Joseph. M. Round obtint de l'officier commandant la troupe, qu'il engagerait ses hommes à haler leur embarcation. Ils y consentirent moyennant une juste rétribution. Les Indiens que l'on avait pu embaucher furent partagés entre les deux autres bateaux. La journée entière se passa à régler ainsi les choses, tout en discutant les motifs plus ou moins plausibles auxquels les gens du Petit Lac des Esclaves avaient pu obéir. M. Round croyait tout simplement qu'ils s'étaient mis en grève pour obtenir une augmentation de salaire. D'autres y voyaient une manifestation hostile.

Sur le soir, nous apercevons un canot qui remontait la rivière à force de rames ; c'était le Père Husson arrivant du Landing pour me consulter. Il ne savait que faire avec le Père Calais et les pauvres Sœurs; moi-même, j'étais fort embarrassé. Ensemble nous décidons que le meilleur pour eux serait de se procurer un bateau et d'engager des rameurs au fur et à mesure qu'ils en trouveraient.



Le lendemain, le soleil parut dans un ciel sans nuages, notre caravane se remit en marche. Les hommes de la police montée, autrement dit les gendarmes à cheval, avec un courage admirable s'attelèrent à la corde et se mirent à haler notre bateau, s'enfonçant dans la vase d'où ils avaient peine à s'arracher, tantôt marchant dans l'eau jusqu'au ventre, tantôt s'accrochant aux branches pour ne pas glisser, faisant ainsi l'apprentissage du métier le plus pénible auquel une créature humaine puisse être réduite. Ajoutez à cela des pluies d'orage journalières qui les trempaient jusqu'aux os.

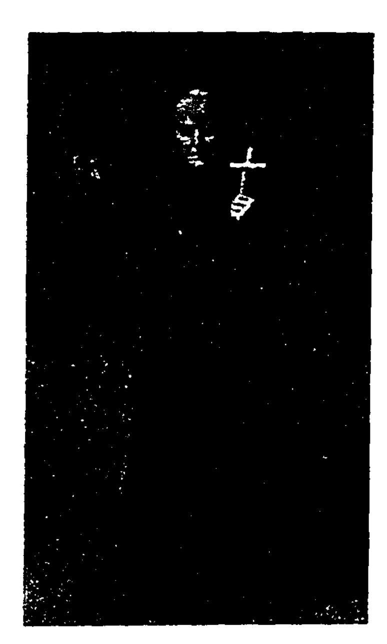
Nous avancions très lentement, rien ne venait rompre la monotonie du trajet. La plupart de ces Messieurs pensaient rencontrer du gibier en abondance : ours, orignaux, caribous, etc.; ils s'étaient en conséquence approvisionnés d'armes et de munitions, nous ne vîmes pas un chat. Nous rencontrâmes encore quelques mineurs. Comme les premiers, ils revenaient découragés, ruinés, épuisés, après avoir essayé en vain d'atteindre les rives du Klondyke, qui, comme un mirage trompeur les avait égarés dans nos vastes solitudes.



Le 8 juin, jour fixé pour le rendez-vous au Petit Lac des Esclaves, nous étions toujours dans la rivière Athabaska. Nous avions du moins une consolation : les terribles maringouins nous laissaient jouir d'une paix presque complète, surtout la nuit, car il faisait froid.

Le 10, nous arrivons à la fourche de la petite rivière des Esclaves. Changement de décors, mais uniformité constante dans la difficulté et la lenteur de la marche. Plusieurs fois, dans les rapides, les cordes cassent, les bateaux s'en vont à la dérive, échouent sur des roches cachées. Il faut des heures entières pour les remettre à flot. Là surtout nous regrettions de ne pas avoir les gens du Petit Lac des Esclaves, accoutumés à vaincre ces obstacles, connaissant tous les tours et détours du courant, toutes les roches qui hérissent le lit de la rivière, qui enfin ont une grande expérience dont nos équipages improvisés sont dépourvus.

Les rapides franchis, nous campons, le 12, sur une jolie pointe formant prairie, bordée par un léger rideau de saules et de trembles; de sombres épinettes élèvent plus loin leurs cimes dentelées et bornent l'horizon. A gauche, de l'autre côté de la rivière, un peu en amont, un large ruisseau déverse son onde limpide, ouvrant aux regards une riante vallée, où l'œil suit avec plaisir les sinuosités de son cours.



R. P. LACOMBE

Qu'est-ce que je viens d'apprendre ? Demain, 13 juin, fête de Saint Antoine de Padoue, est le cinquantième anniversaire de l'ordination sacerdotale du R. P. Lacombe. Comment fêter ici un tel jubilé ? J'en avertis les catholiques de la Commission. Le soir venu, alors que nous étions seuls dans notre tente, j'offris au cher Père mes félicitations les plus cordiales au nom de tous les missionnaires du Nord-Ouest, de tous les Oblats du monde entier, en lui exprimant les regrets de ne pouvoir célébrer plus solennellement son grand Jubilé. Je n'avais, hélas! aucun présent à lui faire, quand je me souvins d'une boîte de cigares qu'un curé des Etats-Unis m'avait donnée. A défaut de mieux, je priai le vénéré Jubilaire de bien vouloir l'accepter. Soudain on frappe: c'était tout le personnel de la Commission, le gouverneur en tête, qui venait féliciter le bon Père Lacombe. M. Mac Kenna, en sa qualité d'Irlandais catholique, lut une adresse en anglais. M. Prud'homme, secrétaire de la Commission des Métis, en lut



une autre en français, et M. Coté termina par une poésie qu'il avait composée pour la circonstance.

Le Père Lacombe, surpris autant que touché de ce concert d'éloges, avait de la peine à contenir son émotion. Faisant un effort sur lui-même pour remercier ces Messieurs, il dit à chacun, particulièrement au gouverneur, des paroles délicates et flatteuses. Un détail qui donne à cette fête une couleur locale: les adresses étaient écrites sur des écorces de bouleau. Le cher Père les conserve comme un souvenir bien modeste, mais éloquent, du cinquantième anniversaire de sa prêtrise. Avant de congédier ses visiteurs, il offrit à chacun de ces Messieurs un cigare, qui fut bien apprécié : il y a longtemps que nous sommes réduits à fumer la pipe. Ce cigare tint lieu de banquet, de liqueurs, de bouquets et de feu d'artifice.



Le 13, nos catholiques assistèrent à la messe du Jubilaire, pendant laquelle je chantai des cantiques cris, qu'Indiens et Métis répétaient en chœur. Point de pompes, ni de cérémonies, une toile pour temple, une table portative pour autel, l'herbe de la prairie pour tapis, mais Dieu était là, le même Dieu qui avait accompagné, protégé le vaillant missionnaire pendant cinquante années de travaux apostoliques dans les immenses plaines de l'Ouest. Il convenait que le jour de son jubilé sacerdotal le trouvât ainsi, au cours d'une expédition lointaine, au milieu des représentants du gouvernement canadien, investis d'une mission civilisatrice que sa présence et son influence vont faire réussir. C'est grâce à son zèle infatigable pendant ces longues années de vie apostolique, que la civilisation a pu se répandre si merveilleusement dans les territoires du Nord-Ouest. La tâche délicate qui lui est confiée sera le digne couronnement de toute une vie de dévouement religieux et patriotique.

Il vous tarde sans doute de nous voir arriver au Petit Lac des Esclaves, mais cependant nous en sommes encore loin. S'il fallait raconter, même brièvement, les aventures, les désa-

gréments, les tempêtes que nous avons eu à subir, j'en aurais trop long à écrire. Aussi j'arrive tout de suite au terme de notre voyage.

Le 19 juin, après-midi, nous débarquons au Petit Lac des Esclaves. Les gens nous attendaient impatiemment depuis le 8, ils n'avaient aucun des sentiments hostiles qu'on leur supposait. Pourquoi donc n'étaient-ils pas venus nous chercher au Landing ? Le « bourgeois » de la Compagnie, n'ayant pas reçu les ordres par la filière administrative, n'avait pas fait d'efforts sérieux pour organiser l'équipage attendu en vain. Quant au bateau de la Mission, les gens, craignant que le traité ne se fit durant leur absence, n'avaient pas voulu partir avant que les affaires ne fussent terminées.

Nous saluons Mgr Clut, les Pères Falher et Dupé, les Frères et les Sœurs, et nous nous félicitons de nous trouver tous ensemble.

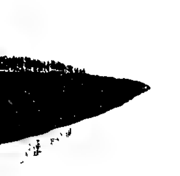
Le 20, première séance générale. Une immense tente est dressée au milieu d'une vaste plaine, la troupe, revêtue de son costume de parade, a repris son air martial. Au signal donné par le clairon, elle se rend aux abords de la tente, présente les armes aux commissaires qui prennent leurs places. Je me tiens à côté du Père Lacombe et du Père Falher ; en face se trouvent trois ministres protestants de l'église anglicane. Les Indiens se font attendre. On leur dépêche un messager... Ils arrivent enfin. L'herbe de la prairie leur sert de siège. Toute la population métisse et blanche les entoure.

Le gouverneur se lève, décline ses titres, présente ses lettres patentes revêtues du sceau royal, preuve authentique de ses pouvoirs. Il expose ensuite les intentions du gouvernement, l'étendue du territoire qu'il veut annexer au Canada, les obligations qu'il s'impose. Les Indiens sont libres de pêcher, de chasser comme par le passé; mais s'ils veulent s'établir sur des terres, cultiver le sol ou élever des troupeaux, on leur garantit une étendue assez considérable de terrain; on leur



fournira même des instruments d'agriculture, des semences, des bestiaux, etc. Chaque année, ils recevront une pension de 5 dollars (25 francs) par tête. Les chefs en auront 25 et les conseillers 15. Cette année, la somme sera doublée à titre de glorieux avènement. Des écoles seront établies pour l'instruction des enfants. Les Indiens ne sont pas forcés d'accepter le traité; qu'ils délibèrent sur les propositions du gouvernement;





UN JOUR DE TRAITÉ AU FOND DU LAC
LES MANGEURS DE CARIBOUS VIENNENT CHERCHER LEUR PENSION

qu'ils choisissent un chef, des conseillers chargés de parler au nom de tous. Ces paroles dites et fort bien interprétées par un Métis anglais, ex-commis de la Compagnie, le gouverneur lève la séance en indiquant l'heure de la seconde réunion.

La promesse d'écoles pour les enfants indiens me préoccupait naturellement plus que tout. Quels maîtres en seraient chargés ? Quelle instruction donneraient-ils ?

A la deuxième séance, les Indiens reviennent avec chef et conseillers. Maintes explications furent demandées et données

sur divers points du traité. On voyait fort bien que ces pauvres gens se tenaient sur la réserve, craignant de ne pas assez sauvegarder leur liberté, de s'engager dans des liens qu'ils ne pourraient plus briser. Quelques-uns émettaient des prétentions exorbitantes. Ils auraient volontiers stipulé que le gouvernement serait désormais chargé de les loger, de les vêtir, de les nourrir, de les payer par-dessus le marché. Le président répondait avec prudence, se gardant bien de promettre plus qu'il ne pouvait accorder.

On arrive à la question des écoles, le président déclare de nouveau, d'une manière générale, que des écoles seront construites et des maîtres envoyés. Un des conseillers, frère du chef, se lève et prend la parole.

— Nous aussi, nous désirons que nos enfants soient instruits, encore faut-il savoir quel genre d'instituteurs le gouvernement veut nous donner. Prétend-il nous imposer ceux qui lui plaisent, ou bien voudra-t-il tenir compte de nos sentiments ?

Prêtres catholiques et ministres protestants dressent l'oreille. M. Laird, au nom du gouvernement, se lève, il a compris la portée de l'interpellation et déclare solennellement que la liberté de conscience sera respectée.

— Je vois ici, dit-il, des missionnaires représentant des églises différentes. Eh bien, je suis autorisé à vous dire que le gouvernement vous donnera des maîtres d'école de la religion à laquelle vous appartenez.

Vous eussiez vu alors le brave conseiller qui avait posé la question, entraîné par un élan de joie et d'enthousiasme, battre des mains, se tourner vers le Père Falher, tendre vers lui le bras et l'index d'un mouvement rapide, énergique :

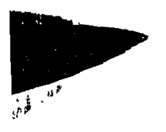
— Père, c'est toi que nous choisissons pour notre maître.

Les Indiens de l'imiter, de battre des mains, de pointer leur doigt comme une flèche vers le Père, de répéter :

— Oui, oui, c'est toi que nous choisissons pour notre maître.

Cette manifestation naïve et spontanée de leur attachement à la foi catholique couvre de confusion les révérends, car à la face des représentants du gouvernement, devant la foule assemblée, réunion la plus imposante qui se soit jamais tenue dans le pays, la voix du peuple a déclaré que le prêtre catholique est son guide et son pasteur. J'étais loin de m'attendre à une telle explosion de sentiments de la part de ces pauvres gens, du conseiller surtout, que j'avais trouvé en plusieurs rencontres incivil et grossier. Je remerciai le bon Dieu qui leur avait donné la grâce de faire une si éclatante profession de leur foi, je ne craignis plus de les encourager à accepter le traité.

Il restait encore quelque indécision dans les esprits, le Père Lacombe, prenant la parole, leur fit voir que leur intérêt était de souscrire aux propositions gouvernementales. Les anciens se rappelaient qu'il était le premier missionnaire catholique du Petit Lac des Esclaves, les autres le connaissaient de nom et de réputation; tous avaient confiance en lui. Son discours dut les convaincre, car ils se décidèrent à donner leur adhésion.



Le soir de ce jour mémorable, le révérend de l'endroit se rendit au camp des Indiens pour essayer de les faire revenir sur leur déclaration relative aux écoles et au prêtre catholique. Il en fut quitte pour sa peine, et pour essuyer un nouvel affront.

A la troisième séance, lecture définitive et signature du traité. Il y eut encore quelques hésitations de la part des Indiens. Il leur en coûtait de voir un long passé de liberté et d'indépendance disparaître pour toujours. Que gagneraient-ils à refuser ? Ils n'empêcheraient pas le gouvernement de s'établir dans le pays malgré eux; de plus, ils perdraient les avantages considérables qu'on leur promettait. Ils le comprirent : le chef et ses quatre conseillers prirent la plume, et le traité fut signé. Immédiatement le coffre-fort rempli de dollars s'ouvrit, chacun s'empressa de recevoir la somme

allouée. Dans le voisinage, des marchands avaient déjà préparé leurs comptoirs; tout l'argent distribué ne tarda pas à s'y écouler.

Comme nous avions subi un très long retard, qu'un très grand nombre de postes restaient à visiter, qu'on pouvait craindre de nouveaux contre-temps, les commissaires réso-



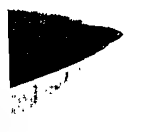
PETIT LAC DES ESCLAVES :
MISSIONNAIRE TRAVAILLANT DANS LES CHAMPS AVEC LES ENFANTS DE L'ÉCOLE

lurent de se partager la besogne. Au lieu d'aller tous ensemble à chaque rendez-vous, ils se divisèrent en petits groupes : M. Laird et le Père Lacombe se rendront au Landing de la rivière la Paix, au Vermillon et à la Petite Rivière-Rouge ; M. Ross et M. Mac Kenna, à Dunvegan et au fort Saint-John, en haut de la rivière la Paix ; le major Walsh et M. Côté iront donner les scrips aux Métis. Chaque groupe eut pour sa protection quelques hommes de police. Un rendez-vous général fut donné au fort Chipewyan. Là, on se séparerait de nouveau,

les uns pour le fort Smith, les autres pour le Fond-du-Lac, le fort Mac-Murray, le lac Wabaska et enfin pour Athabaska-Landing.

J'aurais désiré aller partout avec ces Messieurs, mais je ne pouvais me mettre en quatre. Je voulus au moins visiter tous nos Pères, sans cependant manquer l'occasion de descendre la rivière la Paix avec M. Laird et le cher Père Lacombe. N'ayant pas de temps à perdre, je partis immédiatement avec le Frère Lecreft pour Landing.

Les chemins sont affreux. Les maringouins, qui nous avaient ménagés dans la rivière Athabaska au début du voyage, se sont, je crois, donnés rendez-vous ici pour nous faire une guerre plus acharnée. Tête baissée, nous faisons une trouée dans leurs rangs. Au prix de beaucoup de sang et par une marche accélérée, nous réussissons à atteindre les bords de la rivière la Paix.



Le dimanche 25 juin, je dis la messe à la chapelle de la Mission Saint-Augustin, où les Pères Lesserec et Hesse, les Frères Gustave et Mathis, des Sœurs de la Providence venues l'année dernière, travaillent avec beaucoup d'ardeur. Après un jour de repos, le Père Hesse, le Frère Jean-Marie et moi, nous partons pour Dunvegan où nous arrivons par une pluie battante.

Le Père Le Treste, qui depuis si longtemps réclamait un compagnon, accueille le Père Hesse avec joie. Il avait tant besoin de ce concours ! Les ministres, profitant de l'impuissance du Père Le Treste à faire face à tous les assauts, étaient allés prendre pied au fort Saint-John. Position importante, qu'il fallait occuper au plus tôt par la fondation d'une Mission.

Voulant assister au traité qui devait se faire au Landing de la rivière la Paix, le samedi suivant, je hâtai mon départ. A cette réunion rien de particulier, sauf que les Indiens s'étaient mis dans la tête qu'en acceptant le traité, ils étaient sensés s'enrôler dans l'armée anglaise, qu'on les enlèverait à leurs familles pour les envoyer au bout du monde lutter contre les

ennemis de Sa Majesté britannique. On eut grand'peine à leur faire comprendre que la reine avait assez de soldats sans eux, et ils finirent par signer le traité.

Il serait, je crois, fastidieux de continuer le récit des opérations de la Commission aux différents postes où le traité devait être conclu. Je dirai seulement que partout les délégués du



FORT VERMILLON : MGR GROUARD A LA MISSION SAINT-HENRI (1913)

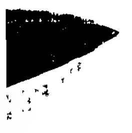
gouvernement ont été émerveillés du développement de nos Missions, particulièrement de nos écoles. Ils ne se sont pas lassés de louer le dévouement héroïque de nos Missionnaires et de nos bonnes Sœurs.

En passant au fort Vermillon, je fus heureux de trouver la Mission en progrès. Les fermes se multiplient, les récoltes sont bonnes, les troupeaux nombreux; un moulin à farine va être établi sur une petite rivière ; l'été prochain, des Sœurs de la Providence de Montréal fonderont une école. J'admirai surtout une belle chapelle que le Père Joussaud était en train



de construire. Comme il ne manquait plus que plancher, portes et fenêtres, on profita de mon passage pour la bénir. La cérémonie fut très consolante. Les Castors, leur chef en tête, drapeau déployé, vinrent en corps à la messe. Je constatai aussi les grands besoins de cette Mission : le Frère Reynier se fait vieux, le Frère Debs s'épuise au travail, et je n'ai que le Frère Behan à leur donner.

A la Petite Rivière-Rouge, j'eus à résoudre un cas de conscience d'un nouveau genre. Le chef cris de l'endroit, converti récemment et dans la ferveur de sa foi nouvelle, avait des scrupules au sujet du traité. Il attendait Mgr l'évêque, disait-il, pour le consulter avant de signer. Voici comment il m'exposa lui-même son embarras :



— Le gouvernement nous propose de lui céder notre pays, en retour il nous offre de l'argent. Or moi, je n'ai pas fait ce pays, c'est le bon Dieu qui a fait le ciel et la terre. Donc, si je reçois cet argent, je me rendrai coupable de vol, puisque je serai censé vendre une chose qui ne m'appartient pas.

N'est-ce pas une grande délicatesse de conscience de la part d'un pauvre Indien ? Je lui expliquai que cet argent était une compensation. Il comprit, et sans scrupule il accepta les offres faites, signa le traité.

Au lac Athabaska, l'acceptation du traité se fit sans difficulté. Nos bons Montagnais me reçurent avec enthousiasme, brûlèrent quantité de poudre, les collines rocailleuses qui environnent la Mission se renvoyèrent longtemps les échos de la fusillade. Je retrouvai tous nos Pères, Frères et Sœurs en bonne santé. Hélas ! le bon Dieu nous a depuis enlevé le Frère Ancel; quelle perte pour tout le vicariat. C'était un ouvrier charpentier d'une activité et d'une adresse remarquables.



UNE HALTE DANS LA NEIGE

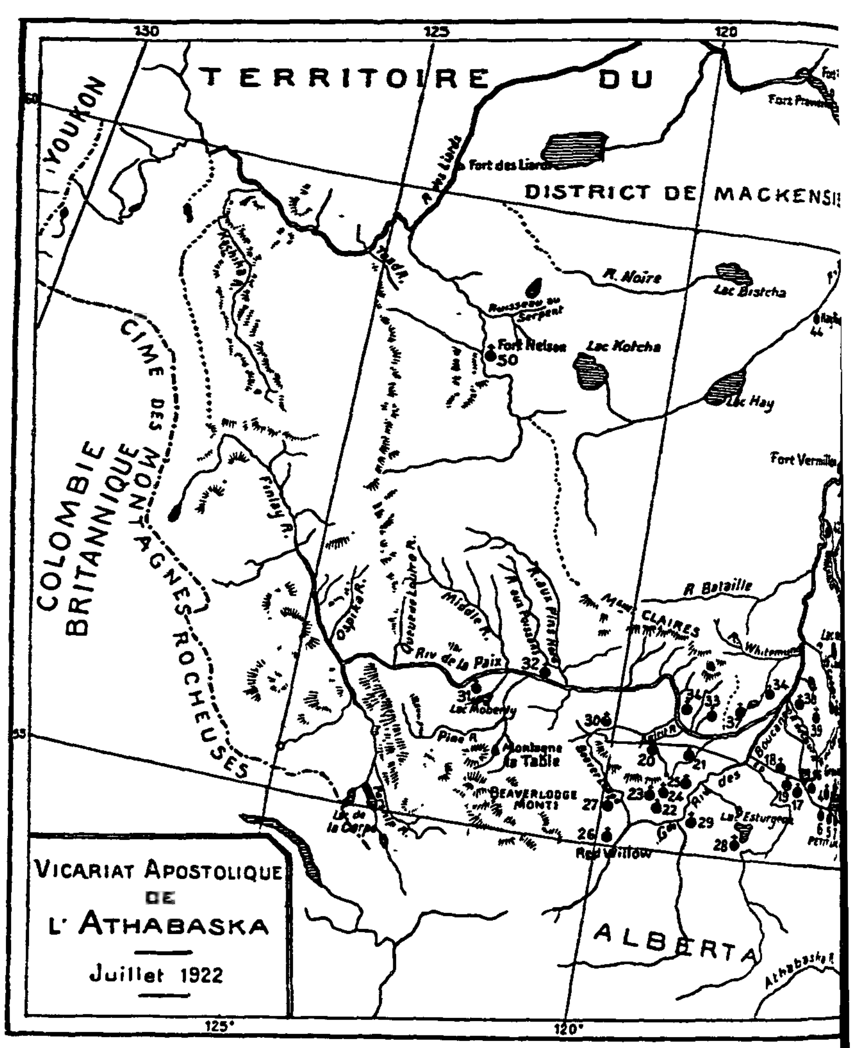
CHAPITRE XX

DU MACKENZIE AU YUKON
DIVISION DU VICARIAT
MONSEIGNEUR BREYNAT (1900-1905)

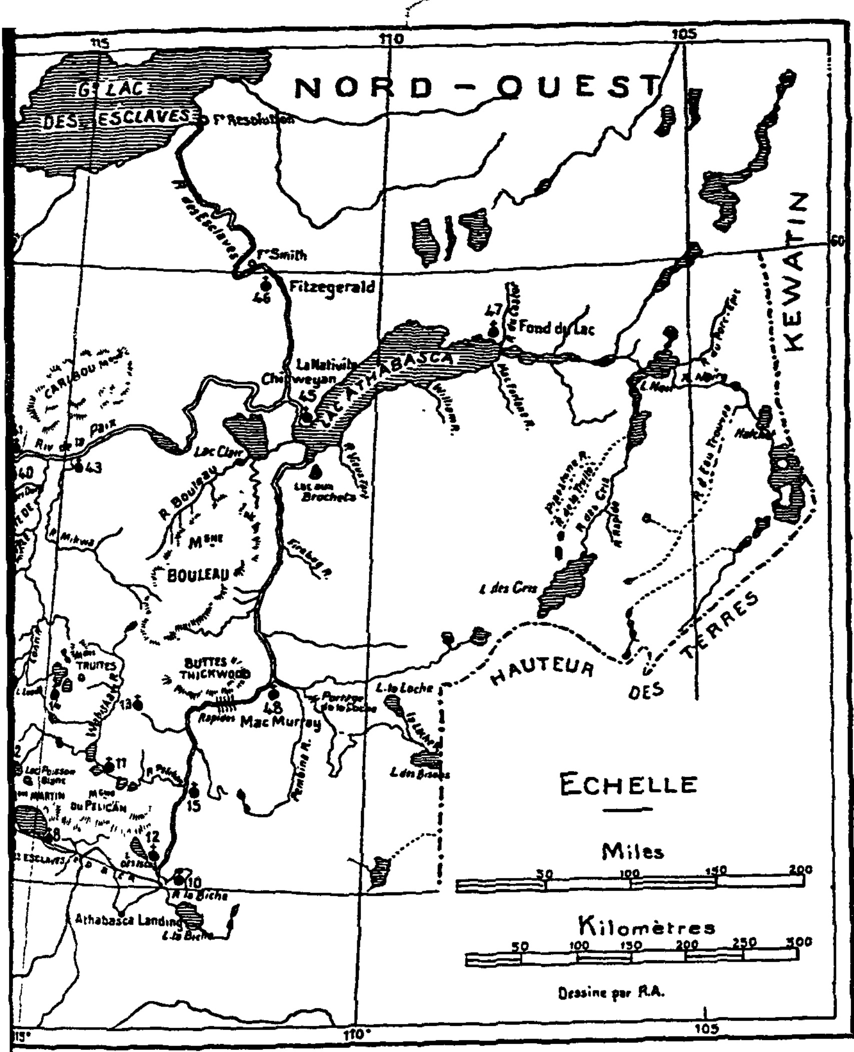
Smith Landing. — La Mission Saint-Joseph. — Le temple du *bishop* Bompas abandonné. — La rivière de Cuivre. — Le fort Raë et le P. Roure. — La Providence. — Le fort Simpson et le P. Vacher. — Le fort des Liards et le P. Leguen. — La Petite rivière Rouge. — La rivière aux Rats. — « Vous allez vous noyer ». Cinq jours pour monter; deux heures pour descendre. Immense escalier de blocs entre de hautes montagnes. — Les *Remparts*. — Dawson. — Les mines d'or. — Division du vicariat. — Sacre de Mgr Breynat. — Mort de Mgr Clut. — Chapitre général des Oblats à Liége. — Visite *ad limina*. — Dans le Morbihan. — Une famille qui offre ses six enfants pour nos Missions.

Les Pères que j'avais envoyés au Klondyke, en 1898, me pressaient d'aller les voir. Je ne pouvais le leur refuser, en même temps j'en profiterai pour visiter, pendant l'hiver, nos





1. Saint-Bernard, *Grouard*, Résidence Episcopale, Ecole, Pensionnat, Orphelinat, Hôpital.
2. *Saint-Benoît*, Atikamek, Desserte.
3. *Saint-Jean-l'Evangéliste*, Prairie Lake, Desserte.
4. *Saint-Antoine*, Big Prairie Settle, Desserte.
5. Saint-Bruno, Résidence, Ecole, Pensionnat, Orphelinat.
6. *Saint-Constant*, Sucker Creek, Res. Desserte.
7. *Saint-André*, Drift Pile, Desserte.
8. Saint-Pierre-Célestin, Slave Lake, Résidence.
9. *Saint-Félix-de-Valois*, Kinosew, Desserte.
10. *Saint Jacques*, Smith, Desserte.
11. Saint-Martin-de-Tours, Wabaskaw, Résidence, Ecole et Pensionnat, Orphel[illegible]
12. *Lac Kito*, Desserte.
13. *Lac Montagnais*, Desserte.
14. *Lac la Truite*, Desserte.
15. *Portage Pélican*, Desserte.
16. Saint-Paul, High Prairie, Résidence.
17. *Mac-Lennan*, Desserte.
18. Sainte-Anne-de-Falher, Résidence, Ecole, Pensionnat.
19. *Sacré-Cœur*, Donnely, Ecole, Desserte.
20. Saint-Joseph de Spirit River, Résidence
21. *Grisly Bear Prairie*, Desserte.
22. Saint-Joseph de Grande Prairie, Résidence.
23. *Saint-Vincent-Ferrier*, Buffalo Lake, Desserte.



. *Sexsmith*, Desserte.
Kleskun Hill, Desserte.
. *Saint-Patrick*, Reel Willow, Desserte.
Hythe, Desserte.
. Saint François-Xavier, Sturgeon Lake, Résidence, Ecole, Pensionnat, Orphelinat.
. *Smoky River*, Desserte.
. Saint Emile, Pouce Coupé, B. C. Résidence.
. *Hudson Hope*, Desserte.
. *Fort Saint-John*, Desserte.
. Saint Boniface Friedenstal, Résidence.
. *Saint Charles Dunvegan*, Desserte.
. Saint-Augustin, Résidence, Ecole, Pensionnat, Orphelinat.
. *Grouard*, Desserte.
. *Berwyn*, Desserte.

38. Immaculée Conception, *Peace River*, Résidence.
39. *Little Prairie*, Desserte.
40. Saint-Henri, *Vermillon*, Résidence, Ecole, Pensionnat, Orphelinat.
41. *Saint-Louis de France*, Desserte.
42. *Pointe Carcajou*, Desserte.
43. *Saint-Edward*, Petit Rouge, Desserte.
44. *Hay River*, Desserte.
45. Nativité, *Fort Chipewyan*, Résidence, Ecole, Pensionnat, Orphelinat.
46. *Sainte-Marie*, Fitzgerald, Desserte.
47. Notre-Dame des sept Douleurs, *Fond-du-Lac*, Sask. Résidence.
48. Saint-Jean-Baptiste, *Mac Murray*, Résidence.
49. *Saint-Julien*, Mac Kay, Desserte.
50. *Fort Nelson*.

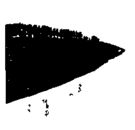
Missions du Mackenzie. Le Frère Jean-Marie Le Creft me demande de le prendre pour compagnon de voyage.

— C'est moi qui ai les meilleurs chiens, me dit-il, ils vous traîneront tout le long du chemin.

Lui-même avait toutes les qualités désirables pour une expédition pareille qui devait durer neuf mois.

Nous partons de la Nativité le 3 janvier 1900.

Le troisième jour au soir, nous avions franchi une distance de 160 kilomètres, et nous arrivions à Smith Landing, appelé depuis Fitzgerald. C'est le point d'arrêt de la navigation pendant l'été.



Au Landing, nous trouvons le Père Brémont, chargé de desservir cette petite station. En été, le mouvement y est très grand, puisque tout le trafic du Mackenzie passe par là; mais, en hiver, la population ne se compose que de quelques familles de Métis et d'Indiens.

Le lendemain, fête de l'Epiphanie, je chante la grand'messe dans la pauvre chapelle, un hangar dépourvu de tout; c'est à peine si l'on peut s'empêcher d'y geler; malgré cela, tout le monde assiste à l'office.

Après-midi, nous repartons avec le Père Brémont pour la Mission Saint-Isidore, au fort Smith, distante de 2 kilomètres, où nous engageons un jeune Indien pour nous accompagner jusqu'au fort Résolution avec sa traîne à chiens.

Notre première journée de marche fut des plus pénibles. La rivière était encombrée de *bourdillons* dont il faut dire un mot. La glace ne fond ici que par les gros froids; lorsque vient ensuite un temps plus doux, le courant brise tout et entasse les glaçons jusqu'à ce qu'ils forment une digue solide. La rivière gèle de nouveau et se brise encore. Jugez alors de l'épouvantable cahot à travers lequel il faut passer. C'est ce qu'on appelle *bourdillons*, glaces brisées, entassées en désordre, ne présentant partout qu'arêtes aiguës et menaçantes.

Je ne pouvais rester dans ma carriole où je me serais fait

ballotter, meurtrir et peut-être défoncer quelques côtes. Je me mets donc à marcher; or, la marche à la raquette sur un terrain semblable n'est pas non plus très commode. Bref, voyant que ces *bourdillons* hérissent au loin devant nous le lit de la rivière, nous entrons dans le bois.

Mais hélas ! nous tombons dans un autre dédale d'arbres



PREMIÈRE CLOCHE INTRODUITE AU MACKENZIE
PAR LE R. P. DUCOT

renversés, enchevêtrés les uns dans les autres, formant une barrière presque infranchissable. Enfin après cinq jours de marche pénible, nous arrivons au fort Résolution près duquel se trouve la Mission Saint-Joseph. Le Père Dupire la dirige depuis plus de 20 ans. La nouvelle église bâtie par le Frère Ancel est un petit chef-d'œuvre que tout le monde admire. Un peu en arrière, on voit une pauvre baraque, surmontée d'une



grossière ébauche de clocher qui semble toute honteuse de se trouver là. C'est le temple protestant du bishop Bompas, fermé et complètement abandonné. Devant la foi robuste de nos chrétiens, le ministre a battu en retraite et personne n'est venu le remplacer.

Le Père Roure, du fort Raë, m'a envoyé le Frère Josso avec sa traine à chiens pour m'aider à me rendre chez lui.

Après deux jours de repos, nous partons et allons camper chez des Indiens assez confortablement logés sur une pointe, près d'une ile de pierres, d'où l'on prend la « traverse du lac ». C'est la partie la plus dangereuse du voyage en hiver; je ne suis pas sans une certaine appréhension en voyant cette immense plaine de glace et de neige s'étendre presque à l'infini devant nous. Le temps est menaçant; de fait, le lendemain matin le vent souffle en tempête; il est imprudent de s'aventurer sur le lac. Les Indiens me pressent de rester chez eux et d'attendre que la bourrasque se calme. Ils en profitent pour se confesser.



Mes compagnons veulent rattraper le temps perdu en partant la nuit; le vent semble s'être apaisé; vers minuit nous sommes sur le lac. De nouveau le vent se réveille plus furieux, accompagné de neige, bientôt il nous enveloppe d'épais tourbillons. J'étais couché au fond de la carriole, enroulé dans mes couvertures, ficelé on ne peut mieux et cependant je ne sais par quelle fissure le vent réussissait à s'introduire me causant de désagréables frissons.

Jugez de mes compagnons obligés de poursuivre leur course au milieu de ces éléments déchaînés, avec un froid dont la rigueur va toujours croissant. La Providence nous assiste visiblement, nous ne dévions pas de la ligne droite, à 5 heures du soir nous arrivons sur une petite île, au bout de la traverse, après une journée des plus affreuses qu'on puisse imaginer. Notre pauvre guide, fort maltraité par le froid, avait tout le visage en compote.

Le lendemain, nous avons la chance de trouver des maisons

d'Indiens à l'embouchure de la rivière de Cuivre. Cette rivière fait le pendant de l'autre du même nom qui se jette dans la baie du Couronnement (Coronation Bay). Elles partent toutes les deux de la même montagne et se dirigent de deux côtés opposés. On trouve dispersés sur leurs bords des minerais de cuivre que nos Dénés transforment en instruments divers, d'où leur nom de Couteaux-Jaunes.

Comme il y a des confessions à entendre, des baptêmes à administrer, des tombes à bénir, je fais partir mes compagnons en avant, comptant sur l'agilité de mes chiens pour les rejoindre, et je remplis les fonctions de mon ministère.



R. P. ROURE

Je n'avais pas trop présumé de mes chiens, car je rejoins mes compagnons avant l'heure du campement.

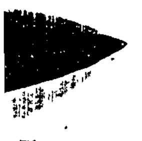
Le seizième jour, nous arrivons chez le Père Roure, au fort Raë, où nous nous reposons de nos fatigues. Voilà bientôt trente ans que le Père vit au milieu des Plats-Côtés-de-Chiens. Il en a fait, avec la grâce de Dieu, d'excellents chrétiens, malgré les efforts des ministres qui ont essayé de ravager son troupeau et qui, lassés à la fin de leurs insuccès, ont pris le parti de lui laisser libre le champ de bataille.

Après avoir passé deux semaines agréables avec le Père Roure, nous partons pour la Providence, un Frère étant arrivé



de là avec deux Indiens pour nous tracer le chemin et se charger de nos bagages. Nous laissons le lac pour couper à travers la forêt, ce qui raccourcit beaucoup la distance ; néanmoins nous ne pouvons aller vite tant la neige est épaisse.

Chemin faisant, nous remarquons sur la neige de nombreuses pistes de martres, nous saluons quelques Indiens dont les loges sont plantées à côté du sentier. L'un d'eux m'annonce avec joie qu'il vient de tuer un gros ours endormi dans son trou. Il est venu chercher sa femme avec ses enfants pour l'aider à l'apporter dans son camp. Il m'invite à l'attendre et me promet bonne chère à son retour. Tout en le félicitant, je m'excuse de ne pouvoir retarder notre voyage.



En maints endroits, les orignaux ont laissé les traces de leur présence. Même l'un d'eux, caché dans un fourré voisin à qui les grelots de nos chiens ont donné l'alerte, détale sous nos yeux. Que n'avons-nous un fusil !

Ainsi, d'étape en étape, s'écoule une semaine et nous arrivons enfin à la chère Mission de la Providence. Le Père Lecorre, le Père Gourdon, les Frères, les Sœurs, leurs nombreux enfants, la population du fort et des alentours, tous s'empressent à nous souhaiter la bienvenue. Des chants, des compliments préparés pour la circonstance sont exécutés ou débités avec entrain et bonne grâce. C'est avec plaisir que je prolonge mon séjour. D'ailleurs je me proposais d'attendre le courrier de mars, avec lequel je devrais poursuivre ma route au fort Simpson et au fort des Liards.

Si la charité et le dévouement des Sœurs Grises opèrent des merveilles dans l'esprit et le cœur de nos enfants, elles n'ont pu cependant changer la nature du pays, ni abréger les distances, ni rendre les communications plus faciles. Nous sommes encore réduits à un seul et unique courrier durant huit longs mois d'hiver. Aussi est-il attendu avec impatience.

Cette année, je ne sais pour quelle cause, il n'arrive pas, comme d'habitude, vers le 19 mars. Je patiente, les jours

passent, le courrier ne vient toujours pas. Je ne puis différer plus longtemps mon départ; je suis sûr que le Frère Marc est venu du fort des Liards me rencontrer au fort Simpson. D'ailleurs après l'équinoxe du printemps le soleil monte à l'horizon, son cours grandit à vue d'œil, et le dégel commence. Il m'en coûtait de partir sans mes lettres, mais il fallut s'y résigner.

Ce que je craignais n'arriva que trop fidèlement. Nous avions à peine franchi la moitié de la distance que la chaleur se fait sentir, surtout l'après-midi. La neige commence à fondre, devient collante ; les chiens forcent, suent, halètent, tirent la langue, n'en peuvent plus. Je me mets à marcher, les raquettes se chargent de neige mouillée et pesante; elles deviennent lourdes comme un boulet de galérien. Les *babiches* ou cordelettes de peau dont elles sont nattées s'humectent, se relâchent et finissent par céder sous le pied. Tout cela nous fatigue beaucoup et ralentit notre marche.

Une autre misère, c'est la soif. Les chiens en souffrent les premiers, vous les voyez donner des coups de gueule dans la neige pour se désaltérer. Les hommes les imitent parfois, mal leur en prend, car la neige, au lieu d'étancher la soif, l'augmente; plus on en prend, plus on sent le besoin d'en prendre, et la santé en souffre. Voilà pourquoi on préfère voyager par 40 degrés de froid que par un temps de dégel.

Nous arrivons au fort Simpson chez le Père Vacher, la veille de la Passion. Les officiers de la Compagnie, nous voyant venir, croient que le courrier arrive. Grand désappointement ! On m'accable de questions auxquelles je ne sais que répondre. Les engagés venus des différents postes pour prendre les lettres sont obligés de repartir sans nouvelles, car nous sommes au mois d'avril, le dégel déjà commencé menace de multiplier les mares d'eau.

Vite nous partons aussi pour le fort des Liards, la veille du dimanche des Rameaux. Le Père Vacher se joint à nous pour visiter son compatriote, le Père Léguen, que nous trouvons



seul à la Mission. Près de lui, quelques pauvres vieilles gens, infirmes et incapables de suivre les Indiens dans le bois, avaient établi leur camp et ne vivaient que de la charité du Père.

Les chrétiens des environs, ayant appris mon arrivée, vinrent me voir pendant la Semaine Sainte et passèrent avec nous les fêtes de Pâques.



FORT NORMAN : MISSION SAINTE-THÉRÈSE (1922).

A la fin de mai, la rivière des Liards devenue torrent fougueux, ayant ouvert le Mackenzie, nous en profitons pour descendre au fort Simpson où je trouve enfin les lettres que j'avais attendues si impatiemment. Les Pères du Yukon m'écrivaient encore et me pressaient d'aller les voir.

Je poursuis donc mon voyage, salue en passant les Pères du fort Norman, de Good Hope, et nous arrivons à la Petite Rivière-Rouge, voisine de Peel's River, où se trouve notre dernière Mission. Le Père Giroux est là avec le Frère Louis, au milieu de braves Loucheux. Ils ne m'attendaient pas sitôt; le

Père est bien plus surpris en apprenant que je veux aller au Yukon et qu'il doit engager deux guides pour m'aider à remonter la rivière aux Rats. Que ne fait-il pas pour me détourner de mon dessein.

— C'est trop dangereux, me dit-il, vous allez vous noyer !

— Si beaucoup de mineurs y ont passé pour se rendre au Klondyke, pourquoi n'y passerais-je pas moi-même?

Le Père, malgré ses objections, me trouva deux braves Loucheux qui promettent de me conduire de l'autre côté des montagnes.

Le dimanche, 17 juin, avant mon départ, grand'messe solennelle. Vous auriez été émerveillés d'entendre nos bons Loucheux chanter avec entrain le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo*, le *Sanctus*, l'*Agnus Dei*, avec quelques cantiques en leur langue. Hommes et femmes, jeunes et vieux, chantaient de tout leur cœur. Une jeune Indienne, élève des Sœurs de la Providence, accompagnait à l'harmonium et s'en tirait fort bien.

Le lendemain, nous remontons d'abord la rivière Peel, puis nous entrons dans une de ses branches qu'on appelle *rivière des Esquimaux*. Le deuxième jour, nous arrivons à la rivière aux Rats : eau bourbeuse, courant assez fort, plis et replis tortueux, sur un terrain bas et marécageux où foisonnent les rats musqués. Nos Indiens en tuent plusieurs dont ils enlèvent la peau et nous mangeons la chair qui est très bonne. Le troisième jour, nous voyons les montagnes se dresser dans le lointain. Nous débarquons au pied des rapides; à peine avions-nous allumé du feu qu'un de nos Loucheux s'écrie :

— Voilà un canot qui descend !

En effet, un canot monté par deux hommes passe les rapides avec la vitesse d'un oiseau et aborde au rivage, près de notre esquif. Je reconnais le jeune Américain qui a passé l'hiver à la Mission de la Providence. Il me serre la main, et s'écrie :

— Ah ! Monseigneur, où allez-vous ainsi ? C'est un chemin affreux, impraticable, que vous voulez suivre.



— Mais, lui dis-je, beaucoup de gens y ont passé.

— C'est possible, répond-il, mais croyez ce que je vous dis. Pendant cinq jours, j'ai monté aussi loin que j'ai pu avec mon guide, allant d'un rapide à l'autre. Devant un rapide plus dangereux que les autres, je lui demandai si c'était le dernier. Il me répondit que nous commencions seulement. Cela m'a fait perdre courage, j'ai rebroussé chemin. Le trajet qui m'a demandé cinq jours en montant, je n'ai pas mis deux heures à le descendre. Jugez quelle est la force du courant !

Ce peu de mots me fit une pénible impression et je craignis surtout le mauvais effet qu'il pouvait produire sur mes compagnons. Mais, réfléchissant que ce jeune Américain n'avait guère d'expérience en fait de voyages arctiques, nous continuons à remonter la rivière. Comment vous en donner une idée ? Imaginez un immense escalier, non pas en ligne droite, mais faisant des milliers de courbes et de zigzags. De chaque côté s'élèvent des montagnes dont une masse de pierres s'est détachée et obstrue le chemin. Or, cet escalier est le lit de la rivière. Je vous laisse à penser quel courant, quels rapides, quelles cascades il faut affronter tour à tour. Joseph Vlatousky n'avait rien exagéré, et plus d'une fois nous avons été en danger de périr. Presque à chaque pas, je renouvelais mes invocations à nos Anges gardiens, car nous n'étions pas sortis d'un péril que nous tombions dans un autre.

— Attention, saints Anges, leur disais-je, Dieu vous a chargés de veiller sur nous !

Nous récitions aussi le Rosaire avec nos Indiens. Naturellement je ne pouvais pas dire la sainte messe.

Enfin, après douze jours de fatigues excessives, nous arrivons à la ligne de partage des eaux ; 500 à 600 mètres nous restent à franchir par terre, et notre esquif est transporté du bassin du Mackenzie dans celui du Yukon. Nos Indiens étaient fiers de nous avoir amenés là, d'avoir si bien rempli leur tâche. Je les congédiai en leur donnant des vivres pour le retour

qu'ils devaient effectuer à pied, en coupant court par les montagnes.

Le Frère Jean-Marie et moi, nous nous embarquons à la grâce de Dieu. Nous ne connaissions le pays ni l'un ni l'autre, mais nous avions les renseignements nécessaires qui se réduisaient à peu de chose : 1° suivre le courant ; 2° à la tête des



LES REMPARTS DU MACKENZIE

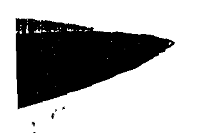
Remparts, prendre la droite ; 3° près de l'embouchure de la Porcupine, se tenir sur la gauche.

Pour atteindre le Yukon, nous n'avions plus, en effet, aucun obstacle sérieux à redouter. Quel plaisir de n'avoir en quelque sorte qu'à se laisser flotter au gré d'une onde limpide, coulant à travers un pays pittoresque ! Je ne mentionnerai que la partie de la Porcupine appelée *les Remparts*. Le lit de la rivière y est resserré entre des montagnes élevées, à chaque détour un panorama nouveau se présente au voyageur ravi :



clochetons, tourelles, donjons crénelés, portiques gigantesques, statues, gargouilles, pyramides, colonnes, pans de murs à moitié écroulés, que sais-je encore ? Nous n'avions pas assez d'yeux pour contempler ces merveilles.

Malgré la rapidité avec laquelle le courant nous entraînait, il ne fallut pas moins de deux jours et demi pour passer les « Remparts ». Au sortir de là, la rivière s'élargit, reçoit plusieurs affluents considérables et devient un grand fleuve. Son eau, provenant de la fonte des neiges ou des glaciers, conserve sa limpidité originelle jusqu'à ce qu'elle se jette dans le Yukon, dont l'onde bourbeuse, d'un blanc laiteux, nous apprend que nous approchons du fort Yukon.



Nous avions mis neuf jours à descendre les rivières Bel et Porcupine. Il nous faut attendre trois jours encore le passage d'un *steamboat* américain, remontant du fort Saint-Michel à Dawson. Sur le steamboat, nous trouvons un grand nombre de mineurs qui revenaient du Cap Nôme où ils étaient allés chercher fortune sans trouver autre chose qu'une nouvelle déception. Il y a là de l'or cependant, parmi les sables de la mer, près du détroit de Behring; mais au lieu de 5.000 personnes qui pourraient y gagner leur vie, il en est venu plus de 30.000, dont un grand nombre est condamné à périr misérablement si le gouvernement américain n'envoie pas de navire pour les rapatrier.

A peine débarqués à Dawson, nous allons à l'église, où j'avais hâte d'offrir le sacrifice de la messe. Grande fut la surprise des Pères, car ils ne m'attendaient pas de ce côté. Je décide de passer le premier dimanche à Dawson, le deuxième à Bonanza, le troisième à Dominion Creek, afin de visiter ainsi les principaux camps miniers.

Sur la rive droite du Yukon, au confluent du Klondyke, s'étend une pointe de terre basse et marécageuse qui s'élève graduellement en arrière et en aval. C'est là qu'est bâtie la ville de Dawson, agglomération étrange de cabanes exiguës où

logent les mineurs et de grands magasins où sont installées toutes les marchandises imaginables ; des scieries à vapeur débitent les troncs d'arbres en planches ou en madriers.

L'église catholique est sans contredit la plus vaste construction de Dawson, elle est faite de troncs d'arbres couchés les uns sur les autres. Tout à côté se trouve l'hôpital tenu par des religieuses de Sainte Anne de Lachine, près de Montréal. Les protestants ont un hôpital et deux temples dont l'apparence n'annonce pas beaucoup de zèle pour la maison de Dieu. L'armée du Salut, elle, fait ses offices en plein air; le tambour et le clairon y joue un grand rôle.

Quel sera l'avenir de Dawson ? Je ne saurais me prononcer sur cette question. Cette ville dépend uniquement des camps miniers qui viennent s'y approvisionner. Supprimez ces camps miniers, la ville tombe immédiatement. Si l'on ne découvre pas d'autres gisements d'or que ceux qui sont exploités, Dawson ne durera pas longtemps.

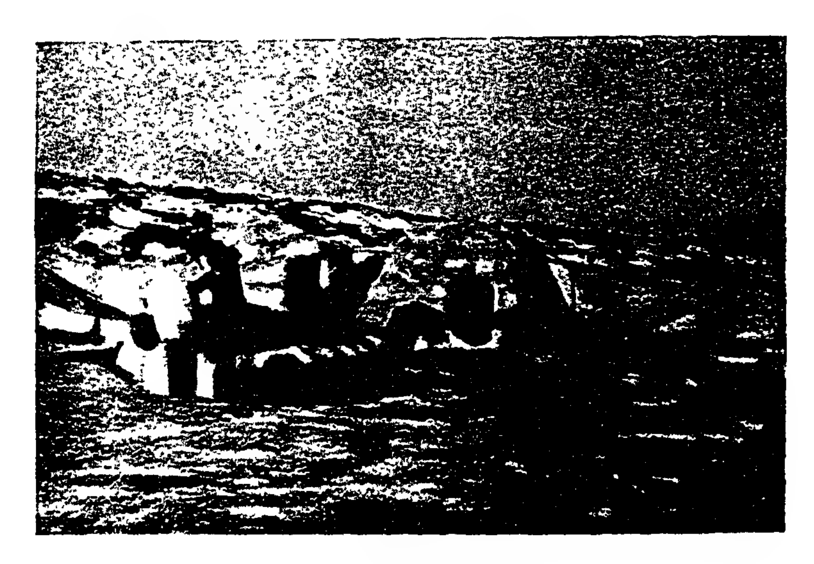
En dehors de Dawson, nos Pères ont plusieurs stations où ils vont porter aux mineurs catholiques les secours de leur ministère. Des canadiens français aux gages des propriétaires de *claims* composent la plus grande partie du peuple fidèle ; cependant les Irlandais forment un groupe assez respectable. On trouve même des Français de France, et plusieurs font honneur à la religion et à la patrie.

Un mot sur l'exploitation des mines. Le sol étant gelé profondément, il faut d'abord allumer un grand feu pour dégeler un peu la terre, puis on creuse jusqu'à ce qu'on atteigne la couche de gravier aurifère. On monte ce gravier avec un treuil, on l'entasse avec soin pour le laver au printemps, quand la fonte des neiges remplit les ruisseaux et les rivières. A cette fin, on a fait des barrages et de longs canaux de planche (appelés *sluices*), où coule l'eau pendant qu'on y jette l'argile aurifère.

Ce n'est pas seulement au fond des vallées que l'on a trouvé

de l'or, mais parfois sur des collines assez élevées, telles que Gold-Hill, Frenat-Hill, et d'autres Hills, sur les creeks Bonanz et Eldorado. Là, pour le lavage, il faut élever l'eau sur la hauteur à l'aide de pompes, ou descendre avec des wagonnets l'argile aurifère au niveau des ruisseaux.

Après le lavage, l'or déposé au fond des canaux se présente généralement sous la forme de parcelles ; on y trouve souvent



IGLOUS, MAISONS DE NEIGE DES ESQUIMAUX

des *nuggets* ou pépites de différentes grosseurs. D'où vient cet or ? Sans doute de veines cachées autrefois dans des rochers que les forces de la nature ont brisés, que les torrents ont entraînés, que les éboulements ou les dépôts sédimentaires ont enfouis sous leurs masses.

Les travaux sont très pénibles et très dispendieux. C'est pourquoi on fait venir maintenant des machines à vapeur pour dégeler le sol, monter la terre des puits, pomper l'eau, etc.

Le 9 août, nous quittons Dawson à bord d'un *steamboat*

qui nous mène à White-House, terminus du chemin de fer. Dans le voisinage on a trouvé des mines de cuivre d'une grande valeur. On veut y construire une ville ; en attendant, la plupart des gens demeurent sous la tente, ainsi que le bon Dieu et son missionnaire. Une journée de chemin de fer nous amène à Skagway par le White-Pass, où la voie surplombe, en maints endroits, des précipices effroyables.

Là de nombreux *steamers* font un service régulier avec les villes du littoral du Pacifique. Nous nous embarquons sur l'un d'eux qui nous dépose à Vancouver, terminus du chemin de fer canadien. Peu après nous étions à Edmonton et, à la fin de septembre, nous arrivions à la Mission de la Nativité sur les bords du beau lac Athabaska.

* * *

Après ce long voyage de neuf mois, il me parut impossible d'administrer un Vicariat apostolique d'une si vaste étendue ; je résolus d'en demander la division. Il fallait d'abord l'agrément du Saint-Siège et de notre Congrégation. Mgr Langevin, archevêque de la Province de Saint-Boniface, et les autres Evêques suffragants accueillirent ma proposition. Une supplique signée de tous fut envoyée à Rome. On me pria de présenter trois sujets, parmi lesquels le Pape choisirait le chef du nouveau Vicariat. Mgr Langevin me fit là-dessus des observations :

— Je ne vois pas sur votre liste le nom du Père Breynat.

— C'est, répondis-je, que je n'ai pas voulu l'y mettre.

— Cependant, je me suis informé, on dit beaucoup de bien de lui, il me semble qu'on devrait l'inscrire.

— Permettez-moi d'avoir un avis différent.

— Pourquoi donc ? Avez-vous quelque chose à lui reprocher ?

— Non, mais ce n'est pas lui que je voudrais charger de ce nouveau Vicariat.

— Enfin, dites-moi quelle raison vous avez de vous opposer à ce qu'on le mette sur la liste. C'est une affaire trop grave, il y va de notre conscience.

— Eh bien, Monseigneur, puisque vous le voulez, voici ma raison. Je commence à vieillir et je pense au Père Breynat pour me remplacer.

— Oh ! si ce n'est que cela nous allons mettre son nom à la tête de la liste comme *dignissimus*.

Mgr Langevin me força de me soumettre à son choix qui reçut l'approbation de ses autres suffragants. Voilà comment on m'arracha celui que j'espérais avoir pour successeur. Le Pape ne tarda pas à se prononcer, il nomma Mgr Breynat évêque d'Adramyte et Vicaire apostolique du Mackenzie, me laissant la charge du Vicariat d'Athabaska.

Mgr Breynat avait la permission de choisir son consécrateur. Il voulut bien s'adresser à moi :

— Vous m'avez fait prêtre, me dit-il, faites-moi donc évêque aussi.

Il ne se résignait qu'à regret à recevoir la consécration épiscopale ; il me soupçonnait même d'avoir poussé à sa promotion plus que tout autre, car il ne savait pas le fond de l'histoire. Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, nous invita très aimablement à faire la cérémonie du sacre dans sa cathédrale. Le vénéré prélat était déjà très affaibli par la maladie qui l'enleva près d'un mois plus tard. Ce lui fut une consolation de voir les Missions du Mackenzie auxquelles il avait consacré ses premières années d'évêque, confiées à de si bonnes mains et assurées d'un bel avenir. Il eut aussi une grande joie de recevoir Mgr Langevin, Mgr Clut, Mgr Pascal et Mgr Dontenwill qui vinrent honorer de leur présence la cérémonie du sacre, le 6 avril 1902.

J'étais donc déchargé de cet immense territoire du Mac-

Mgr BREYNAT, o. m. i.

Vicaire Apostolique du Mackenzie

Mgr Gabriel Breynat naquit à Saint-Vallier, diocèse de Valence (Drôme), le 6 octobre 1867. Après de brillantes études au petit séminaire de Valence, il entra chez les Pères Oblats; fut ordonné prêtre au scolasticat de Liége par Mgr Grouard, le 21 février 1892. Il partit aussitôt pour les Missions de l'Athabaska-Mackenzie; fut sacré évêque le 6 avril 1902. C'est sur son désir que des Oblats se consacrèrent à l'évangélisation des Esquimaux de la Mer Glaciale. On sait de quels drames tragiques cette entreprise a été marquée. Les deux premiers missionnaires ont été massacrés, deux autres se sont noyés. C'est aussi à son initiative que l'on doit le remarquable ouvrage « Aux Glaces Polaires », par le R. P. Duchaussois.



kenzie et du Yukon, mais le fardeau qui me restait n'en demeurait pas moins assez lourd. Heureusement la Congrégation avait alors des scolasticats florissants et elle me fournit de bons missionnaires. Déjà en 1900, elle m'avait envoyé les Pères Biehler et Croisé, en 1901 le Père Girard, en 1902 les Pères Josse et Laffont. J'avais rappelé du Yukon le Père Desmarais et le Frère Dumas. Ces excellentes recrues permirent de développer nos œuvres et d'établir les Missions permanentes là où l'on se bornait à faire des visites passagères.

J'étais occupé à visiter les Missions en 1903, quand Mgr Clut fut frappé de la maladie qui le conduisit au tombeau le 31 juillet. Je n'appris cette triste nouvelle que plus d'un mois après. Je fus bien peiné de n'avoir pu lui rendre les derniers devoirs. On l'enterra dans le cimetière de la Mission Saint-Bernard, à côté du Père Colignon. Les Pères Habay et Pétour vinrent combler le vide causé par cette mort.

En 1904, je me rendis au Chapitre général de notre Congrégation, avec le Père de Chambeuil, délégué du Vicariat. La persécution régnait en France, notre Chapitre dut se tenir en Belgique, à Liége, où s'était réfugié notre scolasticat.

J'allais ensuite à Rome faire ma visite *ad limina*. S. S. Pie X me reçut avec grande bonté et s'intéressa vivement à nos Missions.

De retour en France, je rendis service à plusieurs diocèses privés d'évêques en faisant des ordinations. Je passai une partie de l'été de 1905 à parcourir les paroisses du Morbihan, et à donner la confirmation à plus de 2.500 enfants. Ai-je besoin de dire que j'étais grandement édifié de voir la fidélité de ces bons Bretons à leurs devoirs religieux ? La divine Providence me fournissait ainsi l'occasion de faire appel aux âmes de bonne volonté qui voudraient se consacrer au service de Dieu dans nos Missions. Mes paroles trouvèrent un écho dans plus d'un cœur.

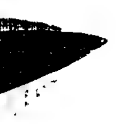
Un dimanche, je prêchais dans l'église de Bignan. Après la messe, le curé me dit :

— J'ai mieux qu'une quête à vous offrir, voulez-vous venir avec moi dans une maison du bourg ?

Il me conduisit chez M. Cadoret. Nous trouvons ce brave homme avec sa femme et leurs six enfants, trois garçons et trois filles, tous déjà grands.

— Voici, Monseigneur, ceux qui veulent vous suivre dans vos Missions !

— Comment ? m'écriai-je, toute la famille ? Mais le père et la mère consentent-ils à un si grand sacrifice ?



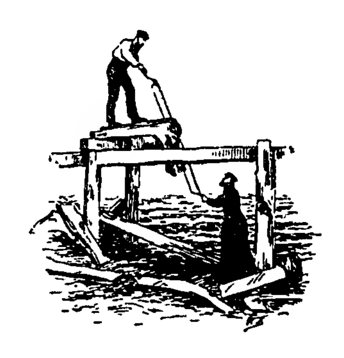
Le bon M. Cadoret répondit :

— Si le bon Dieu les appelle, que sa sainte volonté soit faite.

— Et la maman, qu'en pense-t-elle ?

Elle aussi, malgré la douleur inévitable de la séparation, acceptait la volonté de Dieu et consentait à laisser partir tous ses enfants pour les missions ! N'est-ce pas admirable ?

Je ne voulus pas cependant abuser d'une telle générosité. Prenant l'avis du bon pasteur, il fut décidé que trois seulement, un garçon et deux filles, partiraient avec moi cette année. Ce garçon est maintenant un excellent frère convers et les deux filles sont devenues religieuses dans la communauté des Sœurs Grises.





SAINT-BLOEN, POST WABASKA

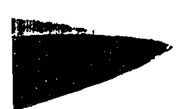
CHAPITRE XXI

LA RIVIÈRE LA PAIX ET LE FOND DU LAC WABASKA ET LA GRANDE PRAIRIE (1905-1907)

L'apostolat de la Rivière la Paix. — Obstacles au progrès. — La vapeur. — Notre imprimerie. — La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Squelettes ambulants. — Les souliers des chiens. — « Arrêtez ! Arrêtez ! ! ». — Au fort Mac-Murray. — Rome. — Au lac Wabaska. — « *Aspin!* ». — 54° centigrades en-dessous de zéro. — A la grande Prairie. — L'ours sur un arbre. — « Si tu as peur, garde-le ! ». — La montagne du *Muffle d'Orignal*. — Le torrent remonté à cheval. — Joie des Indiens. — Une dame française à la chasse des orignaux et des ours.

De retour dans mes Missions, vers la fin de l'été de 1905, je tournai mon attention vers le pays de la Rivière la Paix. Deux nouveaux Pères étaient arrivés en 1904, les Pères Alac et Bâtie.

Ce qui me préoccupait, c'était l'obstacle qui entravait toujours le progrès de ces Missions : les longues distances à parcourir. Comme moyen de communication, nos Missionnaires n'avaient que la rivière la Paix, sur laquelle, au printemps seulement, il fallait haler des bateaux, halage souvent impossible à cause de l'eau qui submergeait les rives. L'idée me vint d'employer la vapeur comme dans l'Athabaska-Mackenzie. Grâce aux aumônes que je pus recueillir, je me procurai les machines nécessaires et j'introduisis le premier vapeur sur la rivière la Paix. J'eus ainsi le bonheur de transporter au fort Saint-John des planches et des madriers pour la construction d'une maison-chapelle ; au fort Vermillon, les approvisionnements de la Mission Saint-Henri.



Le succès de mon entreprise excita bientôt l'émulation de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui m'en voulait presque d'avoir eu l'audace de la devancer dans la navigation à vapeur de la rivière la Paix. Elle ne tarda pas à faire construire un grand steamboat, d'autres Compagnies rivales en firent autant ; n'ayant plus besoin de mon bateau, je le vendis.

Après avoir visité les Missions de la Rivière la Paix, je retournai à la Nativité. Tout l'hiver fut consacré à l'impression d'un livre cris : *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Le Père de Chambeuil et moi, nous fûmes seuls occupés à ce travail : composer, corriger, faire le tirage, laver, distribuer les caractères, etc..., nous ne perdîmes pas une minute. A la fin de mars le livre était achevé.

Le 2 avril, départ avec les Frères Leroux et Crenn pour la Mission de N.-D. des Sept-Douleurs, au Fond-du-Lac, afin d'y préparer les fêtes de Pâques qui tombent, cette année 1906, le 16 avril. L'air est vif, le ciel pur, le chemin bien battu, aussi nos petits coursiers sont admirables d'entrain. Il faut voir comme ils trottent, trottent, secouant en cadence leurs grelots argentins.

A midi nous étions à la Grande-Ile pour dîner; le soir, à

7 heures, à la *Pointe des Roches*, où habitent plusieurs familles montagnaises qui nous offrent gracieusement l'hospitalité. Mais ces bons Indiens ne sont pas seuls : ils ont un régiment de chiens qui ne sont rien moins que sympathiques aux nôtres, lesquels, de leur côté, montrent sur-le-champ une ardeur belliqueuse. Ce sont de part et d'autre des provocations insolentes, des aboiements furieux, enfin un assaut général indescriptible. Pour les séparer, il faut tomber à bras raccourcis, avec fouets et bâtons, sur ces hargneux combattants. Les provocations recommençant, nous sommes obligés de renoncer à camper; vers les dix heures du soir, nous nous lançons sur le Grand Lac gelé qui s'étend à perte de vue.



UN HEUREUX CHASSEUR

Marche Bismark! marche Loubet ! marche Brisson ! marche Picquart ! (il faut vous dire que nos chers Frères, sans se mêler autrement de politique, prennent la liberté de donner à leurs quadrupèdes les noms des personnages plus ou moins illustres de notre époque). Nos coursiers, encouragés peut-être par ces dénominations glorieuses et surtout par le claquement du fouet, trottent avec ardeur ; nos traînes glissent, on se dirait en automobile, sauf que nous n'écrasons personne et que nous ne faisons pas panache.

Ainsi nous parcourons presque d'un trait, ne faisant que quelques haltes pour prendre nos repas, les 300 kilomètres qui nous séparaient de la Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

A notre arrivée, quelle joie pour nous de revoir les Pères Bichler et Laffont, le bon Frère Courteille, et pour eux aussi quelle joie de nous recevoir ! Tous, nous entrons avec bonheur dans leur jolie chapelle pour y adorer le divin Maître qui veut bien se faire le compagnon de leur solitude, et le remercier de nous avoir réunis pour quelques jours.

Hélas ! ces quelques jours il faudra les abréger, car cette Mission, réputée comme une sorte de grenier d'abondance, est cette année dans la disette, les gens ont même failli mourir de faim. Vainement ils sont allés à la chasse aux caribous, dans toutes les directions, bien avant vers le Nord. Ne pouvant croire à une telle calamité, ils ont attendu, mais toujours en vain le passage des caribous. Finalement, voyant leurs provisions épuisées, leurs chiens crevant de faim, eux-mêmes souffrant d'un jeûne trop prolongé, ils ont dû se résigner à prendre le chemin de la Mission, où ils arrivèrent en longues processions, maigres, décharnés, semblables à des squelettes ambulants.



Pères, commis de la Compagnie et traiteurs s'ingénièrent pour secourir les pauvres affamés. Ensuite on leur donna tout ce qu'on avait de rets, hameçons, collets à lièvres.

— Allez, maintenant, vous échelonner sur le bord du lac, avec tous ces moyens sauvez votre vie.

Dans de telles circonstances, les Indiens ne pouvaient se réunir au complet. Un bon nombre cependant vinrent à la Mission et nous eûmes plus de 80 communions pascales.

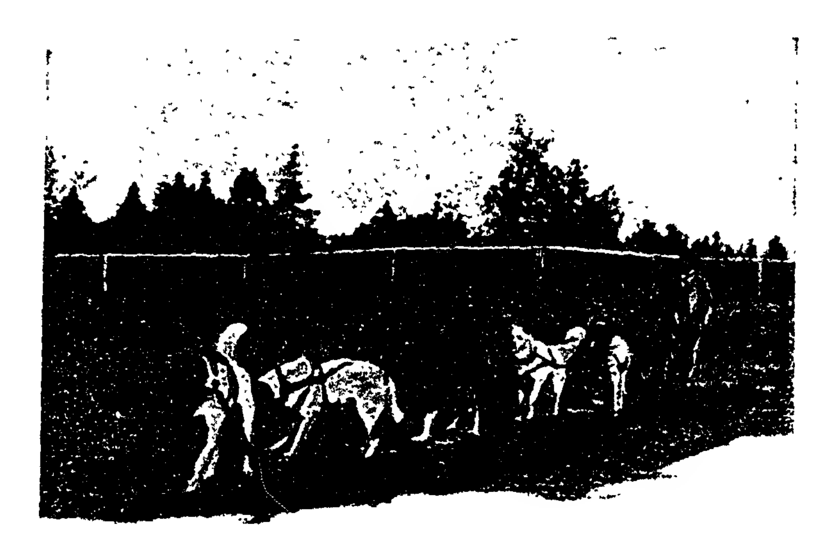
Dès le soir de Pâques nous nous apprêtons à partir :

— Demain, dis-je à mes compagnons, nous nous lèverons à deux heures du matin, afin de pouvoir dire nos messes, et profitant de la gelée de la nuit, nous irons loin avant que la croûte s'amollisse.

Le lendemain, nous sommes sur pied à deux heures : quelle déception ! Le ciel est sombre et laisse tomber une pluie fine

qui va changer la neige en bouillie. Impossible de partir. Attendons à demain. Mardi matin, nous nous levons à l'heure dite, il pleut encore. Mercredi matin, la pluie tombe toujours. Le Père Biehler va se trouver dans la gêne, que faire ? Heureusement, jeudi matin, le ciel s'éclaircit et une croûte assez solide s'est formée sur le lac. Nous partons, à la garde de Dieu.

A peine avons-nous parcouru la distance de trois milles que



LABOURAGE DES CHIENS AU FORT SMITH

la croûte semble plus faible, bientôt les rayons d'un soleil brûlant l'amincissent encore, de sorte que les chiens la percent de leurs pattes ; les traînes, au lieu de glisser à la surface, la défoncent entièrement. Au-dessous la neige est toute liquide; je vois ma carriole y creuser un sillon et laisser derrière elle un ruisseau ! Le plus désagréable n'est pas cependant de sentir l'eau imbiber petit à petit mes couvertures et former dans la carriole comme une baignoire, c'est de voir nos chiens forcer comme des bœufs à la charrue et n'aller guère plus vite.

De ce train-là, quand arriverons-nous ? Au bout de la pre-



mière journée, nous sommes encore en vue de la Mission, volontiers j'y serais retourné, mais le Père Biehler n'a plus de vivres.

Le deuxième jour, nous avons la chance de rencontrer des Indiens qui avaient fait sous la glace une assez bonne pêche, je leur achète 20 beaux poissons blancs.

A ce même moment nous arrive d'un autre côté une pauvre vieille avec un enfant :

— Je n'ai pu aller te voir à la maison de la prière, me dit-elle, parce que mon petit-fils est malade et que je n'ai pas de chien pour le traîner. Aussi mon cœur a pleuré quand j'ai vu mes parents se rendre à la fête sans moi. Ah ! je suis bien malheureuse, je n'ai même rien à manger et mon enfant non plus, aie donc pitié de moi !



Voyant que nous nous préparions à prendre notre souper, elle s'accroupit près de notre feu. Elle mangea avec appétit une part de poisson et dégusta une tasse de thé.

Le troisième jour, le ciel s'est éclairci pendant la nuit, il a gelé assez fort, une croûte s'est formée à la surface du lac, nous reprenons courage. Les chiens recommencent à trotter. Pauvres bêtes ! Leurs pattes se sont amollies dans la neige fondante ; la croûte durcie et rugueuse produit sur elles l'effet d'une râpe mordante ; quand nous nous arrêtons à midi, leur peau est presque entamée. Nous leur mettons aux pieds des souliers : petits sacs de peau de caribous dans lesquels on introduit chaque patte et que l'on attache au-dessus de la jointure.

Après notre dîner nous repartons, la croûte fond bientôt sous le soleil, rend de nouveau la marche difficile, comme les jours précédents. Il est mieux de s'arrêter. Nous gagnons une île de pierre où nous attendons jusqu'au soir. La croûte se reformera, nous repartirons la nuit. Malgré leurs souliers, nos chiens ont les pattes endolories, ils ne veulent plus courir. Il faut bien se résigner à ralentir, à diminuer les rations. Les trois nuits

suivantes nous poursuivons dans les mêmes conditions notre route, nous arrivons à la Pointe aux Sables, n'ayant plus rien à nous mettre sous la dent, ni à donner à nos chiens. Nous allons à terre pour prendre au moins une tasse de thé. Le soleil est déjà haut quand nous approchons du rivage. Tout à coup le Père Leroux s'écrie :

— Voilà des traces de traîneau ! je gage que c'est François Lépine qui est allé là-bas, dans la baie, chercher son esquif qu'il a laissé l'automne dernier.

Nous examinons ces traces avec une ardente curiosité, nous en tirons bon augure. Allons toujours allumer du feu et faire du thé. Nous laissons là nos chiens. Nos yeux se tournent souvent vers le fond de la baie, voilà un point noir qui grossit à vue d'œil; bientôt on distingue chiens, traîneau avec un esquif placé dessus. Le Frère avait deviné juste. C'est bien François Lépine, il arrive au galop, ses chiens n'étant pas épuisés de fatigue comme les nôtres. Il nous donne des nouvelles de la Mission, nous apprend qu'il a passé partout avec son traîneau, que la glace est bonne jusqu'à la Pointe Basse, que nous pourrons peut-être nous rendre jusqu'au Gros Cap s'il gelait fort la nuit prochaine. Mais au delà nous trouverons de l'eau partout, un bateau nous est nécessaire et il nous offre place dans le sien.

— D'ailleurs, dit-il, je ne suis pas seul, Pierre Tourrangeau est venu avec moi jusqu'à la Pointe à l'Abri, pour chercher son esquif. Il m'y attend, venez nous rejoindre, nous avons assez de poissons pour vous et vos chiens.

Aussitôt il repart, nous le suivons avec une lenteur désespérante, mettant quatre heures où François n'en met qu'une. Nous arrivons tout de même. Après avoir refait nos forces, nous partons pour la Pointe Basse ; François et Pierre prennent les devants pour nous tracer le chemin. Ils vont si vite que nous les perdons de vue ; nos chiens sont tellement fatigués que nous marchons toujours pas à pas. Tout à coup,



sur la crête des rochers, au bord du lac, un homme accourt, nous faisant des signes. C'est François qui nous crie de toutes ses forces :

— Arrêtez ! arrêtez ! la glace est mauvaise, venez vite à terre !

A l'aide des pieds et des mains nous escaladons le rocher ;





ÉGLISE DE SWAN RIVER : UN JOUR DE CONFIRMATION
SUR LE PETIT LAC DES ESCLAVES

c'était temps, un peu plus loin la glace aurait cédé sous nos pas et nous étions tous engloutis. Nous ne pouvons plus songer à continuer notre voyage avec nos attelages, nous les abandonnons dans un endroit sûr. Quant aux chiens, ils connaissent le chemin et sauront revenir par terre à la Mission.

En marchant le long de la côte, nous trouvons un point où la glace, complètement rongée, laisse libre cours à une véritable rivière. François et Pierre glissent leurs esquifs, nous nous

y embarquons. Navigation dangereuse, il faut souvent briser la glace, écarter les glaçons flottants, enfin nous abordons à la Nativité. De suite nous allons à la chapelle remercier le bon Dieu de nous avoir si bien protégés.

Nous passons un mois dans cette Mission. A la fin de mai, notre vapeur, le *Saint-Joseph,* annonce à coups de sifflet l'heure du départ pour de nouveaux voyages. A cette époque, chaque année, nous nous rendons au fort Mac-Murray pour y donner la mission et pour chercher nos approvisionnements annuels qui sont amenés par des bateaux descendant d'Athabaska-Landing. La distance est de 300 kilomètres environ, c'est l'affaire de quatre jours, car le courant est assez fort. Nous nous arrêtons le dimanche au fort Mac-Kay, le Père Croiset a établi nouvellement la Mission Saint-Julien à l'embouchure de la petite rivière Rouge.

Le lundi, 4 juin, nous étions au fort Mac-Murray. Nous commençons immédiatement la mission, après avoir dressé une grande tente, car nous n'avons pas encore de maison à ce poste. Les exercices spirituels durent toute la semaine. Le dimanche, fête de clôture, la tente devient le théâtre des scènes les plus édifiantes. Nos pauvres enfants des bois, agenouillés sur l'herbe, reçoivent avec foi et amour la *médecine du bon Dieu qui rend le cœur fort.* Ce sont les paroles dont ils se servent et qu'ils chantent de tout leur cœur dans le refrain d'un cantique sur la sainte Eucharistie.

Les bateaux d'approvisionnement se faisant attendre, les exercices se continuent avec la même piété pendant la seconde semaine. Mais les provisions s'épuisent, on est obligé d'envoyer des chasseurs à la poursuite du gibier. Ils reviennent avec la bonne nouvelle que trois orignaux et un ours ont été tués.

Au bout de quinze jours les bateaux arrivent, jamais la rivière n'avait été aussi basse, c'est ce qui explique ce long retard. Avec notre steamboat nous les remorquons : deux au

port de la Nativité pour l'Athabaska, quatre jusqu'au fort Smith pour le Mackenzie.

Là nous apprenons une très grave nouvelle, le Chapitre Général de notre Congrégation est convoqué à Rome pour l'élection d'un Supérieur Général en remplacement du T. R. Père Augier Cassien. Il n'y a pas de temps à perdre, je pars avec Mgr Breynat.

Le 23 septembre 1906, nous assistions au Chapitre qui, à l'unanimité, vota pour le T. R. Père Lavillardière, si connu et si estimé. Ce fut une salve d'applaudissements auxquels l'élu répondit par des sanglots, tant il fut surpris dans son humilité.



Aussitôt après je quittai la Ville Eternelle, car on comptait sur moi pour les fêtes de Noël au lac Wabaska. J'y arrivai le 21 décembre. Tous les Indiens des environs accoururent pour assister à la Messe de Minuit, on aurait dit que sur les bords des lacs comme dans les profondeurs des forêts l'ange qui apparut aux bergers se montrait encore à nos Indiens et qu'ils se répétaient les uns aux autres : « Allons à Bethléem. » Dans toutes nos Missions du Nord, c'est le même empressement, la même piété simple et naïve, la même affluence malgré de longues journées de marche.

Cette Mission Saint-Martin est un centre d'évangélisation dont la circonférence est immense, 300 milles environ. Le Père Dupé garde la résidence, le Père Pétour est l'apôtre ambulant.

Ce serait au cher Père à raconter ses expéditions si pénibles, agrémentées parfois d'aventures plus ou moins plaisantes, comme celle-ci par exemple. Un jour, il laisse ses chiens à l'entrée d'un camp pour visiter les familles qui habitaient dans les loges. D'ordinaire nos chiens ne demandent pas mieux que de rester au repos. Cette fois, je ne sais quel diable leur inspire l'idée de s'enfuir. Quand le Père revient, il ne les trouve plus. Il les cherche, les appelle, s'informe près des gens, examine le terrain. *Aspin !* comme on dit en cris, ce qui signifie : Va-t-en

voir où ils sont ! Il n'y a pas de doute, ils ont pris au galop le chemin du logis. Le pauvre Père court toute la nuit et la journée suivante après eux, il ne les rejoint qu'à la Mission.

Voici l'année 1907 avec un cortège de neige, de vent, de froid, 45 degrés au-dessous de zéro. Cela ne diminue en rien les sentiments, les échanges de bons souhaits se font avec le même entrain que dans les pays les plus chauds.

Après la fête de l'Epiphanie, il me faut absolument retour-



HALTE DEVANT UNE MAISON D'INDIENS

ner a Saint-Bernard, Petit Lac des Esclaves. Le Frère Poulain se fait fort de m'y conduire. Personne n'a encore passé par là cette année ; il faut se frayer un chemin dans une neige très épaisse. J'ai rarement vu un hiver aussi rigoureux. Le thermomètre n'a pas cessé de marquer 40, 45, 50 et même 54 degrés centigrades au-dessous de zéro, pendant les onze jours que dura ce voyage. Deux mois auparavant, je me trouvais à Rome, quel contraste !

Le 18 janvier nous étions à Saint-Bernard, où je demeurai jusqu'au commencement de mars. A cette époque, je repris le chemin de la Rivière la Paix, visitant successivement les Missions de Saint-Augustin, de Dunvegan, de Spirit River, de

Saint-Joseph et de Saint-Vincent-Ferrier. Dans cette dernière je trouvai le Père Le Treste installé bien pauvrement et vivant seul avec un petit chien. Je me trompe, il a encore un cheval qui lui sert pour visiter les malades et pour se rendre à Spirit River voir ses confrères, afin de se confesser une fois l'an. Son fusil le fait vivre. Quand le lac est dégelé, canards, poules d'eau y prennent leurs ébats. Plus d'un y reçoit des grains de plomb, et le chien les rapporte à son maître. A défaut de gibier aquatique, les lièvres abondent. J'en vois toute une guir-



BATEAU A GAZOLINE DE LA MISSION GROUARD

lande accrochée à l'entour de la maison. Bien mieux, il n'est pas rare que des ours se promènent dans le voisinage. L'automne dernier le Père entend son petit chien pousser des cris répétés. Ils sort, armé de son fusil, regarde du côté où les aboiements continuent, aperçoit un ours grimpé dans un arbre, au pied duquel le petit chien se tient bravement. Il tire et l'ours dégringole.

Ce pays est plein d'avenir, tout le monde me presse de faire construire une grande chapelle et de déplacer la Mission qui n'est pas dans un endroit favorable. C'est ainsi que la Mission Saint-Vincent-Ferrier fut transportée sur le bord du lac Bear Creek. Aujourd'hui elle est devenue la ville de Grande Prairie City.

Le mois d'avril s'achève sans avoir amené le beau temps. Il dégèle le jour, il regèle la nuit, et comme la neige est épaisse, cela peut durer longtemps. Quelques jeunes gens viennent avec une régularité exemplaire se faire instruire pour se préparer à la première communion et à la confirmation.

Le dernier jour d'avril, nous recevons la visite d'un nommé Thomas Assiniboine, qui nous apporte de tristes nouvelles.

— Je viens, dit-il, de la montagne du Muffle d'Orignal (Monswaskiwan Watchiy), un des massifs des Montagnes Rocheuses. Mon jeune frère est très malade, il y a plusieurs enfants à baptiser. Nous serions venus comme de coutume à la Mission, mais nous avons perdu tous nos chevaux, morts de faim ou dévorés par les loups. Depuis l'automne nous n'avons vu personne. Heureusement nous avons tué beaucoup d'orignaux. Le Père n'a donc pas à craindre de jeûner chez nous.

— A quelle distance est votre camp ? lui demandé-je ?

— Il faut quatre jours pour aller, autant pour revenir.

— Mais il y a bien des rivières à traverser, le dégel doit en faire des torrents dangereux ; çà me coûte de laisser partir le Père.

— Eh bien, si tu as peur, garde-le, fit l'Indien d'un ton bourru. Cependant, ajoute-t-il, j'ai passé partout, le chemin n'est pas si mauvais que tu penses.

Alors le Père intervient :

— Monseigneur, permettez que j'aille voir ces pauvres gens, d'ailleurs il faudra bien mourir un jour, je n'aurai jamais meilleure chance de faire une bonne mort.

Croyez-vous que ces réflexions, si généreuses, étaient propres à m'encourager ? J'exprime de nouveau mes craintes, mais le Père insiste, l'Indien promet de le conduire et de le ramener ; la pensée surtout du devoir pastoral, qui doit braver tous les périls pour sauver les âmes, me décide à donner mon consentement. J'exige du Père qu'il prenne un autre compa-

gnon parmi les métis Iroquois qui se trouvent sur la route qu'il doit suivre.

Il part à cheval ; l'Indien le suit avec ses chiens. Je reste seul, livré à de pénibles appréhensions.

Chaque jour je monte sur une colline, d'où l'on voit l'immense chaîne des Montagnes Rocheuses avec ses pics étincelants de neige ; un peu au-dessous se dresse le massif du Muffle d'Orignal, vers lequel mon esprit et mon cœur, plus encore que mes yeux, se dirigent continuellement, pendant que j'adresse au Ciel de ferventes prières.



Dieu soit béni ! Le cher Père est de retour, mais il faudrait l'entendre raconter son voyage, par quels dangers il a passé ! En approchant des montagnes il ne trouva que terrain boueux, marais pleins d'eau, pas un endroit sec pour camper, pas un brin d'herbe pour son cheval. Ce fut surtout épouvantable sur les bords de la rivière du Muffle d'Orignal. Des fourrés de bois impénétrables arrêtent le cheval. Le Père doit descendre dans la rivière, remonter le courant et chevaucher dans l'eau glaciale ! De chaque côté des rochers s'élèvent à pic, au fond de l'eau un lit de pierres contre lesquelles le cheval butte à chaque pas et menace de s'abattre avec son cavalier. A la fin le Père ne sent plus ses jambes tant elles sont glacées.

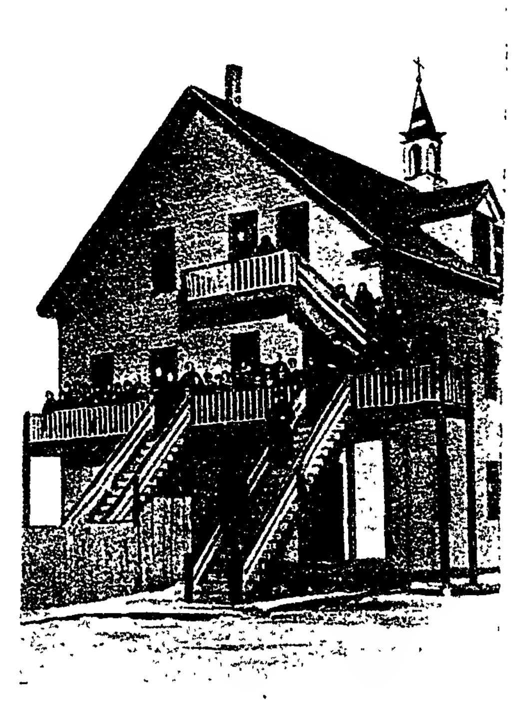
Après trois heures de marche dans ces conditions, il sort de cette gorge effrayante, contourne la montagne, traverse une autre rivière, et quelques milles plus loin arrive au camp des Indiens. Ce fut une joie générale, surtout de la part du jeune homme mourant qui lui prit les mains, les baisa, ne voulant plus les lâcher. Quelle consolation ce fut pour le cher Père ! Quel dédommagement de ses fatigues ! Il confessa le mourant, 32 Indiens et baptisa trois enfants.

Le retour se fit avec plus de dangers encore ! !

Il n'y a pas de missionnaire dans l'Athabaska-Mackenzie

qui n'ait à entreprendre pour l'accomplissement de son ministère quelqu'une de ces expéditions. Que Dieu récompense tant d'héroïques dévouements.

De la Grande Prairie je revins à la Rivière la Paix, où j'attendis quelques jours la débâcle des glaces, afin de continuer la tournée de nos Missions. Les voyages sont toujours les mêmes, aussi longs et aussi difficiles d'une Mission à l'autre. Je descendis en barque à Saint-Henri du fort Vermillon ; le Père Joussard y préparait la construction d'un beau couvent. J'allai ensuite à la Nativité, Lac Athabaska ; la vieille église bâtie par Mgr Faraud menaçant ruine, on ramassait des matériaux pour en construire une autre plus grande.



FORT VERMILLON : MISSION ACTUELLE DE SAINT-HENRI

A la mi-juin, je me rendis avec notre *Saint-Joseph* au Fond-du-Lac et à Smith Landing. Notre vapeur eut l'honneur de transporter la commission chargée de payer aux Indiens la redevance due d'après le traité. Notre bateau se comporta très bien, en trois jours il fit plus de 400 kilomètres.

Au mois d'août, avec le steamboat de la Compagnie, je montai



au fort Mac-Murray; quelle ne fut pas ma surprise en voyant une jeune dame venir me saluer à mon débarquement. C'était la comtesse de Saint-Pierre, une des nièces de la Baronne de Gargan. Je l'avais rencontrée en France, chez sa bonne tante : en m'entendant raconter nos chasses dans les contrées du Nord, elle m'avait dit :

— Monseigneur, j'irai chez vous.

Je n'osai prendre cette parole au sérieux, quoique la baronne de Gargan m'eût appris, sans dissimuler sa peine, que sa nièce était un globe-trotteur, passionnée pour la chasse, ayant déjà parcouru plusieurs parties de l'Afrique, en quête de gibier exotique. Aujourd'hui, avec fierté elle me rappelait sa promesse.



— Monseigneur, je vous avais bien dit que je viendrais chez vous !

J'essayai de la dissuader en lui exposant toutes les difficultés qu'elle rencontrerait. Ce fut inutile, elle voulait à tout prix tuer quelque fauve. Alors je lui conseillai d'aller au lac Athabaska, à la Rivière la Paix, certainement elle y rencontrerait des ours. Je lui donnai des lettres de recommandation auprès de nos Pères.

En revenant au Petit Lac des Esclaves, je retrouvai la Comtesse. Elle avait réussi à tirer sur des ours et des orignaux. Les grands froids de nos hivers étant proches, elle se hâta de repartir pour l'Europe.





ÉCHOUÉS SUR DES ROCHES

CHAPITRE XXII

PROGRÈS DE LA COLONISATION ET DE NOS ÉGLISES LA GUERRE. — ROME (1908-1920)

Mort du T. R. P. Lavillardière. — Naufrage et mort des Pères Brémond et Brohan. — Mgr Dontenwill élu Supérieur Général. — Mon coadjuteur, Mgr Joussard. — La colonisation catholique. — Visite canonique du R. P. Murphy. — Constructions d'églises nombreuses. — Douloureuses épreuves. — La guerre. — Influenza et petite vérole. — Sœurs visiteuses de la Providence. — Les Sœurs de Sainte-Croix, à Falher. — Rome. — L'invocation à saint Joseph. — Hymne à notre glorieux protecteur.

Le 28 janvier 1908, notre Congrégation avait la douleur de perdre son Supérieur Général, le T. R. Père Lavillardière.

A ce deuil qui affligeait toute notre Congrégation s'en joignit un autre spécial à notre Vicariat, qui me fut extrêmement



pénible. Le 14 juin, quand je débarquai à Smith Landing, les Indiens vinrent me saluer, mais une profonde tristesse se peignait sur le visage de tous. J'en demandai la cause.

— Hélas ! me répondirent-ils, tu ne trouveras personne, ils sont morts tous les deux.

— Que dites-vous, les deux Pères Brémont et Brohan sont morts ?

Et ils me racontent que les Pères, traversant la rivière en canot, ont été emportés par les rapides et se sont noyés. On n'a pu retrouver leurs corps ! J'ordonnai de nouvelles recherches, elles furent encore infructueuses ! Mon Dieu ! quelle cruelle épreuve !



La date du Chapitre pour l'élection d'un nouveau Supérieur Général approche. Le Père Le Treste délégué et moi hâtons notre départ pour assister auparavant au Congrès eucharistique qui doit se tenir à Londres, du 9 au 12 septembre. Je n'ai pas à faire l'histoire de ce Congrès, il fut un triomphe de la vraie Foi dans cette capitale du protestantisme.

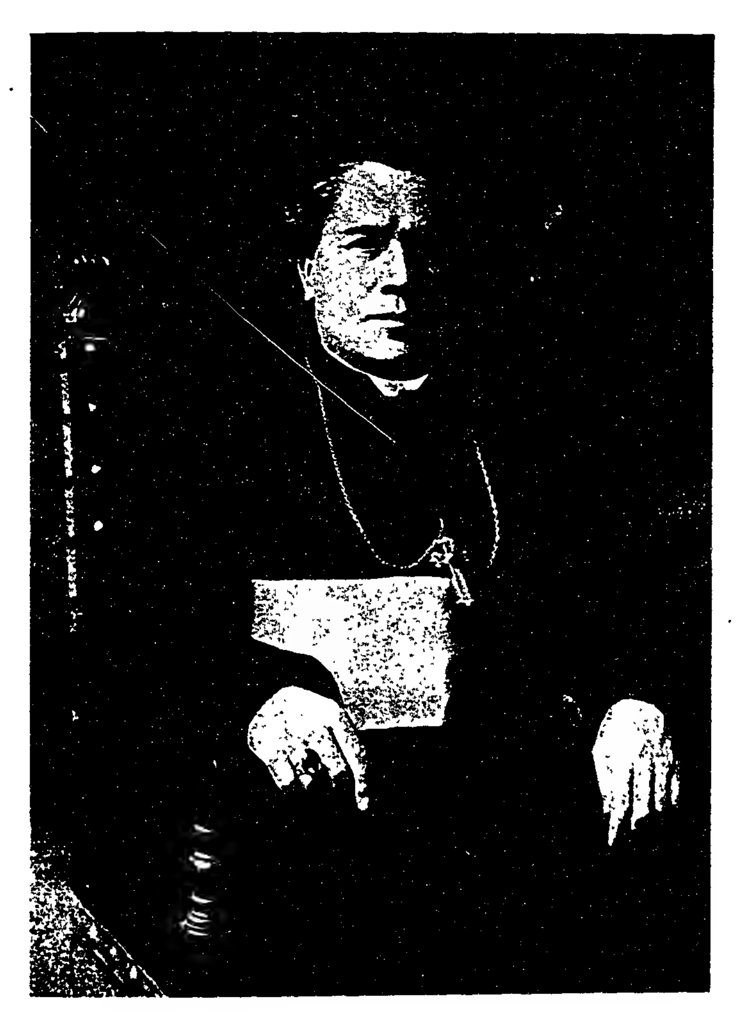
De Londres nous nous rendons directement à Rome. Le 20 septembre, le Chapitre, après mûres délibérations, fixa son choix sur Mgr Dontenwill, évêque de New-Westminster. Le Père Joseph Lémius, notre procureur près du Saint-Siège, porta cette nouvelle aux Cardinaux :

— Qu'avéz-vous fait là ? lui dit-on. Nous venons de le nommer archevêque de Vancouver, vous dérangez tous nos plans !

Il fallut intervenir auprès du Pape Pie X pour qu'il ratifiat, de sa suprême autorité, l'élection de Mgr Dontenwill comme notre Supérieur Général.

Je fis part à la nouvelle administration de mon désir, déjà approuvé par le Pape, d'avoir un coadjuteur. Parmi les Pères qui me semblaient les plus capables de porter le fardeau, je désignai le Père Joussard.

De retour dans mes Missions, je reçus au lac Athabaska les



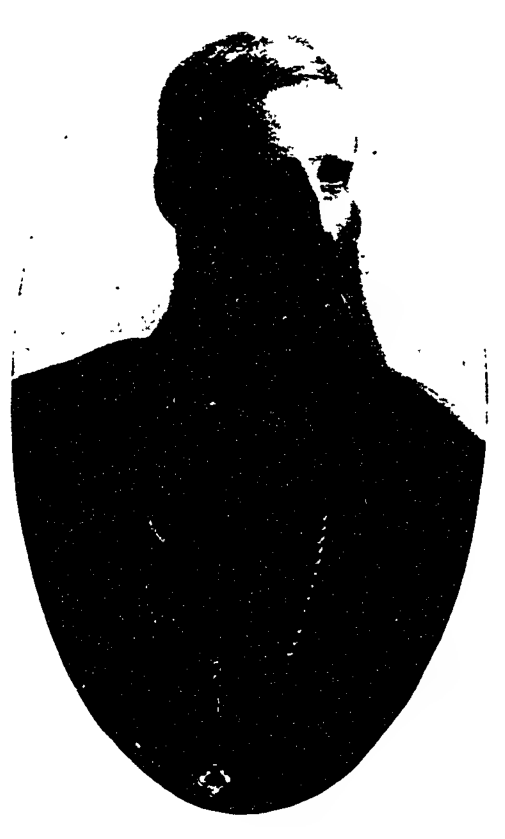
S. G. Mgr DONTENWILL

Mgr Augustin Dontenwill, né à Bischwiller (Strasbourg), le 4 juin 1857, a fait sa profession d'Oblat le 15 août 1880 ; — a été ordonné prêtre le 30 mai 1885 ; — préconisé évêque titulaire de Germanicopolis et coadjuteur de Mgr Durieu le 3 avril et sacré le 22 août 1897 ; — Evêque de New-Westminster le 1er juin 1899 ; — élu Supérieur Général des Oblats de Marie Immaculée le 20 septembre 1908 ; — reçut le titre d'Archevêque de Ptolémaïs le 19 janvier 1909.



Bulles qui nommaient Mgr Joussard mon coadjuteur avec le titre d'évêque d'Arcadiopolis. Aussitôt je me rendis à la Mission Saint-Henri pour les remettre au Père et le forcer à accepter. Mgr Dontenwill était encore à Vancouver, je lui conduisis mon coadjuteur. C'est des mains de notre nouveau Supérieur Général qu'il reçut la consécration épiscopale, le 5 septembre 1909.

Après cette cérémonie, invité par Mgr Blais, évêque de Rimouski, je passai l'hiver dans son diocèse pour prêcher et quêter dans toutes les églises, à commencer par la cathédrale.



MGR JOUSSARD
COADJUTEUR DE MGR GROUARD

Depuis deux ou trois ans, les colons pénétraient nombreux dans mon Vicariat. La plupart sont des protestants de l'Ontario et des Etats-Unis. Cela me donnait des craintes sérieuses. Mgr Langevin me conseilla de demander au Gouvernement du Dominion un

missionnaire colonisateur, qui recruterait des colons catholiques. A force de démarches, j'obtins cette faveur, et je fis agréer, pour remplir cette charge, le Père Giroux. Il se mit à l'œuvre avec courage, nous amena plusieurs centaines de familles catholiques qui s'établirent à Falher, à Donnelly, à Gironville. Des Allemands assez nombreux vinrent également et formèrent une paroisse à Friedenstal.



AU PETIT LAC DES ESCLAVES :
LE JOUR DES NOCES D'OR DE MGR GROUARD, 1912

Le nombre des colons augmente toujours, beaucoup sont attirés par des sources de pétrole découvertes sur les bords de la rivière Athabaska et de la rivière la Paix. On prévoit qu'une ville s'établira bientôt au fort Mac-Murray. Une compagnie de chemins de fer est autorisée par le Gouvernement de la Province d'Alberta à construire une ligne d'Edmonton à la Rivière la Paix. De notre côté, il ne faut pas rester en retard, je réclame avec instance de nouveaux missionnaires. La Congrégation m'a

déjà envoyé en 1906 le Père Hantie ; en 1907 le Père Bocquené. Elle consent à m'envoyer encore en 1908 les Pères Riou et Floc'h ; en 1909 le Père Jaslier ; en 1910 le Père Dréau ; en 1911 les Pères Rault et Serrand ; en 1914 le Père Deman.

Revenons en 1912, à la Mission Saint-Bernard, on se met en frais pour célébrer mes noces d'or sacerdotales. Je n'aurais jamais cru possibles de si belles fêtes.

La même année, le R. P. Murphy nous fut envoyé comme visiteur des Vicariats. Je le conduisis dans presque toutes nos Missions. Long et pénible voyage, surtout pour lui qui n'était pas accoutumé à nos misères. Il brava courageusement tous les périls de nos mauvaises routes, bourbiers, marécages, rivières, rapides, avec les fréquentes alternatives de pluie et de beau temps pendant les trois mois que nous mîmes à parcourir rapidement ce pays. Cette expédition fatigua beaucoup le bon Père, il perdit 25 livres de son poids. Vainement il essaya de se remettre, il dut abandonner sa paroisse de Saint-Joseph, aller se reposer au Texas et revint mourir à Ottawa. *Euge, serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui !*

Le pays de l'Athabaska progresse de plus en plus matériellement ; nos Pères redoublent d'activité pour le faire progresser au point de vue religieux. Partout où ils voient un certain nombre de catholiques se grouper, ils s'ingénient pour construire une chapelle.

En voici la liste sommaire :

Au Petit Lac des Esclaves : chapelle à Sawridge, à Swan River, à High Prairie, par le Père Pétour, avec les générosités de M. Blake, curé de Sainte-Hélène, en Californie.

A la Grande Prairie : chapelle du lac Saskatoon, à Red Willow, à Buffalo Lake, à Clairmont, à Kleskan Hill, par le Père Wagner, aidé des Pères Josse et Le Treste.

Dans les plaines de la Rivière la Paix : une maison-chapelle à Friedenstal, par le Père Croiset.

Au fort Vermillon : chapelle sur l'autre côté de la rivière, à la



Pointe Carcajou, à la petite Rivière Rouge, à la Rivière au Foin à plus de 100 milles de la Mission, par Mgr Joussard.

A Saint-Augustin : une grande école par le Père Alac, aidé des Frères Mathup et Eiseman. Commencement de la Mission Peace River où l'on a depuis bâti l'église de l'Immaculée-Conception.

Au lac Wabaska : un nouveau couvent qui faillit coûter la vie aux Frères Donner et Eisman : tous les deux tombèrent d'un échafaudage.

A Saint-Bruno, nouveau couvent pour les Sœurs de la Providence, consacré à l'éducation des enfants cris.

A la Nativité : nouvelle église que je voulus décorer du grand tableau de Notre-Seigneur mourant sur la Croix. C'est mon dernier travail de peinture.

En un mot, d'un bout à l'autre du Vicariat : Pères, Frères et Sœurs rivalisèrent de zèle à l'œuvre de la conversion des Indiens et des nouveaux colons. Dieu seul connaît les sacrifices que chacun dut s'imposer.

A cette esquisse rapide et incomplète des travaux accomplis, il faut ajouter de douloureuses épreuves : l'incendie de la Mission Saint-Joseph, de Spirit River ; celle d'un grand moulin à scie, parfaitement installé à Saint-Bernard; d'un beau couvent des Sœurs de la Providence, au fort Vermillon ; d'une scierie mécanique à la Nativité, etc...

Comment évaluer ces pertes ?...

Mais ce qui nous fut infiniment plus sensible, ce fut la mort de plusieurs de nos bons Frères convers : les Frères Nicolas et Welsh se noient en traversant la rivière Boucane ; le Frère Jean Cabon se noie dans le lac Wabaska ; un autre jeune Frère que j'avais amené de Montréal pour remplacer ce dernier meurt de la même manière; enfin récemment, le cher Frère Gustave se fait tuer en abattant un arbre...

A chaque nouvelle de ces tristes accidents, je m'efforçais de me résigner aux décrets de la Providence, en me disant : « Si le bon Dieu veut me faire expier mes péchés, c'est bien la peine la plus dure qu'il puisse m'imposer. »

En 1914, le Père Josse et moi nous partons pour Rome où le Chapitre de la Congrégation devait se tenir. Arrivés à Montréal nous apprenons que la guerre vient d'éclater. Impossible d'aller plus loin. Alors je me dirigeai vers les Etats-Unis et avec l'autorisation des évêques, je parcourus, pour quêter en faveur de nos Missions si éprouvées, les paroisses canadiennes



MGR GROUARD, MGR JOUSSARD ET LA COMMUNAUTÉ DE CHIPEWYAN

du Massachusetts, de Rode Island et New-Hampshire. Partout je fus reçu avec la plus grande cordialité, mais je me plais à répéter que Mgr Prévost à Fall River, M. Dauray à Woonsocket et M. le Curé Davignon à Manchester ont acquis des droits particuliers à ma reconnaissance, en me permettant de faire de leur presbytère mon quartier général. Est-il besoin de dire que durant cet hiver mon esprit et mon cœur étaient tour-



nés vers la France, et que je dévorais avec avidité les journaux publiant les nouvelles de la guerre.

Cinq de mes missionnaires, plus à proximité des voies de communication, partirent pour le champ de bataille. Deux ont mérité la croix de guerre, le Père Bocquené et le Père Josse. Quant aux autres Missionnaires, dispersés au loin dans l'Athabaska, ils demeurèrent sur place, par ordre du consul français de Montréal, à la disposition du Gouvernement français.

C'était déjà trop de vides ! Pour les combler, j'entrepris un nouveau voyage au Canada, suppliant les évêques de me donner quelques prêtres. Je n'eus que des promesses qui me laissèrent dans la désolation.

Nos Pères durent s'imposer de nouveaux sacrifices pour faire face à tous les besoins religieux de mon vaste Vicariat.

Pour comble de malheur, des épidémies se répandirent dans le pays. Ce fut d'abord la grippe, puis la petite vérole introduite par des colons étrangers. Il y eut beaucoup de victimes parmi les Indiens. Pères, Frères et Sœurs furent admirables de zèle, soignant les malades, assistant les mourants, enterrant les morts, faisant d'avance à Dieu le sacrifice de leur vie.

Quant à moi, Dieu m'ayant conservé assez de force et de santé, je continuai de visiter chaque année la plupart de nos Missions ; plusieurs fois je fis le tour du Vicariat. Mais avec l'âge j'ai dû limiter mes voyages au District de la Rivière la Paix et laisser Mgr Joussard s'occuper du lac Athabaska et des stations environnantes.

Je me suis pourtant réservé le plaisir d'accompagner deux fois les Sœurs de la Providence pour la visite de leurs couvents dans mon Vicariat. J'aurais voulu aplanir les voies, redresser les sentiers, combler les immenses marécages et les bourbiers, arrêter la pluie et les orages, maintenir le temps au beau fixe. Cela dépassait mon pouvoir, les bonnes religieuses venues de

Montréal, durent subir tous les désagréments de la sauvagerie et maintes aventures fort déplaisantes. C'est ainsi, par exemple, qu'en revenant du lac Wabaska, un jour que je marchais en arrière de la caravane, à une certaine distance, le guide arrive au galop et me crie :

— Viens vite, un malheur est arrivé, la voiture des Sœurs



LES SŒURS GRISES DE CHIPEWYAN

a chaviré en descendant la côte ; elles ont été jetées dans les broussailles et blessées. Je cours à la hâte, trouve en effet les pauvres Sœurs dans un état pitoyable. Dieu merci, elles eurent plus de peur que de mal.

La guerre continuait et je manquais toujours de prêtres, malgré mes efforts pour en trouver. Il m'en vint un cependant du diocèse d'Edmonton, avec la permission de Mgr Legal : M. l'abbé Ouellette. Je le nommai curé de Falher, centre d'une colonie nombreuse de Canadiens français. Il voulut avoir des religieuses à la tête de son école. Ses démarches, auprès de plusieurs Congrégations du Canada n'ayant pas abouti, je fis



un siège en règle aux Sœurs de Sainte-Croix, à Montréal, qui finirent par m'accorder cinq religieuses.

Maintenant je n'avais plus qu'à chanter mon *Nunc dimittis*. Dieu cependant voulut m'accorder encore une douce consolation. Notre Chapitre, convoqué à Rome en 1914, suspendu pendant la guerre, devait se tenir en septembre 1920. Je m'y rendis



ÉVÊCHÉ DE GROUARD : REPOSOIR POUR LA FÊTE-DIEU

avec le Père Josse, notre délégué. Le Souverain Pontife Benoît XV m'accorda une audience dans laquelle je plaidai en faveur de saint Joseph :

— Très Saint-Père, lui dis-je, vous avez publié une belle encyclique sur la fête du Patronage de saint Joseph, cela m'encourage à vous faire une demande, si vous me le permettez ?

— Mais oui, parlez.

— En 1908, j'étais à Rome, sur les instances d'un de nos Pères italiens, le Père Ioppolo Giuseppe, je demandai à votre

vénéré prédécesseur, Pie X, d'ajouter aux invocations récitées après la bénédiction du Saint-Sacrement, celle-ci en l'honneur de saint Joseph : *Béni soit saint Joseph, époux de la Vierge Marie.*

— C'est l'affaire des Evêques dans leurs diocèses, me répondit Pie X.

De retour dans mon Vicariat, j'ordonnai de réciter cette invocation. L'année suivante, au Concile de Québec, les évêques canadiens approuvèrent cette pratique et depuis on la récite dans toutes les églises du Canada.

— Maintenant, Très Saint-Père, ajoutai-je, pourquoi n'ordonneriez-vous pas qu'on récite cette invocation à saint Joseph dans toutes les églises catholiques ?

Le bon Pape Benoît XV, qui m'avait écouté avec une bienveillante attention, me répondit :

— Eh bien, j'en parlerai à la Congrégation des Rites.

Revenu au Petit Lac des Esclaves pour les fêtes de Noël, quelle ne fut pas ma joie quand, un mois plus tard, je lisais le décret de la Congrégation des Rites prescrivant dans le monde entier l'invocation en l'honneur de saint Joseph. J'espère bien qu'en retour saint Joseph m'accordera la grâce d'une bonne mort.

* * *

Avant de terminer ces souvenirs de mes 60 années de missionnaire, qu'on me permette de parler d'un travail, qui fut ma distraction durant mes longs et interminables voyages.

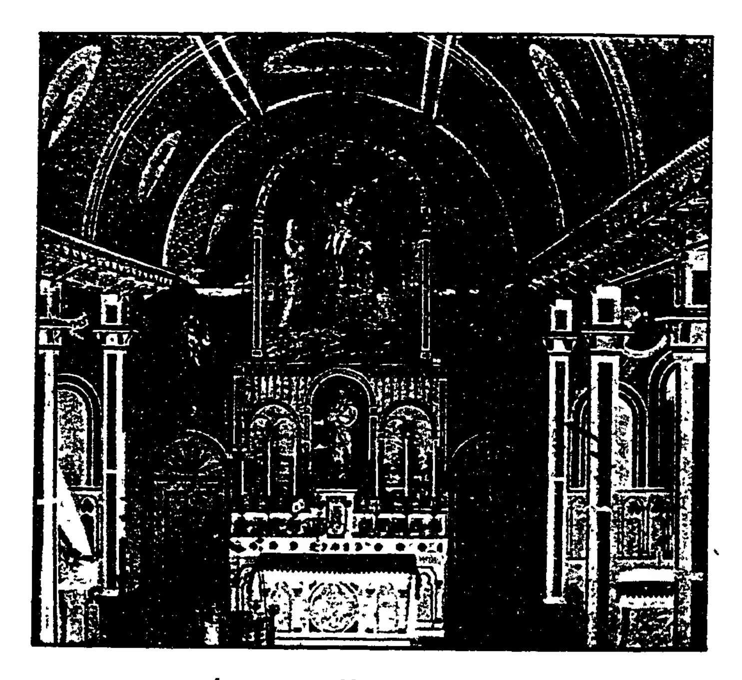
Pour rompre la monotonie de la marche ou de la navigation, la pensée me vint de traduire en vers français les hymnes du bréviaire.

C'était faire diversion que de me lancer à la poursuite d'une rime pendant que je dévorais l'espace. Le balancement de la raquette ou la cadence des rames marquait la mesure et le choc du hiatus atténuait les heurts de la route. Le temps fuyait



rapide. J'oubliais la fatigue, et arrivé au campement, je griffonnais quelques strophes à la clarté de notre feu de bivouac.

J'ai tant voyagé que j'ai terminé mon œuvre. J'en extrais



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE GROUARD

quelques strophes en l'honneur du bon saint Joseph, le pourvoyeur de nos Missions :

TE JOSEPH CELEBRENT...

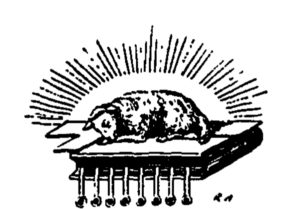
Que les accords des Saints, que les concerts des Anges,
Que les chants des mortels célèbrent tes louanges,
Joseph, plus grand et noble, en ton zèle pieux,
Que par le sang des rois, qui furent tes aïeux.
C'est toi que du Très-Haut la Sagesse infinie
A choisi pour époux de la Vierge bénie ;
Chaste et Sainte Alliance où la fidélité
Sauvegarde l'honneur de la Virginité.

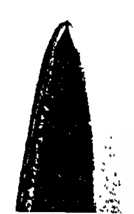
Aussi, lorsque, naissant dans une pauvre étable
A tes regards s'offrît cet Enfant adorable.
Avec quels doux transports tu le pris dans tes bras !
Avec quel zèle encor, l'arrachant du trépas,
Tu t'enfuis avec lui, dans la terre étrangère !
Et quand, l'ayant cherché trois jours avec sa mère,
Tu le trouves au temple, au milieu des Docteurs,
Quelle joie aussitôt vint adoucir tes pleurs !

Après les durs travaux d'une pénible vie,
Qu'une pieuse mort a saintement suivie,
Les justes arrivés au séjour du bonheur
Y peuvent contempler la face du Seigneur,
Mais toi, dès ici-bas, égal aux anges mêmes,
Goûtes dans ta maison les délices suprêmes
Que notre âme en prière entrevoit au saint lieu
De contempler, d'aimer, de posséder ton Dieu.

Divinité Suprême, abime de puissance,
Ouvre à nos vœux ardents tes trésors de clémence,
Que du juste Joseph les mérites nombreux
Nous obtiennent l'entrée au séjour bienheureux
Afin qu'aux chants d'amour les célestes phalanges
Unissant le tribut de nos humbles louanges,
Père, Fils, Saint Esprit, Auguste Trinité,
Nous puissions te bénir pendant l'éternité.

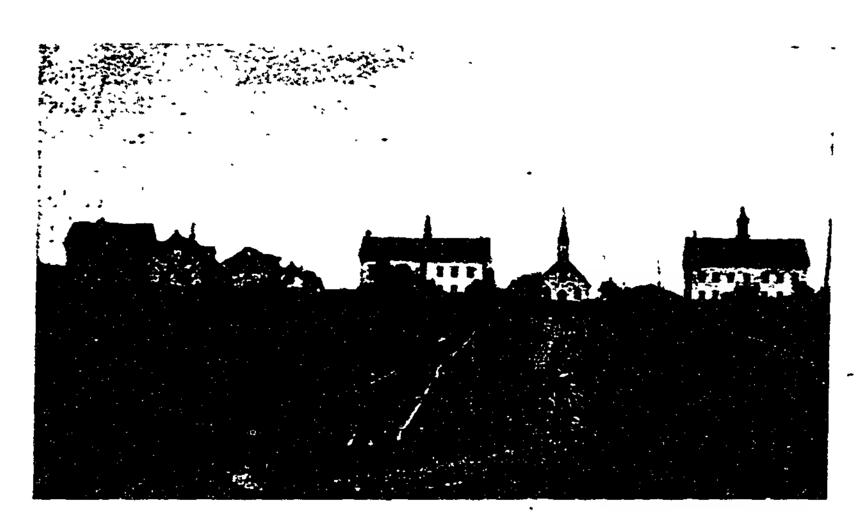
E. GROUARD, O. M. I.,
Evêque d'Ibora,
Vicaire Apostolique d'Athabaska.







P. Habay, P. Laferrière, P. Dupin, Mgr Grouard, P. Le Serrec, P. Josse
P. Serrand, F. Le Crept, P. Dréau, F. Dumas, P. Batie, F. Denner
P. Floc'h, F. Gustave, P. Pétour.



PETIT LAC DES ESCLAVES : MISSION ACTUELLE DE SAINT-BERNARD

ÉPILOGUE

LES NOCES DE DIAMANT SACERDOTALES DE Mgr GROUARD

Le petit garçon venu au monde, le 2 février 1840, dans le village de Brûlon, en France, célébrait aux bords du Petit Lac des Esclaves, les 31 juillet et 1er juin 1922, dans ses 82 ans bien comptés, ses soixante ans de sacerdoce et d'apostolat.

C'est un événement pour l'Eglise du Canada, écrit la *Semaine Religieuse de Montréal.* Il convient de lui faire écho, d'en parler, de le célébrer, pour redire notre admiration et notre gratitude au Jubilaire, mais aussi pour y trouver un excellent sujet de méditation, une leçon de vaillance et de courage. En vivant pour Dieu seul, ces hommes, au grand cœur, que sont les missionnaires, donnent à

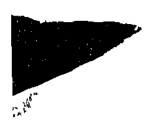


tous leurs frères de la famille humaine le plus fortifiant des exemples. Pour reprendre un mot à la mode, ce sont d'admirables professeurs d'énergie.

La célébration solennelle de ce jubilé eut lieu dans cette Mission de Saint-Bernard, dont les « SOUVENIRS » nous ont parlé. Elle est devenue la résidence du Vicaire Apostolique d'Athabaska. Une ville s'y est formée, à laquelle le gouvernement canadien a voulu donner le nom de l'évêque.

— Cela s'est fait à mon insu, dit Mgr Grouard, et je suis parfaitement innocent de toute prétention de ce côté.

Des délégations y arrivèrent de toutes les paroisses de race blanche et des Missions indiennes. Quinze prêtres oblats, MM. les abbés Ouellette, curé de Falher, et Caisse, curé de High Prairie, entourèrent le vénérable Pontife.



Tout dans le ciel comme dans les cœurs, racontent les *Annales des Oblats,* chantait le grand apôtre du pays des neiges. Rien ne manqua : ni les cérémonies religieuses, ni les banquets, ni les illuminations vénitiennes, ni les séances musicales, comiques et dramatiques, chez les élèves de l'école et du pensionnat des Sœurs de la Providence, ni les jeux en plein air, ni les pièces de poésie, ni les discours. Discours nombreux qui, réunis en volume, formeraient un monument à la gloire de l'Eglise, la grande civilisatrice. Un sermon magistral fut prononcé par le R. P. Jean Salles, professeur de théologie au scolasticat des Oblats d'Edmonton.

Un Canadien français distingué, paroissien de Grouard, M. Giroux, parla au nom de la ville. A grands traits, en touches précises et délicates, avec une envergure et une hauteur chrétienne de vues, dignes de son héros, il retraça l'œuvre du Jubilaire :

L'œuvre de Dieu dans nos régions, dit-il, s'accomplit dans des circonstances très spéciales. Ce n'est pas en consultant les registres des baptêmes, des mariages ou des fondations que l'on peut mesurer le travail accompli. Ici, plus que partout, apparait le prix

d'une âme pour un cœur d'apôtre. Pour *visiter* un malade, faire un baptême, instruire quelques chrétiens, ce sont parfois des centaines et des centaines de milles qu'il faut parcourir au milieu de souffrances et de fatigues sans nom... Chaque missionnaire du Nord pourrait prendre à son compte le récit des voyages du grand apôtre des nations, le grand voyageur de Jésus-Christ.

Lorsque, Monseigneur, encore tout jeune prêtre, vous entrepreniez, à pied la plupart du temps, votre tournée apostolique de 8.345 kilomètres...

L'orateur évoque ici les randonnées et les visites pastorales de l'évêque missionnaire, et il conclut son éloquente période :

Vous avez parcouru plus de kilomètres qu'il n'y a d'âmes dans toute l'immensité de vos Missions ; c'était bien là une œuvre gigantesque d'apostolat.

Il ne s'agissait pas seulement de reconnaître, d'explorer, de visiter. Il fallait construire églises, écoles, couvents, résidences...



MGR GROUARD BÉNISSANT LES ENFANTS

L'orateur rapelle l'installation des scieries mécaniques, la construction des bateaux à vapeur, la création des moulins qui transforment en farine, le blé qu'on a fait pousser sur place dans les districts les plus fortunés. Pour tout cela :

Il fallait de l'argent, il en fallait beaucoup. Vous souvenez-vous, Monseigneur, de cet étrange mendiant, prince de l'Eglise, qui par deux fois entreprit le voyage de Québec et de la France pour demander la charité ? Et que faut-il admirer le plus, de cet évêque tendant la main, ou de la générosité de la province de Québec et de la mère-patrie ?



Outre la fatigue et la souffrance, un côté plus merveilleux encore de cet apostolat du Nord, c'est de ne pas avoir la moindre perspective de compensation humaine. Sans parler des répugnances naturelles dans ce contact de la vie sauvage, il est un fait navrant, mais un fait irrémédiable : ces tribus, loin de prospérer, marchent vers une extinction fatale. Eh bien, tant de travaux, tant de peines, tant de constructions, dans de telles conditions, cela suppose un esprit de sacrifice absolu, qui n'attend rien du côté de la terre.

L'orateur montre ensuite sur le crépuscule des tribus indiennes, l'aurore d'un nouvel avenir. Après avoir rappelé le rôle de Mgr Grouard, avec celui du « légendaire Père Lacombe » dans le contrat passé entre les Indiens et le gouvernement fédéral du Canada, il ajoute :



Sous votre vigoureuse impulsion, le district immense de la Rivière la Paix a été ouvert à la colonisation. C'est là une œuvre dont l'importance future peut dépasser toutes les prévisions et toutes les espérances. Dès maintenant, cette œuvre magnifique constitue une étape définitive dans l'histoire du Nord canadien...

Le beau et fin discours de M. Giroux ne s'en tient pas aux œuvres extérieures.

En votre personne, Monseigneur, nous saluons non seulement l'apôtre, mais encore le linguiste, le savant et l'artiste... Compositeur, imprimeur et relieur, vous avez publié des livres qui sont devenus une prédication continuelle... Mais toutes ces langues étrangères n'ont pas atteint, en vous, la pureté de votre belle langue maternelle, qui coule de votre plume et de vos lèvres comme de la plume et des lèvres d'un académicien... Vous avez pu enrichir la géographie et rendre des services très appréciés à des sociétés savantes de Paris. Pendant les deux années de convalescence que vous avez dû passer au pays natal, vous avez perfectionné votre talent pour la peinture ; et, maintenant, dans la plupart des églises de votre Vicariat, nous pouvons admirer des tableaux qui parlent à l'âme et rappellent aux fidèles les vérités de notre foi...

Votre carrière, Monseigneur, tient du prodige. Mais ce que nous

admirons davantage encore en vous, c'est votre cœur resté jeune sous les glaces de l'âge, c'est votre bonté rayonnante qui gagne toutes les sympathies.

Merci à Dieu !... Merci à vous, Monseigneur !.... Merci au nom de l'Eglise, au nom de notre patrie canadienne ! En vous, nous saluons et remercions cette phalange d'admirables apôtres qui, sous vos ordres, ont fait de ce pays ce qu'il est aujourd'hui. En



NOCES DE DIAMANT DE MGR GROUARD
1er JUIN 1922

vous nous saluons et remercions la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, dont vous avez réalisé si fidèlement la devise parmi nous, qui lui devons l'évangélisation de l'Ouest, l'établissement de l'Eglise catholique dans toute cette immense région.

Et l'orateur conclut :

On a pu reprocher à la France officielle d'avoir abandonné le Canada, mais la France religieuse, par ses missionnaires, a fait

ici une conquête autrement durable et autrement profonde, au nom de Jésus-Christ.

Après M. Giroux, un colon catholique de la grande paroisse franco canadienne de Falher, prit la parole :

En souvenir de ce jubilé sacerdotal, dit-il, Sainte Anne de Fahler a émis le vœu d'offrir à Votre Grandeur l'assurance d'une bourse annuelle de 400 dollars pour la préparation immédiate d'un futur prêtre pour son Vicariat et d'un missionnaire pour les Missions étrangères. Puisse ce cadeau religieux, souvenir de votre jubilé de diamant. redire à jamais à Votre Grandeur la reconnaissance de ses enfants de Sainte Anne de Falher !

Monseigneur remercia avec une émotion profonde.

Le ministre du Cabinet au gouvernement provincial de l'Alberta, M. Jean Côté, présenta un grand portrait de Mgr Grouard. C'est l'œuvre d'un artiste canadien.

Si j'ai choisi ce cadeau, ajouta M. le Ministre, c'est que je désire que vos traits restent toujours vivants dans les générations futures, en témoignage des œuvres que vous avez accomplies.

Monseigneur répondit à M. Côté, son « ami de toujours », et ajouta d'un air fort sérieux :

Mais je ne puis pardonner à l'Honorable M. Côté d'avoir fait peindre plus beau que nature. Les faussaires en portrait devraient être livrés au ministre de la justice...

Vint ensuite une délégation, unique en son genre, celle des Métis de Swan River. Son chef offrit ses hommages dans un langage très imagé. L'un des catholiques de Swan River, M. Emile Vanderagen, présenta un tableau allégorique de la vie de Mgr Grouard. sous forme de cadran symbolique ». Vrai chef-d'œuvre, composé au prix de travaux d'une difficulté inouïe. Ce merveilleux tableau emporta l'admiration de tous.
A ces adresses, et à bien d'autres encore, Mgr Grouard

répondit tour à tour en cris, en anglais ou en français avec une finesse qui ne surprirent aucun de ceux qui le connaissaient.

Le compte rendu de ces fêtes, si bref qu'il soit, constitue

ECCE. SACERDOS. MAGNUS

NON. RECUSO. LABOREM

1862 1922

CADRAN SYMBOLIQUE DE LA VIE DE MGR GROUARD

Les heures marquent ses principales Missions avec les langues, industries et progrès
Les minutes rappellent les Missions et paroisses des trois Vicariats qui dépendaient de Mgr Grouard

par lui-même un éloquent épilogue *Aux Souvenirs* du vénérable Jubilaire, auquel nous redisons, en union avec tout son Vicariat, le Canada et sa chère Congrégation :

AD MULTOS ANNOS



APPENDICE I

La Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée et ses Missions

---

Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, son fondateur, naquit à Aix-en-Provence, d'une famille de haute noblesse, le 1er août 1782. Dès le plus bas âge, Eugène se fit remarquer par une grande piété; il ne cessait de répéter qu'il voulait être prêtre.

— Comment peux-tu penser à une semblable détermination, lui dit un jour un de ses oncles ! Ne sais-tu pas que tu es l'unique rejeton de notre famille et qu'elle s'éteindrait avec toi !

— Eh ! quoi, mon oncle, répliqua le jeune de Mazenod, ne serait-ce pas un suprême honneur pour elle de finir par un prêtre !

En octobre 1808, Eugène de Mazenod entra au grand Séminaire de Saint-Sulpice. Il fut ordonné prêtre le 21 décembre 1811.

Dès son retour à Aix, l'ardent apôtre chercha à grouper quelques prêtres zélés qui voudraient se dévouer avec lui aux *Missions populaires*, afin de remédier à l'état lamentable dans lequel la Révolution avait jeté les paroisses.

Le 25 janvier 1816, cette petite communauté était formée, l'abbé de Mazenod l'installait officiellement dans l'ancien Carmel d'Aix et lui donnait comme devise : *Evangelizare pauperibus misit me,* Il m'a envoyé évangéliser les pauvres ?

Ces apôtres s'appelèrent d'abord *Missionnaires de Provence,* puis, leur action s'étant étendue au delà de cette province, *Oblats de Saint-Charles.*

A la fin de 1825, le Père de Mazenod, encouragé par les évêques dont les Oblats avaient évangélisés les diocèses, se rendit à Rome, afin de solliciter de l'Eglise l'institution canonique de sa jeune Société.

Quelle ne fut pas la surprise du Fondateur ! Au lieu de n'obtenir qu'une *louange,* comme c'était la loi pour toute Congrégation nou-

velle à ses débuts, Léon XII voulut pour elle une *approbation formelle :*

— Cette Congrégation me plaît, dit-il, elle ne doit pas être *louée*, mais *approuvée*.

Le décret approbatif fut signé le 17 février 1826, en même temps Léon XII changeait le nom d'Oblats de Saint-Charles en celui bien plus glorieux d'*Oblats de Marie Immaculée*.

Le Père de Mazenod ne se contient plus de joie, il se hâte d'annoncer la bonne nouvelle à tous ses missionnaires de France :

— Porter le nom d'Oblat de Marie Immaculée, n'est-ce pas un signe de prédestination ?...

Cette date doublement mémorable fut pour la petite Congrégation l'ère d'un prodigieux développement. Bientôt elle se répandit dans toute la France, puis en Suisse, en Angleterre, en Ecosse, en Irlande. En 1841, elle franchit les océans pour aller à Montréal, puis dans les immenses régions du Nord-Ouest ; en 1847, elle acceptait l'évangélisation de l'Ile de Ceylan : en 1851, celle du Sud de l'Afrique.

Au gouvernement de sa Congrégation, le Vénéré Fondateur ajouta la direction du diocèse de Marseille, en 1832 comme auxiliaire de son oncle, Mgr Fortuné de Mazenod, en 1837 comme évêque.

Mgr Charles-Eugène de Mazenod mourut le 21 mai 1861, laissant à ses Oblats comme dernières paroles : « La charité, la charité, la charité ».

En un siècle la Congrégation des Oblats a donné à l'Eglise : un cardinal (Mgr Guibert, archevêque de Paris) et 36 archevêques ou évêques.

A l'heure actuelle, malgré les persécutions et les malheurs de la Grande Guerre, elle compte environ 3.000 sujets (Pères ou Frères convers) disséminés dans les cinq parties du monde :

I. — *EN EUROPE :* France, Belgique, Italie, Espagne, Angleterre, Irlande, Allemagne, Pologne.

II. — *EN ASIE :* Ceylan : Archidiocèse de Colombo, Diocèse de Jaffna.

III. — *EN AFRIQUE (Sud) :* Vicariats : Natal, Kimberley et Transvaal, Basutoland, Cimbébasie.

IV. — *EN AMERIQUE (Nord) :* Canada. — *Provinces :* Québec, Ontario, Manitoba, Alberta, Saskatchewan. — *Vicariats :* Colombie Britannique, Athabaska, Mackenzie, Yukon.

V. — *EN OCEANIE :* Australie.



APPENDICE II — Développement des Œuvres des Oblats de M. I. en Amérique du Nord (1841-1922)

I. — HIÉRARCHIE ECCLÉSIASTIQUE [1]

I. — ÉVÊCHÉ D'OTTAWA, alors BYTOWN
aujourd'hui Capitale du Canada
MGR GUIGUES
Évêque et Créateur du Diocèse
(1843-1874) [2]

II. - MISSIONS DE LA RIVIÈRE-ROUGE
En 1843, deux Oblats sont envoyés à l'appel de MGR PROVENCHER, Vic. Apost. de Saint-Boniface.
ARCHEVÊCHÉ DE SAINT-BONIFACE
MGR TACHÉ
(1851 1894)

- SAINT-BONIFACE ✣ — MGR TACHÉ (1851-1894)
  - SAINT-BONIFACE ✣ — MGR LANGEVIN (1895-1915)
  - WINNIPEG ✣
- SAINT-ALBERT ✣ — MGR GRANDIN (1858 1902)
  - SAINT-ALBERT ✣ — MGR GRANDIN (1858 1902)
    - EDMONTON ✣ — MGR LEGAL (1897-1920)
    - CALGARY ✣
  - PRINCE ALBERT ✣ — MGR PASCAL (1891-1920)
    - REGINA ✣
    - PRINCE-ALBERT ✣
    - KEEWATIN — *Vic. Apost.* 11 résidences ou stations — MGR CHARLEBOIS (1910-)
- ATHABASKA-MACKENZIE Vic. Apost. — MGR FARAUD (1863 1890) puis MGR GROUARD
  - ATHABASKA — *Vic. Apost.* 23 résidences ou stations — MGR GROUARD (1891-)
  - MACKENZIE — *Vic. Apost.* 11 résidences ou stations — MGR BREYNAT (1902-)

III. - COLOMBIE BRITANNIQUE NEW-WESTMINSTER
Vicariat Apostolique, puis Évêché
MGR D'HERBOMEZ (1864-1890)
MGR DURIEU (1875-1899)
MGR DONTENWILL (1897-1908)

- VANCOUVER ✣ — *Archidiocèse* — MGR DONTENWILL. Ne prend pas possession de son archidiocèse, ayant été nommé (1908) *Supérieur Général* des Oblats.
- YUKON — *Vic. Apost.* 6 résidences, 43 stations, 41 églises — MGR BUNOZ (1917-)

II. — PROVINCES RELIGIEUSES O. M. I.

CANADA

- **CANADA** — 15 résidences
- **MANITOBA** — 23 résidences
- **ALBERTA-SASKATCHEWAN** — 52 résidences

(Ces deux provinces s'étendent aux diocèses de Saint-Boniface, Winnipeg, Edmonton, Regina, Calgary et Prince-Albert. Elles possèdent, en outre, quelques résidences dans le Minnesota, Dakota, Wisconsin, Duluth. Saint-Paul.)

- **COLOMBIE BRITANNIQUE** — 13 résidences

ÉTATS-UNIS

- **1re PROVINCE** — 9 résidences dans les Etats de New-York, Massachusetts, Wisconsin, Nebreska, Washington.
- **2e PROVINCE** — 20 résidences dans les Etats de Texas Louisiane, Nouveau Mexique.
- **3e PROVINCE** — 6 résidences dans les Etats de Massachusetts, Kamsas, Wisconsin.

RÉSUMÉ EN DÉCEMBRE 1922. — 4 Vicariats apostoliques, 7 Provinces religieuses, 250 Maisons ou résidences, 1029 Oblats et 500 Novices ou Etudiants ecclésiastiques.

(1) Sauf Mgr PROVENCHER, tous les évêques et archevêques sont membres de la Congrégation des Missionnaires Oblats de M. I. Il convient d'y ajouter Mgr CLUT

TABLE DES MATIÈRES

Voir en tête de chaque chapitre les Sommaires de ces titres généraux

Imp. EXPRESS, 46, r. Charité, Lyon. — 1204

